

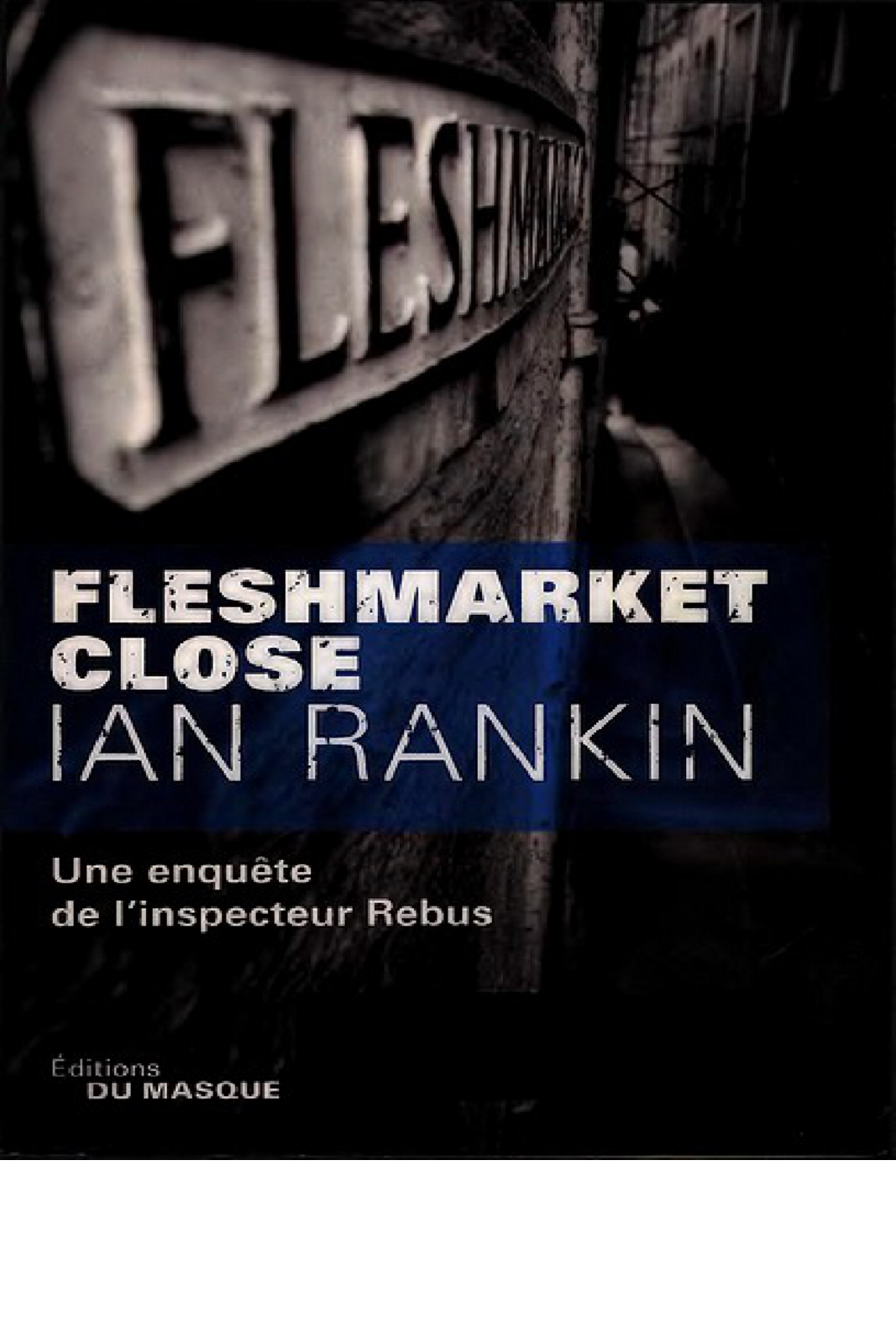


Fleshmarket Close

an Rankin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



FLESHMARKET CLOSE

IAN RANKIN

Une enquête
de l'inspecteur Rebus

Éditions
DU MASQUE

Ian Rankin

FLESHMARKET CLOSE

ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

*Traduit de l'anglais (Écosse)
par Daniel Lemoine*

Titre original :
Fleshmarket Close
publié par Orion Books, Londres, 2004

Ouvrage publié sous la direction
de Marie-Caroline Aubert

ISBN : 978-2-7024-3172-6

© 2004, John Rebus Limited

© 2008, Éditions du Masque,
département des éditions Jean-Claude Lattès,
pour la traduction française

Tous droits réservés

*À la mémoire de deux amies, Fiona et Annie,
qui me manquent beaucoup.*

*C'est en Écosse que nous allons chercher
notre conception de la civilisation.*

Voltaire

*Le climat d'Édimbourg est tel
que les faibles succombent jeunes...
et que les forts les envient.*

Dr Johnson à Boswell

Avertissement

Je remercie Senay Boztas et tous les journalistes qui m'ont aidé dans mes recherches sur les demandeurs d'asile et l'immigration, ainsi que Robina Qureshi, de Positive Action In Housing (PAIH), qui m'a fourni des informations sur la situation dramatique des demandeurs d'asile à Glasgow et au centre de rétention de Dungavel.

Le village de Banehall n'existe pas, ne scrutez donc pas les cartes à sa recherche. Vous ne trouverez pas davantage de centre de rétention nommé Whitemire dans le West Lothian, ni de cité nommée Knoxland à la lisière ouest d'Édimbourg. En réalité, j'ai volé ma cité fictive à un ami, l'écrivain Brian McCabe. Il a écrit autrefois une nouvelle brillante intitulée *Knoxland*.

Vous trouverez des informations supplémentaires sur les problèmes abordés dans ce livre sur les sites suivants :

www.paih.org

www.closeddungavelnow.com

www.scottishrefugeecouncil.org.uk

www.amnesty.org.uk/scotland

Premier jour

Lundi

— Je ne devrais pas être là, dit l'inspecteur John Rebus.

Même si personne n'écoutait.

Knoxland était une cité de la lisière ouest d'Édimbourg, hors du territoire de Rebus. Il était là parce que les gars du West-End manquaient de personnel. Il était également là parce que ses patrons ne savaient pas quoi faire de lui. C'était un lundi après-midi pluvieux et, jusque-là, la journée n'avait rien annoncé de bon pour le reste de la semaine de travail.

L'ancien poste de police de Rebus, terrain de chasse où il exerçait ses talents depuis environ huit ans, avait fait l'objet d'une réorganisation. En conséquence, le CID avait été supprimé et Rebus, ainsi que ses collègues détectives, s'étaient retrouvés à la rue, affectés dans d'autres postes. Il avait abouti à Gayfield Square, près de Leith Walk : une planque, selon certains. Gayfield Square se trouve à la périphérie de l'élégante New Town, aux façades du XVIII^e et du XIX^e derrière lesquelles tout peut arriver sans que personne s'en aperçoive. Elle semblait assurément très loin de Knoxland, plus loin que les quatre kilomètres et demi qui l'en séparaient effectivement. C'était une autre culture, un autre pays.

Knoxland avait été construite dans les années 1960, apparemment en carton pâte et en balsa. Des cloisons si minces qu'on entendait les voisins se couper les ongles des pieds et qu'on sentait l'odeur de ce qu'ils faisaient cuire. Des taches d'humidité fleurissaient sur les murs en béton gris. Des graffitis avaient transformé l'endroit en « Hard Knox⁽¹⁾ ». D'autres décorations ordonnaient aux Pakis : « Foutez le camp » et un griffonnage, datant tout au plus d'une heure, triomphait : « Un de moins ».

Les commerces restants avaient recours aux grilles métalliques devant les vitrines et les portes, ne prenant même pas la peine de les ôter pendant les heures d'ouverture. Le quartier lui-même était entouré, cerné, par des autoroutes au nord et à l'ouest. Les promoteurs naïfs avaient percé des passages souterrains sous les chaussées. Il s'agissait probablement, dans les plans originaux, d'espaces propres, bien éclairés, où les voisins s'arrêteraient pour commenter le temps et

les rideaux neufs du numéro 42. En réalité c'étaient des zones interdites à tous, sauf les téméraires et les suicidaires, même de jour. Rebus voyait sans cesse des rapports concernant des vols à l'arraché et des agressions.

C'étaient vraisemblablement les mêmes promoteurs naïfs qui avaient eu l'idée de donner le nom d'écrivains écossais aux tours et de leur accoler le mot « *bouse* », ce qui ne servait qu'à faire bien comprendre qu'elles n'avaient rien à voir avec de véritables maisons.

Barrie House.

Stevenson House.

Scott House.

Burns House.

Dressées vers le ciel avec toute la subtilité d'un doigt d'honneur.

Il chercha, autour de lui, un endroit où poser son gobelet de café à moitié vide. Il s'était arrêté dans une boulangerie de Georgie Road, certain que, plus il s'éloignerait de la ville, plus il lui serait difficile de trouver quelque chose d'à peu près buvable. Mauvaise décision : le café était brûlant, avait rapidement tiédi, ce qui avait simplement mis en lumière son absence totale de goût. Il n'y avait pas de poubelles à proximité ; pas de poubelles du tout, en fait. Les trottoirs et les bas-côtés herbus, cependant, faisaient de leur mieux pour compenser et Rebus ajouta donc son déchet à la mosaïque, puis se redressa et fourra les mains dans les poches de son manteau. Il voyait son haleine.

— Les journaux vont s'en donner à cœur joie, marmonna quelqu'un.

Une douzaine de silhouettes allaient et venaient dans le passage couvert reliant deux tours. L'endroit sentait vaguement l'urine, humaine ou autre. Plein de chiens dans les environs, un ou deux portant même un collier. Ils venaient flairer l'entrée du passage, restaient jusqu'au moment où un agent en tenue les chassait. Des bandes de plastique jaune barraient les deux extrémités du couloir. Des gamins à vélo tendaient le cou dans l'espoir de voir. Les photographes de la police collectaient des indices, jouaient des coudes avec les spécialistes de la police scientifique. Ces derniers étaient en combinaison blanche, la tête couverte. Une camionnette anonyme grise était garée près des véhicules de police, sur l'aire de jeu boueuse. Son chauffeur avait dit à Rebus que des gamins lui avaient demandé de l'argent pour garder l'œil sur elle.

— Putains de requins.

Bientôt, ce chauffeur conduirait le cadavre à la morgue, où se

déroulerait l'autopsie. Mais ils savaient qu'il s'agissait d'un homicide. De nombreux coups de couteau, dont un dans la gorge. La traînée de sang montrait que la victime avait été attaquée trois ou quatre mètres avant l'endroit où elle gisait. Elle avait probablement tenté de s'échapper en rampant vers la lumière, son agresseur se jetant à nouveau sur elle tandis qu'elle vacillait et tombait.

— Rien dans les poches, hormis de la monnaie, disait un autre détective. Espérons que quelqu'un sait qui c'est...

Rebus ignorait qui c'était, mais il savait ce que c'était : c'était une affaire, une statistique. Mais c'était surtout un article et les journalistes le flaireraient, comme la meute perçoit la présence de sa proie. Knoxland n'avait pas bonne réputation. On n'y trouvait que ceux qui étaient au pied du mur et n'avaient pas le choix. Par le passé, on s'y était débarrassé des locataires que la municipalité avait du mal à loger ailleurs : les drogués et les fous. Plus récemment on avait déversé les émigrants dans ses parties les plus humides et les moins accueillantes. Les demandeurs d'asile, les réfugiés. Les gens à qui personne ne voulait réellement penser et dont personne ne voulait s'occuper. En regardant autour de lui, Rebus se dit que les malheureux devaient se faire l'effet de souris dans un labyrinthe. La différence étant que, dans les laboratoires, les prédateurs étaient rares alors qu'ici, dans le monde réel, ils étaient omniprésents.

Ils avaient des poignards. Ils allaient partout. Ils tenaient les rues.

Et, maintenant, ils avaient tué.

Une nouvelle voiture arriva, un homme en descendit. Rebus le reconnut : Steve Holly, correspondant local d'un tabloïd de Glasgow. Corpulent et affairé, les cheveux dressés sur le crâne et maintenus en place par du gel. Avant de verrouiller son véhicule, Holly glissa son ordinateur portable sous son bras, prêt à l'emporter. La connaissance des rues, tel était Steve Holly. Il salua Rebus.

— Vous avez quelque chose pour moi ?

Rebus secoua la tête et Holly jeta un coup d'œil autour de lui à la recherche d'une source plus coopérative.

— Il paraît qu'on vous a viré de St Leonard's, dit-il, comme s'il faisait la conversation, sans regarder Rebus. Me racontez pas qu'on vous a mis au rebut ici ?

Rebus savait qu'il ne devait pas relever, mais Holly commençait à s'amuser.

— Une décharge, voilà ce qu'est ce quartier. L'école des ratés, hein ?

Holly alluma une cigarette et Rebus comprit qu'il pensait à l'article qu'il écrivait, qu'il rêvait de formules choc et de philosophie à trois sous.

— Un Paki, il paraît, dit finalement le journaliste, qui souffla la fumée et offrit le paquet à Rebus.

— On ne sait pas encore, reconnut Rebus, une réponse pour prix d'une cigarette, que Holly alluma. Teint mat... il pourrait être de n'importe où.

— De n'importe où sauf d'Ecosse, dit Holly avec un sourire. Mais c'est un crime raciste, forcément. Il fallait que ça *nous* arrive tôt ou tard.

Rebus comprit pourquoi il avait insisté sur « nous » : il pensait à Édimbourg. Glasgow avait connu au moins un crime raciste, un demandeur d'asile qui tentait de vivre dans une des cités les plus dures de la ville. Poignardé, comme la victime qui était devant eux et qui, fouillée, examinée, photographiée, était à présent placée dans un sac. Cette opération se déroula en silence : brève marque de respect des professionnels qui se préoccuperaient ensuite d'identifier le meurtrier. Le sac fut posé sur un chariot, qui passa ensuite sous la bande de plastique jaune puis devant Rebus et Holly.

— Vous êtes chargé de l'enquête ? souffla Holly.

Rebus secoua une nouvelle fois la tête, les yeux fixés sur le corps, qu'on chargeait dans la camionnette.

— Donnez-moi un indice... Qui devrais-je voir ?

— Je ne devrais même pas être ici, répondit Rebus, qui lui tourna le dos et gagna la sécurité relative de sa voiture.

Je suis vernie, se disait le sergent Siobhan Clarke, qui entendait par là qu'elle avait au moins obtenu une table de travail. John Rebus – plus gradé qu'elle – n'avait pas eu cette chance. Même si la chance ou la malchance n'avaient rien à y voir. Elle savait que Rebus y voyait un signe des autorités supérieures : il n'y a pas de place pour toi ; il faudrait que tu envisages de raccrocher. Il toucherait l'intégralité de sa retraite... des flics plus jeunes que lui, ayant servi moins longtemps, abattaient leurs cartes et se préparaient à ramasser les jetons. Il avait parfaitement compris le message que les patrons voulaient faire passer. Siobhan aussi, qui lui avait proposé sa table. Il avait refusé, bien entendu, répondu qu'il se contenterait sans problème de l'espace disponible, lequel devint finalement la table proche de la photocopieuse, où l'on rangeait les tasses, le café et le sucre. La bouilloire était sur la tablette de la fenêtre voisine. Il y avait un carton de papier, sous la table, et une chaise au dossier fendu, qui émettait

des grincements plaintifs quand on s'y asseyait. Pas de téléphone, pas même une prise. Pas d'ordinateur.

— Provisoire, évidemment, avait dit l'inspecteur chef James MacRae. Pas facile de faire de la place aux nouveaux venus...

Rebus avait répondu d'un sourire et d'un haussement d'épaules, Siobhan comprenant qu'il préférait se taire : la façon dont Rebus contrôlait la colère. La refouler et la garder pour plus tard. Le même problème d'espace expliquait pourquoi sa table de travail était près de celles des simples constables. Les sergents disposaient d'un bureau, qu'ils partageaient avec l'assistant administratif, mais il n'y avait pas la place d'y installer Siobhan et Rebus. L'inspecteur, quant à lui, disposait d'une petite pièce, située entre les deux. Oh, il y avait un sujet d'irritation : Gayfield Square disposait d'un inspecteur ; n'avait pas besoin d'un deuxième. Il s'appelait Derek Starr, était grand, blond et séduisant. Mais il le savait. Un jour, il avait emmené Siobhan déjeuner à son club, The Hallion, à cinq minutes à pied. Elle n'avait pas osé demander à combien se montait la cotisation. Il apparut qu'il y avait aussi emmené Rebus.

— Parce qu'il peut, avait conclu Rebus.

Starr était sur le chemin des sommets et voulait que les nouveaux venus le sachent.

Sa table de travail convenait. Elle avait un ordinateur, que Rebus pouvait utiliser quand il voulait. Et elle avait un téléphone. Du côté opposé de l'allée était installée la constable Phyllida Hawes. Elles avaient travaillé ensemble sur deux affaires, alors qu'elles appartenaient à des services différents. Siobhan avait dix ans de moins que Hawes, mais un grade plus élevé. Jusqu'ici, cela n'avait pas posé de problème et Siobhan espérait que ça ne changerait pas. Il y avait un deuxième constable dans la pièce. Il s'appelait Colin Tibbet : environ vingt-cinq ans, d'après Siobhan, c'est-à-dire quelques années de moins qu'elle. Un joli sourire qui dévoilait souvent une rangée de petites dents arrondies. Hawes l'avait déjà accusée d'être amoureuse de lui, sous forme de blague, mais tout juste.

— Les bébés ne m'intéressent pas, avait répliqué Siobhan.

— Tu préfères les hommes mûrs ? l'avait taquinée Hawes en jetant un coup d'œil dans la direction de la photocopieuse.

— Ne sois pas stupide, avait répondu Siobhan, comprenant qu'elle faisait allusion à Rebus.

À la fin d'une affaire, quelques mois plus tôt, Siobhan s'était retrouvée dans les bras de Rebus, qui l'avait embrassée. Personne ne le savait et ils n'en avaient pas parlé. Cependant c'était présent chaque

fois qu'ils étaient ensemble. Enfin... c'était présent de son point de vue ; avec John Rebus, on ne savait jamais.

Phyllida Hawes se dirigea vers la photocopieuse et demanda où Rebus était passé.

— Il a reçu un appel, répondit Siobhan.

Siobhan n'en savait pas davantage, mais elle comprit au regard de Hawes que celle-ci la soupçonnait de ne pas tout lui dire. Tibbet s'éclaircit la gorge.

— Un cadavre a été découvert à Knoxland. Ça vient d'apparaître sur l'ordinateur.

Il tapota l'écran, comme pour confirmer son propos, ajouta :

— Ils espèrent que ce n'est pas une guerre des gangs.

Siobhan, songeuse, hocha la tête. Moins d'un an auparavant, une bande de trafiquants de drogue avaient tenté de s'installer par la force dans la cité et cela avait entraîné une succession de coups de couteau, d'enlèvements, de représailles. Les nouveaux venus arrivaient d'Irlande du Nord, étaient peut-être liés aux paramilitaires. Désormais, ils étaient presque tous en prison.

— Ce n'est pas notre problème, hein ? disait Hawes. On a au moins un avantage, ici... il n'y a pas de cité comme Knoxland à proximité.

C'était très vrai. Gayfield Square était essentiellement confronté à des problèmes de centre-ville : vols à l'étalage et tapage dans Princes Street, ivrognes du samedi soir, cambriolages dans New Town.

— C'est un peu comme des vacances pour toi, hein, Siobhan ? ajouta Hawes avec un sourire ironique.

— Il y avait de bons moments, à St Leonard's, dut admettre Siobhan.

À l'annonce du transfert, elle avait entendu dire qu'elle serait nommée au siège. Elle ignorait d'où provenait la rumeur mais, au bout d'une semaine, elle avait fini par y croire. Pourtant, Gill Templar, la superintendante, l'avait convoquée et lui avait annoncé qu'elle irait à Gayfield Square. Elle s'était efforcée de ne pas interpréter cela comme un coup, mais c'en avait été un. Templar, en revanche, irait au siège. D'autres furent envoyés très loin, à Balerno et East Lothian, quelques-uns préférant la retraite. Seuls Siobhan et Rebus iraient à Gayfield Square.

— Et juste au moment où on commençait à s'habituer, avait protesté Rebus en vidant le contenu de ses tiroirs dans un carton. Mais il faut voir le bon côté : tu pourras te lever plus tard.

C'était vrai : l'appartement de Siobhan se trouvait à cinq minutes à pied. Plus besoin de traverser le centre en voiture à l'heure de pointe. C'était, d'après elle, un des rares avantages... et peut-être le seul. Ils formaient une équipe, à St Leonard's, et l'immeuble était en bien meilleur état que l'édifice morne où ils travaillaient désormais. Le CID était plus vaste, plus clair, et il y avait, ici, une... Elle inspira profondément. Une *odeur*. Elle ne parvenait pas à l'identifier. Ce n'était ni une odeur corporelle ni celle des sandwiches au fromage et aux cornichons que Tibbet apportait chaque jour au bureau. Un matin, seule dans la pièce, elle était allée jusqu'à poser le nez sur les murs et le plancher, mais cette odeur ne semblait pas avoir de source précise. Il arrivait même qu'elle disparaisse complètement, puis se réinstalle progressivement. Les radiateurs ? L'isolation ? Elle avait renoncé à tenter de l'expliquer et n'en avait parlé à personne, pas même à Rebus.

Son téléphone sonna et elle décrocha.

— CID, annonça-t-elle.

— C'est la réception. J'ai un couple qui voudrait voir le sergent Clarke.

Siobhan plissa le front.

— Ils me demandent personnellement ?

— Exact.

— Comment s'appellent-ils ?

Elle prit un bloc et un stylo.

— M. et M^{me} Jardine. Ils m'ont demandé de vous dire qu'ils sont de Banehall.

Siobhan cessa d'écrire. Elle savait de qui il s'agissait.

— Dites-leur que j'arrive.

Elle raccrocha, prit sa veste sur le dossier de sa chaise.

— Nouvelle désertion ? demanda Hawes. N'importe qui croirait que notre compagnie n'est pas agréable, hein, Col.

Elle adressa un clin d'œil à Tibbet.

— Des visiteurs, expliqua Siobhan.

— Fais-les monter, proposa Hawes en écartant les bras. Plus on est de fous, plus on rit.

— J'y réfléchirai.

Quand elle sortit de la pièce, Hawes appuyait une nouvelle fois sur le bouton de la photocopieuse et Tibbet lisait quelque chose sur son écran, ses lèvres bougeant en silence. Pas question d'amener les

Jardine ici. L'odeur omniprésente, l'humidité, la vue sur le parking... les Jardine méritaient mieux.

Moi aussi, ne put-elle s'empêcher de penser.

Il y avait trois ans qu'elle ne les avait pas vus. Ils n'avaient pas bien vieilli. John Jardine avait perdu pratiquement tous ses cheveux et ceux qui restaient étaient poivre et sel. Sa femme, Alice, grisonnait aussi. Sa chevelure, attachée sur la nuque, rendait son visage large, grave. Elle avait un peu grossi et semblait avoir pris ses vêtements au hasard dans son armoire : longue jupe en velours marron, collant bleu foncé et chaussures vertes, chemisier à carreaux et manteau à carreaux rouges pour couronner le tout. John Jardine avait fait un peu plus d'efforts : costume, cravate et chemise ayant fréquenté la planche à repasser dans un passé récent. Il tendit la main à Siobhan.

— Monsieur Jardine, dit-elle, je vois que vous avez toujours les chats.

Elle ôta quelques poils du revers de son veston.

Il eut un bref rire nerveux, s'écarta pour que sa femme puisse avancer et serrer la main de Siobhan. Mais elle la saisit et la tint, tout à fait immobile, dans la sienne. Ses yeux étaient rouges et Siobhan eut l'impression que la femme espérait qu'elle y lirait quelque chose.

— Il paraît que vous êtes devenue sergent, dit John Jardine.

— Oui.

Siobhan soutenait toujours le regard d'Alice Jardine.

— Félicitations ! Nous sommes allés à l'autre poste de police et on nous a dit que vous étiez ici. Une réorganisation du CID... ?

Il se frottait les mains, comme s'il les lavait. Siobhan savait qu'il avait quarante-cinq ans, mais il en faisait dix de plus, tout comme sa femme. Trois ans plus tôt, Siobhan avait suggéré une thérapie familiale. S'ils avaient suivi son conseil, elle n'aurait pas marché. Ils étaient toujours en état de choc, toujours effarés, désorientés et en deuil.

— Nous avons perdu une fille, souffla Alice Jardine, qui lâcha enfin la main de Siobhan. Nous ne voulons pas perdre l'autre... c'est pour ça que nous avons besoin de votre aide.

Siobhan regarda alternativement la femme et le mari. Elle sentait que le sergent de permanence les fixait ; elle avait aussi conscience de la peinture écaillée des murs, des graffitis gravés dans le plâtre, des portraits de suspects recherchés.

— Qu'est-ce que vous diriez d'un café ? demanda-t-elle avec un sourire. Il y a un endroit au carrefour.

Ils y allèrent. Un café qui servait des plats à l'heure du déjeuner. Un homme d'affaires, installé à une table proche de la vitrine, terminait un repas tardif tout en parlant dans son téléphone mobile et en fouillant dans les documents que contenait sa serviette. Siobhan conduisit le couple jusqu'à un box relativement éloigné des haut-parleurs. C'était de la musique instrumentale, insipide, destinée à meubler le silence. Sans doute censée être vaguement italienne. Mais le serveur était cent pour cent indigène.

— Et vous voulez manger quelque chose ?

Ses voyelles étaient neutres, nasales, et il y avait une tache vénérable de sauce bolognaise sur le devant de sa chemise blanche à manches courtes. Ses bras puissants présentaient des tatouages estompés de chardons et de croix de Saint-André.

— Seulement des cafés, répondit Siobhan. Sauf si...

Elle regarda l'homme et la femme assis face à elle, mais ils secouèrent la tête. Le serveur prit la direction du percolateur, mais fut interrompu par l'homme d'affaires, qui voulait également quelque chose et méritait de toute évidence une qualité de service que la commande de trois cafés ne pouvait égaler. Enfin, Siobhan n'était pas pressée de regagner son bureau, même si elle n'était pas certaine que la conversation à venir lui procurerait du plaisir.

— Comment allez-vous ? se sentit-elle obligée de demander.

L'homme et la femme se regardèrent avant de répondre.

— C'est difficile, dit M. Jardine. Notre vie est... difficile.

— Oui, je n'en doute pas.

Alice Jardine se pencha sur la table.

— Ce n'est pas Tracy. Elle nous manque toujours...

Elle baissa la tête, poursuivit :

— Bien sûr. Mais c'est Ishbel qui nous inquiète.

— Qui nous rend malades d'inquiétude, ajouta le mari.

— Parce qu'elle est partie, voyez-vous. Et qu'on ne sait ni pourquoi ni où.

M^{me} Jardine éclata en sanglots. Siobhan se tourna vers l'homme d'affaires, mais il ne se souciait que de sa propre existence. Le serveur, cependant, s'était immobilisé près du percolateur. Siobhan le foudroya du regard dans l'espoir qu'il saisirait l'allusion et apporterait rapidement leurs consommations. John Jardine avait posé le bras sur

les épaules de sa femme et ce fut ce geste qui ramena Siobhan trois ans en arrière, à une scène presque identique, dans la maison d'une cité ouvrière de Bane-hall, village du West Lothian où John Jardine faisait de son mieux pour réconforter sa femme. La maison était propre et bien rangée, un logement dont on pouvait être fier, le couple ayant profité de la possibilité de l'acheter à la municipalité. Des rues bordées de maisons presque identiques tout autour, mais il n'était pas difficile de distinguer celles dont les occupants étaient propriétaires : portes et fenêtres neuves, jardins bien entretenus, clôture récente et portail en fer forgé. Le charbon avait autrefois fait la prospérité de Banehall, mais cette industrie avait depuis longtemps disparu et, avec elle, l'esprit de la ville. Suivant Main Street en voiture, lors de sa première visite, Siobhan avait vu les boutiques fermées et les pancartes des agences immobilières ; des gens marchaient lentement, portant de lourds sacs en plastique ; des gamins traînaient près du monument aux : morts, échangeaient par jeu des coups de pied de karatéka.

John Jardine était chauffeur livreur ; Alice travaillait à la chaîne dans une usine d'électronique des faubourgs de Livingston. Ils s'efforçaient de faire de leur mieux pour eux-mêmes et leurs deux filles. Mais une de ces filles avait été agressée au terme d'une soirée passée à Édimbourg. Elle s'appelait Tracy. Elle avait bu et dansé en compagnie d'une bande d'amies. Elles s'étaient ensuite entassées dans des taxis pour aller à une fête. Mais Tracy était à la traîne et l'adresse lui était sortie de l'esprit pendant qu'elle attendait un taxi. La batterie de son mobile était à plat et elle était retournée à l'intérieur, avait demandé à un des jeunes hommes avec qui elle avait dansé de lui prêter le sien. Il l'avait accompagnée dehors, l'avait suivie, lui avait dit que la fête n'était pas très loin.

Il s'était mis à l'embrasser, n'avait pas supporté qu'elle se refuse à lui. Il l'avait giflée et frappée, l'avait entraînée dans une ruelle et violée.

Siobhan savait tout cela quand elle s'était rendue dans la maison de Banehall. Elle avait travaillé sur l'affaire, vu la victime et les parents. Il n'avait pas été difficile d'identifier l'agresseur : il était de Banehall, habitait trois ou quatre rues plus loin, de l'autre côté de Main Street. Tracy le connaissait depuis l'école. Sa défense fut tout à fait typique : il avait trop bu, ne se souvenait de rien... et, de toute façon, elle était d'accord. Le viol complique toujours la tâche de l'accusation, mais Siobhan avait été soulagée quand Donald Cruikshank, que ses amis appelaient Donny, le visage à jamais marqué par les ongles de sa victime, avait été reconnu coupable et condamné à cinq ans.

Cela aurait marqué la fin de l'implication de Siobhan dans les

affaires de la famille si, quelques semaines après la fin du procès, elle n'avait appris que Tracy, dix-neuf ans, avait mis un terme à sa vie. Surdose de cachets, découverte dans sa chambre par sa sœur, Ishbel, de quatre ans sa cadette.

Siobhan avait rendu visite aux parents, convaincue que ce qu'elle pourrait dire ne changerait rien, mais éprouvant néanmoins le besoin de dire *quelque chose*. Ils avaient été bafoués, moins par le système que par la vie elle-même. La seule chose que Siobhan n'avait pas faite – et elle avait dû serrer les dents pour s'empêcher de la faire – avait été d'aller voir Cruikshank en prison. Elle voulait qu'il sente sa colère. Elle se souvenait de la façon dont Tracy avait témoigné au tribunal, sa voix s'éteignant au terme de phrases bredouillées, ne regardant personne, ayant presque honte d'être là. Refusant de toucher les pièces à conviction contenues dans un sac en plastique : sa robe et ses sous-vêtements déchirés. Essuyant des larmes silencieuses. Le juge avait compris, l'accusé s'était efforcé de ne pas paraître honteux, avait joué le rôle de la véritable victime : blessé, un gros pansement de gaze sur une joue ; secouant la tête d'un air incrédule, levant les yeux au ciel.

Ensuite, après le prononcé du verdict, le jury avait été autorisé à prendre connaissance de ses condamnations antérieures : deux pour agression, une pour tentative de viol. Donald Cruikshank avait dix-neuf ans.

— Ce salaud a toute sa vie devant lui, avait dit John Jardine à Siobhan à la sortie du cimetière.

Alice serrait sa fille survivante dans ses bras. Ishbel pleurait, la tête sur l'épaule de sa mère. Alice regardait droit devant elle, quelque chose mourait derrière ses yeux...

Les cafés arrivèrent, ramenant brutalement Siobhan au présent. Elle attendit que le serveur soit parti chercher l'addition de l'homme d'affaires.

— Racontez-moi ce qui s'est passé, dit-elle.

John Jardine versa un sachet de sucre dans son café et le tourna.

— Ishbel a quitté l'école l'année dernière. Nous voulions qu'elle aille à l'université, qu'elle obtienne une qualification quelconque. Mais elle voulait être coiffeuse.

— Évidemment, cela nécessite aussi une qualification, coupa sa femme. Elle fréquente à mi-temps l'université de Livingston.

Siobhan se contenta d'acquiescer.

— Enfin, elle l'a fait jusqu'à sa disparition, déclara John Jardine d'une voix étouffée.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a une semaine aujourd'hui.

— Et elle est partie comme ça ?

— On a cru qu'elle était allée travailler, comme d'habitude... elle est employée dans un salon de Main Street. Mais ils ont téléphoné pour demander si elle était malade. Une partie de ses vêtements avait disparu, ce qu'on peut mettre dans un sac à dos. Argent, cartes, téléphone...

— On l'a appelé des centaines de fois, ajouta sa femme, mais il est toujours éteint.

— En avez-vous parlé à quelqu'un d'autre que moi ? demanda Siobhan en portant sa tasse à ses lèvres.

— Tous ceux à qui on a pensé... ses amies, ses anciennes camarades de classe, ses collègues.

— L'université ?

Alice Jardine acquiesça.

— Personne ne l'y a vue.

— On est allés au poste de police de Livingston, dit John Jardine.

Il tournait toujours le contenu de sa tasse, n'avait apparemment aucune envie de le boire, poursuivit :

— On nous a dit qu'elle avait dix-huit ans et qu'elle n'enfreignait pas la loi, qu'elle a emporté un bagage et qu'elle n'a donc pas été enlevée.

— C'est exact, malheureusement.

Siobhan aurait pu ajouter plusieurs choses : qu'elle était sans cesse confrontée à des fugues, qu'elle s'en irait peut-être, elle aussi, si elle habitait Banehall...

— Vous ne vous êtes pas disputés ?

M. Jardine secoua la tête.

— Elle économisait pour prendre un appartement... dressait la liste de ce qu'il lui faudrait acheter.

— Des petits amis ?

— Elle n'en avait plus depuis deux mois. La séparation a été...

M. Jardine ne put trouver le mot qu'il cherchait, reprit :

— Ils étaient restés amis.

— Elle s'est faite à l'amiable ? suggéra Siobhan.

Il sourit et acquiesça : elle avait trouvé l'expression qu'il cherchait.

— Nous voulons simplement savoir ce qui se passe, dit Alice Jardine.

— Je n'en doute pas et il y a des gens qui peuvent vous aider... des agences qui recherchent les gens qui, comme Ishbel, ont quitté leur foyer.

Siobhan s'aperçut que les mots venaient trop facilement : elle les avait dits de trop nombreuses fois à des parents inquiets. Alice regardait son mari.

— Dis-lui ce que Susie t'a raconté.

Il acquiesça, posa enfin sa cuillère sur sa soucoupe.

— Susie travaille au salon avec Ishbel. Elle m'a dit qu'elle avait vu Ishbel monter dans une voiture de luxe... D'après elle, c'était une BMW, quelque chose comme ça.

— Quand est-ce arrivé ?

— Deux ou trois fois... la voiture était toujours garée un peu plus loin. Un type relativement âgé au volant.

Il resta quelques instants silencieux, ajouta :

— Enfin, au moins aussi vieux que moi.

— Susie a-t-elle demandé à Ishbel qui c'était ?

Il acquiesça.

— Mais Ishbel a refusé de le lui dire.

— Donc elle est peut-être allée s'installer chez cet ami.

Siobhan avait fini son café et pas envie d'en boire un autre.

— Mais pourquoi ne pas nous avertir ? demanda Alice d'une voix plaintive.

— Je ne crois pas pouvoir vous aider à répondre à cette question.

— Susie a ajouté quelque chose, dit John Jardine, qui baissa davantage encore la voix. D'après elle, cet homme... elle trouvait qu'il avait l'air un peu louche.

— Louche ?

— En fait, elle a dit qu'il faisait penser à un mac.

Il regarda brièvement Siobhan dans les yeux, ajouta :

— Vous savez, comme dans les films et à la télé : lunettes de soleil et veste en cuir... voiture de luxe.

— Je ne suis pas certaine que cela nous fasse avancer, dit Siobhan,

qui regretta aussitôt d'avoir employé « nous », de s'être liée à leur cause.

— Ishbel est très belle, dit Alice. Vous le savez. Pourquoi serait-elle partie comme ça, sans prévenir ? Pourquoi ne nous a-t-elle jamais parlé de cet homme ?

Elle secoua la tête, ajouta :

— Non, il y a forcément autre chose.

Ils demeurèrent quelques instants silencieux. Le téléphone de l'homme d'affaires sonna à nouveau tandis que le serveur lui ouvrait la porte. Le serveur alla jusqu'à s'incliner légèrement : l'homme était un habitué ou bien un pourboire conséquent venait de changer de mains. Ils étaient désormais les trois seuls clients, perspective peu enthousiasmante.

— Je ne vois pas comment je pourrais vous aider, dit Siobhan aux Jardine. Vous savez que je le ferais, si je pouvais...

John Jardine avait pris la main de sa femme.

— Vous avez été très gentille avec nous, Siobhan. Compatissante et tout. Nous vous en avons été reconnaissants, à l'époque, et Ishbel aussi... C'est pourquoi nous avons pensé à vous.

Il la fixa de ses yeux laiteux, ajouta :

— Nous avons perdu Tracy. Ishbel est tout ce qui nous reste.

— Écoutez...

Siobhan prit une profonde inspiration, poursuivit :

— Je pourrais peut-être diffuser son nom, voir s'il apparaît quelque part.

Le visage de l'homme s'adoucit.

— Ce serait formidable.

— Formidable est exagéré, mais je ferai mon possible.

Elle s'aperçut qu'Alice Jardine était sur le point de lui prendre une nouvelle fois la main et se leva, jeta un coup d'œil sur sa montre comme si elle avait un rendez-vous urgent au poste de police. Le serveur approcha et John Jardine tint à payer. Quand ils furent enfin prêts à partir, le serveur avait disparu. Siobhan ouvrit la porte.

— Les gens ont parfois simplement besoin d'être seuls pour faire le point. Vous êtes sûrs qu'elle n'avait pas de problèmes ?

Le mari et la femme échangèrent un regard. Ce fut Alice qui prit la parole :

— Il est sorti, vous savez. Il est revenu à Banehall, pas gêné pour

deux sous. Il y a peut-être un rapport.

— Qui ?

— Cruikshank. Il a passé trois ans en prison, c'est tout. Je l'ai vu, un jour, en faisant mes courses. J'ai dû aller vomir dans une ruelle.

— Lui avez-vous adressé la parole ?

— Je ne lui cracherais même pas dessus.

Siobhan se tourna vers John Jardine, mais il secouait la tête.

— Je le tuerais, dit-il. Si je le rencontrais, je serais obligé de le tuer.

— Ne dites pas cela à n'importe qui, monsieur.

Siobhan réfléchit pendant quelques instants, ajouta :

— Ishbel était au courant ? Savait qu'il était sorti ?

— Toute la ville est au courant. Et vous savez ce que c'est : les coiffeuses sont toujours les premières informées.

Siobhan hocha la tête, songeuse.

— Bien... comme je l'ai dit, je passerai quelques coups de téléphone. Une photo d'Ishbel serait utile.

M^{me} Jardine fouilla dans son sac, en sortit une feuille de papier pliée. C'était un cliché de format A4, imprimé par ordinateur. Ishbel sur un canapé, un verre à la main, les joues rouges à cause de l'alcool.

— Près d'elle, c'est Susie, du salon de coiffure, expliqua Alice Jardine. John l'a prise à l'occasion d'une petite fête, il y a trois semaines. C'était mon anniversaire.

Siobhan acquiesça. Ishbel avait changé : cheveux plus longs et teints en blond. Davantage de maquillage, aussi, et quelque chose de dur dans les yeux, malgré le sourire. L'esquisse d'un double menton. Une raie au milieu. Siobhan ne comprit pas tout de suite qui elle lui rappelait. Tracy : les longs cheveux blonds, la raie, l'eyeliner bleu.

Elle était exactement semblable à sa sœur décédée.

— Merci, dit Siobhan en glissant la photo dans sa poche.

Elle demanda s'ils avaient toujours le même numéro de téléphone. John Jardine acquiesça.

— On s'est installés dans la rue voisine, mais on n'a pas eu besoin de changer de numéro.

Ils avaient déménagé, évidemment. Comment auraient-ils pu continuer à vivre dans la maison où Tracy s'était suicidée ? Ishbel avait quinze ans quand elle avait découvert le corps sans vie. La sœur

sur qui elle comptait, qu'elle idolâtrait. Son modèle.

— Je vous appellerai, dit Siobhan, qui pivota sur elle-même et s'éloigna.

— Alors, qu'est-ce que tu as fabriqué pendant tout l'après-midi ? demanda Siobhan en posant une pinte d'IPA devant Rebus.

Quand elle s'assit en face de lui, il souffla la fumée de sa cigarette en direction du plafond : sa conception d'une concession à un compagnon non fumeur. Ils étaient dans la salle du fond de l'Oxford Bar, où toutes les tables étaient occupées par des employés de bureau qui faisaient le plein avant de rentrer chez eux. Siobhan arrivait à peine au bureau quand le message de Rebus était apparu sur son mobile :

envie dun verre je suis a lox

Il avait enfin compris comment envoyer et recevoir les textos, mais devait encore découvrir comment ajouter la ponctuation.

Ou les majuscules.

— À Knoxland, répondit-il.

— Col m'a dit qu'on y avait trouvé un cadavre.

— Homicide, affirma-t-il.

Il but une gorgée de bière et fixa, le front plissé, l'étroit verre de soda au citron vert de Siobhan.

— Et comment tu t'es retrouvé là-bas ?

— On m'a téléphoné. Quelqu'un, au siège, a signalé au West End que je suis en surnombre à Gayfield Square.

Siobhan posa son verre.

— Ils n'ont pas dit ça ?

— Pas besoin d'une loupe pour lire entre les lignes, Shiv.

Siobhan avait renoncé depuis longtemps à tenter de convaincre les gens d'utiliser son nom complet de préférence à ce diminutif. De même, Phyllida Hawes était « Phyl » et Colin Tibbet « Col ». Apparemment, on appelait parfois Derek Starr « Deek », mais personne ne l'avait fait en sa présence. L'inspecteur James MacRae lui-même lui avait demandé de l'appeler « Jim », sauf pendant les réunions officielles. Mais John Rebus... Depuis qu'elle le connaissait, il avait

toujours été John, ni « Jock » ni « Johnny ». C'était comme si les gens comprenaient, au premier regard, qu'il n'était pas du genre à supporter les surnoms. Les surnoms créent une impression d'amitié, rendent les gens plus abordables, plus susceptibles de jouer le jeu. Quand l'inspecteur MacRae disait quelque chose comme « Shiv, dans mon bureau s'il te plaît », cela signifiait qu'il voulait demander un service. Si cela devenait : « Siobhan, dans mon bureau s'il te plaît », elle n'était plus dans ses petits papiers ; un écart de conduite s'était produit.

— À quoi tu penses ? demanda Rebus.

Il avait bu la moitié de la pinte qu'elle venait de lui offrir.

Elle secoua la tête.

— Je me demande qui est la victime, c'est tout.

Rebus haussa les épaules.

— De type moyen-oriental, si c'est le terme politiquement correct de la semaine.

Il écrasa sa cigarette, ajouta :

— Il pourrait-être d'origine méditerranéenne ou arabe... je ne l'ai pas vraiment vu de près. Toujours le surnombre.

Il secoua son paquet de cigarettes, constata qu'il était vide, le froissa et finit sa bière.

— La même chose ? demanda-t-il en se levant.

— Je n'ai encore pratiquement rien bu.

— Mets ça de côté et bois un vrai verre. Tu n'as plus rien à faire ce soir, hein ?

— Ça ne signifie pas que je sois prête à t'aider à te cuire.

Il ne broncha pas, lui laissa le temps de réfléchir. Elle céda.

— Bon, un gin-tonic.

Rebus parut se contenter de cela et sortit de la pièce. Des voix, au bar, saluèrent son arrivée.

— Pourquoi tu te caches derrière ? demanda l'une d'entre elles.

Elle n'entendit pas la réponse, mais elle la connaissait. Le bar était le domaine de Rebus, l'endroit où sa cour de poivrots – rien que des hommes – lui rendait hommage. Mais cette partie de sa vie devait rester distincte de toutes les autres... Siobhan ne savait pas exactement pourquoi, c'était simplement quelque chose qu'il n'avait pas envie de partager. La salle du fond était réservée aux réunions et aux « invités ». Elle s'appuya contre le dossier de sa chaise et pensa

aux Jardine, se demanda si elle avait véritablement envie de s'impliquer dans leurs recherches. Ils appartenaient à son passé et il était rare que les affaires du passé réapparaissent d'une façon aussi concrète. La nature du travail conduisait à pénétrer l'intimité des gens – plus profondément qu'on le voudrait, dans la plupart des cas – mais seulement pendant une brève période. Rebus avait un jour laissé échapper qu'il avait l'impression d'être entouré de fantômes : amitiés et relations perdues, plus toutes les victimes dont la vie était arrivée à son terme alors qu'il ne s'intéressait pas encore à elles.

Ça peut détruire, Shiv...

Elle n'avait jamais oublié ces mots ; *in vino veritas* et tout ça. Un téléphone mobile sonna dans l'autre pièce. Cela l'incita à sortir le sien, à regarder si elle avait des messages. Mais il n'y avait pas de réseau, elle avait oublié cette particularité de l'endroit. L'Oxford n'était qu'à quelques minutes du centre, pourtant il n'y avait pas de signal dans la salle du fond. Le bar se trouvait dans une rue étroite, sous des bureaux et des appartements. Murs de pierre épais, destinés à tenir des siècles. Elle inclina l'appareil selon différents angles, mais l'écran persista à afficher le même message de défi : « pas de réseau ». Puis Rebus apparut dans l'embrasure, sans consommations. Il agita son mobile dans la direction de Siobhan.

— On nous demande, annonça-t-il.

— Où ?

Il ne tint pas compte de la question.

— Tu es en voiture ?

Elle acquiesça.

— Dans ce cas, il vaut mieux que tu conduises. Heureusement que tu t'es contentée de soda, hein ?

Elle enfila sa veste et prit son sac. Rebus achetait des cigarettes et des pastilles mentholées au bar. Il en mit une dans sa bouche.

— La destination doit rester secrète, c'est ça ? demanda Siobhan.

Il secoua la tête en croquant le bonbon.

— Fleshmarket Close, répondit-il. Deux cadavres qui pourraient nous intéresser.

Il tira la porte donnant sur le monde extérieur et ajouta :

— Pas aussi frais que celui de Knoxland...

Fleshmarket Close était une ruelle piétonne étroite reliant High Street à Cockburn Street. L'entrée donnant sur High Street était

flanquée d'un bar et d'un atelier de photographie. Il n'y avait pas de places de stationnement et Siobhan prit Cockburn Street, se gara en face du passage. Ils traversèrent et s'engagèrent dans Fleshmarket Close. À cette extrémité, il y avait une officine de paris et un magasin vendant des cristaux et des « attrapeurs de rêves » : le vieil Édimbourg et le nouveau, pensa Rebus. L'entrée donnant sur Cockburn Street était exposée aux éléments tandis que l'autre était surmontée de cinq étages de ce qu'il supposa être des appartements, dont les fenêtres non éclairées regardaient d'un air menaçant ce qui se passait en bas.

Il y avait plusieurs porches dans la ruelle. L'un d'entre eux permettait d'accéder aux appartements et un autre, juste en face, aux cadavres. Rebus vit des visages déjà aperçus à Knoxland : membres de la police scientifique en combinaison blanche et photographes de la police. L'entrée, étroite et basse, datait de plusieurs siècles, quand les indigènes étaient beaucoup plus petits. Rebus se pencha pour entrer, suivi par Siobhan. L'éclairage, fourni par la maigre ampoule de quarante watts du plafond, s'améliorerait dès qu'on aurait trouvé une rallonge susceptible de relier un projecteur à la prise la plus proche.

Rebus hésita, à la périphérie, jusqu'au moment où un spécialiste de la police scientifique lui dit qu'il pouvait y aller.

— Les corps sont là depuis un moment ; peu de risque de contaminer des indices.

Rebus acquiesça et approcha du cercle de combinaisons blanches. Le sol était en béton éraflé. Un pic gisait à proximité. De la poussière flottait encore dans l'air, se déposait dans la gorge de Rebus.

— On ôtait le béton, expliquait quelqu'un. Il n'a pas l'air d'être là depuis très longtemps, mais ils voulaient abaisser le plancher.

— À quoi sert ce local ? demanda Rebus en regardant autour de lui.

Il y avait des caisses, des cartons sur des étagères. De vieux tonneaux et des affiches publicitaires de bières et de boissons alcoolisées.

— Il appartient au pub de l'étage. Il sert d'entrepôt. La cave est de l'autre côté de ce mur.

Une main gantée montra les étagères. Rebus entendit le parquet craquer, au-dessus d'eux, le son étouffé d'un juke-box ou d'un téléviseur.

— Un ouvrier a entrepris de casser la chape et voilà ce qu'il a trouvé...

Rebus se tourna et regarda le sol. Il vit un crâne. Il y avait aussi

d'autres os et il comprit qu'ils constitueraient un squelette entier quand le reste du béton aurait été dégagé.

— Il est sûrement là depuis un moment, dit le responsable de l'équipe de police scientifique. Quelqu'un va se retrouver avec un sale boulot.

Rebus et Siobhan échangèrent un regard. Dans la voiture, elle avait demandé pourquoi on les avait appelés de préférence à Hawes ou à Tibbet. Rebus avait levé un sourcil, indiquant ainsi qu'il croyait qu'elle connaissait la réponse.

— Un vrai sale boulot, insista le responsable.

— C'est pour ça qu'on est ici, dit Rebus, qui obtint un sourire ironique de la part de Siobhan... sa réponse avait plus d'un sens. Où est le propriétaire du pic ?

— En haut. Il a dit qu'un coup de gnôle l'aiderait peut-être à reprendre le dessus.

Le responsable plissa le nez, comme s'il venait de percevoir l'odeur de la menthe dans l'air qui sentait le renfermé.

— Je suppose qu'il faudrait qu'on le voie, dit Rebus.

— Je croyais que c'était cadavres au pluriel, intervint Siobhan.

De la tête, le responsable montra un sac en plastique blanc posé sur le sol, près du béton brisé. Un de ses collègues le souleva de quelques centimètres. Siobhan retint son souffle. Il y avait un autre squelette, minuscule. Dans un sifflement, elle chassa l'air contenu dans ses poumons.

— C'était tout ce qu'on avait, s'excusa le responsable.

Il faisait allusion au sac en plastique. Rebus, lui aussi, fixait les frêles ossements.

— Une mère et son enfant ? supputa-t-il.

— Je laisserais ce type de supposition aux professionnels, déclara une nouvelle voix.

Rebus se retourna et serra la main du légiste, le docteur Curt, qui ajouta :

— Bon sang, John, vous êtes toujours là ? Je croyais qu'ils vous avaient botté en touche.

— J'ai toujours pris exemple sur vous, doc. Quand vous partirez, je partirai.

— Et les réjouissances seront longues et sincères. Bonsoir, Siobhan.

Curt inclina légèrement la tête dans sa direction. Rebus était

certain que, s'il avait porté un chapeau, il l'aurait ôté en présence d'une dame. Avec son costume sombre immaculé et ses chaussures cirées, sa chemise amidonnée et sa cravate à rayures, qui dénotait sûrement son appartenance à une institution édimbourgeoise vénérable, il semblait d'un autre âge. Ses cheveux étaient gris, mais cela ne faisait qu'accentuer son aspect distingué. Ils étaient parfaitement coiffés en arrière. Il fixa les squelettes.

— Le Prof va s'en donner à cœur joie, marmonna-t-il. Il adore ces petites énigmes.

Il se redressa, jeta un coup d'œil autour de lui, ajouta :

— Et aussi l'histoire.

— Vous croyez donc qu'ils sont là depuis un moment ? demanda Siobhan avec maladresse.

Les yeux de Curt pétillèrent.

— Ils y étaient sûrement avant qu'on coule la chape... mais probablement pas depuis longtemps. Il est rare qu'on recouvre les cadavres de béton quand on n'a pas une bonne raison de le faire.

— Oui, bien sûr.

Personne n'aurait vu que Siobhan avait rougi si le projecteur n'avait pas illuminé la scène à cet instant, projetant des ombres énormes sur les murs et le plafond bas.

— C'est mieux, dit le responsable de l'équipe de police scientifique.

Siobhan regarda Rebus et constata qu'il se frottait les joues, comme pour lui faire comprendre qu'elle avait rougi.

— Il faudrait probablement que j'appelle le Prof, marmonnait Curt. Je crois qu'il voudra les voir *in situ*...

Il sortit son mobile de sa poche intérieure, reprit :

— Dommage de le déranger alors qu'il part pour l'opéra, mais le devoir fait loi, n'est-ce pas ?

Il adressa un clin d'œil à Rebus, qui répondit d'un sourire.

— Parfaitement, doc.

Le Prof était le professeur Sandy Gates, collègue et supérieur immédiat de Curt. Les deux hommes enseignaient la médecine légale à l'université, mais étaient sans cesse convoqués sur les scènes de crime.

— Vous avez entendu parler du meurtre de Knoxland ? demanda Rebus tandis que Curt appuyait sur les touches de son téléphone.

— J'en ai entendu parler, répondit Curt. On jettera probablement un coup d'œil dessus demain matin. Je ne suis pas sûr que ces deux

clients justifient un traitement en urgence.

Il jeta un nouveau coup d'œil sur le squelette adulte. Le bébé était à nouveau couvert, pas par un sac en plastique, mais par la veste de Siobhan, qu'elle avait très soigneusement étendue sur les ossements.

— Vous n'auriez pas dû, marmonna Curt en portant le téléphone à son oreille. Il faudra qu'on la garde afin de pouvoir comparer les fibres qu'on trouvera peut-être.

Rebus ne supporta pas de voir Siobhan rougir une nouvelle fois. Il montra la porte. Pendant qu'ils sortaient, Curt dit au professeur Gates :

— Êtes-vous déjà en grande tenue, Sandy, queue de pie et écharpe blanche ? Parce que si ce n'est pas le cas – et même si ça l'est – je crois être en mesure de vous proposer une autre distraction *ce soir*⁽²⁾*...

Au lieu de prendre la direction du pub, Siobhan se dirigea vers l'extrémité opposée de la ruelle.

— Où tu vas ? demanda Rebus.

— Il y a un coupe-vent dans ma voiture, expliqua-t-elle.

Quand elle revint, Rebus avait allumé une cigarette.

— Je suis heureux de voir que tu as bonne mine, dit-il.

— Bon sang, tu as trouvé ça tout seul ?

Elle poussa un soupir exaspéré, s'adossa au mur près de lui, les bras croisés, et ajouta :

— Je voudrais qu'il ne soit pas aussi...

— Aussi quoi ?

Rebus fixait l'extrémité rouge de sa cigarette.

— Je ne sais pas...

Elle regarda autour d'elle en quête d'inspiration. Des fêtards passaient dans la rue sur le chemin de la taverne voisine. Des touristes se photographiaient devant le Starbuck's et la pente raide conduisant au château. L'ancien et le moderne, songea une nouvelle fois Rebus.

— On a l'impression que c'est simplement un jeu, pour lui, dit-elle finalement. Ce n'est pas exactement ça, mais il faudra que ça fasse l'affaire.

— C'est un des hommes les plus sérieux que je connaisse, répondit Rebus. C'est un moyen de se protéger, voilà tout. Nous avons tous notre méthode, n'est-ce pas ?

— Ah bon ?

Elle se tourna vers lui, reprit :

— Je suppose que la tienne comporte de grosses quantités de nicotine et d'alcool ?

— On ne change pas une association qui gagne.

— Même si elle tue ?

— Tu te souviens de l'histoire de ce roi de l'antiquité ? Celui qui prenait chaque jour une petite dose de poison pour s'immuniser ?

Rebus souffla la fumée en direction du ciel crépusculaire couleur de meurtrissure, conclut :

— Réfléchis à ça. Et, pendant que tu réfléchiras, j'offrirai un verre à un ouvrier... et j'en prendrai peut-être un aussi.

Il poussa la porte du bar, la laissa se refermer derrière lui. Siobhan demeura immobile quelques instants, et finit par le suivre.

L'endroit s'appelait The Warlock et semblait destiné aux touristes las de marcher. Une fresque occupant tout un mur racontait l'histoire du major Weir qui, au XVII^e siècle, avait avoué se livrer à la sorcellerie et déclaré que sa sœur était sa complice. Ils avaient été exécutés tous les deux à Carlton Hill.

— Chouette, commenta simplement Siobhan.

Rebus montra la machine à sous, sur laquelle s'acharnait un homme trapu vêtu d'un bleu de travail poussiéreux. Un verre à cognac vide était posé sur l'appareil.

— Je vous en offre un autre ? demanda Rebus à l'homme.

Le visage qui se tourna vers lui était aussi fantomatique que celui du major Weir de la fresque, surmonté d'une abondante chevelure brune saupoudrée de plâtre.

— Je suis l'inspecteur Rebus. J'espère que vous pourrez répondre à quelques questions. Voici ma collègue, sergent Clarke. Alors, ce verre... cognac, c'est ça ?

L'homme acquiesça.

— Mais j'ai la camionnette... il faut que je la ramène à l'entreprise.

— On demandera à quelqu'un de vous accompagner, ne vous inquiétez pas.

Rebus se tourna vers Siobhan, reprit :

— Comme d'habitude pour moi et un double cognac pour monsieur...

— Evans. Joe Evans.

Siobhan partit sans discuter.

— La chance vous sourit ? demanda Rebus.

Evans regarda les quatre rouleaux impitoyables de la machine.

— J'ai perdu trois livres.

— Ce n'est pas votre jour, hein ?

L'homme sourit.

— J'ai eu le choc de ma putain de vie. J'ai d'abord cru qu'ils étaient romains, quelque chose comme ça. Ou que c'était un ancien cimetière.

— Vous avez changé d'avis ?

— La personne qui a coulé le béton savait forcément qu'ils étaient là.

— Vous feriez un bon détective, monsieur Evans.

Rebus jeta un bref coup d'œil vers le bar, où Siobhan se faisait servir, demanda :

— Depuis combien de temps travaillez-vous à cet endroit ?

— J'ai commencé cette semaine.

— Vous préférez le pic au marteau-piqueur ?

— C'est trop petit pour qu'on puisse utiliser un marteau-piqueur.

Rebus acquiesça comme s'il comprenait parfaitement.

— Et vous travaillez seul ?

— J'ai pensé qu'un homme suffirait.

— Y étiez-vous déjà allé ?

Evans secoua la tête. Presque sans réfléchir, il glissa une nouvelle pièce dans la machine et appuya sur le bouton. Plein de lumières clignotantes et d'effets sonores, mais pas un sou. Il appuya une nouvelle fois.

— Savez-vous qui a coulé le béton ?

L'homme secoua derechef la tête, glissa une deuxième pièce dans la fente.

— Le propriétaire devrait avoir un dossier.

Il resta quelques instants silencieux, ajouta :

— Je ne pense pas à un dossier criminel... Le devis de celui qui a fait le travail, une facture ou quelque chose.

— Absolument, dit Rebus.

Siobhan revint avec les consommations, les distribua. Elle avait

cette fois aussi pris du soda avec du citron vert.

— J'ai parlé avec le barman, dit-elle. C'est un pub franchisé.

Cela signifiait qu'il appartenait à une brasserie.

— Le patron est allé s'approvisionner, mais il est sur le chemin du retour.

— Il sait ce qui s'est passé ?

Elle acquiesça.

— Le barman lui a téléphoné. Il devrait arriver dans quelques minutes.

— Voulez-vous ajouter quelque chose, monsieur Evans ?

— Seulement que vous devriez faire venir la brigade des jeux. Cette machine me vole.

— Il y a des crimes que nous sommes dans l'impossibilité de prévenir.

Rebus réfléchit pendant quelques instants, puis demanda :

— Savez-vous pourquoi le patron voulait faire abaisser le plancher ?

— Il vous le dira lui-même, répondit Evans avant de vider son verre. Le voilà.

Le patron les avait vus et se dirigeait vers la machine. Ses mains étaient profondément enfoncées dans les poches d'un long manteau en cuir noir. Un pull crème à encolure en V laissait voir sa gorge, dévoilant une médaille suspendue à une mince chaîne en or. Ses cheveux étaient courts, dressés sur le devant grâce à du gel. Il portait des lunettes aux verres rectangulaires orange.

— Ça va, Joe ? demanda-t-il en serrant le bras d'Evans.

— Je tiens le coup, monsieur Mangold. Voilà les deux détectives.

— Je suis le patron de cet établissement. Je m'appelle Ray Mangold.

Rebus et Siobhan se présentèrent.

— Pour le moment, je suis un peu dans le noir. Des squelettes dans la cave... j'ai du mal à décider si c'est bon ou pas pour le commerce.

Il sourit, dévoila des dents trop blanches.

— Je suis convaincu que votre sollicitude toucherait les victimes, monsieur.

Rebus se demanda pourquoi il avait pris aussi vite cet homme en grippe. Peut-être était-ce à cause des lunettes teintées. Il n'aimait pas

être dans l'impossibilité de voir les yeux de son interlocuteur. Comme s'il avait lu ses pensées, Mangold ôta ses lunettes et les essuya avec un mouchoir blanc.

— Désolé d'avoir pu sembler grossier, inspecteur. C'est seulement un peu dur à avaler.

— Je n'en doute pas, monsieur. Dirigez-vous ce bar depuis longtemps ?

— Ça fera bientôt un an.

Il plissa les paupières, fermant presque les yeux.

— Vous vous rappelez quand ils ont coulé la chape ?

Mangold réfléchit pendant quelques instants, puis acquiesça.

— Je crois que c'était à l'époque où j'ai repris l'affaire.

— Où étiez-vous avant ?

— J'avais un club à Falkirk.

— Il a fait faillite, n'est-ce pas ?

Mangold secoua la tête.

— J'en ai simplement eu assez des ennuis : problèmes de personnel, bandes du coin qui essayaient de tout casser...

— De trop nombreuses responsabilités ? suggéra Rebus.

Mangold remit ses lunettes.

— Je suppose que c'est ça, au bout du compte. Ces lunettes ne sont pas seulement un accessoire, à propos.

Une nouvelle fois, ce fut comme s'il avait lu les pensées de Rebus.

— Mes rétines sont hypersensibles. Je ne supporte pas la forte lumière.

— Est-ce pour cette raison que vous aviez une boîte à Falkirk ?

Mangold sourit, dévoila une nouvelle fois ses dents. Rebus envisagea de se procurer des lunettes orange. Si tu peux lire mes pensées, se dit-il, demande-moi si j'ai envie d'un verre.

Mais le barman, qui avait besoin du patron, appela ce dernier. Evans regarda l'heure et dit qu'il fallait qu'il s'en aille, s'il n'y avait plus de questions. Rebus lui demanda s'il avait besoin d'un chauffeur, mais l'homme refusa.

— Dans ce cas le sergent Clarke va prendre vos coordonnées, au cas où nous aurions besoin de vous contacter.

Tandis que Siobhan cherchait son bloc dans son sac, Rebus se

dirigea vers Mangold, qui était penché sur le comptoir afin que le barman n'ait pas besoin d'élever la voix. Quatre personnes – des touristes américains, supposa Rebus – s'étaient immobilisées au milieu de la pièce et souriaient avec exagération. Pour le reste, l'endroit était mort. Avant que Rebus l'ait rejoint, Mangold mit un terme à sa conversation : peut-être n'était-il pas seulement télépathe et avait-il aussi des yeux derrière la tête.

— Nous n'avions pas tout à fait terminé, dit simplement Rebus en posant les coudes sur le bar.

— J'ai cru que c'était le cas.

— Je regrette d'avoir pu vous amener à le croire. Je voulais vous interroger sur les travaux de la cave. Quel est leur objectif ?

— Je projette d'ouvrir une annexe de cet établissement.

— C'est minuscule.

— Exactement : donner aux gens une idée de ce qu'étaient autrefois les tavernes d'Édimbourg. Ce sera intime et confortable. Quelques sièges capitonnés... pas de musique, un éclairage aussi faible que possible. J'ai pensé à des bougies, mais le service de la santé et de la sécurité n'a pas trouvé l'idée brillante.

Il sourit de sa plaisanterie, reprit :

— Ce sera une salle privée, comme avoir son appartement pour quelques heures au cœur de la vieille ville.

— Est-ce votre idée ou celle de la brasserie ?

— La mienne.

Mangold esquissa presque une petite révérence.

— Et vous avez engagé M. Evans ?

— C'est un bon ouvrier. Je l'ai déjà fait travailler.

— Et la chape ? Savez-vous qui l'a fait poser ?

— Comme je l'ai dit, la décision a été prise avant mon installation.

— Mais les travaux ont pris fin après votre arrivée... c'est ce que vous avez dit, n'est-ce pas ? Vous devez donc avoir des documents... tout au moins une facture.

Rebus sourit à son tour, ajouta :

— Ou bien était-ce de la main à la main ?

Mangold protesta :

— Il y a sûrement quelque chose, bien entendu.

Il garda le silence un instant, reprit :

— Évidemment, on l'a peut-être jetée, ou bien la brasserie l'a classée quelque part...

— Et qui dirigeait cet établissement, monsieur Mangold, avant que vous le repreniez ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Il ne vous a pas mis au courant ? Je croyais qu'il y avait généralement une période de transition.

— Il y en a probablement eu une... Je ne me souviens pas de son nom, c'est tout.

— Je suis sûr qu'il vous reviendra, si vous faites un petit effort.

Il sortit une carte de visite de la poche poitrine de sa veste, ajouta :

— Et vous me téléphonerez quand ça arrivera.

— Très bien.

Mangold prit la carte et l'examina ostensiblement. Rebus vit qu'Evans s'en allait.

— Une dernière chose, monsieur Mangold, provisoirement...

— Oui, inspecteur ?

Siobhan se tenait maintenant près de Rebus.

— Je me demandais simplement comment s'appelait votre club.

— Mon club ?

— Celui de Fairkirk... mais vous en aviez peut-être plus d'un ?

— Albatros. D'après la chanson de Fleetwood Mac.

— Vous ne connaissiez pas le poème ? intervint Siobhan.

— J'ai appris son existence plus tard, répondit Mangold, les dents serrées.

Rebus le remercia, mais ne lui serra pas la main. Dehors, il regarda la rue d'un côté et de l'autre, comme s'il se demandait où boire le verre suivant.

— Quel poème ? demanda-t-il.

— *The Rime of the Ancient Mariner*, de Coleridge. Le marin abat un albatros et attire le malheur sur le bateau.

Songeur, Rebus hocha la tête.

— Comme une malédiction ?

— Je suppose...

Elle se tut, réfléchit, puis demanda :

— Qu'est-ce que tu penses de lui ?

— Il ne se prend pas pour rien.

— Tu crois qu'il porte ce manteau pour avoir un look à la *Matrix* ?

— Dieu seul le sait. Mais il faut qu'on continue à le mettre sous pression. Je veux savoir qui a coulé cette chape et quand.

— Ça ne pourrait pas être un coup monté, hein ? Pour faire de la publicité au bar ?

— Si c'est le cas, il a été prévu longtemps à l'avance.

— Le béton n'est peut-être pas aussi vieux que tout le monde le dit.

Rebus la dévisagea.

— Tu as lu de bons ouvrages sur les complots, récemment ? La famille royale butant la princesse Di ? La mafia et JFK... ?

— Qui a laissé monsieur Grincheux sans surveillance ?

Son visage commençait à s'adoucir quand un rugissement retentit dans Fleshmarket Close. Un agent en tenue empêchait les piétons d'emprunter la ruelle. Mais il connaissait Rebus et Siobhan et leur fit signe de passer. Au moment où Rebus allait franchir le seuil de la cave, une silhouette en smoking et nœud papillon surgit de l'intérieur et le heurta.

— Bonsoir, professeur Gates, dit Rebus quand il eut repris son souffle.

Le légiste s'immobilisa et le foudroya du regard. Ses yeux auraient paralysé un étudiant à vingt pas, mais Rebus était nettement plus coriace.

— John..., fit-il, le reconnaissant enfin, jouez-vous un rôle dans cette fichue plaisanterie ?

— Ce sera peut-être le cas quand vous m'aurez dit de quoi il s'agit.

Le docteur Curt se glissait, la tête basse, dans le passage.

— Ce crétin, s'emporta Gates en montrant son collègue, m'a fait manquer le premier acte de *La Bohème*... tout ça à cause d'une foutue blague d'étudiant !

Rebus se tourna vers Curt en quête d'une explication.

— Ils sont faux ? devina Siobhan.

— Exactement, dit Gates, qui reprenait peu à peu son calme. Je suis convaincu que mon estimable collègue vous communiquera les détails... sauf s'il s'avère que cela, aussi, dépasse ses compétences. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

Il gagna l'extrémité de la ruelle à grands pas, l'agent en tenue lui laissant toute la place dont il avait besoin. Curt fit signe à Rebus et à Siobhan de le suivre à nouveau dans la cave. Deux membres de la police scientifique s'y trouvaient toujours et s'efforçaient de cacher leur embarras.

— Si nous cherchions des excuses, commença Curt, nous pourrions mentionner la mauvaise qualité de l'éclairage, au début. Ou le fait qu'il s'agit de squelettes, pas de chair et de sang, ce qui serait potentiellement beaucoup plus intéressant...

— Pourquoi « nous » ? le taquina Rebus. Ils sont en plastique, c'est ça ?

Il s'accroupit près des squelettes. Le professeur avait écarté la veste de Siobhan sans ménagement. Rebus la lui rendit.

— Le bébé, oui. Du plastique ou un matériau composite quelconque. Je m'en serais aperçu à l'instant où je l'aurais touché.

— Bien entendu, dit Rebus.

Il constata que Siobhan s'efforçait de ne pas trahir la moindre étincelle de plaisir face à la gêne de Curt.

— L'adulte, en revanche, est un véritable squelette, poursuivit Curt, mais probablement très vieux et destiné à l'enseignement.

Le légiste s'accroupit près de Rebus et Siobhan imita les deux hommes.

— Comment ça ?

— Il y a des trous dans les os... vous les voyez ?

— Pas facile, même avec cette lumière.

— Absolument.

— Et les trous servent à... ?

— Il y avait des pièces d'assemblage quelconques, des vis ou des fils de fer. Pour relier l'os à son voisin.

Il prit un fémur, montra deux petits trous bien propres, reprit :

— On en trouve de pareils exposés dans des musées.

— Ou dans les hôpitaux universitaires ? supputa Siobhan.

— Exactement, sergent Clarke. C'est un art disparu aujourd'hui. Des artisans appelés articulateurs le pratiquaient.

Curt se redressa, se frotta les mains comme pour effacer toute trace de son erreur récente, ajouta :

— Autrefois, nous nous en servions beaucoup dans l'enseignement.

Mais tel n'est plus le cas. Assurément pas des squelettes authentiques. Aujourd'hui, ils peuvent être réalistes sans être réels.

— Comme la démonstration vient d'en être faite, ne put s'empêcher de dire Rebus. Donc, où cela nous conduit-il ? Le Prof a raison, à votre avis, c'est une blague ?

— Si c'en est une, son auteur s'est vraiment donné beaucoup de mal. Ôter les vis et les morceaux de fil de fer a sûrement pris des heures.

— A-t-on signalé la disparition de squelettes à l'université ? demanda Siobhan.

Curt parut hésiter.

— Pas à ma connaissance.

— Mais c'est un objet destiné aux spécialistes, n'est-ce pas ? On ne peut pas s'en procurer un au supermarché du coin ?

— Je suppose... il y a quelque temps que je ne suis pas allé dans un supermarché.

— De toute façon, c'est foutrement bizarre, marmonna Rebus en se redressant.

Siobhan, cependant, resta accroupie près du bébé.

— C'est écoeurant, dit-elle.

— Tu avais peut-être raison, Shiv.

Rebus se tourna vers Curt et expliqua :

— Il y a cinq minutes, elle se demandait si ce n'était pas un coup publicitaire.

Siobhan secoua la tête.

— Mais, comme tu l'as dit, il aurait fallu le préparer longtemps à l'avance. Il y a forcément autre chose.

Elle serrait sa veste contre elle, comme si elle berçait un bébé.

— Pourrez-vous examiner le squelette adulte ?

Elle fixa Curt, qui haussa les épaules.

— Et rechercher quoi, au juste ?

— Tout ce qui pourrait nous indiquer de qui il s'agit, son origine... son âge.

— Dans quel but ?

Curt avait plissé les paupières, cette expression trahissant sa curiosité.

Siobhan se redressa.

— Le professeur Gates n'est peut-être pas seul à aimer les énigmes teintées d'histoire.

— Vous avez intérêt à céder, doc, dit Rebus avec un sourire. C'est le seul moyen de se débarrasser d'elle.

Curt le fixa.

— J'ai l'impression que ça me rappelle quelqu'un.

Rebus écarta les bras et haussa les épaules.

Deuxième jour

Mardi

Faute d'avoir mieux à faire, le lendemain, Rebus se rendit à la morgue où l'on procédait à l'autopsie du cadavre toujours non identifié de Knoxland. L'espace réservé aux spectateurs, séparé par une vitre de la salle d'autopsie proprement dite, comportait trois rangées de bancs. L'endroit donnait la nausée à certains visiteurs. Peut-être en raison de son efficacité clinique : tables en acier inoxydable avec rigoles d'écoulement ; bocal et flacons d'échantillons. Ou à cause de la trop grande similarité de l'opération avec ce que l'on peut voir dans une boucherie : découpe et tranchage par des hommes en tablier et bottes en caoutchouc. Cela n'évoquait pas seulement la mortalité, mais aussi la machinerie animale du corps, la réduction de l'esprit humain à de la viande sur un établi.

Il y avait deux autres spectateurs : un homme et une femme. Ils saluèrent Rebus de la tête, la femme s'écartant légèrement quand Rebus s'assit près d'elle.

— Bonjour, dit-il en faisant signe de la main, à travers la vitre, à Curt et Gates penchés sur leur tâche.

La règle exigeait que deux anatomopathologistes assistent à toutes les autopsies, ce qui accentuait la tension au sein d'un service déjà surchargé.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? demanda l'homme.

Il s'appelait Hugh Davidson et tout le monde le surnommait « Shug ». C'était un inspecteur de la brigade du West End, basée à Torpichen Place.

— C'est apparemment toi, Shug. Un problème de carence de responsables de haut vol.

Une expression qui pouvait passer pour un sourire crispa le visage de Davidson.

— Et quand as-tu obtenu ton brevet de pilote, John ?

Rebus ne releva pas, concentra son attention sur la compagne de Davidson.

— Il y a un moment qu'on ne s'est pas vus, Ellen.

Ellen Wylie était sergent, Davidson son patron. Un dossier cartonné était ouvert sur ses genoux. Il semblait neuf et ne contenait que quelques feuilles. Un numéro figurait en haut de la première page. Rebus savait qu'il déborderait bientôt de rapports, de photos, de listes d'affectation du personnel. C'était la « bible » de l'enquête qui venait de débiter.

— Il paraît que tu étais à Knoxland hier, dit Wylie, les yeux fixés droit devant elle, comme si elle regardait un film qui deviendrait inintelligible si elle cessait un instant d'être attentive. Et que tu as eu une longue conversation avec un représentant du quatrième pouvoir.

— Et au profit de nos spectateurs de langue anglaise... ?

— Steve Holly, affirma-t-elle. Et, dans le contexte de cette affaire, l'expression « de langue anglaise » pourrait être considérée comme raciste.

— C'est parce que tout est raciste ou sexiste, par les temps qui courent, chérie.

Rebus attendit sa réaction, mais elle n'avait pas la moindre intention de tomber dans le panneau.

— Aux dernières nouvelles, ajouta-t-il, on n'a pas le droit de dire « point noir routier » ou « été indien ».

— Ni « trou d'homme », ajouta Davidson, qui se pencha afin de fixer Rebus, qui secoua la tête tant tout cela était ridicule, puis s'appuya contre le dossier et regarda ce qui se passait derrière la vitre.

— Comment va Gayfield Square ?

— Sur le point de changer de nom parce que celui-ci est politiquement incorrect.

Davidson rit, si fort que les visages, derrière la vitre, se tournèrent vers lui. Il leva une main, afin de s'excuser, porta l'autre à sa bouche. Wylie griffonna quelque chose dans la bible.

— Tu risques la retenue, Shug, dit Rebus. Alors, comment ça se présente ? Vous avez une idée de son identité ?

Ce fut Wylie qui répondit.

— Un peu de monnaie dans les poches... même pas de clés.

— Et personne n'a demandé le corps, ajouta Davidson.

— Le porte-à-porte ?

— John, il s'agit de Knoxland.

Cela signifiait que personne ne parlait. C'était une attitude tribale que les parents transmettaient aux enfants. Quoi qu'il arrive, on ne

donnait rien à la police.

— Et les médias ?

Davidson donna un tabloïd plié à Rebus. Le meurtre n'était pas en première page ; l'article, en page cinq, était signé Steve Holly : MEURTRE MYSTÉRIEUX D'UN DEMANDEUR D'ASILE. Tandis que Rebus parcourait les paragraphes, Wylie se tourna vers lui.

— Je me demande qui a mentionné les demandeurs d'asile.

— Ce n'est pas moi, répondit Rebus. Holly a inventé tout ça. Des sources proches de l'enquête.

Il eut un ricanement ironique, ajouta :

— Auquel de vous pense-t-il ? Peut-être pense-t-il aux deux ?

— Tu n'es pas en train de te faire des amis, John.

Rebus rendit le journal.

— Combien de personnes travaillent sur l'affaire ?

— Pas assez, reconnut Davidson.

— Toi et Ellen ?

— Plus Charlie Reynolds.

— Et toi, apparemment, ajouta Wylie.

— Je ne suis pas certain que les chances de succès soient assez nombreuses.

— Des agents en tenue compétents font du porte-à-porte, protesta Davidson.

— Pas de problème, donc... affaire résolue.

Rebus constata que l'autopsie arrivait à son terme. Un assistant remettrait le cadavre en état. Curt indiqua de la main qu'il retrouverait les policiers au rez-de-chaussée, puis il disparut derrière la porte du vestiaire.

Les anatomopathologistes disposaient d'un bureau. Curt attendait dans un couloir lugubre. Il y avait du bruit dans la salle de garde : sifflement d'une bouilloire, partie de cartes atteignant un point culminant.

— Le Prof s'est tiré ? supposa Rebus.

— Il a un cours dans dix minutes.

— Quelles informations pouvez-vous nous donner, docteur ? demanda Ellen Wylie.

Si elle avait eu le don de faire la conversation, il avait été annihilé

quelque temps auparavant.

— Un total de douze plaies distinctes, presque certainement infligées par la même arme. Un couteau de cuisine, peut-être à lame en dents de scie, d'un centimètre de large. La pénétration la plus profonde fait cinq centimètres.

Il resta un instant silencieux, comme pour laisser la place aux blagues graveleuses. Wylie toussota afin de les prévenir.

— Celle portée à la gorge, reprit Curt, a vraisemblablement mis un terme à sa vie. La lame a entaillé la carotide. Le sang contenu dans les poumons permet de conclure qu'il s'est peut-être étouffé avec.

— Des plaies indiquant qu'il s'est défendu ? demanda Davidson.

Curt acquiesça.

— Sur la paume, le bout des doigts et les poignets. Quel que soit son agresseur, il a tenté de le repousser.

— Mais vous croyez qu'il a été attaqué par une seule personne ?

— Qu'il n'y a qu'un couteau, rectifia Curt. Ce n'est pas exactement la même chose.

— L'heure de la mort ? s'enquit Wylie.

Elle notait le plus grand nombre possible d'informations.

— La température corporelle a été prise sur les lieux. Il est probablement mort une demi-heure avant le moment où vous avez été alertés.

— À propos, demanda Rebus, qui nous a alertés ?

— Un appel anonyme à treize heures cinquante, répondit Wylie.

— Ou deux heures moins dix en ancienne monnaie. Un homme ?

Wylie secoua la tête.

— Une femme, qui appelait d'une cabine.

— Et nous avons le numéro ?

Nouveau hochement de tête.

— La conversation a été enregistrée. On finira par identifier la correspondante.

Curt, qui avait envie de partir, regarda sa montre.

— Pouvez-vous nous donner des renseignements supplémentaires, docteur ? demanda Davidson.

— La victime était apparemment en bonne santé. Légèrement sous-alimentée, mais avec de bonnes dents... Soit elle n'a pas été élevée ici,

soit elle n'a pas succombé au régime alimentaire écossais. Un échantillon du contenu de l'estomac – le peu qu'il y avait – partira aujourd'hui au labo. Son dernier repas n'était apparemment guère consistant : du riz et des légumes, pour l'essentiel.

— Une idée de sa race ?

— Je ne suis pas un spécialiste.

— Nous comprenons, néanmoins...

— Moyen-oriental ? Méditerranéen... ?

Curt n'alla pas plus loin.

— Ça réduit le champ, fit remarquer Rebus.

— Ni tatouages ni signes particuliers ? demanda Wylie, qui continuait à écrire frénétiquement.

— Rien.

Curt resta quelques instants silencieux, puis ajouta :

— Un rapport dactylographié vous sera transmis, sergent Wylie.

— Cela nous fournit une base de travail en attendant, monsieur.

— Un tel dévouement est rare, par les temps qui courent.

Curt lui adressa un sourire qui ne seyait pas à son long visage mince.

— Vous savez où me trouver si d'autres questions surviennent, conclut-il.

— Merci, docteur, dit Davidson.

Curt se tourna vers Rebus.

— Un mot, John, si vous permettez... ?

Il soutint le regard de Davidson, expliqua :

— Une affaire plus personnelle que professionnelle.

Il prit Rebus par le coude et l'entraîna jusqu'à la porte du fond, puis dans la salle de conservation principale de la morgue. Il n'y avait personne ; du moins personne de vivant. Un mur de tiroirs métalliques se dressait devant eux ; face à lui se trouvait le quai de chargement où les camionnettes grises déchargeaient sans cesse leurs cadavres. Il n'y avait pas d'autre bruit que le bourdonnement du système de réfrigération. Néanmoins, Curt regarda à droite et à gauche, comme s'il redoutait d'être entendu.

— À propos de la demande de Siobhan, dit-il.

— Oui ?

— Vous devriez peut-être lui dire que je suis prêt à accepter.

Curt approcha son visage de celui de Rebus, ajouta :

— Mais seulement à condition que Gates n'en soit jamais informé.

— Vous croyez qu'il a déjà trop de munitions contre vous ?

La paupière gauche de Curt tressauta.

— Je suis sûr qu'il a déjà raconté cette histoire à tous ceux qui voulaient bien écouter.

— Nous avons tous été trompés par ces ossements, doc. Pas seulement vous.

Mais Curt semblait égaré.

— Écoutez, dites simplement à Siobhan que ce sera fait discrètement. Elle ne devra en parler qu'à moi, compris ?

— Ce sera notre secret, déclara Rebus en lui posant la main sur l'épaule.

Curt fixa la main d'un air morne.

— Pourquoi me rappelez-vous un de ceux qui réconfortaient Job ?

— Je compatis, docteur.

Curt le dévisagea.

— Mais vous ne comprenez pas un mot, n'ai-je pas raison ?

— Comme d'habitude, docteur. Comme d'habitude.

Siobhan s'aperçut qu'elle fixait l'écran de son ordinateur depuis plusieurs minutes sans vraiment voir ce qui y était écrit. Elle se leva et gagna la table sur laquelle se trouvait la bouilloire, celle que Rebus aurait dû occuper. L'inspecteur MacRae était entré deux fois dans la pièce, apparemment satisfait de ne pas y trouver Rebus. Derek Starr, dans son bureau, s'entretenait d'une affaire avec un représentant du procureur.

— Tu veux un café, Col ? demanda Siobhan.

— Non, merci, répondit Tibbet.

Il se caressait le cou et ses doigts s'attardaient sur ce qui semblait être une éraflure de rasoir. Ses yeux restèrent rivés sur l'écran. Sa voix, quand il avait répondu, avait été lointaine, comme s'il était à peine en contact avec le présent.

— Quelque chose d'intéressant ?

— Pas vraiment. Je tente de déterminer s'il y a un lien entre des vagues récentes de vol à l'étalage. Je crois qu'il pourrait y avoir un

rapport avec les horaires des trains...

— Comment ?

Il s'aperçut qu'il en avait trop dit. Si on voulait être sûr de profiter de la gloire, il fallait garder les informations pour soi. C'était la calamité de la vie professionnelle de Siobhan. Les flics n'aimaient pas partager ; toute collaboration s'accompagnait généralement de méfiance. Tibbet ne tint pas compte de sa question. Elle tapota ses dents avec sa cuillère à café.

— Laisse-moi deviner, dit-elle. Une vague signifie probablement une ou plusieurs bandes organisées... Comme tu étudies les horaires des trains, il est probable qu'elles viennent de l'extérieur de la ville... Donc la vague ne peut commencer qu'après l'arrivée du train et cesse dès que les voleurs sont rentrés chez eux ?

Elle hocha la tête, songeuse, demanda :

— Comment je m'en tire ?

— Ce qui compte c'est d'où ils viennent, dit sèchement Tibbet.

— De Newcastle ? suggéra Siobhan.

L'attitude de Tibbet lui indiqua qu'elle avait mis dans le mille et remporté le match. L'eau se mit à bouillir et elle emplit sa tasse qu'elle emporta jusqu'à son bureau.

— De Newcastle, répéta-t-elle en s'asseyant.

— Au moins, je fais quelque chose de constructif, je ne me contente pas de surfer sur le réseau.

— C'est ce que je fais, d'après toi ?

— C'est ce que tu sembles faire.

— Bon, si tu tiens à le savoir, je travaille sur une disparition... je visite des sites susceptibles de me fournir des informations.

— Je ne me souviens d'aucun signalement.

Siobhan jura intérieurement : elle était tombée dans son propre piège, s'était laissé convaincre de trop parler.

— En tout cas, c'est là-dessus que je travaille. Et puis-je simplement te rappeler que je suis la plus gradée, ici ?

— Tu me dis de m'occuper de mes affaires ?

— C'est exact, constable Tibbet. Et ne t'inquiète pas... Newcastle est à toi et à toi seul.

— Il faudrait peut-être que je parle au CID de là-bas, que je voie ce qu'ils ont sur les bandes de la ville.

Siobhan hocha la tête.

— Fais ce que tu dois faire, Col.

— Parfait, Shiv. Merci.

— Et ne m'appelle plus comme ça, sinon je t'arrache la tête.

— Tout le monde t'appelle Shiv, protesta Tibbet.

— C'est exact, mais tu ne te conformeras pas à la mode. Tu m'appelleras Siobhan.

Tibbet demeura quelques instants silencieux et Siobhan crut qu'il s'était à nouveau concentré sur l'analyse de sa théorie des horaires de trains. Mais il reprit la parole :

— Tu n'aimes pas qu'on t'appelle Shiv... mais tu ne l'as dit à personne. Intéressant...

Siobhan eut envie de lui demander ce qu'il voulait dire, mais décida que cela ne ferait que prolonger le conflit. De toute façon, elle croyait avoir compris. Du point de vue de Tibbet, cette information nouvelle lui donnait un peu de pouvoir : une petite bombe incendiaire susceptible de servir ultérieurement. Inutile de s'inquiéter pour le moment. Elle se concentra sur son écran, décida d'entreprendre une nouvelle recherche. Elle avait visité les sites tenus à jour par des groupes recherchant des personnes disparues. Souvent, ces individus ne voulaient pas que leur famille les retrouve, mais souhaitaient néanmoins la rassurer. Des messages pouvaient être échangés et les groupes servaient d'intermédiaire. Siobhan avait un texte qu'elle avait réécrit trois fois et envoyé à plusieurs reprises :

Ishbel – Tu manques à ton papa et à ta maman, et aussi aux filles du salon de coiffure. Prends contact et dis-nous que tu vas bien. Il faut que tu saches que nous t'aimons et que tu nous manques.

Pour Siobhan, ça convenait. Ce n'était ni trop impersonnel ni exagérément sentimental. Cela ne permettait pas de deviner qu'une personne extérieure au cercle des proches d'Ishbel effectuait les recherches. Et même si les Jardine avaient menti, s'il y avait effectivement eu des frictions chez eux, l'allusion aux filles du salon de coiffure pourrait amener Ishbel à se sentir coupable d'avoir brutalement coupé les ponts avec des amies telles que Susie. Siobhan avait posé la photo près de son clavier.

— Des amies ? avait demandé Tibbet un peu plus tôt, apparemment intéressé.

C'étaient de jolies filles, drôles pendant les fêtes et au pub. La vie était, de leur point de vue, faite pour s'amuser... Siobhan savait qu'elle ne pouvait espérer comprendre un jour ce qui les motivait,

mais cela ne l'empêcherait pas d'essayer. Elle envoya d'autres e-mails : aux postes de police, cette fois. Elle connaissait des détectives à Dundee et Glasgow, qu'elle informa de la disparition d'Ishbel : seulement le nom et un signalement sommaire, ainsi qu'un mot indiquant qu'elle leur serait grandement redevable s'ils pouvaient l'aider. Presque aussitôt, son mobile sonna. C'était Liz Hetherington, sergent de la police de Tayside, son contact à Dundee.

— Ça fait un bail, dit Hetherington. Qu'est-ce qu'elle a de spécial ?

— Je connais la famille, répondit Siobhan.

Il lui était impossible de parler assez bas pour empêcher Tibbet d'entendre et elle se leva, gagna le couloir. L'odeur y était aussi, comme si le poste de police pourrissait de l'intérieur.

— Elle habite un village du West Lothian.

— Je ferai passer l'information. Qu'est-ce qui te fait croire qu'elle pourrait être par ici ?

— Disons qu'il y a une chance sur un million. J'ai promis à ses parents de faire mon possible.

— Tu ne crois pas qu'elle a pu entrer dans le circuit ?

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Une jeune fille quitte son village, attirée par les lumières de la ville... ce sont des choses qui arrivent.

— Elle est coiffeuse.

— Des tas de places, reconnut Hetherington. C'est une compétence presque aussi transportable que la prostitution.

— Mais c'est bizarre, dit Siobhan. Elle fréquentait un type. Une de ses amies a dit qu'il avait l'air d'un mac.

— Et voilà. A-t-elle des amies chez qui elle pourrait loger ?

— Je n'en suis pas encore là.

— S'il y en a une qui habite par ici, avertis-moi et je lui rendrai visite.

— Merci, Liz.

— Et viens me voir, un jour, Siobhan. Je te montrerai que Dundee n'est pas un ghetto, contrairement à ce que vous croyez dans le Sud.

— Un de ces week-ends, Liz.

— Promis ?

— Promis.

Siobhan mit un terme à la conversation. Oui, elle irait à Dundee...

quand cela lui semblerait plus séduisant qu'un week-end allongée sur le canapé, avec du chocolat et de vieux films pour seule compagnie ; le petit déjeuner au lit, un bon livre et le premier album de Goldfrapp sur la chaîne... déjeuner dehors puis, peut-être, un film au Dominion ou au Filmhouse, une bouteille de vin blanc glacé l'attendant chez elle à son retour.

Elle s'aperçut qu'elle était debout près de son bureau. Tibbet, la tête levée, la regardait.

— Il faut que je sorte, dit-elle.

Il jeta un coup d'œil à sa montre comme pour noter l'heure de son départ.

— Tu en as pour longtemps ?

— Deux heures, si cela te convient, constable Tibbet.

— C'est seulement au cas où quelqu'un me poserait la question, répondit-il, vexé.

— Parfait, dit Siobhan, qui prit sa veste et son sac. Il y a un café ici, si ça te fait envie.

— Génial. Merci.

Elle sortit sans ajouter un mot, descendit jusqu'à sa rue et déverrouilla sa Peugeot. Les voitures de devant et de derrière ne lui avaient pas laissé beaucoup d'espace. Il lui fallut une demi-douzaine de manœuvres pour sortir de la place de stationnement. C'était une zone réservée aux résidents, mais elle constata que le véhicule de devant appartenait à un étranger au quartier et avait une contravention. Elle arrêta la Peugeot, griffonna ENLÈVEMENT DEMANDÉ sur une page de son bloc. Puis elle descendit et la glissa sous l'essuie-glace de la BMW. Rassérénée, elle se remit au volant de la Peugeot et démarra.

Il y avait beaucoup de circulation en ville, et aucun itinéraire pratique jusqu'à la M8. Elle tambourina du bout des doigts sur le volant, chantonnant en même temps que Jackie Leven : cadeau d'anniversaire de Rebus, qui lui avait confié que Leven était originaire du même pays que lui.

— Et tu trouves que c'est une recommandation ? avait-elle demandé.

Elle aimait bien l'album, mais ne pouvait se concentrer sur les paroles. Elle pensait aux squelettes de Fleshmarket Close. Elle était agacée de ne pouvoir expliquer leur présence ; agacée aussi d'avoir si soigneusement posé sa veste sur un faux...

Banehall se trouvait à mi-chemin entre Livingston et Whitburn, au

nord de l'autoroute. La bretelle était au-delà du village, le panneau indiquant « services », avec des pictogrammes représentant une pompe à essence ainsi qu'un couteau et une fourchette. Siobhan doutait que les voyageurs fassent le détour après avoir vu le village depuis l'autoroute. L'endroit était lugubre : rangées de maisons datant des années 1900, église fermée et zone industrielle morne à laquelle personne ne semblait jamais s'être intéressé. La station-service – fermée, dont la piste était envahie par les mauvaises herbes – se trouvait peu après le panneau indiquant « Bienvenue à Banehall ». Vandalisé, le panneau indiquait : « We are the Bane⁽³⁾ ». Les habitants, et pas seulement les adolescents surnommaient, sans ironie, le village « The Bane ». Un autre panneau, un peu plus loin, sur lequel était écrit « Children Aware ! » était devenu : « Children A War !⁽⁴⁾ » Cela la fit sourire tandis qu'elle cherchait des yeux, d'un côté et de l'autre de la rue, le salon de coiffure. Les commerces en activité étaient si peu nombreux que cela ne posait pas de problème. La boutique s'appelait simplement : Le Salon. Siobhan décida de passer devant et de rouler jusqu'à l'extrémité opposée de la rue principale. Puis elle fit demi-tour et revint sur ses pas, tourna dans une rue adjacente qui conduisait à un lotissement.

Elle trouva très facilement la maison des Jardine, mais il n'y avait personne. Pas le moindre signe de vie aux fenêtres voisines. Quelques voitures, un tricycle d'enfant dont une des roues arrière manquait. Beaucoup de paraboles fixées aux murs. Elle vit des pancartes bricolées derrière la fenêtre de plusieurs boutiques : OUI À WHITEMIRE. Elle savait que Whitemire était une ancienne prison située à trois kilomètres de Banehall. Deux ans auparavant, elle avait été convertie en centre de rétention. Celui-ci était probablement devenu le plus gros employeur de Banehall... et était appelé à se développer. Dans la rue principale, le seul pub du village s'appelait The Bane. Siobhan n'avait pas vu de café, seulement une friterie solitaire. Le voyageur las, espérant pouvoir utiliser un couteau et une fourchette, se verrait contraint de s'en remettre au pub, même si rien n'indiquait qu'on y servait à manger. Siobhan se gara contre le trottoir et traversa la chaussée en direction du Salon. Il y avait également une pancarte favorable à Whitemire dans la vitrine.

Deux femmes, assises, buvaient du café et fumaient une cigarette. Il n'y avait pas de clientes et les deux coiffeuses ne parurent pas enthousiasmées d'en voir arriver une. Siobhan sortit sa carte et se présenta.

— Je vous reconnais, dit la plus jeune des deux. Vous êtes le flic de l'enterrement de Tracy. Vous teniez Ishbel par les épaules, à l'église. Après, j'ai demandé à sa mère qui vous étiez.

— Vous avez bonne mémoire, Susie, répondit Siobhan.

Personne n'avait pris la peine de se lever et Siobhan n'aurait pu s'asseoir que sur un fauteuil. Elle resta debout.

— Je boirais bien un café, s'il y en a, dit-elle dans l'espoir de détendre l'atmosphère.

La femme la plus âgée ne se leva pas immédiatement. Siobhan remarqua que des tourbillons complexes de couleurs ornaient ses ongles.

— Il n'y a plus de lait, dit-elle.

— Je le boirai noir.

— Du sucre ?

— Non, merci.

D'un pas traînant, la femme gagna une alcôve située au fond de la boutique.

— Je m'appelle Angie, dit-elle. Propriétaire et coiffeuse des stars.

— C'est à propos d'Ishbel ? demanda Susie.

Siobhan acquiesça, s'assit à la place laissée libre sur le banc capitonné. Susie se leva aussitôt, comme en réaction à la proximité de Siobhan, et écrasa sa cigarette dans un cendrier, la dernière bouffée sortant par ses narines. Elle gagna un des fauteuils et s'y assit, le fit pivoter d'un côté et de l'autre avec un pied, regarda ses cheveux dans le miroir.

— Elle ne m'a pas contactée, déclara-t-elle.

— Et vous ignorez où elle a pu aller ?

Haussement d'épaules.

— Sa mère et son père sont dans tous leurs états, c'est tout ce que je sais.

— Et cet homme avec qui vous avez vu Ishbel ?

Nouveau haussement d'épaules. Elle tripota sa frange.

— Petit, costaud.

— Ses cheveux ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Il était peut-être chauve ?

— Je ne crois pas.

— Ses vêtements ?

— Veste en cuir... lunettes de soleil.

— Pas des environs ?

Elle secoua la tête.

— Il avait une voiture de luxe... un truc rapide.

— Une BMW ? Une Mercedes ?

— Je ne connais rien aux voitures.

— Elle était grosse, petite... avait-elle un toit ?

— Moyenne... avec un toit, mais c'était peut-être une décapotable.

Angie revint avec une tasse. Elle la tendit à Siobhan, s'assit à la place laissée libre par Susie.

Siobhan remercia de la tête.

— Susie, quel âge avait-il ?

— Il était vieux... La quarantaine, la cinquantaine.

Angie eut un ricanement ironique.

— Vieux pour toi, peut-être.

Elle avait probablement cinquante ans, même si ses cheveux donnaient l'impression qu'elle en avait vingt de moins.

— Quand tu l'as interrogée sur lui, qu'a-t-elle répondu ?

— Elle m'a seulement dit de la fermer.

— Sais-tu où elle pourrait l'avoir rencontré ?

— Non.

— Où va-t-elle quand elle sort ?

— À Livingston... peut-être à Édimbourg et à Glasgow de temps en temps. Seulement dans les pubs et les boîtes.

— Sort-elle avec d'autres personnes que toi ?

Susie énuméra plusieurs noms que Siobhan nota.

— Susie les a vues, intervint Angie. Elles ne pourront pas vous aider.

— Merci tout de même.

Siobhan jeta ostensiblement un coup d'œil circulaire dans le salon, demanda :

— Est-ce toujours aussi calme ?

— On a eu quelques clientes tôt ce matin. La fin de la semaine est plus animée.

— Mais l'absence d'Ishbel ne pose pas de problème ?

— On se débrouille.

— Je me demande...

Angie plissa les paupières.

— Quoi ?

— Pourquoi vous avez besoin de deux coiffeuses ?

Angie regarda brièvement Susie.

— Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ?

Siobhan eut l'impression de comprendre. Angie avait eu pitié d'Ishbel après le suicide.

— Savez-vous ce qui aurait pu la pousser à partir si soudainement de chez elle ?

— On lui a peut-être fait une meilleure offre... Des tas de gens quittent The Bane et ne se retournent jamais.

— Son ami mystérieux ?

Angie haussa à son tour les épaules.

— Je lui souhaite bonne chance, si c'est ce qu'elle veut.

Siobhan se tourna vers Susie.

— Vous avez dit aux parents d'Ishbel qu'il avait l'air d'un maquereau.

— Ah bon ?

Elle parut sincèrement étonnée, ajouta :

— Bon, je l'ai peut-être fait. Les lunettes de soleil et la veste... comme ce qu'on voit dans les films.

Ses yeux se dilatèrent et elle s'écria :

— Dans *Taxi Driver* ! Le mac de ce film... comment s'appelle-t-il ? Je l'ai vu à la télé il y a quelques mois.

— Et cet homme lui ressemblait ?

— Non... mais il portait un chapeau. C'est pour ça que je ne me souvenais pas de ses cheveux.

— Quel genre de chapeau ?

L'enthousiasme de Susie tomba.

— Je sais pas... un chapeau.

— Une casquette de base-ball ? Un béret ?

Susie secoua la tête.

— Il avait un bord.

Siobhan demanda du regard à Angie de l'aider.

— Un chapeau mou ? suggéra Angie. Un melon ?

— Je ne sais même pas ce que c'est, dit Susie.

— Ce que portent les gangsters dans les vieux films ? insista Angie.

Susie réfléchit.

— Peut-être, admit-elle.

Siobhan nota rapidement son numéro de mobile.

— C'est formidable, Susie. Peut-être pourriez-vous m'appeler si quelque chose vous revenait en mémoire ?

Susie acquiesça. Elle était hors de portée et Siobhan donna la feuille à Angie.

— Vous aussi.

Angie acquiesça, plia la feuille en deux.

La porte grinça et une vieille femme voûtée entra.

— Madame Prentice, la salua Angie.

— Je suis un peu en avance, ma chère Angie. Pouvez-vous me prendre tout de même ?

Angie était debout.

— Pour vous, madame Prentice, je peux assurément changer mon emploi du temps.

Susie quitta le fauteuil afin que M^{me} Prentice puisse s'y installer après avoir ôté son manteau. Siobhan se leva également.

— Une dernière chose, Susie, dit-elle.

— Oui ?

Siobhan alla dans l'alcôve, Susie la suivit. Siobhan, quand elle prit la parole, baissa la voix :

— Les Jardine m'ont dit que Donald Cruikshank était sorti de prison.

Le visage de Susie se durcit.

— L'avez-vous vu ? demanda Siobhan.

— Une ou deux fois... cette ordure.

— Avez-vous parlé avec lui ?

— Sûrement pas. La municipalité lui a donné un logement... vous vous rendez compte ? Sa mère et son père ne voulaient plus en entendre parler.

— Ishbel a-t-elle fait allusion à lui ?

— Seulement pour dire qu'elle était du même avis que moi. Vous croyez que c'est pour ça qu'elle est partie ?

— Et vous ?

— C'est lui qu'on devrait chasser de la ville, cracha Susie.

Siobhan manifesta son assentiment d'un hochement de tête.

— Bien, dit-elle en passant la bandoulière de son sac sur son épaule, n'oubliez pas de me téléphoner si vous vous souvenez de quelque chose.

— Sûr, répondit Susie, les yeux fixés sur les cheveux de Siobhan. Je ne peux pas vous arranger un peu ça, hein ?

Involontairement, Siobhan porta la main droite à sa tête.

— Ma coiffure ne va pas ?

— Je ne sais pas... mais... elle vous vieillit sûrement.

— C'est peut-être ce que je veux, répondit Siobhan, sur la défensive, en se dirigeant vers la porte.

— Mise en plis et brushing ? demanda Angie à sa cliente quand Siobhan sortit.

Elle resta un instant immobile, se demandant quoi faire. Elle avait eu l'intention d'interroger Susie sur l'ancien petit ami d'Ishbel, celui avec qui elle était restée en bons termes. Mais elle n'avait pas envie de retourner dans le salon de coiffure et décida que ça pouvait attendre. Il n'y avait pas de kiosque à journaux ouvert. Elle envisagea d'acheter du chocolat, mais décida de jeter un coup d'œil dans le pub. Cela lui ferait quelque chose à raconter à Rebus ; peut-être même pourrait-elle marquer quelques points s'il s'avérait que c'était un des rares pubs d'Écosse où il n'était pas allé au moins une fois.

Elle poussa la porte de bois noir, fut confrontée au linoléum brûlé par endroits et au papier peint en relief. Une revue de décoration les aurait qualifiés de « kitsch » et se serait enthousiasmée pour ce retour aux horreurs des années 1970... mais c'était authentique, pas reconstitué. Il y avait, aux murs, des gravures sur cuivre de chevaux et des dessins encadrés montrant des chiens urinant, comme des types, contre un mur. Courses de chevaux à la télé et nuage de fumée entre elle et le bar. Trois hommes qui jouaient aux dominos levèrent la tête. L'un d'entre eux quitta sa chaise et alla derrière le bar.

— Qu'est-ce que je vous sers, ma jolie ?

— Soda et citron vert, répondit-elle et s'asseyant sur un tabouret.

Il y avait une écharpe des Glasgow Rangers sur la cible des

fléchettes, un billard au feutre déchiré et rapiécé, mais rien qui puisse justifier le couteau et la fourchette du panneau de la sortie de l'autoroute.

— Quatre-vingt-cinq pence, dit le barman en posant la consommation devant elle.

Elle comprit alors qu'elle n'avait qu'une possibilité – *Ishbel Jardine vient-elle ici ?* – et ne vit pas ce qu'elle lui apporterait. Premièrement, les personnes présentes dans le bar comprendraient qu'elle était flic. Deuxièmement, il était peu probable que ces hommes la renseignent, même s'ils connaissaient Ishbel. Elle porta le verre à ses lèvres et comprit aussi qu'il y avait trop de sirop. La boisson était affreusement sucrée et pas assez gazeuse.

— Ça va ? demanda le barman.

C'était davantage un défi qu'une question.

— Bien, répondit-elle.

Satisfait, il sortit de derrière le bar et reprit sa partie. De la monnaie s'entassait sur la table, des pièces de dix et vingt pence. Ils abattaient les dominos avec une force exagérée, tapaient trois fois quand ils ne pouvaient pas en placer. Ils avaient déjà cessé de s'intéresser à elle. Elle chercha les toilettes des dames du regard, les trouva près de la cible de fléchettes et y entra. Ils croiraient maintenant qu'elle était simplement venue faire pipi, le soda n'étant que le moyen de se donner bonne conscience. Les toilettes étaient propres, mais il n'y avait plus de miroir au-dessus du lavabo, des graffitis le remplaçaient.

Scan est un bon coup.

Les miches de Kenny Reilly !!!

Salopes, unissez-vous !

Les gonzesses de Bane sont bonnes.

Siobhan sourit et entra dans la cabine. Le verrou était brisé. Elle s'assit, prête à profiter de nouveaux graffitis.

Donny Cruikshank – mort-vivant.

Donny pervers.

Faites pire ce fumier.

Ce salaud au poteau.

Sœurs, réclamez du sang !!!

Dieu bénisse Tracy Jardine.

Il y en avait d'autres, beaucoup d'autres, et pas de la même

écriture. Au marqueur noir, au stylo à bille bleu, au feutre doré. Siobhan décida que les trois points d'exclamation étaient de la même main que la personne qui avait écrit au-dessus du lavabo. À son arrivée, elle avait cru qu'elle était une des rares clientes ; elle savait maintenant que tel n'était pas le cas. Elle se demanda si Ishbel Jardine était l'auteur d'une ou de plusieurs inscriptions ; l'expertise de l'écriture le dirait. Elle fouilla dans son sac, mais s'aperçut que son appareil numérique était dans la boîte à gants de la Peugeot. Bon, elle irait le chercher. Peu importait ce que penseraient les joueurs de dominos.

Quand elle ouvrit la porte, elle constata qu'un nouveau client était arrivé. Les coudes posés contre le bar, la tête baissée, il ondulait des hanches. Le tabouret de Siobhan se trouvait près de lui. Il entendit le grincement de la porte des toilettes et se tourna vers elle. Elle vit un crâne rasé, un visage blanc aux joues tombantes, une barbe de deux jours.

Ces lignes sur la joue droite... des cicatrices.

Donny Cruikshank.

Elle l'avait vu pour la dernière fois dans une salle d'audience d'Édimbourg. Elle n'avait pas témoigné, n'avait pas eu l'occasion de l'interroger. Elle fut heureuse de le voir en aussi piteux état. Son bref séjour en prison avait suffi à le dépouiller d'une partie de sa jeunesse et de sa vitalité. Elle savait qu'il y a une hiérarchie, dans les prisons, et que les délinquants sexuels sont en bas de l'échelle. Sa bouche s'était ouverte en un sourire mou et il ne tint aucun compte de la pinte qui venait d'être posée devant lui. Le barman, impassible, tendait la main, attendait d'être payé. Siobhan comprit que la présence de Cruikshank dans son établissement ne lui plaisait pas. Un œil de Cruikshank était injecté de sang, comme s'il avait reçu un coup et que ça ne guérissait pas.

— Ça va, chérie ? cria-t-il.

Elle se dirigea vers lui.

— Ne m'appellez pas comme ça, répondit-elle, glaciale.

— Oooh : Ne m'appellez pas comme ça.

La tentative d'imitation fut grotesque ; seul Cruikshank rit.

— J'aime les nanas qui ont des couilles !

— Continuez comme ça et vous n'en aurez bientôt plus.

Cruikshank n'en crut pas ses oreilles. Après un instant d'ébahissement, il rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Tu as déjà entendu ça, Malky ?

— Remballe, Donny, ordonna le barman.

— Sinon ? Tu me donneras encore un carton rouge ?

Il jeta un coup d'œil autour de lui, ajouta :

— Oui, cet endroit va sûrement me manquer.

Il regarda Siobhan de la tête aux pieds, ajouta :

— Évidemment, ça bouge un peu, depuis quelque temps, sur le front des gonzesses...

L'incarcération l'avait érodé physiquement, mais lui avait apporté quelque chose en échange, une sorte de bravache, et le goût de la provocation.

Siobhan comprit qu'elle finirait par le frapper si elle restait. Elle savait qu'elle était capable de le faire souffrir ; mais elle savait aussi que le faire souffrir physiquement ne le toucherait sur aucun autre plan. Il aurait donc gagné, en exposant sa faiblesse. Elle s'en alla, s'efforçant de ne pas entendre les mots qu'il adressa à son dos.

— Quel cul, hein, Malky ? Reviens, ma belle, j'ai une surprise pour toi !

Dehors, Siobhan se dirigea vers sa voiture. L'adrénaline faisait cogner son cœur. Elle s'installa au volant et tenta de contrôler sa respiration. *Salaud*, pensa-t-elle, *salaud, salaud, salaud...* Elle jeta un coup d'œil sur la boîte à gants. Il faudrait qu'elle retourne prendre des photos. Son mobile sonna. Le numéro de Rebus était affiché sur l'écran. Elle prit une profonde inspiration, parce qu'elle ne voulait pas qu'il décèle quelque chose dans sa voix.

— Qu'est-ce qu'il y a, John ?

— Siobhan ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comment ça ?

— On dirait que tu viens de faire le tour d'Arthur's Seat au pas de course.

— J'ai couru jusqu'à la voiture.

Elle regarda le ciel bleu pâle, ajouta :

— Il pleut, ici.

— Il pleut ? Où es-tu ?

— À Banehall.

— Où est-ce ?

— Dans le West Lothian, au bord de l'autoroute, avant Whitburn.

— Je connais... Il y a un pub qui s'appelle The Bane.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— C'est ça, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

— C'est une longue histoire. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— Rien que je ne puisse remettre quand on me propose une longue histoire. Tu reviens en ville ?

— Oui.

— Bon, tu passeras pratiquement près de Knoxland.

— C'est là que je te trouverai ?

— Tu ne peux pas me manquer... on a placé les chariots en cercle pour maintenir les indigènes à distance.

Siobhan s'aperçut que la porte du pub s'ouvrait de l'intérieur, Donny Cruikshank se retournant et injuriant ceux qui restaient dans l'établissement. Deux doigts dressés puis une salve de salive. Malky en avait apparemment eu assez. Siobhan tourna la clé de contact.

— Je serai là dans une quarantaine de minutes.

— Apporte des munitions, d'accord ? Deux paquets de Benson Gold.

— John, les cigarettes sont hors limites.

— Le dernier désir d'un mourant, Shiv, supplia Rebus.

Face au visage de Donny Cruikshank, où la colère et le désespoir se mêlaient, Siobhan ne put s'empêcher de sourire.

Les « chariots en cercle » de Rebus se résument en réalité à un Portakabin installé sur le parking, près de la tour la plus proche. L'extérieur était vert, la porte blindée, et une grille protégeait l'unique fenêtre. Quand il avait garé sa voiture, la bande omniprésente de gamins lui avait demandé de l'argent pour la surveiller. Il avait braqué l'index sur eux.

— Si un moineau chie sur mon pare-brise, c'est vous qui le lècherez.

Debout sur le seuil du Portakabin, il fumait une cigarette. Ellen Wylie pianotait sur un portable. Il fallait que ce soit un portable, afin qu'ils puissent le débrancher à la fin de la journée et l'emporter. Sinon il aurait fallu poster un gardien devant la porte pendant la nuit. Pas moyen de brancher une ligne téléphonique, alors ils utilisaient les mobiles. Le constable Charlie Reynolds, que tout le monde surnommait Cul de Rat derrière son dos, sortait d'une tour. Il avait un peu plus de quarante-cinq ans, était presque aussi large que haut. Il avait autrefois joué au rugby, brièvement au niveau national, dans l'équipe de la police. Sa coupe de cheveux n'aurait pas semblé déplacée chez un petit voyou des rues aux environs de 1920. Reynolds avait la réputation de blaguer sans cesse, mais là, il ne souriait pas.

— Fichue perte de temps, gronda-t-il.

— Personne ne parle ? supputa Rebus.

— Le problème, c'est ceux qui parlent.

— Comment ça ?

Rebus décida d'offrir une cigarette à Reynolds, qui l'accepta sans remercier.

— Ils ne parlent pas anglais, hein ? Il y en a cinquante-sept foutues variétés là-dedans.

Il montra la tour, ajouta :

— Et l'odeur... Dieu sait ce qu'ils font cuire, mais je n'ai pas vu beaucoup de chats dans le coin.

Reynolds vit l'expression de Rebus, reprit :

— Ne te méprends pas sur mes propos, John, je ne suis pas raciste. Mais on se pose forcément des questions...

— Sur quoi ?

— Toute cette histoire d'asile. Bon, si tu devais quitter l'Écosse, d'accord ? Parce qu'on te torture ou quelque chose... Tu irais dans le pays tranquille le plus proche, d'accord, parce que tu ne voudrais pas être trop loin de chez toi. Mais eux...

Il se tourna vers la tour, secoua la tête, demanda :

— Tu vois ce que je veux dire, hein ?

— Je suppose, Charlie.

— La moitié d'entre eux ne prend même pas la peine d'apprendre la langue... se contentent d'accepter l'argent de l'État et merci bien.

Reynolds concentra son attention sur sa cigarette. Il fumait avec violence, mordait le filtre, tirait fort.

— Toi, au moins, tu peux retourner à Gayfield Square quand tu en as envie ; nous, on est bloqués ici jusqu'à la fin de l'enquête.

— Attends que j'aille chercher mon violon, Charlie, dit Rebus.

Une nouvelle voiture s'arrêta : Shug Davidson. Il rentrait d'une réunion en vue de fixer le budget de l'enquête et le résultat ne semblait pas l'enthousiasmer.

— Pas d'interprètes ? supputa Rebus.

— On peut avoir tous les interprètes qu'on veut, répondit Davidson. Mais on ne peut pas les payer. D'après notre estimable directeur adjoint, on devrait chercher dans le coin, essayer de voir si la municipalité ne peut pas en fournir un ou deux gratuitement.

— Comme tout le reste, marmonna Reynolds.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda sèchement Davidson.

— Rien, Shug, rien.

Reynolds écrasa son mégot comme s'il talonnait un ballon.

— Charlie croit que les habitants de la cité comptent un peu trop sur l'assistance, expliqua Rebus.

— Je n'ai pas dit ça.

— Il m'arrive de pouvoir lire les pensées. C'est dans la famille, de père en fils. Mon grand-père l'a probablement transmis à mon père...

Rebus écrasa sa cigarette, reprit :

— Il était polonais, à propos, mon grand-père. On est une nation bâtarisée, Charlie... Faudra que tu t'y fasses.

Rebus alla à la rencontre d'une nouvelle venue : Siobhan Clarke. Elle examina les lieux pendant quelques instants.

— Le béton était une solution très séduisante dans les années 1960. Quant aux fresques...

Rebus ne les voyait plus : LES MÉTÈQUES DEHORS... AUX CHIOTTES LES PAKIS... LE POUVOIR AUX BLANCS... Un gamin avait tenté de remplacer « aux blancs » par « à la blanche ». Rebus se demanda dans quelle mesure les trafiquants de drogue tenaient le quartier. Sans doute une cause supplémentaire de désaffection : les immigrants n'avaient sûrement pas les moyens d'acheter de la dope, à supposer qu'ils en veuillent, l'écosse aux écossais... les camés dehors, graffiti vénérable, était devenu : les noirs dehors.

— Ça a l'air chouette, dit Siobhan. Merci de m'avoir invitée.

— Tu as ton carton ?

Elle lui donna les paquets de cigarettes. Rebus les embrassa et les glissa dans sa poche. Davidson et Reynolds étaient entrés dans le Portakabin.

— Tu vas me raconter cette histoire ? demanda-t-il.

— Tu vas me faire visiter ?

Rebus haussa les épaules.

— Pourquoi pas.

Il y avait, à Knoxland, quatre tours de huit étages, situées aux quatre coins d'un carré et dominant une aire de jeu centrale à l'abandon. Il y avait un couloir extérieur à chaque niveau et tous les appartements avaient un balcon donnant sur l'autoroute.

— Des tas de paraboles, constata Siobhan.

Rebus acquiesça. Il s'était interrogé sur ces antennes paraboliques, sur les versions du monde qu'elles transmettaient dans les salons et les vies. Pendant la journée, des publicités consacrées aux assurances en cas d'accident ; le soir, à l'alcool. Une génération convaincue qu'il est possible de contrôler l'existence grâce à une télécommande.

Des gamins, maintenant, tournaient autour d'eux à bicyclette. D'autres, groupés au pied d'un mur, partageaient une cigarette et le contenu d'une bouteille de limonade, qui n'était sûrement pas de la limonade. Ils portaient des casquettes de base-ball et des chaussures de sport, mode qui leur était parvenue d'une autre culture.

— Il est trop vieux pour toi, aboya une voix, suivie des rires et des grognements porcins habituels.

— Je suis jeune mais j'en ai une grosse, pute ! cria la même voix.

Ils continuèrent leur chemin. Des agents en tenue étaient postés à chaque extrémité de la scène de crime, de plus en plus agacés parce que les habitants demandaient sans cesse quand ils pourraient emprunter à nouveau le passage couvert.

— Tout ça parce qu'un Chinetoque s'est fait buter, mec...

— C'est pas un Chinetoque... paraît que c'est un enturbanné.

Les voix se firent plus fortes.

— Hé, mec, pourquoi qu'ils peuvent passer et pas nous ? C'est de la discrimination pure et simple, voilà ce que c'est...

Rebus avait entraîné Siobhan au-delà de l'agent en faction. Même s'il n'y avait pas grand-chose à voir. Le sol était toujours taché ; l'endroit sentait toujours un peu l'urine. Les murs étaient entièrement couverts de graffitis.

— Quelle que soit son identité, il manque à quelqu'un, constata Rebus à voix basse en découvrant le petit bouquet de fleurs posé à l'endroit où le cadavre avait été découvert.

Mais ce n'étaient pas vraiment des fleurs, seulement des herbes sauvages et des pissenlits. Cueillis dans un terrain vague.

— On essaie de nous dire quelque chose ? supputa Siobhan.

Rebus haussa les épaules.

— Ils n'avaient peut-être pas les moyens d'acheter des fleurs... ou bien ne savaient pas comment faire.

— Il y a vraiment beaucoup d'immigrants à Knoxland ?

Rebus secoua la tête.

— Probablement pas plus de soixante ou soixante-dix.

— C'est-à-dire soixante ou soixante-dix de plus qu'il y a quelques années.

— J'espère que tu ne deviens pas comme Cul de Rat.

— Je réfléchis simplement du point de vue des habitants de la cité. Ces gens-là n'aiment pas les nouveaux venus : les immigrants, les voyageurs, tous ceux qui sont un peu différents... Même un accent anglais comme le mien peut causer des ennuis.

— C'est différent. Les Écossais ont de nombreuses raisons historiques de haïr les Anglais.

— Et inversement, de toute évidence.

Ils ressortaient par l'autre extrémité du passage. Il y avait là des immeubles de quatre étages et quelques rangées de maisons toutes identiques.

— Les maisons ont été construites pour les retraités, expliqua Rebus. Dans l'idée de les maintenir au sein de la communauté.

— Joli rêve, dirait Thom Yorke.

C'était bien ça, Knoxland : un joli rêve. Il y en avait d'autres, semblables, en ville. Les architectes étaient sans doute très fiers des plans et des maquettes en carton. Personne, après tout, ne se propose de concevoir un ghetto.

— Pourquoi Knoxland ? demanda finalement Siobhan. Probablement rien à voir avec Knox le calviniste.

— Vraisemblablement pas. Knox voulait que l'Écosse soit une nouvelle Jérusalem. Je doute que Knoxland puisse être considéré ainsi.

— Tout ce que je sais sur lui, c'est qu'il ne voulait pas de statues dans ses églises et qu'il n'adorait pas les femmes.

— Il n'aimait pas non plus que les gens s'amuse. La sellette et les procès en sorcellerie attendaient les coupables...

Rebus resta quelques instants silencieux et ajouta :

— Il avait donc de bons côtés.

Rebus ne savait pas où ils allaient. Siobhan semblait déborder d'énergie nerveuse : quelque chose qui avait besoin, d'une façon ou d'une autre, de trouver un exutoire. Elle revenait sur ses pas et se dirigeait vers une des tours.

— On y va ? dit-elle en tirant la porte.

Mais celle-ci était fermée à clé.

— Un ajout récent, expliqua Rebus. Il y a aussi des caméras près des ascenseurs. On tente de maintenir les barbares à l'extérieur.

— Des caméras ?

Siobhan regarda Rebus taper les quatre chiffres d'un code sur le pavé numérique de la porte. En réponse à sa question, il secoua la tête.

— Il apparaît qu'elles ne sont jamais branchées. La municipalité n'a pas les moyens de payer le vigile chargé de s'en occuper.

Il ouvrit la porte. Il y avait deux ascenseurs dans l'entrée. Ils fonctionnaient tous les deux et le code servait donc peut-être à quelque chose.

— Dernier étage, dit Siobhan en entrant dans l'ascenseur de gauche.

Rebus appuya sur le bouton, les portes se fermèrent lentement, et il

demanda :

— Alors, cette histoire... ?

Il ne lui fallut pas longtemps pour la raconter. Quand elle eut terminé, ils étaient sur une des galeries extérieures, appuyés contre son mur bas. Le vent soufflait en rafales et sifflait. La vue s'étendait au nord et à l'est, ils apercevaient Corstorphine Hill et Craiglockhart.

— Regarde toute cette place, dit-elle. Pourquoi n'ont-ils pas construit seulement des maisons ?

— Quoi ? Et détruire la sensation d'appartenir à une communauté ?

Rebus se tourna vers elle, afin de bien lui montrer qu'il lui accordait toute son attention. Il n'avait même pas de cigarette à la main.

— Tu veux arrêter Cruikshank pour l'interroger ? demanda-t-il. Je pourrais le tenir pendant que tu le tabasserais à coups de pied.

— La police d'autrefois, hein ?

— J'ai toujours trouvé cette idée rafraîchissante.

— Ça ne sera pas nécessaire, je l'ai déjà dérouillé... là-dedans.

Elle montra sa tête, conclut :

— Mais merci d'y avoir pensé.

Rebus haussa les épaules et se tourna à nouveau vers le paysage.

— Tu sais qu'elle réapparaîtra si elle en a envie ?

— Je sais.

— Qu'on ne peut pas la considérer officiellement comme disparue.

— Ça ne t'est jamais arrivé de rendre service à un ami ?

— Tu as raison, admit Rebus. N'espère pas obtenir un résultat, c'est tout.

— Ne t'inquiète pas.

Elle montra la tour située du côté opposé de la diagonale, demanda :

— Tu remarques quelque chose ?

— Rien que je ne voudrais pas voir brûler pour le prix d'une pinte.

— Pratiquement pas de graffitis. Enfin, comparée aux autres.

Rebus regarda le rez-de-chaussée. C'était vrai : les murs de cette tour étaient plus propres que ceux des autres.

— C'est Stevenson House. Quelqu'un, à la municipalité, se souvient peut-être de *L'île au trésor* avec plaisir. La prochaine fois que l'un

d'entre nous aura une contravention, ça permettra de commander de la peinture.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et deux agents en tenue, peu enthousiastes et équipés de planches à pince, sortirent.

— Au moins, c'est le dernier étage, grommela l'un d'eux.

Il vit Rebus et Siobhan.

— Vous habitez ici ? demanda-t-il en se préparant à les ajouter à sa liste.

Rebus adressa un bref regard à Siobhan.

— On doit avoir l'air plus miteux que je croyais, dit-il.

Puis, à l'intention de l'agent :

— On appartient au CID, mon gars.

L'erreur du gars suscita un ricanement ironique de la part de son collègue. Il frappait déjà à la première porte. Rebus entendit des voix fortes dans le couloir. Le battant fut ouvert de l'intérieur.

L'homme était furieux. Sa femme se tenait derrière lui, les poings serrés. L'homme leva les yeux au ciel quand il vit les agents.

— Nom de Dieu, manquait plus que ça.

— Monsieur, vous devriez vous calmer...

Rebus aurait pu dire au jeune agent que ce n'est pas ainsi qu'on manipule la nitroglycérine : on ne lui dit pas ce qu'elle est.

— Me calmer ? Facile à dire, gamin. C'est à cause de ce salaud qui s'est fait buter, c'est ça ? Ici, les gens pourraient crier au meurtre, les voitures brûler et les camés traîner dans tous les coins... Le seul moment où on vous voit, vous, c'est quand eux, ils se mettent à couiner. Vous trouvez ça juste ?

— Ils méritent ce qui leur arrive, cracha sa femme.

Elle portait un pantalon de survêtement gris et un haut à capuche assorti. Mais elle n'avait pas l'air sportive : comme les agents qui se tenaient devant elle, elle portait un uniforme.

— Puis-je vous rappeler que quelqu'un a été victime d'un meurtre ?

Les joues de l'agent étaient rouges. Ils l'avaient mis en colère et ils en subiraient les conséquences. Rebus décida d'intervenir.

— Inspecteur Rebus, dit-il en montrant sa carte. Nous avons une tâche à accomplir, voilà tout, et nous vous serions reconnaissants de coopérer.

— Et qu'est-ce que ça nous rapporte, à nous ?

La femme s'était placée à la hauteur de son mari et ils emplissaient l'encadrement de la porte. C'était comme si la dispute qui les opposait n'avait pas eu lieu : ils formaient une équipe, maintenant, côte à côte contre le monde.

— La sensation du devoir civique accompli, répondit Rebus. Celle de contribuer à la vie de la cité... Mais peut-être ne vous souciez-vous pas qu'un meurtrier se promène tranquillement partout.

— En tout cas c'est pas après nous qu'il en a, hein ?

— Il peut en dégommer autant qu'il veut... leur foutre la trouille et les faire décamper, renchérit le mari.

— Je n'en reviens pas, marmonna Siobhan.

Peut-être ne voulait-elle pas qu'ils entendent, mais ses propos ne leur échappèrent pas.

— Putain, qui vous êtes, vous ?

— C'est ma putain de collègue, répliqua Rebus. Maintenant, regardez-moi...

Il parut soudain plus imposant et le couple se tourna vers lui.

— On fait ça ici, poursuivit-il, ou au poste... c'est à vous de choisir.

L'homme prit la mesure de Rebus. Finalement, ses épaules se détendirent un peu.

— On sait rien, dit-il. Ça vous va ?

— Mais vous ne regrettez pas qu'un innocent soit mort ?

La femme eut un ricanement ironique.

— Vu ce qu'il faisait, c'est étonnant que ça soit pas arrivé plus tôt...

Elle se tut quand elle s'aperçut que son mari la foudroyait du regard.

— Connasse, souffla-t-il. Maintenant on va y passer la soirée.

Il se tourna à nouveau vers Rebus.

— C'est à vous de choisir, dit Rebus. Votre salon ou une salle d'interrogatoire ?

Le mari et la femme décidèrent en chœur :

— Notre salon.

La pièce fut vite remplie. Les agents avaient été congédiés, avec mission de continuer le porte-à-porte et de ne pas parler de ce qui venait de se passer.

— Il est probable que tout le poste de police sera au courant avant notre retour, avait admis Shug Davidson.

Il avait pris la direction de l'interrogatoire, Wylie et Reynolds le relayant de temps en temps. Rebus avait pris Davidson à part.

— Veille à ce que Cul de Rat puisse leur poser des questions.

Des yeux, Davidson demanda une explication et Rebus ajouta :

— Disons simplement qu'ils se montreront peut-être plus ouverts avec lui. Je crois qu'ils partagent des opinions sociales et politiques. Avec Cul de Rat, c'est moins « eux » et « nous ».

Davidson avait accepté et, jusque-là, ça avait marché. Reynolds avait acquiescé à pratiquement tout ce que le couple avait dit.

— C'est plus ou moins un conflit culturel, reconnaissait-il.

Ou :

— Je crois que je vois ce que vous voulez dire.

La pièce sentait le renfermé. Rebus doutait que les fenêtres eussent jamais été ouvertes. Elles avaient des double-vitrages, mais la condensation accumulée entre les vitres laissait des traces pareilles à des larmes. Un radiateur électrique était allumé. Les ampoules des fausses braises étaient grillées et la pièce semblait de ce fait plus lugubre encore. Trois meubles occupaient l'espace : un énorme canapé marron flanqué de deux gros fauteuils de la même couleur. Le mari et la femme s'y étaient installés. Ils n'avaient proposé ni thé ni café, et quand Siobhan avait fait le geste de porter une tasse à ses lèvres, Rebus avait secoué la tête : impossible d'affirmer qu'ils ne mettraient pas leur santé en danger. Pendant l'essentiel de l'interrogatoire, il était resté près des étagères et avait examiné leur contenu. Des cassettes vidéo : comédies romantiques pour madame ; films violents et football pour monsieur. Quelques-unes étaient des copies pirates dont les pochettes ne prétendaient pas être d'origine. Il y avait aussi quelques livres de poche : des biographies d'acteurs et un ouvrage consacré à un régime qui avait « transformé la vie de cinq millions de lecteurs ». Cinq millions : à peu près la population de l'Écosse. Rebus ne vit personne, dans la pièce, dont la vie avait été transformée.

Au bout du compte : la victime habitait l'appartement voisin. Non, ils n'avaient jamais parlé avec lui, hormis pour lui dire de la fermer. Pourquoi ? Parce qu'il gueulait, parfois, la nuit. Il faisait continuellement les cent pas. Ni amis ni famille, à leur connaissance ; ils n'avaient jamais vu ni entendu de visiteurs.

— Mais il aurait pu y avoir un groupe de danseurs folkloriques en sabots, là-dedans, vu le boucan qu'il faisait.

— Les voisins bruyants sont très souvent un désagrément, reconnu Reynolds sans la moindre ironie.

Il n'y avait pas grand-chose d'autre : l'appartement était vide avant son arrivée, dont ils n'auraient su situer la date... il y avait peut-être cinq ou six mois. Ils ne connaissaient pas son nom et ne savaient pas s'il travaillait...

— Mais il devait pas... des profiteurs, tous autant qu'ils sont.

À ce moment, Rebus était sorti fumer une cigarette. S'il ne l'avait pas fait, il aurait été obligé de demander : « Et vous, qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que vous ajoutez à la somme des entreprises humaines ? » Il regarda la cité et pensa : je n'ai pas vu une seule de ces personnes, ces personnes après qui tout le monde en a. Il supposa qu'elles se cachaient derrière les portes, qu'elles tentaient d'échapper à la haine et de créer leur communauté propre. Si elles y parvenaient, la haine monterait en flèche. Mais peu importait car, si elles réussissaient, peut-être pourraient-elles quitter carrément Knoxland. Et les habitants de la cité seraient à nouveau heureux derrière leurs barricades et leurs œillères.

— Dans ces moments-là, je regrette de ne pas fumer, dit Siobhan en le rejoignant.

— Il n'est jamais trop tard.

Il glissa la main dans sa poche, comme pour sortir son paquet, mais elle secoua la tête.

— Cependant un verre serait agréable.

— Celui que tu n'as pas bu hier soir ?

Elle acquiesça.

— Mais chez moi... dans mon bain... peut-être avec des bougies.

— Tu crois qu'un bain peut te faire oublier des gens comme ça ?

Rebus montra l'appartement.

— Ne t'en fais pas, je sais que c'est impossible.

— Tout ça fait partie du tissu de la vie, Shiv.

— Quelle joie !

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. D'autres agents en tenue, mais d'un autre style : gilet rembourré et casque. Quatre, formés à la violence. Envoyés par le Serious Crimes. Ils appartenaient à la brigade des stupéfiants et avaient leurs outils : la « clé », tube métallique qui tenait lieu de bélier. Servant à franchir le plus rapidement possible les portes blindées des revendeurs de drogue, à pénétrer chez eux avant que les preuves aient disparu dans les toilettes.

— Un bon coup de pied suffirait sûrement, leur dit Rebus.

Le chef le fixa sans ciller.

— C'est quelle porte ?

Rebus la montra. L'homme se tourna vers son équipe et fit un signe de la tête. Les agents avancèrent, placèrent le cylindre en position et le balancèrent.

Le bois vola en éclats et la porte s'ouvrit.

— Je viens de me souvenir de quelque chose, dit Siobhan. La victime n'avait pas de clés sur elle...

Rebus examina le chambranle brisé, puis tourna la poignée.

— Pas fermée à clé, constata-t-il, confirmant la théorie de Siobhan.

Le bruit avait attiré des gens sur le palier : pas seulement les voisins, mais aussi Davidson et Wylie.

— On va jeter un coup d'œil, proposa Rebus.

Davidson acquiesça.

— Une minute, intervint Wylie. Shiv ne participe pas à cette enquête.

— Voilà l'esprit d'équipe qu'on cherchait vainement chez toi, Ellen, répliqua Rebus.

Davidson secoua la tête, faisant comprendre à Wylie qu'il voulait qu'elle reprenne l'interrogatoire. Ils disparurent à l'intérieur. Rebus se tourna vers le chef de l'équipe, qui sortait de l'appartement de la victime. Il y faisait sombre, mais les hommes avaient des lampes électriques.

— Tout est en ordre, annonça le chef.

Rebus tendit la main dans l'entrée et abaissa l'interrupteur : rien.

— Puis-je emprunter une lampe ?

Il constata que cela déplaisait beaucoup au chef.

— Je vous promets de la rapporter.

Il tendit une main.

— Alan, donne-lui ta lampe, dit sèchement le chef.

— Oui, monsieur.

La lampe changea de main.

— Demain matin, ordonna le chef.

— Je la rendrai en début de matinée, affirma Rebus.

Le chef le foudroya du regard, puis indiqua d'un signe à ses hommes que leur tâche était terminée. Ils repartirent en direction des ascenseurs. Dès que les portes se furent refermées sur eux, Siobhan eut un ricanement ironique.

— Ils sont vrais ?

Rebus essaya la lampe, constata qu'elle fonctionnait.

— N'oublie pas les conneries auxquelles ils sont confrontés. Des maisons bourrées d'armes et de seringues : tu préférerais les prendre d'assaut toi-même ?

— Je retire ce que j'ai dit, s'excusa-t-elle.

Ils entrèrent. L'appartement n'était pas seulement obscur, il y faisait froid. Dans le séjour, ils trouvèrent de vieux journaux apparemment ramassés dans les poubelles, des boîtes de conserve et des cartons de lait vides. Pas de meubles. La cuisine était vétuste mais propre. Siobhan montra un mur. Un minuteur à pièces. Elle en sortit une de sa poche, la glissa dans la fente et tourna le bouton. La lumière jaillit.

— C'est mieux, dit Rebus, qui posa la lampe sur le plan de travail. Même s'il n'y a pas grand-chose à voir.

— Il ne faisait pas beaucoup de cuisine, apparemment.

Siobhan ouvrit les placards, révélant quelques assiettes et bols, des sachets de riz et d'assaisonnement, deux tasses à café ébréchées et une boule à thé pleine de feuilles. Un paquet de sucre sur le plan de travail, près de l'évier, une cuillère fichée dedans. Rebus scruta l'évier, y vit des épluchures de carotte. Riz et légumes : le dernier repas du défunt.

Dans la salle de bains s'était apparemment déroulée une tentative rudimentaire de lessive : chemises et caleçons étaient posés sur le bord de la baignoire, près d'un savon. Il y avait une brosse à dents sur le lavabo, mais pas de dentifrice.

Il ne restait donc plus que la chambre. Rebus alluma. Il n'y avait pas davantage de meubles. Un sac de couchage était posé sur le plancher nu. Comme dans le séjour, il y avait une moquette brun grisâtre qui sembla se cramponner aux semelles de Rebus quand il se dirigea vers le sac de couchage. Il n'y avait pas de rideaux, mais la fenêtre ne donnait que sur une autre tour située à une trentaine de mètres.

— Je ne vois rien qui puisse expliquer le bruit qu'il faisait, dit Rebus.

— Je me demande... Si je devais vivre ici, je crois que je finirais,

moi aussi, par hurler.

— Effectivement.

Un sac-poubelle tenait lieu de commode. Rebus le renversa, vit les vêtements élimés soigneusement pliés.

— Tout ça doit venir du marché aux puces, constata-t-il.

— Ou d'une association caritative... Beaucoup travaillent avec les demandeurs d'asile.

— Tu crois que c'en était un ?

— Disons simplement qu'il n'a pas l'air d'être installé. À mon avis, il est arrivé avec un minimum d'affaires personnelles.

Rebus ramassa le sac de couchage et le secoua. Il était vieux, large et peu épais. Une demi-douzaine de photos tomba. Des instantanés dont les bords portaient des traces de doigts. Une femme et deux jeunes enfants.

— Son épouse et ses mômes ? supputa Siobhan.

— D'après toi, où ont-elles été prises ?

— Pas en Écosse.

Non, en raison du décor : murs blancs d'un appartement, fenêtre donnant sur les toits d'une ville. Rebus imagina un pays chaud, un ciel sans nuages. Les enfants semblaient ébahis ; l'un d'eux avait les doigts dans la bouche. La femme et sa fille souriaient, enlacées.

— Je suppose que quelqu'un les reconnaîtra, suggéra Siobhan.

— Ça ne sera peut-être pas utile, déclara Rebus. C'est un logement social, tu te souviens ?

— Donc la municipalité saura qui était la victime ?

Rebus acquiesça.

— Il faut commencer par relever les empreintes dans l'appartement, nous assurer qu'on n'a pas tiré nos conclusions trop vite. Ensuite, ce sera à la municipalité de nous donner un nom.

— Et cela va nous aider à identifier le meurtrier ?

Rebus haussa les épaules.

— Quel qu'il soit, celui qui a fait ça est rentré chez lui couvert de sang. Impossible qu'il ait traversé Knoxland sans se faire remarquer.

Il resta quelques instants silencieux, ajouta :

— Mais ça ne signifie pas que quelqu'un parlera.

— C'est peut-être un meurtrier, mais c'est *leur* meurtrier ? supputa

Siobhan.

— Ou bien ils ont peur de lui. Il y a plein de durs, à Knoxland.

— Donc nous n'avons pas avancé.

Rebus leva une des photos.

— Qu'est-ce que tu vois ? demanda-t-il.

— Une famille.

Rebus secoua la tête.

— Tu vois une veuve et deux enfants qui ne reverront jamais leur papa. C'est à eux que nous devons penser, pas à nous.

Siobhan acquiesça.

— Je suppose qu'on pourrait publier les photos.

— C'était ce à quoi je pensais. Je crois même que je sais à qui confier cette tâche.

— À Steve Holly ?

— Le journal dans lequel il écrit est un torchon, mais des tas de gens le lisent.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, demanda :

— Tu en as assez vu ?

Siobhan acquiesça une nouvelle fois.

— Dans ce cas, allons dire à Shug Davidson ce que nous avons trouvé...

Davidson convoqua les spécialistes des empreintes par téléphone et Rebus le persuada de le laisser garder une photo, qu'il transmettrait à la presse.

— Ça ne peut pas faire de mal.

Telle fut la réaction enthousiaste de Davidson. Cependant, la certitude que le service du logement de la municipalité pourrait fournir le nom indiqué sur le contrat de location l'encouragea un peu.

— À propos, dit Rebus, quel que soit le montant du budget, il comporte une livre de moins.

Il montra Siobhan et ajouta :

— Il a fallu mettre une livre dans le minuteur.

Davidson sourit, fouilla dans sa poche et en sortit des pièces.

— Tiens, Shiv. Bois un verre avec la monnaie.

— Et moi ? protesta Rebus. C'est de la discrimination sexuelle ou

quoi ?

— John, tu es sur le point de fournir une exclusivité à Steve Holly. S'il ne t'offre pas quelques bières, il devrait changer de métier.

Comme il quittait la cité en voiture, Rebus se souvint soudain de quelque chose. Il appela Siobhan sur son mobile. Elle rentrait elle aussi en ville.

— Je vais probablement voir Holly dans un pub, dit-il, si tu as envie de venir.

— C'est une proposition tentante, mais il faut que j'aille ailleurs. Merci tout de même de me l'avoir proposé.

— Ce n'est pas pour cette raison que j'appelais... Tu n'as pas envie de repasser chez la victime ?

— Non, dit-elle ; puis, après une pause, elle ajouta : Tu as promis de rapporter la lampe !

— Et elle est restée sur le plan de travail de la cuisine.

— Appelle Davidson ou Wylie.

Rebus plissa le nez.

— Bah, ça peut attendre. Qu'est-ce qui peut lui arriver... bien en vue dans un appartement vide dont on a défoncé la porte ? Je suis sûr que ce sont des âmes honnêtes qui craignent Dieu...

— Tu espères vraiment qu'elle va se faire la malle, hein ?

Il l'entendit presque sourire, puis elle ajouta :

— Juste pour voir ce qu'ils feront.

— À ton avis ? Un raid à l'aube, des tas de types dans mon couloir cherchant quelque chose qui pourrait la remplacer ?

— Tu as un côté pervers, John Rebus.

— Bien sûr... je ne vois pas pourquoi je serais différent des autres.

Il coupa la communication et gagna l'Oxford, où il descendit une pinte de Deuchar's pour faire passer le dernier sandwich de l'étagère : corned-beef et betterave. Harry le barman lui demanda s'il avait des informations sur le rituel satanique.

— Quel rituel satanique ?

— Celui de Fleshmarket Close. Une sorte de sabbat...

— Bon sang, Harry, tu crois tout ce qu'on te raconte ici ?

Harry s'efforça de cacher sa déception.

— Mais le squelette de bébé...

— Un faux... caché à cet endroit.

— Mais pourquoi faire ça ?

Rebus chercha une réponse.

— Tu as peut-être raison, Harry... peut-être que le barman a vendu son âme au diable.

Harry eut un sourire en coin.

— Tu crois que je pourrais proposer la mienne ?

— Ça ne servirait à rien, répondit Rebus en portant la pinte à ses lèvres.

Il pensait à Siobhan : *il faut que j'aille ailleurs*. Elle avait probablement l'intention de coincer le docteur Curt. Rebus sortit son téléphone, s'assura que le réseau lui permettait d'appeler. Le numéro du journaliste était dans son portefeuille. Holly décrocha immédiatement.

— Inspecteur Rebus, quel plaisir inattendu...

Cela signifiait qu'il avait l'affichage du numéro et qu'il n'était pas seul, qu'il voulait que les gens qui étaient en sa compagnie sachent qui l'appelait inopinément, qu'il voulait les impressionner...

— Désolé de vous interrompre pendant une réunion avec votre rédacteur en chef, dit Rebus.

La ligne resta muette quelques instants et Rebus s'autorisa un large sourire. Holly parut s'excuser, sortir de la pièce où il se trouvait. Sa voix devint contenue et sifflante.

— On me surveille, c'est ça ?

— Ouais, Steve, vous êtes au même niveau que les reporters du Watergate.

Rebus laissa planer quelques instants de silence, reprit :

— J'ai deviné, c'est tout.

— Ouais ?

Holly ne parut guère convaincu.

— Écoutez, j'ai quelque chose pour vous, mais ça peut attendre que vous ayez fait soigner cette paranoïa.

— Hé, une minute... Qu'est-ce que c'est ?

— On a trouvé une photo appartenant à la victime de Knox-land... Il avait apparemment une femme et des enfants.

— Et vous la donnez à la presse ?

— Pour le moment, je ne la propose qu'à vous. Si elle vous intéresse, vous pourrez la publier dès que la police scientifique aura confirmé qu'elle appartenait à la victime.

— Pourquoi moi ?

— Vous voulez la vérité ? Parce qu'une exclusivité entraîne une couverture plus large, davantage d'éclaboussures, peut-être la première page...

— Je ne promets rien, s'empressa de dire Holly. Et les autres l'auront combien de temps après ?

— Vingt-quatre heures.

Le journaliste réfléchit.

— Il faut que je vous pose une nouvelle fois la question : pourquoi moi ?

Ce n'est pas vous, eut envie de répondre Rebus, c'est votre journal ou, plus précisément, son tirage. C'est lui qui obtient la photo, l'article... Mais il garda le silence et entendit Holly souffler avec bruit.

— Bon, d'accord. Je suis à Glasgow. Vous pouvez m'envoyer un coursier ?

— Je la laisserai au bar de l'Ox... vous pourrez venir la chercher. À propos, il y aura aussi une ardoise.

— Naturellement.

— Bien, au revoir.

Rebus ferma son téléphone et alluma une cigarette. Holly prendrait la photo, évidemment, parce que, s'il la refusait et que la concurrence l'obtienne, il aurait à se justifier auprès de son patron.

— Une autre ? demanda Harry.

L'homme tenait un verre étincelant, prêt à le remplir. Comment Rebus aurait-il pu refuser sans le vexer ?

— Après un examen superficiel du squelette de la femme, je dirais qu'il est très vieux.

— Superficiel ?

Le docteur Curt changea de position sur son fauteuil. Ils étaient dans son bureau de la faculté de médecine de l'université, situé dans une cour, derrière McEwan Hall. De temps en temps – généralement quand ils étaient ensemble dans un bar –, Rebus rappelait à Siobhan que nombre d'immeubles prestigieux d'Édimbourg – principalement Usher Hall et McEwan Hall – avaient été édifiés par des dynasties de brasseurs et que cela n'aurait pas été possible sans les buveurs tels que lui.

— Superficiel ? répéta-t-elle dans le silence qui se prolongeait.

Curt aligna ostensiblement quelques-uns des stylos posés sur sa table de travail.

— Je ne pouvais guère demander de l'aide... C'est un squelette destiné à l'enseignement, Siobhan.

— Mais il est vrai.

— Absolument. À une époque où l'on était moins sensible qu'aujourd'hui, l'enseignement de la médecine reposait sur ce genre de chose.

— Ce n'est plus le cas ?

Il secoua la tête.

— Les technologies nouvelles ont remplacé de nombreuses méthodes anciennes.

Il paraissait presque le regretter.

— Donc ce crâne n'est pas réel ?

Elle faisait allusion à celui qui se trouvait sur l'étagère située derrière Curt, posé sur du feutre vert dans une boîte en bois et en verre.

— Oh, il est tout à fait authentique. C'est celui d'un anatomopathologiste, le docteur Robert Knox.

— Le complice des voleurs de cadavres ?

Curt grimaça.

— Il ne les a pas aidés ; ce sont eux qui l'ont détruit.

— D'accord, donc de vrais squelettes étaient utilisés dans l'enseignement...

Siobhan s'aperçut que Curt pensait maintenant à son prédécesseur.

— Quand cette pratique a-t-elle cessé ? demanda-t-elle.

— Il y a entre cinq et dix ans, mais nous avons conservé quelques... spécimens un peu plus longtemps.

— Et notre femme mystérieuse est-elle un de ces spécimens ?

Curt ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Un oui ou un non me suffiront, insista Siobhan.

— Je ne peux proposer ni l'un ni l'autre... Je ne suis sûr de rien.

— Comment s'en est-on débarrassé ?

— Écoutez, Siobhan...

— Qu'est-ce qui vous tracasse, docteur ?

Il la regarda fixement, puis parut prendre une décision. Il posa les bras sur sa table de travail, les mains croisées.

— Il y a quatre ans... vous ne vous en souvenez probablement pas... on a trouvé des morceaux de cadavre en ville.

— Des morceaux ?

— Une main ici, un pied là... Après analyse, il s'est avéré qu'ils avaient été conservés dans le formol.

Siobhan, songeuse, hocha la tête.

— Je me souviens que j'en ai entendu parler.

— Il est apparu qu'on les avait volés dans un labo pour faire un canular. Personne n'a été arrêté, mais la presse s'est beaucoup trop intéressée à nous et nous avons fait l'objet de sérieuses remontrances de la hiérarchie, jusqu'au vice-chancelier.

— Je ne vois pas le rapport.

Curt leva une main.

— Deux ans ont passé, puis une pièce exposée dans le couloir où se trouve le bureau du professeur Gates a disparu...

— Un squelette de femme ?

Curt acquiesça à son tour.

— Je dois malheureusement reconnaître que nous avons étouffé l'affaire. C'était une époque où nous nous débarrassions d'une grande quantité de matériel destiné à l'enseignement...

Il leva la tête, regarda Siobhan, fixa à nouveau ses stylos alignés.

— Pendant cette période, je crois que nous avons également jeté des squelettes en plastique.

— Y compris celui d'un bébé.

— Oui.

— Vous m'avez dit que rien n'avait disparu.

Il haussa les épaules.

— Vous m'avez menti, docteur, ajouta-t-elle.

— *Mea culpa*, Siobhan.

Elle réfléchit un instant, se frotta l'arête du nez.

— Je ne suis pas certaine de comprendre. Pourquoi aviez-vous conservé et exposé le squelette de cette femme ?

Curt, nerveux, changea une nouvelle fois de position.

— Parce qu'un des prédécesseurs du professeur Gates en avait décidé ainsi. Elle s'appelait Mag Lennox. Avez-vous entendu parler d'elle ?

Siobhan secoua la tête.

— Mag Lennox était considérée comme une sorcière... il y a deux cent cinquante ans. Elle a été lynchée par la population, qui a refusé qu'elle soit ensuite enterrée... on redoutait apparemment qu'elle sorte de son cercueil. On a laissé pourrir son corps et ceux que cela intéressait ont pu étudier les restes, en quête d'indices de la présence du Diable, je suppose. Alexander Monro est finalement devenu propriétaire du squelette et l'a légué à la faculté de médecine.

— Puis quelqu'un l'a volé et vous avez gardé le silence.

Curt haussa les épaules, inclina la tête en arrière et fixa le plafond.

— Savez-vous qui l'a fait ? demanda-t-elle.

— Oh, nous avons quelques soupçons... L'humour macabre des étudiants en médecine est bien connu. On racontait qu'il ornait le salon d'un appartement en colocation. Nous avons commandité une enquête.

Il la regarda dans les yeux, ajouta :

— Une enquête privée, vous comprenez...

— Un détective privé ? Enfin, docteur !

Elle secoua la tête, déçue qu'il ait pris cette décision.

— On ne l'a pas retrouvé. Bien entendu, ils ont simplement pu s'en débarrasser.

— En l'enterrant à Fleshmarket Close ?

Curt haussa les épaules. Un homme très réservé, très scrupuleux... Siobhan s'aperçut que la conversation suscitait en lui une souffrance quasi physique.

— Comment s'appelaient-ils ?

— Deux jeunes hommes, presque inséparables... Alfred McAteer et Alexis Cater. Je crois qu'ils modelaient leur attitude sur celle des personnages de la série télévisée MASH. La connaissez-vous ?

Siobhan acquiesça.

— Et ils sont toujours étudiants ici ?

— Ils sont basés à l'hôpital en ce moment, puisse Dieu nous venir en aide.

— Alexis Cater... Un membre de la famille ?

— Son fils, apparemment.

Les lèvres de Siobhan formèrent un O. Gordon Cater était un des rares acteurs écossais de sa génération à avoir réussi à Hollywood. Principalement des seconds rôles, mais dans des succès qui avaient rapporté gros. On avait cru, à une époque, qu'il remplacerait Roger Moore dans le rôle de James Bond, mais le choix s'était finalement porté sur Timothy Dalton. Un homme à scandale, en son temps, et un acteur que les femmes regardaient, même dans les mauvais films.

— Vous êtes une de ses fans, si je comprends bien, marmonna Curt. Nous nous sommes efforcés de ne pas ébruiter la présence d'Alexis dans notre faculté. Il est issu du deuxième ou du troisième mariage de Gordon.

— Et vous croyez qu'il a volé Mag Lennox ?

— Il comptait au nombre des suspects. Vous comprenez pourquoi nous n'avons pas officialisé l'enquête ?

— Vous voulez dire en dehors du fait que vous risquiez, le Prof et vous, de passer une nouvelle fois pour des irresponsables ?

La gêne de Curt fit sourire Siobhan. Comme si les stylos l'irritaient, il les saisit soudain et les jeta dans un tiroir.

— Est-ce votre façon de canaliser l'agressivité, docteur ?

Curt la fixa d'un regard morne et soupira.

— Il y a un autre problème potentiel. Une vague historienne

locale... Elle semble être allée raconter aux journaux qu'il y a une explication surnaturelle à la présence des squelettes dans Fleshmarket Close.

— Surnaturelle ?

— À l'occasion de travaux effectués au Palais de Holyrood, il y a quelque temps, on a déterré des squelettes... Selon certaines théories, ils auraient été sacrifiés.

— Par qui ? Mary, reine d'Écosse ?

— Quoi qu'il en soit, cette « historienne » tente d'établir un lien entre eux et Fleshmarket Close... Il est peut-être utile d'ajouter qu'elle a autrefois travaillé pour un des circuits de fantômes de High Street.

Siobhan avait fait une de ces excursions. Plusieurs sociétés organisaient des circuits pédestres sur le Royal Mile et dans les ruelles environnantes, mêlaient récits sanglants, moments plus légers et effets spéciaux qui n'auraient pas été déplacés dans le train fantôme d'une fête foraine.

— Elle a donc un motif caché ?

— Je l'ignore.

Curt jeta un coup d'œil à sa montre, ajouta :

— Le journal du soir a peut-être publié une partie de ses affirmations ridicules.

— Vous avez été en contact avec elle ?

— Elle voulait savoir ce qu'était devenue Mag Lennox. Nous lui avons dit que cela ne la regardait pas. Elle a tenté de susciter l'intérêt des journaux...

Curt agita une main devant lui, écarta le souvenir.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Judith Lennox... et, oui, elle affirme effectivement être une descendante.

Siobhan nota le nom sous ceux d'Alfred McAteer et d'Alexis Cater. Un instant plus tard, elle ajouta un autre nom, Mag Lennox, qu'elle relia à celui de Judith Lennox par une flèche.

— Mon épreuve arrive-t-elle à son terme ? demanda Curt d'une voix traînante.

— Je crois, répondit Siobhan.

Elle tapota ses dents avec l'extrémité de son stylo, puis demanda :

— Qu'allez-vous faire du squelette de Mag Lennox ?

Le légiste haussa les épaules.

— Elle est revenue, n'est-ce pas ? Nous la replacerons peut-être dans sa vitrine.

— Avez-vous informé le Prof ?

— Je lui ai envoyé un e-mail dans l'après-midi.

— Un e-mail ? Il est à vingt mètres de vous, dans ce couloir...

— C'est néanmoins ce que j'ai fait.

Curt se leva.

— Vous avez peur de lui, c'est ça ? plaisanta Siobhan.

Curt ne jugea pas utile de relever. Il lui tint la porte, la tête légèrement baissée. Siobhan pensa que c'était peut-être une manifestation démodée de politesse. Mais il était plus probable qu'il cherchait simplement à éviter son regard.

Pour rentrer chez elle, elle devait traverser le pont George IV. Elle tourna à droite au feu, décida de faire un court crochet par High Street. Devant la cathédrale St Giles, des pancartes annonçaient les circuits de fantômes de la soirée. Ils ne débuteraient que dans deux heures, mais les touristes examinaient déjà ce qu'ils proposaient. Plus loin, devant Tron Kirk, d'autres pancartes, d'autres invitations à faire l'expérience du « passé hanté d'Édimbourg ». Son présent hanté préoccupait davantage Siobhan. Elle jeta un coup d'œil dans Fleshmarket Close : aucun signe de vie. Mais les guides des circuits rêvaient sans doute de pouvoir l'ajouter à leur itinéraire, non ? Dans Broughton Street, elle se gara, entra dans une boutique, en ressortit avec un sac de courses et la dernière édition du journal du soir. Son appartement était à proximité : il n'y avait pas de place de parking dans la zone réservée aux résidents, mais elle laissa la Peugeot en stationnement interdit, convaincue qu'elle la déplacerait avant que les contractuels ne débutent leur ronde matinale.

Son appartement se trouvait dans un immeuble de quatre étages. Elle avait la chance de ne compter ni fêtards ni batteurs en herbe parmi ses voisins. Elle connaissait quelques visages, mais aucun nom. À Édimbourg, on était censé n'avoir que des relations épisodiques avec les voisins, sauf s'il fallait résoudre un problème commun, genre fuite du toit ou gouttière percée. Elle pensa à Knoxland, à ses cloisons pas plus épaisses que du carton, au travers desquelles tout le monde entendait tout le monde. Quelqu'un, dans l'immeuble, avait des chats : c'était, de son point de vue, le seul désagrément. L'odeur se répandait dans l'escalier. Mais, quand elle fut entrée chez elle, le monde extérieur disparut.

Elle mit la glace dans le congélateur, le lait au frigo. Elle déballa le plat tout préparé et le glissa dans le micro-ondes. Il était allégé, ce qui lui laisserait la possibilité de se gaver ensuite de glace au chocolat et à la menthe. Il y avait une bouteille de vin sur la paillasse. Rebouchée, légèrement entamée. Elle se servit, goûta, décida qu'il ne l'empoisonnerait pas. Elle s'assit avec le journal en attendant que le plat soit chaud. Elle ne faisait pratiquement jamais la cuisine, pas quand elle était seule. Assise à table, elle constata que les quelques kilos pris dernièrement exigeaient qu'elle déboutonne son pantalon. Son chemisier la serrait sous les bras. Elle se leva et revint quelques minutes plus tard en pantoufles et peignoir. Le plat était chaud et elle l'emporta au salon, sur un plateau, avec son verre et le journal.

Judith Lennox était dans les pages intérieures. Il y avait une photo d'elle à l'entrée de Fleshmarket Close, datant vraisemblablement de l'après-midi. La tête et les épaules : abondante chevelure brune et bouclée, écharpe de couleur vive. Siobhan ne comprit pas quelle image elle tentait de donner, mais ses lèvres et ses yeux disaient une seule chose : autosatisfaction. Elle adorait l'appareil photo, était prête à prendre toutes les poses demandées. Il y avait, à côté, un autre cliché sur lequel Ray Mangold posait, les bras croisés comme il sied à un patron, devant le Warlock.

Une photo plus petite montrait le chantier archéologique du parc de Holyrood, où les autres squelettes avaient été découverts. Un membre de Historic Scotland, interviewé, tournait en dérision l'idée de Lennox, qui affirmait que ces morts, ainsi que la disposition des corps, comportaient un aspect rituel. Mais cela n'apparaissait que dans le dernier paragraphe. La vedette était donnée à l'opinion de Lennox selon laquelle il était possible, que les squelettes de Fleshmarket fussent ou non vrais, qu'on les ait disposés de la même façon que ceux de Holyrood et que quelqu'un ait imité ces enterrements antérieurs. Siobhan eut un bref rire ironique et continua à manger. Elle feuilleta le reste du journal, accorda davantage de temps aux pages du programme télé. Ayant compris qu'aucune émission ne parviendrait à l'occuper jusqu'à l'heure où elle irait se coucher, elle décida de lire en écoutant de la musique. Elle s'assura qu'il n'y avait pas de message sur son répondeur, mit son mobile à recharger, alla chercher le livre et le duvet dans la chambre. John Martyn sur le lecteur de CD : Rebus lui avait prêté l'album. Elle se demanda comment il passerait la soirée : au pub avec Steve Holly, peut-être ; ou bien seul au pub. Bon, elle passerait tranquillement la soirée chez elle et s'en trouverait mieux le lendemain matin. Elle décida de lire deux chapitres avant d'attaquer la glace...

Quand elle se réveilla, le téléphone sonnait. Allongée sur le canapé,

elle se leva péniblement et décrocha.

— Allô ?

— Je ne te réveille pas, hein ?

C'était Rebus.

— Quelle heure est-il ?

Elle avait du mal à voir nettement sa montre.

— Onze heures et demie. Désolé si tu étais couchée...

— Je ne l'étais pas. Où l'incendie fait-il rage ?

— Ce n'est pas exactement un incendie ; quelques braises, plutôt.
Le couple dont la fille est partie...

— Et alors ?

— Ils te demandent.

Elle se passa une main sur le visage.

— Je ne comprends pas.

— Ils se sont fait coffrer à Leith.

— Arrêter, tu veux dire ?

— Ils harcelaient des filles sur le trottoir. La mère était dans tous ses états... On les a conduits au poste de Leith pour qu'elle se calme.

— Comment es-tu au courant ?

— Leith te cherchait et a appelé ici.

Siobhan plissa le front.

— Tu es encore à Gayfield Square ?

— C'est chouette quand il n'y a personne... je peux prendre n'importe quel bureau.

— Il faut que tu rentres chez toi de temps en temps.

— En fait j'allais partir quand le téléphone a sonné.

Il eut un rire étouffé, reprit :

— Tu sais ce que fabrique Tibbet ? Il n'y a que des horaires de trains sur son ordinateur.

— C'est ce que tu fais, en réalité, tu nous espionnes ?

— C'est ma façon de m'accoutumer à mon nouvel environnement, Shiv. Tu veux que je passe te chercher ou on se retrouve à Leith ?

— Je croyais que tu étais sur le point de rentrer chez toi.

— Cette histoire semble plus distrayante.

— Dans ce cas on se retrouve à Leith.

Siobhan raccrocha, gagna la salle de bains et s'habilla. La glace au chocolat et à la menthe s'était liquéfiée, mais elle la remit dans le congélateur.

Le poste de police de Leith se trouvait dans Constitution Street. C'était un sinistre bâtiment en pierre, aussi rigide que son environnement. Leith, autrefois un port prospère, avec une personnalité distincte de celle de la ville, connaissait des moments difficiles depuis plusieurs décennies : déclin industriel, culture de la drogue, prostitution. Certains quartiers avaient été reconstruits, d'autres rénovés. Des nouveaux venus s'installaient et n'acceptaient pas le Leith souillé du passé. Siobhan trouvait qu'il serait dommage que l'endroit perde son caractère ; mais, encore une fois, elle n'était pas obligée d'y vivre...

Depuis de nombreuses années, Leith offrait une « zone de tolérance » aux prostituées. La police ne fermait pas les yeux, mais n'intervenait pas non plus. Cependant la situation avait changé et les filles s'étaient dispersées, ce qui avait entraîné un accroissement des actes de violence dont elles étaient victimes. Quelques-unes avaient tenté de revenir sur leur ancien territoire, tandis que d'autres s'étaient installées dans Salamander Street ou Leith Walk, en direction du centre. Siobhan était persuadée d'avoir deviné les intentions des Jardine ; mais elle voulait l'entendre de leur bouche.

Rebus l'attendait à la réception. Il semblait fatigué, mais il avait toujours l'air fatigué : poches sombres sous les yeux, cheveux en bataille. Elle savait qu'il portait le même costume pendant toute la semaine et le faisait nettoyer à sec le samedi. Il bavardait avec l'officier de permanence, mais il s'interrompit quand il la vit. Le planton appuya sur le bouton déclenchant l'ouverture et Rebus tint la porte pour qu'elle entre avant lui.

— Ils n'ont pas été arrêtés, insista-t-il. On les a seulement conduits ici pour qu'ils donnent quelques explications. Ils sont là...

« Là » était la salle d'interrogatoire n° 1. Une pièce étroite, sans fenêtre, meublée d'une table et de deux chaises. John et Alice Jardine étaient assis face à face, les bras tendus pour pouvoir se tenir par les mains. Il y avait deux tasses vides sur la table. Alice se leva d'un bond et en renversa une quand la porte s'ouvrit.

— Vous ne pouvez pas nous garder toute la nuit !

Elle se tut, la bouche ouverte, quand elle vit Siobhan. Son visage se détendit légèrement tandis que son mari souriait d'un air gêné et

redressait la tasse.

— Désolé de vous avoir fait venir jusqu'ici, dit John Jardine. On a cru qu'ils nous laisseraient partir si nous leur donnions votre nom.

— À ma connaissance, John, vous n'êtes pas en détention. À propos, voici l'inspecteur Rebus.

Des signes de tête furent échangés. Alice Jardine se rassit. Siobhan s'immobilisa près de la table, les bras croisés.

— Il paraît que vous terrorisiez les femmes honnêtes et laborieuses de Leith ?

— Nous posions simplement des questions, protesta Alice.

— Malheureusement, les conversations ne leur rapportent rien, indiqua Rebus.

— On était à Glasgow hier soir, souffla John Jardine. Ça s'est plutôt bien passé...

Siobhan et Rebus se regardèrent.

— Tout ça parce que Susie vous a dit avoir vu Ishbel en compagnie d'un homme qui avait l'air d'un souteneur ? demanda Siobhan. Permettez-moi de vous donner une information. Les filles de Leith sont souvent droguées et, si elles entretiennent quelque chose, c'est cette dépendance... pas des maquereaux comme ceux des films de Hollywood.

— Des hommes d'un certain âge, dit John Jardine, les yeux fixés sur la table, s'emparent de jeunes filles comme Ishbel et les exploitent. On lit ça sans arrêt.

— Dans ce cas, vous ne lisez pas les bons journaux, dit Rebus.

— C'est moi qui en ai eu l'idée, ajouta Alice Jardine. J'ai pensé...

— Qu'est-ce qui vous a fait perdre les pédales ? demanda Siobhan.

— Deux soirées à tenter de persuader des prostituées de nous répondre, expliqua John Jardine.

Mais Alice secoua la tête.

— C'est à Siobhan qu'on parle, lui reprocha-t-elle. (Puis, se tournant vers celle-ci, elle reprit :) La dernière femme que nous avons vue... elle a dit qu'Ishbel était peut-être... Il faut que je retrouve les mots exacts...

John Jardine vint à son secours.

— Dans le triangle pubien, dit-il.

Sa femme acquiesça.

— Et quand nous avons demandé ce que cela signifiait, elle a simplement éclaté de rire... nous a dit de rentrer chez nous. C'est à ce moment que je me suis mise en colère.

— Une voiture de police passait, ajouta son mari avec un haussement d'épaules. On nous a conduits ici. Je regrette de vous avoir dérangée, Siobhan.

— Vous ne me dérangez pas, affirma-t-elle, pas tout à fait convaincue d'être sincère.

Rebus glissa ses mains dans ses poches.

— Le Triangle pubien est près de Lothian Road : bars à danseuses nues, sex-shops...

Du regard, Siobhan l'incita à la prudence, mais trop tard.

— Alors c'est peut-être là qu'elle est, dit Alice d'une voix tremblante d'émotion.

Elle saisit le bord de la table, comme si elle avait l'intention de se rendre immédiatement là-bas.

— Une seconde.

Siobhan leva une main, poursuivit :

— Une femme vous dit, sans doute en blaguant, qu'Ishbel est peut-être devenue danseuse nue... et vous vous précipitez ?

— Pourquoi pas ? dit Alice.

Rebus lui donna la réponse :

— Ces endroits, madame Jardine, ne sont pas toujours dirigés par des individus scrupuleux. Et il est vraisemblable qu'ils ne sont guère patients quand quelqu'un vient fouiner...

John Jardine acquiesça.

— Il serait peut-être utile, reprit Rebus, de savoir si cette jeune femme pensait à un établissement en particulier...

— À supposer qu'elle ne se moque pas simplement de vous, dit Siobhan.

— Il n'y a qu'une façon de le savoir, affirma Rebus.

Siobhan se tourna vers lui.

— Ta voiture ou la mienne ?

Ils prirent la Peugeot, les Jardine à l'arrière. Ils ne roulaient pas depuis longtemps quand John Jardine indiqua que la « jeune femme » se tenait du côté opposé de la chaussée, adossée au mur d'un entrepôt désaffecté. Elle n'y était plus mais une de ses collègues arpentait le

trottoir, les épaules voûtées à cause du froid.

— On va attendre dix minutes, dit Rebus. Il n'y a pas beaucoup de gogos ce soir. Avec un peu de chance, elle reviendra rapidement.

Siobhan suivit donc Seafield Road jusqu'au giratoire de Portobello, prit Inchview Terrace à droite et Craigentinny Avenue, également à droite. C'étaient des rues résidentielles tranquilles. Les lumières étaient éteintes dans pratiquement tous les pavillons, les propriétaires au lit.

— J'aime rouler de nuit, dit Rebus sur le ton de la conversation.

M. Jardine était apparemment du même avis.

— La ville est complètement différente quand il n'y a pas de circulation. Elle est un peu plus détendue.

Rebus acquiesça.

— Et il est plus facile de repérer les prédateurs...

La banquette arrière resta silencieuse, ensuite, jusqu'au moment où ils eurent regagné Leith.

— La voilà, annonça John Jardine.

Maigre, cheveux bruns, courts, qui tombaient sur ses yeux sous l'effet des rafales de vent. Elle portait des bottes montant jusqu'aux genoux, une minijupe noire et une veste en toile de jean. Pas de maquillage, pâle. Malgré la distance, des bleus étaient visibles sur ses cuisses.

— Tu la connais ? demanda Siobhan.

Rebus secoua la tête.

— C'est apparemment une nouvelle. L'autre... celle qu'on a vue tout à l'heure... est à moins de dix mètres et elles ne bavardent pas.

Siobhan acquiesça. Comme elles n'avaient rien d'autre, les prostituées de la ville se montraient souvent solidaires, mais pas dans ce cas. La femme la plus âgée estimait donc que la nouvelle avait envahi son territoire. Siobhan passa devant elles, fit demi-tour et s'arrêta contre le trottoir. Rebus avait baissé sa vitre. La prostituée avançait, méfiante à cause du nombre d'occupants de la voiture.

— Je fais pas de trucs en groupe, dit-elle.

Puis elle reconnut les visages de la banquette arrière.

— Merde, c'est pas encore vous !

Elle tourna le dos et s'éloigna. Rebus descendit de voiture, la prit par le bras et la fit pivoter. Il avait sa carte dans l'autre main.

— CID, dit-il. Comment t'appelles-tu ?

— Cheyanne.

Elle leva le menton, ajouta :

— Vous me faites pas peur.

Elle cherchait à paraître plus endurcie qu'elle ne l'était en réalité.

— Et c'est ton turf, hein ? dit Rebus, dubitatif. Tu es en ville depuis combien de temps ?

— Un bon bout de temps.

— Ton accent, c'est celui de Birmingham ?

— Ça vous regarde pas.

— Je pourrais m'arranger pour que ça me regarde. Je pourrais commencer par vérifier ton âge...

— J'ai dix-huit ans.

Rebus poursuivit comme si elle n'avait rien dit :

— Il faudrait jeter un coup d'œil sur ton acte de naissance, donc voir tes parents.

Il lui laissa le temps d'assimiler, reprit :

— Ou bien tu pourrais nous aider. Ces personnes sont sans nouvelles de leur fille.

De la tête, il montra la voiture et ses occupants, ajouta :

— Elle a fugué.

— Je lui souhaite bonne chance.

Le ton était boudeur.

— Mais ses parents se font du souci... peut-être comme tu voudrais que les tiens s'en fassent.

Il se tut, l'examina discrètement : elle ne semblait pas s'être récemment droguée, mais peut-être était-ce parce qu'elle n'avait pas de quoi le faire.

— Cependant, c'est ton soir de chance, reprit-il, parce que tu pourras peut-être les aider... à supposer que tu ne te sois pas moquée d'eux quand tu leur as parlé du Triangle pubien.

— Tout ce que je sais c'est que des nouvelles filles ont été engagées.

— Où exactement ?

— Au Nook. Je le sais parce que j'y suis allée... Ils ont dit que j'étais trop maigre.

Rebus se tourna vers la banquette arrière de la voiture. Les Jardine

avaient baissé leur vitre.

— Avez-vous montré une photo d'Ishbel à Cheyanne ?

Alice Jardine acquiesça et Rebus se tourna à nouveau vers la fille, qui ne faisait déjà plus attention. Elle regardait à droite et à gauche, à la recherche de clients potentiels. La femme qui se tenait un peu plus loin feignait de ne s'intéresser qu'à la chaussée.

— Tu l'as reconnue ? demanda-t-il à Cheyanne.

— Qui ?

Toujours sans le regarder.

— La jeune fille de la photo.

Elle secoua la tête avec brusquerie, dut écarter les cheveux qui cachaient ses yeux.

— Pas une carrière d'avenir, hein ? dit Rebus.

— Ça me va pour le moment.

Elle tenta de fourrer les mains dans les poches étroites de son blouson.

— Est-ce que tu peux nous donner une information ? Quelque chose qui pourrait aider Ishbel ?

Cheyanne secoua une nouvelle fois la tête, les yeux rivés sur la chaussée.

— Seulement... je m'excuse pour tout à l'heure. Je sais pas ce qui m'a fait rire... ça arrive de temps en temps.

— Prenez soin de vous, cria John Jardine, depuis la banquette arrière.

Sa femme tendait le portrait d'Ishbel hors de la voiture.

— Si vous la voyez..., dit-elle, mais elle ne termina pas la phrase.

Cheyanne acquiesça, accepta même la carte de visite de Rebus.

Il remonta en voiture et ferma la portière. Siobhan mit le clignotant et lâcha le frein.

— Où êtes-vous garés ? demanda-t-elle aux Jardine.

Ils indiquèrent une rue située à l'extrémité opposée de Leith et elle fit à nouveau demi-tour, repassa devant Cheyanne. La jeune fille ne tint aucun compte d'eux. Mais la femme qui se tenait un peu plus loin les suivit du regard. Elle se dirigea vers Cheyanne, dans l'intention de lui demander ce qui venait d'arriver.

— C'est peut-être le début d'une belle amitié, fit Rebus, rêveur, en croisant les bras.

Siobhan n'écoutait pas. Elle regardait dans le rétroviseur.

— Il ne faut pas que vous y alliez, c'est compris ?

Personne ne répondit.

— Il est préférable que nous intervenions à votre place, l'inspecteur Rebus et moi. Enfin, si l'inspecteur Rebus est d'accord.

— Moi ? Aller dans une boîte de danseuses nues ?

Il fit ostensiblement la moue, ajouta :

— Enfin, si tu crois que c'est absolument indispensable, sergent Clarke...

— On ira demain, décida Siobhan. Un peu avant l'ouverture.

Mais elle ne le regarda pas.

Elle sourit.

Troisième jour

Mercredi

En arrivant au bureau le lendemain matin, le constable Colin Tibbet vit que quelqu'un avait posé un modèle réduit de locomotive sur son tapis de souris. La souris avait été débranchée et se trouvait dans un de ses tiroirs... un tiroir fermé à clé – verrouillé quand il était parti la veille au soir, et devant être ouvert ce matin... mais où, bizarrement, il y avait sa souris. Il fixait Siobhan Clarke et était sur le point de prendre la parole quand elle secoua la tête.

— De toute façon, dit-elle, je n'ai pas le temps. Je m'en vais.

Et c'était ce qu'elle faisait. Elle sortait du bureau de l'inspecteur quand Tibbet était arrivé. Tibbet avait entendu les derniers mots de Derek Starr :

— Un jour ou deux, Siobhan, pas davantage...

Tibbet supposa qu'il y avait un lien avec Fleshmarket Close, mais ne put deviner lequel. Cependant il était sûr d'une chose : Siobhan savait qu'il étudiait les horaires des trains. Cela faisait d'elle la meilleure suspecte. Mais il y avait d'autres possibilités : Phyllida Hawes aimait les farces. On pouvait dire la même chose de Paddy Connolly et de Tommy Daniels. L'inspecteur chef MacRae s'était-il abaissé à une blague de collégien ? Ou l'homme qui sirotait du café à la petite table pliante du coin ? Tibbet ne connaissait Rebus que de réputation, mais cette réputation était faramineuse. Hawes lui avait conseillé de ne pas se laisser impressionner.

— Règle numéro un, avec Rebus : ne lui prête pas d'argent et ne lui paie pas à boire.

— Ça ne fait pas deux règles ? avait-il demandé.

— Pas nécessairement... les deux peuvent se produire dans un pub.

Ce matin, Rebus semblait tout à fait innocent : yeux ensommeillés et, sur la gorge, une tache de repousse de barbe grise qui avait échappé au rasoir. Il portait une cravate comme le font les écoliers : par obligation. Chaque matin, il arrivait au bureau en sifflotant un refrain irritant de vieille chanson pop. Il cessait au milieu de la matinée, mais il était alors trop tard : Tibbet lui-même le sifflotait, incapable d'échapper à sa mélodie pernicieuse.

Rebus entendit Tibbet fredonner les premières mesures de *Wichita Linesman* et s'efforça de ne pas sourire. Il n'avait plus rien à faire ici. Il se leva et remit sa veste.

— Il faut que je sorte, annonça-t-il.

— Ah ?

— Joli train, constata Rebus en montrant la locomotive verte de la tête. Une de tes passions ?

— Un cadeau d'un de mes neveux, mentit Tibbet.

Rebus acquiesça, silencieusement impressionné. Le visage de Tibbet demeura impassible. Le jeune homme avait l'esprit vif et inspirait confiance : qualités utiles chez un enquêteur.

— Bon, à plus tard, dit Rebus.

— Si quelqu'un vous demande... ?

Il cherchait à en savoir un peu plus.

— Fais-moi confiance, ça n'arrivera pas.

Il adressa un clin d'œil à Tibbet et sortit du bureau.

Dans le couloir, l'inspecteur chef MacRae, des documents à la main, se rendait à une réunion.

— Où tu vas, John ?

— L'affaire de Knoxland, inspecteur. Bizarrement, il semblerait que je puisse être utile.

— À ton corps défendant, je n'en doute pas.

— Absolument.

— Très bien, vas-y, mais n'oublie pas : tu es chez nous, pas chez eux. S'il se passe quelque chose ici, on te récupère dans la minute qui suit.

— Essaie de me laisser en dehors, inspecteur, répondit Rebus, qui chercha les clés de sa voiture dans sa poche en gagnant la sortie.

Il était sur le parking quand son mobile sonna. C'était Shug Davidson.

— Tu as vu le journal d'aujourd'hui, John ?

— Je devrais être au courant de quelque chose ?

— Il faudrait peut-être que tu voies ce que Steve Holly écrit sur nous.

Le visage de Rebus se crispa.

— Je te rappelle, dit-il.

Cinq minutes plus tard, il se gara, se précipita chez un marchand de journaux. Il lut l'article dans sa voiture. Holly avait publié la photo mais l'avait accompagnée d'un exposé sur les techniques les plus pointues des faux demandeurs d'asile. Il faisait allusion aux terroristes qui étaient entrés en Grande-Bretagne en se faisant passer pour des réfugiés. Il y avait des anecdotes révélatrices de parasites et de charlatans, ainsi que des propos d'habitants de Knoxland. Le message était double : la Grande-Bretagne est une cible facile et nous ne pouvons pas laisser cette situation se perpétuer.

La photo, au milieu de tout cela, faisait simplement l'effet d'un élément de décor.

Rebus appela le mobile de Holly, mais obtint sa messagerie. Après une kyrielle de jurons judicieusement choisis, il raccrocha.

Il se rendit au service du logement de la municipalité, situé à Waterloo Place, où il avait rendez-vous avec une M^{me} Mackenzie. C'était une petite femme énergique d'une cinquantaine d'années. Shug Davidson lui avait faxé la demande officielle d'informations, mais cela ne suffisait pas.

— C'est un problème de protection de la vie privée, expliqua-t-elle à Rebus. Il y a toutes sortes de règles et de restrictions, par les temps qui courent.

Elle le précédait dans un vaste bureau paysager.

— Je ne crois pas que le défunt se plaindra, madame, surtout si nous arrêtons son meurtrier.

— Néanmoins...

Elle avait conduit Rebus dans une pièce vitrée minuscule qui, Rebus s'en aperçut rapidement, était son bureau.

— Moi qui croyais que les cloisons de Knoxland étaient fines.

Il tapota la vitre. Elle ôta les documents posés sur une chaise, lui fit signe de s'asseoir. Puis elle se glissa derrière sa table de travail, s'installa dans son fauteuil, chaussa des lunettes en demi-lune et feuilleta une liasse de documents.

Rebus estima que cette femme ne serait pas sensible au charme. C'était peut-être aussi bien car il n'avait jamais excellé dans ce domaine. Il décida de faire appel à son professionnalisme.

— Écoutez, madame Mackenzie, nous voulons tous les deux que notre travail soit fait convenablement.

Elle le dévisagea par-dessus ses lunettes.

— Mon travail, aujourd'hui, est une enquête sur un meurtre. Nous

ne pouvons pas commencer convenablement cette enquête sans savoir qui était la victime. L'analyse des empreintes digitales est arrivée ce matin, la victime était indubitablement votre locataire...

— Voyez-vous, inspecteur, c'est justement mon problème. Le malheureux qui est mort n'était pas un de mes locataires.

Rebus plissa le front.

— Je ne comprends pas.

Elle lui tendit une feuille de papier.

— Voici les informations concernant le locataire. Si j'ai bien compris, votre victime était indo-paki, ou quelque chose comme ça. Est-il vraisemblable que son nom soit Robert Baird ?

Rebus fixait le nom. Le numéro de l'appartement était exact... la tour était la bonne. Robert Baird était le locataire en titre.

— Il a dû déménager.

M^{me} Mackenzie secoua la tête.

— Nos archives sont à jour. Le dernier loyer a été payé la semaine dernière. M. Baird l'a réglé.

— Vous croyez qu'il sous-loue ?

Un large sourire éclaira le visage de M^{me} Mackenzie.

— Le contrat de location l'interdit formellement.

— Mais les gens le font ?

— Évidemment. J'ai donc décidé de jouer les détectives...

Elle parut satisfaite d'elle-même. Rebus, qui commençait à la trouver sympathique, se pencha.

— Expliquez-moi, dit-il.

— J'ai effectué des recherches dans d'autres cités. Plusieurs Robert Baird apparaissent sur les listes. Et il y a aussi d'autres Baird portant un prénom différent.

— Certains pourraient être authentiques, dit Rebus, jouant l'avocat du diable.

— Et d'autres pas.

— Vous croyez que ce Baird a demandé des logements sociaux sur une grande échelle ?

Elle haussa les épaules.

— Il n'y a qu'une façon de s'en assurer...

La première adresse était une tour de Dumbiedykes, près de l'ancien poste de police de Rebus. La femme qui ouvrit la porte paraissait africaine. De jeunes enfants couraient derrière elle.

— Nous cherchons M. Baird, dit Mackenzie.

La femme secoua simplement la tête. Mackenzie répéta le nom.

— L'homme à qui vous payez le loyer, ajouta Rebus.

La femme continua de secouer la tête, leur ferma lentement mais énergiquement la porte au nez.

— Je crois que nous avançons, déclara Mackenzie. Venez.

Hors de la voiture, elle était sèche et professionnelle mais, sur le siège du passager, elle se détendit, interrogea Rebus sur son travail, lui demanda où il habitait, s'il était marié.

— Séparé, répondit-il. Depuis longtemps. Et vous ?

Elle leva la main afin qu'il puisse voir son alliance.

— Il arrive que les femmes en portent une simplement pour éviter qu'on les aborde, dit-il.

Elle eut un bref rire ironique.

— Et dire que je me croyais méfiante.

— Déformation professionnelle, je suppose.

Elle soupira.

— Mon travail serait beaucoup plus facile sans eux.

— Les immigrants ?

Elle acquiesça.

— Je les regarde dans les yeux, parfois, et je vois ce qu'ils ont subi avant d'arriver ici.

Elle resta un instant sans parler, puis ajouta :

— Et tout ce que je peux leur proposer, ce sont des endroits comme Knoxland.

— C'est mieux que rien, dit Rebus.

— Je l'espère...

Leur arrêt suivant fut un immeuble de Leith. Les ascenseurs étaient en panne et il leur fallut gravir quatre étages, Mackenzie en tête, avec ses chaussures bruyantes. Rebus s'accorda le temps de reprendre son souffle puis lui indiqua, d'un signe de tête, qu'elle pouvait frapper. Un homme ouvrit. Il était trapu et pas rasé, portait un gilet blanc et un pantalon de survêtement. Il passa les doigts dans son abondante

chevelure brune.

— Putain, qui vous êtes ? demanda-t-il avec un fort accent.

— Vous avez un sacré professeur de diction, dit Rebus d'une voix aussi dure que celle de l'homme.

Ce dernier, qui n'avait pas compris, le dévisagea.

Mackenzie se tourna vers Rebus.

— Slave, peut-être ? Européen de l'Est ?

Elle reporta son attention sur l'homme, demanda :

— D'où venez-vous ?

— Merde, répondit l'homme.

C'était presque sans méchanceté ; il mettait les mots à l'épreuve afin d'évaluer leur effet ou parce qu'ils avaient marché par le passé.

— Robert Baird, demanda Rebus. Vous le connaissez ?

L'homme plissa les paupières et Rebus répéta le nom.

— Vous lui donnez de l'argent ?

Il frotta le pouce contre l'index dans l'espoir que l'homme comprendrait. Mais il s'énerva.

— Barrez-vous, tout de suite !

— Nous ne vous demandons pas d'argent, tenta d'expliquer Rebus. Nous voulons voir Robert Baird. Il habite ici.

Rebus montra l'intérieur de l'appartement.

— Propriétaire, hasarda Mackenzie, en vain.

Le visage de l'homme se crispait. La sueur commençait à faire briller son front.

— Pas de problème, dit Rebus, les mains levées, paumes vers son interlocuteur... dans l'espoir que ce geste lui serait intelligible. Il vit soudain une autre silhouette, dans l'ombre, à l'extrémité du couloir.

— Vous parlez anglais ? cria-t-il.

L'homme tourna la tête, aboya quelques mots gutturaux. Mais la silhouette continua d'avancer et Rebus constata que c'était un adolescent.

— Tu parles anglais ? répéta-t-il.

— Un peu, reconnut le gamin.

Il était maigre et beau, portait une chemise bleue à manches courtes et un jean.

— Vous êtes des immigrants ? demanda Rebus.

— Notre pays ici, répondit le jeune homme, sur la défensive.

— Ne t'inquiète pas, mon garçon, nous n'appartenons pas à l'Immigration. Vous payez pour vivre ici, n'est-ce pas ?

— Oui, on paie.

— L'homme à qui vous donnez de l'argent, c'est lui que nous voudrions voir.

L'adolescent traduisit à l'intention de son père, qui dévisagea Rebus et secoua la tête.

— Explique à ton papa, dit Rebus à l'adolescent, qu'une visite de l'Immigration peut être organisée, s'il préfère parler à leurs agents.

La peur dilata les yeux de l'adolescent. La traduction, cette fois, prit plus longtemps. Le père dévisagea à nouveau Rebus, avec une sorte de résignation triste, comme s'il avait l'habitude d'être maltraité par l'autorité, mais avait espéré un peu de répit. Il marmonna quelque chose et l'adolescent s'éloigna dans le couloir. Il revint avec un morceau de papier plié.

— Il vient chercher l'argent. Si on a problème, on a ça...

Rebus déplia la feuille. Un numéro de mobile et un nom :

Gareth. Rebus les montra à Mackenzie.

— Gareth Baird est un des noms de la liste, dit-elle.

— Ils ne sont sûrement pas très nombreux à Édimbourg. C'est vraisemblablement le bon.

Rebus reprit le papier, se demanda quel effet produirait un coup de téléphone. Il s'aperçut que l'homme tentait de lui donner quelque chose : une poignée de billets.

— Est-ce qu'il essaie de nous acheter ? demanda Rebus à l'adolescent.

Le fils secoua la tête.

— Il ne comprend pas.

Il s'adressa à nouveau à son père. L'homme marmonna quelque chose, puis regarda Rebus dans les yeux et l'inspecteur pensa à ce que Mackenzie lui avait dit dans la voiture. C'était vrai : les yeux exprimaient la souffrance.

— Aujourd'hui, dit l'adolescent à Rebus. Argent... aujourd'hui.

Rebus plissa les paupières.

— Gareth vient chercher le loyer aujourd'hui ?

Le fils traduisit la question à son père, puis acquiesça.

— À quelle heure ? s'enquit Rebus.

Nouvelle conversation.

— Peut-être maintenant... bientôt, traduisit l'adolescent.

Rebus se tourna vers Mackenzie, reprit :

— Je peux demander une voiture qui vous raccompagnera à votre bureau.

— Vous allez l'attendre ?

— Exactement.

— S'il ne respecte pas les termes de son contrat de location, je devrais également être présente.

— L'attente risque d'être longue... Je vous tiendrai informée. L'autre solution consiste à passer le reste de la journée avec moi.

Il haussa les épaules afin qu'elle comprenne que c'était à elle de choisir.

— Vous me téléphonerez ? demanda-t-elle.

Il acquiesça.

— Pendant ce temps, vous pourriez vérifier d'autres adresses.

Elle trouva cela logique.

— Très bien, dit-elle.

Rebus sortit son mobile.

— Je vais demander une voiture de patrouille.

— Et si cela les fait fuir ?

— Vous avez raison... un taxi.

Il appela et elle s'en alla, laissant Rebus face au père et au fils.

— Je vais attendre Gareth, leur annonça-t-il.

Puis il fixa le couloir.

— Puis-je entrer ?

— Bien sûr, répondit l'adolescent.

Rebus pénétra dans l'appartement.

Il aurait eu besoin d'être décoré. Des torchons et des bandes de tissu bouchaient les interstices des fenêtres afin de minimiser les courants d'air. Mais il y avait des meubles et pas de désordre. Un élément du radiateur à gaz du salon était allumé.

— Café ? demanda le jeune homme.

— Volontiers, répondit Rebus.

Il montra le canapé, demandant l'autorisation de s'y asseoir. Le père hocha la tête et Rebus s'installa. Puis il se leva et regarda les photos posées sur la cheminée. Trois ou quatre générations d'une même famille. Rebus se tourna vers le père, sourit et hocha la tête. Le visage de l'homme s'adoucit un peu. Il n'y avait pas grand-chose d'autre, dans la pièce, qui pût retenir l'attention de Rebus : ni tableaux ni livres, ni télévision ni stéréo. Un petit transistor était posé par terre, près du fauteuil du père. Il était entouré d'adhésif, sans doute pour empêcher qu'il tombe en morceaux. Rebus ne vit pas de cendrier et laissa donc ses cigarettes dans sa poche. Quand l'adolescent revint de la cuisine, Rebus prit la tasse minuscule qu'il lui tendit. On ne lui proposa pas de lait. Le liquide était épais, noir et, quand il en but une gorgée, il ne put décider si l'effet stimulant qu'il éprouva était dû à la caféine ou au sucre. Il hocha la tête afin d'indiquer à ses hôtes qu'il appréciait. Ils le fixaient comme une pièce de musée. Il décida de demander le nom de l'adolescent et quelques indications sur l'histoire de la famille. Mais son mobile sonna. Il marmonna des excuses en prenant l'appel.

C'était Siobhan.

— De grandes nouvelles à annoncer ? demanda-t-elle dans le téléphone.

Elle était dans une sorte de salle d'attente. Elle n'avait pas espéré pouvoir voir les médecins immédiatement, mais s'attendait à un bureau ou à une antichambre. Elle était en compagnie de patients, de jeunes enfants bruyants et de membres du personnel qui achetaient des en-cas aux distributeurs sans se préoccuper des gens venus de l'extérieur. Siobhan avait longuement examiné le contenu de ces machines. L'une d'elles proposait un assortiment limité de sandwiches... triangles de pain blanc fin agrémenté de laitue, de tomate, de jambon et de fromage. Les autres étaient plus populaires : chips et chocolat. Il y avait aussi un distributeur de boissons, mais une pancarte indiquait « Hors service ».

Quand l'attrait suscité par les machines se fut estompé, elle s'était intéressée à la lecture posée sur la table basse : magazines féminins anciens, aux pages tenant à peine, sauf aux endroits où des photos ou des offres publicitaires avaient été arrachées. Il y avait aussi quelques bandes dessinées pour enfants, mais elle les garda pour plus tard. Elle avait entrepris de mettre de l'ordre dans son téléphone, effaçant les textos indésirables et les appels reçus. Puis elle avait envoyé des messages à deux amis. Finalement, elle avait craqué et téléphoné à

Rebus.

— Faut pas se plaindre, répondit-il seulement. Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je traîne à l'hôpital. Et toi ?

— Je traîne à Leith.

— On pourrait croire que Gayfield ne nous plaît pas.

— Mais on sait que ce n'est pas vrai, hein ?

Elle sourit. Un gamin venait d'entrer, à peine assez âgé pour ouvrir la porte. Il se hissa sur la pointe des pieds pour glisser des pièces dans la machine mais, ensuite, il hésita. Il pressa le nez et les mains sur la vitre, fasciné par ce qui se trouvait derrière.

— On se retrouve toujours plus tard ? demanda Siobhan.

— Dans le cas contraire, je t'avertirai.

— Ne me dis pas que tu attends une meilleure proposition.

— On ne sait jamais. Tu as lu le torchon de Steve Holly, ce matin ?

— Je ne lis que les journaux pour adultes. A-t-il publié la photo ?

— Oui... et il s'en est pris aux demandeurs d'asile.

— Merde.

— Si un autre pauvre type se retrouve au frigo, on saura qui en est responsable.

La porte de la salle d'attente s'ouvrit à nouveau. Siobhan crut que c'était la mère de l'enfant, mais c'était la femme de la réception. Elle fit signe à Siobhan de la suivre.

— John, il faudra qu'on poursuive la conversation plus tard.

— C'est toi qui as appelé, tu te souviens ?

— Désolée, mais on a besoin de moi.

— Et, tout d'un coup, tu n'as plus besoin de moi ? Sympa, Siobhan.

— On se verra cet après-midi...

Mais Rebus avait raccroché. Siobhan suivit la réceptionniste dans un couloir, puis dans un autre, la femme marchant d'un pas vif qui empêchait toute conversation. Finalement, elle montra une porte. Siobhan remercia d'un signe de tête, frappa et entra.

C'était une sorte de bureau : étagères, table de travail, ordinateur. Un médecin en blouse blanche, assis sur l'unique fauteuil, tournait sur lui-même. L'autre, appuyé contre la table, levait les bras au-dessus de la tête. Ils étaient séduisants et le savaient.

— Je suis le sergent Clarke, dit Siobhan en serrant la main du premier.

— Alf McAteer, répondit-il, en caressant ses doigts du bout des siens.

Il se tourna vers son collègue, qui se levait.

— Ce n'est pas un effet de l'âge ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— De trouver les femmes de la police ravissantes.

L'autre souriait. Il serra la main de Siobhan.

— Je m'appelle Alexis Cater. Ne craignez rien, son Viagra a pratiquement cessé de faire effet.

— Ah bon ? s'écria McAteer sur un ton horrifié. Vite, une nouvelle ordonnance.

— Écoutez, dit Cater à Siobhan, si c'est à propos des images pédophiles de l'ordinateur d'Alf...

Siobhan resta de marbre. Il inclina le visage vers le sien.

— Blague, fit-il.

— On pourrait, répondit-elle, vous emmener tous les deux au poste... saisir tous vos ordinateurs et vos logiciels... ça prendrait peut-être quelques jours, évidemment.

Elle resta un instant silencieuse, puis reprit :

— À propos, non seulement la police est plus avenante, mais on nous greffe aussi le sens de l'humour le jour où nous prenons nos fonctions...

Ils la dévisagèrent, épaulement contre épaulement, appuyés contre la table.

— On nous a dénoncés, dit Cater à son ami.

— Absolument, approuva McAteer.

Ils étaient grands et minces, avaient les épaules larges. École privée et rugby, supposa Siobhan. Sports d'hiver, aussi, à en juger par leur bronzage. McAteer avait le teint mat, des sourcils épais qui se rejoignaient presque au-dessus du nez, une chevelure noire en bataille et une barbe de deux jours. Cater était blond comme son père, mais elle eut l'impression qu'il se teignait les cheveux. Un début de calvitie apparaissait. Les mêmes yeux verts que son père, également, mais il n'y avait, pour le reste, que peu de ressemblance. Le charme tranquille de Gordon Cater était remplacé par un trait de caractère beaucoup moins séduisant : la conviction absolue qu'Alexis compterait toujours au nombre des gagnants de la vie, pas en raison de ce qu'il était ou de

ses qualités éventuelles, mais à cause de son ascendance.

McAteer se tourna vers son ami.

— Ce doit être les bandes vidéo des bonnes philippines...

Cater donna une claque sur l'épaule de McAteer sans quitter Siobhan des yeux.

— Nous sommes effectivement curieux, dit-il.

— Parle pour toi, mon joli, dit McAteer d'une voix efféminée.

Siobhan comprit à cet instant comment fonctionnait leur relation : McAteer l'entretenait sans cesse, presque comme le fou des rois d'autrefois ; il avait besoin de l'approbation de Cater. Parce que Cater avait le pouvoir : tout le monde avait envie d'être son ami. Il attirait tout ce que McAteer convoitait : les invitations et les femmes. Comme pour confirmer cette hypothèse, Cater adressa un regard à son ami et McAteer fit comme s'il tirait une fermeture à glissière sur sa bouche.

— Que pouvons-nous faire pour vous ? demanda Cater avec une politesse presque exagérée. Nous n'avons en réalité que quelques minutes entre deux patients...

Ce fut une nouvelle manifestation d'intelligence. Il renforçait sa légitimité... je suis le fils d'une vedette mais ici, dans le cadre de mon travail, j'aide les gens, je sauve des vies. Je suis indispensable et vous ne pouvez rien y changer...

— Mag Lennox, dit Siobhan.

— Nous sommes dans le noir, répondit Cater.

Il cessa de la regarder dans les yeux, croisa les chevilles.

— Non, déclara Siobhan. Vous avez volé son squelette à la faculté de médecine.

— Ah bon ?

— Et il a réapparu... enterré dans Fleshmarket Close.

— J'ai lu un article à ce propos, dit Cater en hochant presque imperceptiblement la tête. Une découverte horrible, n'est-ce pas ? Il me semble que l'article envisageait un lien avec l'invocation du démon.

— Des tas de démons dans cette ville, hein, Lex ? dit McAteer.

Cater ne tint pas compte de lui.

— Donc vous croyez que nous avons volé un squelette à la faculté de médecine et que nous l'avons enterré dans une cave ?

Il demeura un instant silencieux, reprit :

— La police a-t-elle été avertie à l'époque ?... Mais je ne me rappelle pas avoir lu un article sur ce sujet. L'université aurait sûrement alerté les autorités compétentes !

McAteer acquiesça.

— Vous savez qu'elle ne l'a pas fait, dit tranquillement Siobhan. Elle ne s'était pas remise de vous avoir laissés sortir du laboratoire de médecine légale avec des morceaux de cadavre.

— C'est une allégation grave.

Cater sourit puis demanda :

— Faudrait-il que mon avocat soit présent ?

— J'ai simplement besoin de savoir ce que vous avez fait du squelette.

Il la fixa d'un regard qui avait sûrement démonté de nombreuses jeunes femmes. Siobhan ne battit même pas des paupières. Il renifla et prit une profonde inspiration.

— Dans quelle mesure enterrer une pièce de musée sous un pub est-il un crime grave ?

Il lui adressa un nouveau sourire, la tête inclinée, demanda :

— Ne devriez-vous pas poursuivre plutôt les trafiquants de drogue et les violeurs ?

Le souvenir de Donny Cruikshank lui traversa l'esprit, la cicatrice de son visage ne pouvant en aucun cas être le salaire de son crime...

— Vous ne risquez rien, dit-elle finalement. Ce que vous me direz restera entre nous.

— Comme les confidences sur l'oreiller ? ne put s'empêcher de lâcher McAteer.

Un nouveau regard de Cater coupa net son rire.

— Cela signifierait qu'on vous rendrait service, sergent Clarke. Un service qu'il faudrait peut-être rembourser.

McAteer sourit, mais garda le silence.

— Ça dépend, répondit Siobhan.

Cater se pencha légèrement vers elle.

— Venez boire un verre avec moi ce soir et je vous raconterai.

— Racontez-moi maintenant.

Il secoua la tête sans cesser de la regarder dans les yeux.

— Ce soir.

McAteer parut déçu : une sortie prévue venait vraisemblablement de passer à la poubelle.

— Pas question, dit Siobhan.

Cater jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il faut que nous retournions dans notre service...

Il tendit la main, reprit :

— Faire votre connaissance a été intéressant. Je parie que nous aurions eu des tas de choses à nous dire...

Comme elle ne céda pas, refusa de lui serrer la main, il leva un sourcil. C'était une des mimiques préférées de son père, qu'elle avait vue dans une demi-douzaine de films. Légèrement décontenancé et vexé...

— Un seul verre, dit-elle.

— Et deux pailles.

La conscience de son pouvoir reprenait le dessus : elle n'était pas parvenue à refuser. Une victoire de plus.

— L'Opal à vingt heures ? proposa-t-il.

Elle secoua la tête.

— L'Oxford à dix-neuf heures trente.

— Je ne... C'est un nouveau ?

— Exactement l'inverse. Regardez dans l'annuaire.

Elle ouvrit la porte pour s'en aller, mais s'immobilisa comme si une idée venait de lui traverser l'esprit.

— Et laissez votre bouffon dans sa boîte.

Elle montra McAteer de la tête.

Alexis Cater riait quand elle sortit.

Le nommé Gareth riait dans son téléphone mobile quand la porte s'ouvrit. Il portait une bague en or à chaque doigt, des chaînes au cou et aux poignets. Il n'était pas grand, mais il était large. Rebus eut l'impression que c'était essentiellement de la graisse. Sa bedaine cachait la boucle de sa ceinture. Il se déplumait gravement et portait longs les cheveux restants, qui tombaient sur l'arrière de son col et même plus bas. Il avait un trench-coat en cuir noir, un T-shirt noir, un jean trop large et des chaussures de sport éraflées. Il tendait déjà sa main libre en direction de l'argent, ne s'attendait pas à ce qu'une autre main la saisisse et le tire à l'intérieur de l'appartement. Il lâcha son téléphone, jura et prit finalement conscience de la présence de Rebus.

— Qui vous êtes ?

— Bonjour, Gary. Désolé d'avoir été un peu brusque... trois tasses de café me font parfois cet effet.

Gareth retrouva son assurance, décida de ne pas se laisser faire. Il se pencha pour ramasser son téléphone, mais Rebus posa un pied dessus, secoua la tête.

— Plus tard, dit-il.

Puis il projeta l'appareil dans le couloir et claqua la porte.

— Putain, qu'est-ce qui se passe ici ?

— On bavarde, voilà ce qui se passe.

— Pour moi, vous avez l'air d'un cogne.

— Tu es très observateur.

Rebus montra le couloir et posa une main sur le dos du jeune homme afin de l'encourager à gagner le salon. En passant devant le père et le fils, dans l'encadrement de la porte de la cuisine, Rebus interrogea le fils du regard et obtint un hochement de tête, confirmation de l'identité de l'individu.

— Assieds-toi, ordonna Rebus.

Gareth s'installa sur le bras du canapé. Rebus se planta devant lui.

— C'est ton appartement ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Mais ce n'est pas ton nom qui figure sur le contrat de location.

— Ah bon ?

Gareth tripota les chaînes qu'il portait au poignet gauche. Rebus se pencha sur lui, le visage à quelques centimètres du sien.

— Est-ce que ton nom de famille est vraiment Baird ?

— Ouais.

Son ton mit Rebus au défi de le traiter de menteur. Puis :

— Qu'est-ce que ça a de drôle ?

— Une simple petite ruse, Gareth. Tu vois, je ne connaissais pas ton nom de famille.

Rebus se tut, se redressa, reprit :

— Mais je le connais maintenant. Qui est Robert ? Ton frère ? Ton père ?

— De qui on parle ?

Rebus sourit à nouveau.

— Il est un peu tard pour ça, Gareth.

Gareth parut d'accord. Il braqua l'index sur la cuisine.

— Ils nous ont balancés ? C'est ça ?

Rebus secoua la tête, attendit d'avoir toute l'attention de Gareth.

— Non, Gareth, dit-il. Un mort l'a fait...

Puis il laissa le jeune homme mijoter gentiment pendant quelques minutes, comme une soupe réchauffée. Rebus regarda ostensiblement les messages de son mobile. Il ouvrit un paquet de cigarettes neuf, en glissa une entre ses lèvres sans l'allumer.

— Je peux en avoir une ? demanda Gareth.

— Absolument... dès que tu m'auras dit si Robert est ton frère ou ton père. Je suppose que c'est ton père, mais je peux me tromper. À propos, un nombre incalculable d'inculpations te pendent au nez. La sous-location n'est que le début. Robert déclare-t-il tous ces revenus illégaux ? Tu sais, quand le contrôleur des impôts a planté ses griffes dans tes fesses, il est pire qu'un tigre du Bengale. Crois-moi, j'ai vu le résultat. Et puis il y a l'extorsion de fonds sous la menace... c'est précisément la raison de ta présence ici.

— J'ai rien fait !

— Non ?

— Pas ce genre de truc... Je collecte, c'est tout.

Sa voix se faisait plaintive. Rebus supposa que Gareth était, à l'école, un gamin lent et lourd... pas de vrais amis, seulement des gens qui le toléraient à cause de sa masse, masse qu'il utilisait quand les circonstances l'exigeaient.

— Ce n'est pas toi qui m'intéresses, dit Rebus, rassurant. Pas quand j'aurai obtenu l'adresse de ton père... une adresse que je me procurerai de toute façon. Je cherche simplement à nous éviter, à toi et à moi, des désagréments...

Gareth leva la tête, s'interrogeant sur « toi et moi ». Rebus s'excusa d'un haussement d'épaules.

— Tu viendras avec moi au poste, tu vois. Je te placerai en détention jusqu'à ce que j'obtienne l'adresse... ensuite, on rendra visite...

— Il habite Porty, bredouilla Gareth, Portobello, en bord de mer, au sud-est de la ville.

— Et c'est ton père ?

Gareth acquiesça.

— Voilà, dit Rebus, ce n'était pas si dur. Maintenant debout...

— Pourquoi ?

— Parce qu'on va aller le voir.

Cela ne plut pas à Gareth, Rebus s'en aperçut, mais il ne résista pas après que l'inspecteur l'eut convaincu de se lever. Rebus serra la main de ses hôtes, les remercia pour le café. Le père tendit des billets à Gareth mais Rebus secoua la tête.

— Il n'y a plus de loyer à payer, dit-il au fils. N'est-ce pas, Gareth ?

Gareth eut un mouvement de la tête, mais garda le silence. Dehors, son mobile avait déjà disparu. Rebus se souvint de la lampe électrique...

— Quelqu'un l'a piqué, gémit Gareth.

— Il faudra que tu le signales, conseilla Rebus. Pour que l'assurance puisse te le rembourser.

Il vit l'expression du visage de Gareth, ajouta :

— À supposer qu'il n'était pas fauché.

Au rez-de-chaussée, une demi-douzaine de gamins que leurs parents avaient renoncé à envoyer à l'école entouraient la voiture de sport japonaise de Gareth.

— Combien vous a-t-il donné ? demanda Rebus.

— Deux livres.

— Ça lui garantit combien de temps ?

Ils le fixèrent simplement.

— C'est pas un parcmètre, répondit l'un d'entre eux. On donne pas de prunes.

Ses potes éclatèrent de rire.

Rebus hocha la tête et se tourna vers Gareth.

— On prend ma voiture, dit-il. Espérons que la tienne sera toujours là quand tu reviendras...

— Et si elle y est pas ?

— Retour chez les flics pour déposer une plainte qui te permettra de toucher l'assurance... À supposer que tu sois assuré.

— À supposer, répéta Gareth, résigné.

Portobello n'était pas loin. Ils prirent Seafield Road : pas trace de l'équipe de jour des prostituées. Gareth guida Rebus jusqu'à une rue latérale proche de la promenade.

— Il faut qu'on se gare ici et qu'on continue à pied, expliqua-t-il.

Ce fut donc ce qu'ils firent. La mer était couleur d'ardoise. Sur la plage, des chiens couraient après des bâtons. Rebus eut l'impression d'avoir remonté le temps : boutiques de chips et salles de jeux. Pendant des années, quand il était enfant, ses parents les avaient emmenés, son frère et lui, en vacances d'été dans une caravane, à St Andrews, ou dans un Bed & Breakfast bon marché de Blackpool.

— Tu as passé ton enfance ici ? demanda-t-il à Gareth.

— Dans un immeuble de Gorgie, voilà où j'ai passé mon enfance.

— Tu as réussi, lui dit Rebus.

Gareth se contenta de hausser les épaules, poussa une barrière.

— C'est ici.

Une allée conduisait à une maison de trois étages dont la façade comportait deux baies vitrées. Rebus la regarda pendant quelques instants. Toutes les fenêtres donnaient sur la plage.

— Nettement mieux que Gorgie, marmonna-t-il en suivant Gareth dans l'allée.

Le jeune homme ouvrit la porte et cria qu'il était de retour. L'entrée était courte et étroite, elle comportait des portes et un escalier. Gareth ne prit pas la peine de jeter un coup d'œil dans les pièces. Il s'engagea dans l'escalier, Rebus sur les talons.

Ils entrèrent dans le salon. Neuf mètres de long et une baie vitrée du plancher au plafond. Il était décoré et meublé avec goût, mais dans un style trop moderne : chrome, cuir et tableaux abstraits. La forme et la dimension de la pièce ne s'y prêtaient pas. Le lustre et les corniches demeuraient, donnaient une idée de ce qui aurait pu être. Il y avait, près de la fenêtre, un télescope en cuivre sur un trépied en bois.

— Qu'est-ce que tu ramènes ?

Un homme était assis à une table proche du télescope. Des lunettes étaient suspendues à son cou par une cordelette. Sa chevelure était argentée, bien coupée et son visage ridé, davantage par les intempéries que par l'âge.

— Monsieur Baird, je suis l'inspecteur Rebus...

— Qu'est-ce qu'il a fait, cette fois ?

Baird ferma le journal qu'il lisait et foudroya son fils du regard. Sa voix exprimait davantage la résignation que la colère. Rebus supposa que Gareth ne donnait pas entière satisfaction au sein de la petite entreprise familiale.

— Ce n'est pas à propos de Gareth, monsieur... mais de vous.

— De moi ?

Rebus fit le tour de la pièce.

— La qualité des logements sociaux s'est assurément beaucoup améliorée.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

La question s'adressait à Rebus, mais le regard de Baird demandait également une explication à son fils.

— Il m'attendait, papa, bredouilla Gareth. Il m'a obligé à laisser ma voiture là-bas.

— L'escroquerie est une affaire grave, monsieur Baird, dit Rebus. Ça me stupéfie toujours, mais les tribunaux la détestent apparemment davantage que le cambriolage ou l'agression. En fait, qui trompez-vous, au bout du compte ? Pas une personne, pas exactement... seulement une grosse masse anonyme qu'on appelle « la municipalité ».

Rebus secoua la tête, ajouta :

— Mais elle vous tombe tout de même dessus comme un orage de merde.

Baird s'était appuyé contre le dossier de sa chaise, les bras croisés sur la poitrine.

— Mais vous ne vous contentez pas d'une petite affaire... Vous sous-louez combien d'appartements ? Dix ? Vingt ? À mon avis, vous avez mis toute la famille dans le coup... il y a peut-être aussi quelques tantes et oncles décédés sur les documents administratifs.

— Vous venez m'arrêter ?

Rebus secoua la tête.

— Je suis prêt à sortir de votre vie sur la pointe des pieds dès que j'aurai obtenu ce que je suis venu chercher.

Baird parut soudain intéressé, vit en Rebus quelqu'un avec qui il pouvait négocier. Mais il n'en était pas entièrement convaincu.

— Gareth, il y a quelqu'un avec lui ?

Gareth secoua la tête.

— Il m'attendait dans l'appartement...

— Personne dehors ? Pas de chauffeur, rien ?

— On est venus avec sa voiture... seulement lui et moi.

Baird réfléchit.

— Bien, combien cela va-t-il me coûter ?

— La réponse à quelques questions. Un de vos locataires a été tué, l'autre jour.

— Je leur dis de ne pas se faire remarquer, protesta Baird, prêt à se défendre si on sous-entendait qu'il n'était pas un propriétaire attentionné.

Rebus, debout près de la baie vitrée, regardait la plage et la promenade. Un vieux couple passa, main dans la main. Il trouva révoltant qu'ils financent peut-être la magouille d'un requin tel que Baird. Ou peut-être leurs petits-enfants avaient-ils fait une demande de logement social et leur dossier était-il en attente.

— Le service public vous tient beaucoup à cœur, je n'en doute pas, dit Rebus. J'ai besoin de connaître le nom de la victime et de savoir d'où il vient.

Baird eut un ricanement ironique.

— Je ne leur demande pas d'où ils viennent... J'ai commis une fois cette erreur. J'ai récolté une migraine qui m'a servi de leçon. Ce qui m'intéresse, c'est qu'ils ont besoin d'un toit. Et si la municipalité ne veut pas les aider, ou ne peut pas... eh bien, je le fais.

— S'ils paient le prix.

— Un prix équitable.

— Oui, vous avez le cœur sur la main. Donc vous ne connaissez pas son nom.

— Il se faisait appeler Jim.

— Jim ? C'était son idée ou la vôtre ?

— La mienne.

— Comment êtes-vous entré en contact avec lui ?

— Les clients entrent en contact avec moi. Le bouche-à-oreille, pourrait-on dire. Ça n'arriverait pas si ce qu'ils obtiennent ne leur convenait pas.

— Ils obtiennent des logements sociaux... et ils vous paient au-dessus du prix pour en bénéficier.

Rebus attendit en vain que Baird ajoute quelque chose ; mais il comprit ce que lui disaient ses yeux : *ça vous a soulagé ?*

— Et vous ignorez quelle est sa nationalité ? D'où il vient ? Comment il est arrivé ici... ?

Baird secoua la tête.

— Gareth, va nous chercher une bière dans le frigo.

Gareth s'empressa d'obéir. Le pluriel, « nous », ne trompa pas Rebus... Il savait qu'on ne lui offrirait pas à boire.

— Comment communiquez-vous avec ces gens si vous ne parlez pas leur langue ?

— Il y a des moyens. Des signes, des mimiques...

Gareth revint avec une cannette qu'il donna à son père.

— Gareth a fait du français à l'école, je pensais que ça pourrait nous être utile.

Il laissa tomber la voix à la fin de la phrase et Rebus supposa qu'une fois de plus le fils ne s'était pas montré à la hauteur des espérances de son père.

— Mais Jim n'avait pas besoin de mimer, ajouta le jeune homme, qui tenait à participer à la conversation. Il parlait un peu anglais. Mais pas aussi bien que son amie...

Son père le foudroya du regard et Rebus prit position entre eux.

— Quelle amie ? demanda-t-il à Gareth.

— Une femme... à peu près du même âge que moi.

— Ils vivaient ensemble ?

— Jim vivait seul. J'ai l'impression que c'était simplement

quelqu'un qu'il connaissait.

— Une habitante de la cité ?

— Je suppose...

Mais Baird s'était levé.

— Bon, vous avez obtenu ce que vous vouliez.

— Vraiment ?

— D'accord, je vais m'exprimer autrement : vous n'obtiendrez rien de plus.

— Cette décision me revient, monsieur Baird.

Puis, au fils :

— Comment était-elle, Gareth ?

— Je m'en souviens pas.

— Quoi ? Même pas de la couleur de sa peau ? Tu te souviens apparemment de son âge.

— Beaucoup plus foncée que celle de Jim... c'est tout ce que je sais.

— Mais elle parlait anglais.

Gareth tenta de demander du regard l'aide de son père, mais Rebus s'interposa.

— Elle parlait anglais et c'était une amie de Jim, insista Rebus. Et elle habitait la cité... sois un peu plus précis.

— C'est tout.

Baird passa devant Rebus, posa un bras sur les épaules de son fils.

— Vous troublez ce petit, protesta-t-il. S'il se souvient de quelque chose, il vous avertira.

— Je n'en doute pas, dit Rebus.

— Et vous étiez sérieux quand vous avez dit que vous nous laisseriez tranquilles ?

— Parfaitement, monsieur Baird... Bien entendu, le service du logement ne sera peut-être pas de cet avis.

Baird grimaça.

— Inutile de me raccompagner, conclut Rebus.

Un vent fort balayait la promenade. Rebus ne parvint à allumer sa cigarette qu'à la quatrième tentative. Il resta un moment immobile, les yeux fixés sur les baies vitrées du salon, puis se souvint qu'il n'avait pas déjeuné. Il y avait de nombreux pubs dans la rue principale. Il

laissa sa voiture à l'endroit où elle se trouvait et gagna le plus proche à pied. Il appela M^{me} Mackenzie et la renseigna sur Baird, raccrocha à l'instant où il poussait la porte du pub. Il commanda un demi d'IPA ainsi qu'un sandwich au poulet et à la salade. On avait servi, plus tôt, de la soupe et du ragoût, et le fumet n'avait pas disparu. Un habitué demanda au barman de chercher la chaîne des courses de chevaux. Tandis qu'il manœuvrait la télécommande, sautant une douzaine de chaînes, il en passa une qui figea Rebus en pleine mastication.

— Revenez en arrière, ordonna-t-il, des miettes jaillissant de sa bouche.

— Sur laquelle ?

— Celle-là.

C'était une émission locale d'informations, la retransmission d'une manifestation qui se déroulait visiblement à Knoxland. Banderoles et affiches confectionnées à la hâte :

NÉGLIGÉS

NOUS NE POUVONS PAS VIVRE AINSI

NOUS AVONS AUSSI BESOIN D'AIDE

Les journalistes interviewaient le couple de l'appartement voisin de celui de la victime. Rebus saisit un mot et une phrase de temps en temps : *la municipalité a une part de responsabilité... on se sent laissés pour compte... une décharge... pas de consultation...* c'était presque comme si on leur avait fait répéter les phrases choc. Le journaliste se tourna vers un Indo-Pakistanaï bien habillé et portant des lunettes à monture métallique. Son nom apparut sur l'écran : Mohammad Dirwan. Il appartenait à une association appelée « Le Collectif des nouveaux citoyens de Glasgow ».

— Des tas de cinglés, là-bas, commenta le barman.

— Ils peuvent en fourrer autant qu'ils veulent à Knoxland, renchérit un habitué.

Rebus se tourna vers lui.

— Autant qu'ils veulent de quoi ?

L'homme haussa les épaules.

— Appelez-les comme vous voulez... des réfugiés ou des escrocs. De toute façon, je sais très bien qui paie pour eux, au bout du compte.

— Tu as bien raison, Marty, dit le barman qui se tourna ensuite vers Rebus et demanda : Vous en avez assez vu ?

— Plus qu'assez, répondit Rebus, qui sortit sans terminer son verre.

Knoxland n'était pas beaucoup plus calme quand Rebus y arriva. Penchés sur les écrans de leurs appareils numériques, les photographes de presse comparaient leurs clichés. Un journaliste de radio interviewait Ellen Wylie. Cul de Rat secouait la tête et traversait un terrain vague en direction de sa voiture.

— Qu'est-ce qui se passe, Charlie ? demanda-t-il.

— Ça éclaircirait un peu l'atmosphère si on les laissait faire, gronda Reynolds, qui claqua la portière de sa voiture sur le monde et prit un sachet de chips entamé.

Une échauffourée se déroulait près du Portakabin. Rebus reconnut des visages des images de télévision : les affiches donnaient des signes de fatigue. Des doigts étaient pointés dans la discussion qui opposait les habitants de la cité à Mohammad Dirwan. De près, Dirwan fit à Rebus l'effet d'être avocat : manteau noir en laine apparemment neuf, chaussures cirées, moustache argentée. Il agitait les mains, haussait le ton pour couvrir le bruit. Rebus regarda à travers le grillage de la fenêtre du Portakabin. Comme prévu, il n'y avait personne. Il regarda autour de lui, prit finalement le passage conduisant au côté opposé de la tour. Il se souvenait du petit bouquet de fleurs déposé sur les lieux du crime. Elles étaient éparpillées, piétinées. L'amie de Jim les avait peut-être posées...

Un Transit était garé sur une zone délimitée qui aurait normalement dû fournir des places de stationnement aux résidents. Il n'y avait personne à l'avant, mais Rebus donna quelques coups de poing énergiques sur les portières arrière. Les vitres étaient noircies, mais il savait qu'on pouvait le voir de l'intérieur. La porte s'ouvrit et il monta.

— Bienvenue dans la boîte, dit Shug Davidson, qui se rassit près du caméraman.

L'arrière de la camionnette était plein de matériel d'enregistrement et de surveillance. Quand des désordres se produisaient en ville, la police aimait en conserver une trace. Cela permettait d'identifier les auteurs de troubles et, en cas de besoin, d'étayer une inculpation.

Compte tenu de l'image de l'écran vidéo, Rebus eut l'impression que quelqu'un filmait depuis le deuxième ou le troisième étage. Il y avait de nombreux zooms avant et arrière, des gros plans flous devenant soudain nets.

— Il n'y a pas encore eu de violence, marmonna Shug Davidson.

Puis, à l'intention du technicien :

— Reviens un peu en arrière, Chris. Ici... arrête à cet endroit, s'il te plaît.

L'image fixe clignotait un peu et Chris tenta de la stabiliser.

— Qui t'inquiète, Shug ? demanda Rebus.

— Toujours aussi futé, hein, John...

Davidson montra une des silhouettes qui se tenaient à la limite de la manif. L'homme portait une parka vert olive, la capuche sur la tête. Seuls son menton et ses lèvres étaient visibles.

— Je crois qu'il était là il y a quelques mois... Une bande de Belfast a tenté de s'emparer du marché de la drogue.

— Vous les avez arrêtés, n'est-ce pas ?

— Ils sont presque tous en conditionnelle. Quelques-uns sont rentrés chez eux.

— Alors pourquoi est-il revenu ?

— Je ne sais pas au juste.

— Tu as essayé de lui poser la question ?

— Il a fichu le camp quand il a vu nos caméras.

— Son nom ?

— Il faudra que je fasse quelques recherches...

Il se frotta le front, demanda :

— Comment s'est passée ta journée jusqu'ici, John ?

Rebus lui parla de Robert Baird.

Davidson acquiesça.

— Bon boulot, dit-il sans parvenir à manifester le moindre enthousiasme.

— Je sais que ça ne nous fait pas avancer...

— Désolé, John, je suis seulement...

Davidson secoua lentement la tête, reprit :

— Il faut que quelqu'un parle. L'arme est forcément quelque part, il

y a du sang sur les vêtements du meurtrier. Quelqu'un sait.

— L'amie de Jim a peut-être des informations. On pourrait faire venir Gareth, voir s'il peut l'identifier.

— C'est une idée, fit Davidson. En attendant, on regarde Knox-land exploser...

Le film passait sur quatre écrans. Sur l'un d'eux, un groupe de jeunes se tenaient très loin derrière la foule. Ils avaient une écharpe sur la bouche, une capuche sur la tête. Ils repérèrent le caméraman, se retournèrent et lui montrèrent leur derrière. L'un d'entre eux ramassa une pierre et la lança, mais pas assez fort.

— Tu vois, dit Davidson, ce genre de chose pourrait allumer la mèche...

— Il y a eu des agressions ?

— Seulement verbales.

Il se pencha en arrière, s'étendit, reprit :

— On a terminé le porte-à-porte... Enfin, on en a terminé avec ceux qui ont accepté de parler.

Il resta quelques secondes sans rien dire, puis il ajouta :

— Enfin, avec ceux qui pouvaient parler. Cette cité, c'est la tour de Babel... une brigade d'interprètes serait un début.

Son estomac gronda et il tenta de couvrir le bruit en changeant de position sur sa chaise grinçante.

— L'heure d'une pause ? proposa Rebus.

Davidson secoua la tête.

— Qui est ce Dirwan ?

— C'est un avocat de Glasgow, qui travaille avec une partie des réfugiés des cités de là-bas.

— Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

— La publicité mise à part, il espère peut-être trouver de nouveaux clients. Il veut que le maire vienne visiter Knoxland en personne et organiser une réunion entre les politiciens et la communauté des immigrants. Il veut des tas de choses.

— Pour le moment, c'est une minorité d'une personne.

— Je sais.

— Tu serais heureux de le livrer aux lions.

Davidson le dévisagea.

— John, nous avons des hommes sur le terrain.

— Ça commençait vraiment à chauffer.

— Tu proposes de jouer les gardes du corps ?

Rebus haussa les épaules.

— Je ferai ce que tu me demanderas, Shug. C'est ton affaire...

Davidson se frotta une nouvelle fois le front.

— Désolé, John, désolé...

— Fais une pause, Shug. Prends au moins un peu l'air...

Rebus ouvrit la porte de derrière.

— Ah, John, un message pour toi. Les gars des stup's veulent récupérer leur lampe électrique. On m'a demandé de te dire que c'était urgent.

Rebus acquiesça, descendit et ferma la porte. Il prit la direction de l'appartement de Jim. La porte était ouverte. Pas trace de la lampe dans la cuisine, ni ailleurs. L'équipe de la police scientifique était passée, mais ne l'avait sûrement pas prise. Quand il sortit, Steve Holly quitta l'appartement voisin, son magnétophone contre l'oreille afin de s'assurer qu'il avait fonctionné correctement.

La mollesse, c'est le problème de notre pays...

— Je présume que vous êtes d'accord, dit Rebus, qui fit sursauter le journaliste.

Holly arrêta la bande et mit l'appareil dans sa poche.

— L'objectivité journalistique, Rebus... donner les deux aspects d'une controverse.

— Donc, vous avez vu quelques-uns des malheureux qu'on a jetés dans cette fosse aux lions ?

Holly acquiesça. Il regardait par-dessus le mur, se demandant s'il se passait quelque chose au niveau du sol.

— Je suis même parvenu à trouver des Knoxers que tous ces nouveaux arrivants ne gênent pas... je parie que ça vous étonne... En tout cas, moi, ça me surprend.

Il alluma une cigarette, en offrit une à Rebus.

— Je viens d'en finir une, mentit Rebus en secouant la tête.

— La photo que nous avons publiée a donné des résultats ?

— Il est possible que personne ne l'ait vue, compte tenu de la façon dont elle était placée... Ils étaient trop occupés à lire ce que vous écriviez sur la fraude fiscale, les allocations et les priorités en matière

de logement.

— Tout cela est vrai, protesta Holly. Je n'ai pas dit que ça arrive ici, mais ça se produit ailleurs.

— Si vous étiez un peu plus bas, votre tête pourrait servir de tee et j'y poserais une balle de golf.

— Jolie réplique, fit Holly avec un sourire. Je l'utiliserai peut-être...

Son mobile sonna et il décrocha, tourna le dos à Rebus, s'éloigna comme si l'inspecteur n'existait plus.

C'était, supposait Rebus, ainsi que fonctionnaient les gens tels que Holly. Ils vivaient l'instant, leur pouvoir de concentration ne dépassant pas l'article en cours. Quand il était écrit, ce n'était plus une information et il fallait que quelque chose d'autre emplisse le vide. Il était difficile de ne pas comparer cela à la façon dont certains de ses collègues travaillaient : affaires chassées de l'esprit, remplacées par d'autres dans l'espoir qu'elles recèleraient quelque chose d'amusant ou d'intéressant. Il savait qu'il y avait aussi de bons journalistes : tous n'étaient pas comme Steve Holly. Il y en avait qui ne le supportaient pas.

Rebus suivit Holly dehors, dans l'orage qui s'atténuait. Moins d'une douzaine d'acharnés discutaient encore de leurs doléances avec l'avocat, à qui quelques immigrants étaient venus se joindre. Cela constituait un spectacle nouveau et les appareils photos avaient repris du service, quelques immigrants cachant leur visage derrière leur main. Rebus entendit du bruit derrière lui, quelqu'un cria :

— Vas-y, Howie !

Il se retourna et vit un jeune homme se diriger énergiquement vers la foule, ses camarades l'encourageant de loin. Son visage était couvert, ses mains enfoncées dans la poche ventrale de sa veste. Il accéléra le pas au moment de passer près de Rebus. Ce dernier entendit son souffle rauque, sentit presque l'adrénaline dont son sang était chargé.

Il saisit un bras et le tira vers l'arrière. Le jeune pivota et ses mains sortirent de la poche. Quelque chose tomba sur le sol : une petite pierre. Le jeune poussa un cri de douleur quand Rebus lui leva le bras, le força à s'agenouiller. La foule s'était tournée vers eux, les appareils photo crépitaient mais Rebus regardait la bande, s'assurant qu'elle n'était pas sur le point d'attaquer. Au contraire, elle s'en allait, les jeunes n'ayant aucune intention de secourir leur camarade. Un homme monta dans une vieille BMW. Un homme en parka vert olive.

Le jeune captif jurait quand il ne gémissait pas de douleur. Rebus

prit conscience de la présence d'agents en tenue, l'un d'eux menottant le jeune homme. Quand Rebus se redressa, il se trouva face à face avec Ellen Wylie.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle.

— Il y avait une pierre dans sa poche... Il était sur le point d'agresser Dirwan.

— C'est pas vrai, cracha le jeune. C'est un coup monté !

La capuche avait été rabattue, l'écharpe ôtée. Rebus vit un crâne rasé, un visage couvert d'acné. Une incisive manquait, la bouche était ouverte sous l'effet de l'incrédulité face à la tournure prise par les événements. Rebus s'accroupit et ramassa la pierre.

— Encore chaude, dit-il.

— Conduisez-le au poste, dit Wylie aux agents.

Puis elle se tourna vers le jeune :

— Un objet tranchant, dans tes poches, avant qu'on te fouille ?

— Je vous dirai rien.

— Emmenez-le dans une voiture, les gars.

Le jeune fut emmené, les appareils photo le suivant tandis qu'il recommençait à protester. Rebus s'aperçut que l'avocat se tenait devant lui.

— Vous m'avez sauvé la vie, monsieur !

Il saisit la main de Rebus entre les siennes.

— Je n'irais pas jusque-là...

Mais Dirwan s'était tourné vers la foule.

— Vous voyez ? Vous voyez comme la haine se transmet de père en fils ? C'est comme un poison lent qui pollue le sol qui devrait nous nourrir !

Il tenta de donner l'accolade à Rebus, mais fut confronté à une résistance. Cela ne parut pas le troubler.

— Vous êtes policier, oui ?

— Inspecteur, admit Rebus.

— Il s'appelle Rebus ! cria une voix.

Rebus fixa le visage railleur de Steve Holly.

— Monsieur Rebus, je suis votre débiteur jusqu'à ce que nous périssions. Nous sommes tous vos débiteurs.

Dirwan faisait allusion aux immigrants qui se tenaient à proximité

et n'avaient apparemment pas vu ce qui s'était passé. Puis Shug Davidson apparut, ébahi par le spectacle qui s'offrait à lui et accompagné de Cul de Rat, qui ricanait.

— En vedette, comme d'habitude, John, dit Reynolds.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda Davidson.

— Un gamin était sur le point d'assommer M^e Dirwan, marmonna Rebus, et je l'en ai empêché.

Il haussa les épaules, comme pour dire qu'il regrettait, maintenant. Un des agents qui avaient emmené le jeune homme revint.

— Vous devriez jeter un coup d'œil là-dessus, dit-il à Davidson.

Il leva un sac en plastique transparent. Lequel contenait un objet pointu.

Un couteau de cuisine de quinze centimètres.

Rebus tenait compagnie à son nouveau meilleur ami.

Ils étaient au poste de police de Torphichen Place. Shug Davidson et Ellen Wylie entendaient le jeune dans une salle d'interrogatoire. Le couteau avait été transmis au laboratoire de police scientifique de Howdenhall. Rebus tentait d'envoyer un texto à Siobhan afin de l'informer qu'il leur faudrait reculer leur rendez-vous. Il suggérait dix-huit heures.

Après avoir témoigné, Mohammad Dirwan sirotait du thé noir et sucré à un bureau, les yeux rivés sur Rebus.

— Je n'ai pas réussi à maîtriser les complexités de ces nouvelles technologies, déclara-t-il.

— Moi non plus, reconnut Rebus.

— Pourtant elles sont devenues indispensables à notre mode de vie.

— Je suppose.

— Vous parlez peu, inspecteur. Ou bien je vous impressionne.

— Je suis simplement obligé de reporter un rendez-vous, maître.

— S'il vous plaît..., dit l'avocat en levant une main, je vous ai demandé de m'appeler Mo.

Il sourit, dévoilant des dents immaculées, reprit :

— On me rappelle sans cesse que c'est un prénom féminin... Les gens l'associent à un personnage d'*EastEnders*. Vous le connaissez ?

Rebus secoua la tête.

— Je réponds : vous vous souvenez de Mo Johnston, le

footballeur ? Il a joué chez les Rangers *et* au Celtic, est devenu deux fois héros et méchant... ce que le meilleur avocat lui-même ne peut espérer accomplir.

Rebus se força à sourire. Les Rangers et le Celtic, les équipes catholique et protestante. Une idée lui traversa l'esprit.

— Dites-moi, maître Dirwan...

Regard furieux de la part de l'avocat.

— Mo..., dites-moi, vous êtes en contact avec les demandeurs d'asile de Glasgow, exact ?

— Tout à fait.

— Un des manifestants d'aujourd'hui... nous pensons qu'il vient de Belfast.

— Cela ne m'étonnerait pas. La même chose se produit dans les cités de Glasgow. C'est le prolongement des troubles d'Irlande du Nord.

— Comment cela ?

— Les immigrants ont commencé à s'installer dans des endroits tels que Belfast... ils y voient des opportunités. Cela ne plaît guère à ceux qui sont impliqués dans le conflit religieux. Pour eux, tout passe par le catholicisme et le protestantisme... peut-être ont-ils peur des religions nouvelles qui arrivent. Il y a eu des agressions physiques. Je qualifierai d'instinct fondamental cette nécessité de rabaisser ce que nous ne comprenons pas.

Il leva un doigt, ajouta :

— Cela ne signifie pas que j'approuve.

— Mais qu'est-ce qui attire ces habitants de Belfast en Écosse ?

— Peut-être cherchent-ils à rallier des Écossais mécontents à leur cause, répondit-il en haussant les épaules. Il y a des gens pour qui le désordre est une fin en soi.

— Je présume.

Rebus l'avait vu de ses propres yeux : la nécessité de fomentier des troubles, de jeter de l'huile sur le feu ; dans le simple but d'éprouver une sensation de pouvoir.

L'avocat finit son thé.

— Croyez-vous que cet adolescent soit le meurtrier ?

— Possible.

— Tout le monde a apparemment un couteau, dans notre pays. Savez-vous que Glasgow est la ville la plus dangereuse d'Europe ?

— Il paraît.

— Coups de poignard... encore des coups de poignard, fit Dirwan en secouant la tête. Pourtant les gens cherchent toujours à venir en Écosse.

— Les immigrants, vous voulez dire ?

— Votre Premier ministre dit que le déclin de la population l'inquiète. Il a raison sur ce point. Nous avons besoin de jeunes pour occuper les emplois, sinon comment pourrions-nous subvenir aux besoins d'une population vieillissante ? Nous avons aussi besoin de gens qualifiés. Mais, dans le même temps, le gouvernement rend l'immigration très difficile... et en ce qui concerne les demandeurs d'asile...

Il secoua une nouvelle fois la tête, lentement cette fois, comme incrédule.

— Vous connaissez Whitemire ?

— Le centre de rétention ?

— Un endroit affreux, inspecteur. Je n'y suis pas le bienvenu. Vous comprenez peut-être pourquoi.

— Vous avez des clients à Whitemire ?

— Plusieurs, qui font appel de la décision prise à leur rencontre. C'était une prison, vous savez, et on y interne maintenant des familles, des individus totalement terrifiés... des gens qui savent que le retour dans leur pays équivaut à une sentence de mort.

— Et on les place à Whitemire parce que, si on ne le faisait pas, ils ne tiendraient pas compte du jugement et prendraient la fuite ?

Dirwan dévisagea Rebus et eut un sourire sans joie.

— Bien entendu, vous appartenez à l'appareil d'État.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? se rebiffa Rebus.

— Pardonnez mon cynisme... mais vous croyez effectivement, n'est-ce pas, qu'il faudrait simplement renvoyer tous ces sales Noirs chez eux ? Que l'Écosse serait l'Utopie sans les Pakis, les Manouches et les Bamboulas ?

— Dieu tout-puissant...

— Peut-être avez-vous des amis arabes ou africains, inspecteur. Des Indiens avec qui vous prenez un verre ? Ou bien ce ne sont que des visages derrière la caisse du marchand de journaux de votre quartier... ?

— Je ne rentrerai pas là-dedans, dit Rebus en lançant un gobelet

vide dans la poubelle.

— C'est un sujet sensible, assurément... pourtant je dois l'affronter quotidiennement. Je crois que l'Écosse a été complaisante pendant de nombreuses années : le racisme ne nous intéresse pas, nous sommes trop préoccupés par la bigoterie ! Mais ce n'est hélas pas le cas.

— Je ne suis pas raciste.

— Je me contentais d'exposer une situation. Il ne faut pas que cela vous contrarie.

— Je ne suis pas contrarié.

— Excusez-moi... j'ai du mal à m'arrêter, fit Dirwan en haussant les épaules. C'est une déformation professionnelle.

Il promena un regard circulaire sur la pièce, comme en quête d'un nouveau sujet de conversation, demanda :

— Croyez-vous que le meurtrier sera arrêté ?

— On fera tout notre possible.

— Très bien, je suis sûr que vous êtes tous dévoués et professionnels.

Rebus pensa à Reynolds, mais garda le silence.

— Et vous savez que si je peux faire quelque chose, personnellement, pour vous aider...

Rebus acquiesça, puis réfléchit pendant quelques instants.

— En réalité...

— Oui ?

— Il semblerait que la victime avait une amie... enfin, qu'il connaissait une jeune femme. Il serait utile de pouvoir l'identifier.

— Elle habite Knoxland ?

— Peut-être. Elle a la peau plus foncée que la victime ; elle parle mieux anglais que lui.

— C'est tout ce que vous savez ?

— C'est tout ce que je sais, confirma Rebus.

— Je peux me renseigner... les nouveaux venus auront peut-être moins peur de me parler.

Il marqua une pause, reprit :

— Et merci d'avoir demandé mon assistance.

Son regard s'était fait chaleureux.

— Soyez assuré que je ferai mon possible.

Les deux hommes se retournèrent quand Reynolds entra d'un pas lourd dans la pièce, mangeant un biscuit qui avait laissé une traînée de miettes sur sa chemise et sa cravate.

— On l'inculpe, annonça-t-il, laissant ensuite planer un silence lourd de sens. Mais pas de meurtre. D'après le labo, ce n'était pas son couteau.

— Ça n'a pas traîné, commenta Rebus.

— Selon le rapport d'autopsie, le tranchant de la lame était strié, pas lisse. Le sang sera tout de même analysé, mais ce n'est pas prometteur.

Reynolds jeta un coup d'œil dans la direction de Dirwan, ajouta :

— On pourra peut-être le coincer pour tentative d'agression et port d'arme cachée.

— Ainsi va la justice, soupira l'avocat.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Qu'on lui coupe les mains ?

— Cette remarque s'adressait-elle à moi ? demanda l'avocat, qui s'était levé. Il est difficile de le déterminer, puisque vous refusez de me regarder.

— Maintenant, je vous regarde, répliqua Reynolds.

— Et que voyez-vous ?

Rebus intervint :

— Ce que le constable Reynolds voit ou ne voit pas ne joue aucun rôle.

— Je le lui dirai s'il le veut, insista Reynolds dans un déluge de miettes.

Rebus, cependant, l'entraînait vers la porte.

— Merci, Reynolds.

Il fit tout ce qu'il put, hormis le pousser dans le couloir. Reynolds adressa un dernier regard à l'avocat, puis sortit.

— Dites-moi, demanda Rebus, vous arrive-t-il de vous faire des amis ou bien vous faites-vous seulement des ennemis ?

— Je juge les gens selon mes critères.

— Et il vous suffit de deux secondes pour vous faire une opinion ?

Dirwan réfléchit.

— En réalité, oui, parfois.

— Donc, vous vous êtes fait une opinion sur moi ?

Rebus croisa les bras.

— Non, inspecteur... il est difficile de vous classer.

— Mais tous les flics sont racistes ?

— Nous sommes tous racistes, inspecteur..., moi aussi. Ce qui compte, c'est la façon dont nous abordons cette triste réalité.

Le téléphone du bureau de Wylie sonna. Rebus décrocha.

— CID, inspecteur Rebus à l'appareil.

— Ah, bonjour...

Une voix féminine hésitante.

— Enquêtez-vous sur le meurtre ? Celui du demandeur d'asile de la cité ?

— C'est exact.

— Dans le journal, ce matin...

— La photo.

Rebus s'assit, prit un stylo et du papier.

— Je crois que je sais qui c'est... Enfin, je sais qui c'est.

La voix était si tendue que Rebus craignit que la femme ne panique et raccroche.

— Nous vous serons très reconnaissants si vous pouvez nous aider, mademoiselle...

— Quoi ?

— J'ai besoin de votre nom.

— Pourquoi ?

— Parce que les correspondants qui ne donnent pas leur nom ne sont généralement pas pris au sérieux.

— Mais je...

— Ça restera entre nous, je vous l'assure.

Il y eut un instant de silence, puis :

— Eylot. Janet Eylot.

Rebus le griffonna en capitales.

— Pouvez-vous me dire comment vous connaissez les personnes de la photo, mademoiselle Eylot ?

— Eh bien... elles sont ici.

Rebus fixait l'avocat sans vraiment le voir.

— Où, ici ?

— Écoutez... j'aurais peut-être dû demander l'autorisation.

Rebus comprit qu'il était sur le point de la perdre.

— Vous avez fait exactement ce qu'il fallait, mademoiselle. J'ai simplement besoin de davantage de précisions. Nous tenons à arrêter le coupable, mais nous sommes pratiquement dans le noir et vous avez apparemment la seule bougie.

Il s'efforçait de parler sur un ton léger ; il ne pouvait prendre le risque de lui faire peur.

— Ils s'appellent...

Rebus dut faire un gros effort pour se retenir de l'encourager énergiquement.

— Yurgii.

Il lui demanda d'épeler, nota pendant qu'elle le faisait.

— Il semble que ce soit un nom d'Europe orientale.

— Ce sont des Kurdes de Turquie.

— Vous travaillez avec les réfugiés, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Dans un sens.

Elle semblait un peu plus sûre d'elle, maintenant qu'elle avait donné le nom.

— J'appelle de Whitemire... vous connaissez ?

Rebus fixa Dirwan.

— C'est drôle, j'étais justement en train d'en parler. Je présume qu'il s'agit du centre de rétention ?

— Nous sommes en réalité un centre de régulation de l'immigration.

— Et la famille de la photo... s'y trouve ?

— La mère et les deux enfants, oui.

— Et le mari ?

— Il a pris la fuite avant que la famille soit appréhendée et conduite ici. Ça arrive de temps en temps.

— Je n'en doute pas...

Rebus tapota le bloc avec l'extrémité de son stylo, reprit :

— Écoutez, pourriez-vous me donner un numéro où il serait

possible de vous joindre ?

— Euh...

— Votre travail ou votre domicile, comme vous voulez.

— Je ne...

— Qu'y a-t-il, mademoiselle ? De quoi avez-vous peur ?

— J'aurais dû en parler à mon patron. (Elle s'interrompt puis demanda :) Vous allez venir maintenant, n'est-ce pas ?

— Pourquoi n'en avez-vous pas parlé à votre patron ?

— Je ne sais pas.

— Vous risqueriez de perdre votre emploi si votre patron était au courant ?

Elle réfléchit.

— Il va forcément savoir que c'est moi qui ai appelé ?

— Absolument pas, répondit Rebus. Néanmoins, il faudrait que je sois en mesure de vous contacter.

Elle céda et lui donna son numéro de mobile. Rebus la remercia et indiqua qu'il aurait sans doute besoin de lui parler à nouveau.

— En toute discrétion, précisa-t-il, rassurant, mais pas tout à fait convaincu que tel serait le cas.

Après avoir raccroché, il arracha la feuille du bloc.

— Il a de la famille à Whitemire, affirma Dirwan.

— Je vous demande de garder ça pour vous pour le moment.

L'avocat haussa les épaules.

— Vous m'avez sauvé la vie... c'est le moins que je puisse faire. Mais voulez-vous que je vous accompagne ?

Rebus secoua la tête. Dirwan et les gardiens n'étaient sûrement pas dans les meilleurs termes. Il partit à la recherche de Shug Davidson, qui parlait avec Ellen Wylie dans le couloir, près des salles d'interrogatoire.

— Reynolds t'a mis au courant ? demanda Davidson.

Rebus acquiesça.

— Ce n'est pas le même couteau.

— On va tout de même laisser ce petit con mariner encore un peu ; il sait peut-être quelque chose qui pourra nous être utile. Il a un tatouage récent sur un bras : une main rouge et les lettres UVF.

Ulster Volunteer Force⁽⁵⁾.

— Peu importe, Shug, dit Rebus en levant la feuille. Notre victime était en fuite. Sa famille est à Whitemire.

Davidson le dévisagea.

— Quelqu'un a vu la photo ?

— Gagné. Il faudrait y aller, tu ne crois pas ? Ta voiture ou la mienne ?

Mais Davidson se frotta le menton.

— John...

— Quoi ?

— La femme... les enfants... ils ne savent pas qu'il est mort, n'est-ce pas ? Tu crois vraiment que cette tâche te convient ?

— Le thé et la compassion sont dans mes cordes.

— Je n'en doute pas, mais Ellen va avec toi. Ça te convient, Ellen ?

Wylie acquiesça, puis se tourna vers Rebus.

— Ma voiture, dit-elle.

Sa voiture était une Volvo S40 qui n'avait que quelques milliers de kilomètres au compteur. Il y avait, sur le siège du passager, des CD sur lesquels Rebus avait jeté un coup d'œil.

— Mets quelque chose si tu veux, avait-elle dit.

— Il faut d'abord que j'envoie un texto à Siobhan.

Cela lui donnait une bonne raison de ne pas être obligé de choisir entre Norah Jones, les Beastie Boys et Mariah Carey. Il lui fallut plusieurs minutes pour envoyer : *desole pas six heures peut etre huit*. Il se demanda ensuite pourquoi il ne l'avait pas appelée, ce qui aurait pris deux fois moins de temps. Presque aussitôt, elle téléphona.

— Tu te fous de moi ?

— Je suis sur la route de Whitemire.

— Le centre de rétention ?

— En réalité, je tiens de bonne source qu'il s'agit d'un centre de régulation de l'immigration. C'est aussi là que se trouvent la femme et les enfants de la victime.

Elle demeura quelques instants silencieuse.

— Je ne peux pas te voir à huit heures. Je bois un verre avec quelqu'un. J'espérais que tu serais présent.

— J'y serai probablement, si c'est ce que tu veux. On pourra aller ensuite au Triangle pubien.

— Quand ça commencera à bouger, tu veux dire ?

— C'est un simple contretemps, Siobhan.

— Bon... sois gentil avec eux, hein ?

— Comment ça ?

— Je présume que tu vas apporter la mauvaise nouvelle à Whitemire.

— Comment se fait-il que personne ne me croie capable de compassion ?

Wylie lui adressa un bref regard et sourit.

— Je peux aussi être un flic new-age prévenant quand je veux.

— Bien sûr, John. On se retrouve à l'Ox à huit heures.

Rebus rangea son téléphone et concentra son attention sur la route. Ils sortaient d'Édimbourg par l'ouest. Whitemire se trouvait entre Banehall et Bo'ness, à environ vingt-cinq kilomètres du centre. L'endroit avait été une prison jusqu'à la fin des années 1970 et Rebus ne s'y était rendu qu'une fois, alors qu'il venait d'entrer dans la police. Il raconta cela à Ellen Wylie.

— Avant mon époque, commenta-t-elle.

— Elle a fermé peu après. Je me souviens seulement que quelqu'un m'a montré où se déroulaient les pendaisons.

— Chouette.

Wylie freina brusquement. C'était l'heure de pointe. Les banlieusards regagnaient leurs petites villes et leurs villages. Ni itinéraire de remplacement ni raccourci possibles et tous les feux tricolores semblaient contre eux.

— Je ne pourrais pas faire ça tous les jours, dit Rebus.

— Mais il serait agréable de vivre à la campagne.

Il se tourna vers elle.

— Pourquoi ?

— Davantage d'espace, moins de merdes de chien.

— Les chiens ont été bannis de la campagne ?

Elle sourit à nouveau.

— En plus, pour le prix d'un trois-pièces à New Town, tu pourrais avoir cinq hectares et une salle de billard.

— Je ne joue pas au billard.

— Moi non plus, mais je pourrais apprendre.

Elle ne dit rien pendant un moment, puis demanda :

— Comment on procédera une fois arrivés ?

Rebus avait réfléchi.

— On aura peut-être besoin d'un interprète.

— Je n'avais pas pensé à ça.

— Il y en a peut-être un au sein du personnel... il pourrait annoncer la nouvelle.

— Il faudra qu'elle identifie son mari.

Rebus acquiesça.

— L'interprète pourra également le lui dire.

— Après notre départ ?

Rebus haussa les épaules.

— On pose nos questions et on file.

Elle se tourna vers lui.

— Dire que les gens affirment que tu es incapable de compassion...

Ils roulèrent ensuite en silence et Rebus trouva une chaîne d'information à la radio. Il n'y avait rien sur l'échauffourée de Knoxland. Il espéra que personne ne s'y intéresserait. Enfin, un panneau indiqua la route de Whitemire.

— Je viens de penser à quelque chose, dit Wylie. On n'aurait pas dû les avertir de notre venue ?

— C'est un peu tard.

La route se mua en piste défoncée. Des pancartes menaçaient les intrus de poursuites. La clôture grillagée de quatre mètres de haut était doublée de tôles ondulées vert clair.

— On ne peut pas voir l'intérieur, commenta Wylie.

— Ni l'extérieur, ajouta Rebus.

Il savait qu'il y avait eu des manifestations hostiles au centre de rétention et qu'elles étaient la cause de ce camouflage.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Wylie.

Une silhouette solitaire se tenait au bord du chemin. C'était une femme emmitouflée en raison du froid. Derrière elle, il y avait une tente ne pouvant abriter qu'une personne et, près de celle-ci, un feu de camp au-dessus duquel une bouilloire était suspendue. La femme tenait une bougie dont elle protégeait la flamme vacillante de sa main libre. Rebus la fixa quand ils passèrent près d'elle. Ses yeux restèrent rivés droit devant elle, ses lèvres bougeant légèrement. Le poste de garde se dressait cinquante mètres plus loin. Wylie s'arrêta et klaxonna, mais personne n'apparut. Rebus descendit et gagna le bâtiment. Un gardien, assis derrière la fenêtre, mangeait un sandwich.

— Bonsoir, dit Rebus.

L'homme appuya sur un bouton et sa voix sortit d'un haut-parleur.

— Vous avez un rendez-vous ?

— Je n'en ai pas besoin, répondit Rebus, qui montra sa carte. Police.

L'homme resta de marbre.

— Faites-la passer à l'intérieur.

Rebus posa la carte dans un tiroir métallique, regarda le gardien la prendre et l'examiner. Un coup de téléphone fut donné et Rebus n'entendit rien. Le gardien nota ensuite l'identité de Rebus et appuya à nouveau sur le bouton.

— Numéro d'immatriculation.

Rebus le donna, remarqua que les trois dernières lettres étaient WYL. Wylie avait acheté une plaque personnalisée.

— Il y a quelqu'un avec vous ?

— Le sergent Ellen Wylie.

Le gardien lui demanda d'épeler Wylie, puis nota également son identité. Rebus se tourna vers la femme debout au bord de la piste.

— Elle est toujours là ? demanda-t-il.

Le gardien secoua la tête.

— Elle a de la famille à l'intérieur, c'est ça ?

— Une cinglée, c'est tout, répondit le gardien qui lui restitua sa carte. Garez-vous sur une des places réservées aux visiteurs. On viendra vous chercher.

Rebus remercia d'un signe de tête et regagna la Volvo. La barrière se leva automatiquement, mais le gardien dut s'aventurer dehors pour ouvrir le portail. Puis il leur fit signe de passer et Rebus dirigea Wylie jusqu'à leur place de stationnement.

— J'ai vu que tu avais une plaque personnalisée, dit-il.

— Et alors ?

— Je croyais que c'était un truc de garçons.

— Un cadeau d'un petit ami, reconnut-elle. Qu'est-ce que je pouvais en faire d'autre ?

— Et qui est le petit ami ?

— Ça ne te regarde pas, répondit-elle en lui adressant un regard signifiant que le sujet était clos.

Une deuxième clôture séparait le parking des installations proprement dites. Des travaux étaient en cours, des fondations en voie de réalisation.

— Quelle joie de constater qu'il y a au moins une industrie qui se développe dans le West Lothian, marmonna Rebus.

Un gardien sortit du bâtiment principal. Il ouvrit la barrière et demanda à Wylie si elle avait verrouillé ses portières.

— Et branché l'alarme, confirma-t-elle. Il y a beaucoup de vols de voiture, dans le coin ?

L'homme ne trouva pas ça drôle.

— Il y a des gens prêts à tout, à l'intérieur.

Puis il les précéda en direction de l'entrée principale. Un homme s'y tenait, vêtu d'un costume et non de l'uniforme gris des gardiens. Il indiqua, d'un signe de tête, qu'il prenait le relais. Rebus examinait le bâtiment austère, habillé de pierre, ses fenêtres étroites en hauteur. Il y avait des annexes plus récentes, blanchies à la chaux, à sa gauche et à sa droite.

— Je m'appelle Alan Traynor, dit l'homme.

Il serra la main de Rebus, puis celle de Wylie, et demanda :

— En quoi puis-je vous être utile ?

Rebus sortit le journal du matin de sa poche. Il était plié de façon à ce que la photo soit visible.

— Nous croyons que ces personnes sont détenues ici.

— Vraiment ? Comment êtes-vous parvenu à cette conclusion ?

Rebus garda le silence, puis dit simplement :

— La famille s'appelle Yurgii.

Traynor examina une nouvelle fois le cliché, puis hocha lentement la tête.

— Venez avec moi, dit-il.

Il les précéda dans la prison. Aux yeux de Rebus, elle était exactement comme autrefois, même si l'appellation de sa fonction avait changé. Traynor exposa les mesures de sécurité. S'ils avaient été des visiteurs ordinaires, on aurait relevé leurs empreintes digitales, on les aurait photographiés et ils seraient passés au détecteur de métaux. Les membres du personnel qu'ils croisèrent étaient en uniforme bleu, et portaient un trousseau de clés à la ceinture. Exactement comme dans une prison. Traynor avait un peu plus de trente ans. Il était mince et son costume bleu foncé avait peut-être été coupé sur mesure. Ses cheveux sombres, relativement longs, étaient partagés par une raie à gauche et tombaient de temps en temps sur ses yeux, ce qui l'obligeait à les remettre en place. Il précisa qu'il était directeur adjoint, que son patron était en congé de maladie.

— Rien de grave ?

— Le stress.

Traynor haussa les épaules, comme pour dire que c'était logique.

Ils le suivirent dans un escalier, puis dans un petit bureau paysager. Une jeune femme était penchée sur un ordinateur.

— Vous faites encore des heures supplémentaires, Janet ? lui demanda Traynor avec un sourire.

Elle ne répondit pas, regarda et attendit. Rebus, dans le dos de Traynor, récompensa Janet d'un clin d'œil.

Le bureau de Traynor était petit et fonctionnel. Derrière une vitre, les écrans d'un circuit de vidéosurveillance montraient alternativement divers endroits.

— Il n'y a qu'une chaise, malheureusement, dit-il en battant en retraite derrière sa table de travail.

— Je peux parfaitement rester debout, monsieur, indiqua Rebus.

De la tête, il invita Wylie à s'asseoir, mais elle décida de demeurer, elle aussi, debout. Traynor, qui s'était installé dans son fauteuil, se trouva dans l'obligation de lever la tête pour les regarder tous les deux.

— Donc, les Yurgii sont ici, dit Rebus, qui feignait de s'intéresser aux écrans.

— Effectivement.

— Mais pas le mari ?

— Il s'est échappé, dit Traynor en haussant les épaules. Ce n'est pas notre problème. C'est l'Immigration qui a commis une erreur.

— Et vous n'appartenez pas à l'Immigration ?

Traynor eut un ricanement ironique.

— Whitemire est géré par Cencrast Security, une filiale de ForeTrust.

— Le secteur privé, en d'autres termes ?

— Exactement.

— ForeTrust est une société américaine, n'est-ce pas ? ajouta Wylie.

— C'est exact. Elle possède des prisons privées aux États-Unis.

— Et en Grande-Bretagne ?

Traynor admit cela d'un hochement de tête.

— En ce qui concerne les Yurgii...

Il tripota le bracelet de sa montre, donnant ainsi à entendre qu'il avait mieux à faire de son temps.

— Monsieur, commença Rebus, je vous ai montré ce journal et vous n'avez pas cillé... vous ne vous êtes intéressé ni au titre ni à l'article, ce qui m'amène à croire que vous savez ce qui est arrivé.

Rebus posa les mains sur le bureau, se pencha, conclut :

— Et cela me conduit à me demander pourquoi vous ne nous avez pas contactés.

Traynor soutint le regard de Rebus pendant quelques instants, puis se tourna vers les écrans.

— Savez-vous tout le mal qu'on dit de nous dans la presse, inspecteur ? Nous ne méritons pas cela... En aucun cas. Interrogez les équipes d'inspection... nous sommes contrôlés tous les trois mois. On vous dira que notre institution est humaine, efficace et que nous appliquons toutes les règles.

Il montra un écran où quatre hommes jouaient aux cartes autour d'une table, reprit :

— Nous savons que ce sont des personnes et nous les traitons en tant que telles.

— Monsieur Traynor, si j'avais voulu une documentation, j'aurais envoyé quelqu'un en prendre une.

Rebus se pencha davantage afin que le jeune homme ne puisse pas échapper à son regard, et il poursuivit :

— Lisant entre les lignes promotionnelles, je dirais que vous redoutiez que Whitemire soit impliqué dans l'affaire. C'est pourquoi vous n'avez rien fait... et il s'agit là, monsieur, d'une obstruction à la justice. Combien de temps, à votre avis, Cencrast vous garderait-il si vous aviez un casier judiciaire ?

Le visage de Traynor rougit.

— Vous ne pouvez pas prouver que j'étais au courant, bredouilla-t-il.

— Mais je peux essayer, n'est-ce pas ?

Le sourire de Rebus fut peut-être le plus désagréable auquel le jeune homme eût jamais été confronté. Rebus se redressa et se tourna vers Wylie, lui adressa un sourire totalement différent, puis reporta son attention sur Traynor.

— Maintenant, revenons aux Yurgii.

— Que voulez-vous savoir ?

— Tout.

— Je ne connais pas la vie de tout le monde, protesta Traynor.

— Dans ce cas, vous pourriez peut-être vous reporter à leur dossier.

Traynor acquiesça, se leva, se dirigea vers Janet Eylot afin de se procurer les documents appropriés.

— Bonne technique, souffla Wylie.

— Et très amusante, en plus.

Le visage de Rebus se durcit à nouveau quand Traynor revint. Le jeune homme s'assit et feuilleta le contenu du dossier. L'histoire qu'il raconta fut, superficiellement, très simple. Les Yurgii étaient des Kurdes de Turquie. Ils avaient émigré en Allemagne, où ils avaient affirmé être menacés dans leur pays. Des membres de la famille avaient disparu. Le père avait déclaré s'appeler Stef... Traynor leva la tête.

— Ils n'avaient pas de papiers, rien qui puisse prouver qu'il disait la vérité. Ça ne ressemble pas à un nom kurde, n'est-ce pas ? Mais... il a dit qu'il était journaliste...

Oui, un journaliste dont les articles critiquaient le gouvernement. Qui travaillait sous plusieurs noms dans l'espoir d'assurer la sécurité de sa famille. Quand un oncle ou un cousin avait disparu, on avait supposé qu'il avait été arrêté et torturé en vue d'obtenir des informations sur Stef.

— Il a dit qu'il avait vingt-neuf ans... Mais peut-être mentait-il aussi, bien entendu.

Une femme, vingt-cinq ans, deux enfants, six et quatre ans. Ils avaient déclaré aux autorités allemandes qu'ils voulaient vivre au Royaume-Uni et elles avaient accepté... Quatre réfugiés de moins. Mais, à Glasgow, la commission chargée de statuer sur le sort de la famille avait décidé de l'expulser : retour en Allemagne et ensuite, vraisemblablement, en Turquie.

— Quelles raisons ont été données ?

— Ils n'ont pas pu démontrer qu'ils n'étaient pas des émigrants économiques.

— Pas facile, dit Wylie en croisant les bras. Comme prouver qu'on n'est pas une sorcière...

— Ces questions sont examinées avec une très grande attention, protesta Traynor.

— Depuis combien de temps sont-ils ici ? demanda Rebus.

— Sept mois.

— C'est long.

— M^{me} Yurgii refuse de partir.

— Est-elle en mesure de le faire ?

— Elle a un avocat.

— Pas Mo Dirwan ?

— Comment avez-vous deviné ?

Rebus jura intérieurement : s'il avait accepté la proposition de Dirwan, l'avocat aurait annoncé la nouvelle à la veuve.

— M^{me} Yurgii parle-t-elle anglais ?

— Un peu.

— Il faut qu'elle aille à Édimbourg identifier le corps. Comprendra-t-elle cela ?

— Je l'ignore.

— Quelqu'un pourrait-il traduire ?

Traynor secoua la tête.

— Ses enfants sont avec elle ? demanda Wylie.

— Oui.

— Pendant toute la journée ?

Elle attendit qu'il ait acquiescé, ajouta :

— Ils ne vont pas à l'école ?

— Une institutrice vient ici.

— Combien d'enfants ?

— Entre cinq et vingt, en fonction des personnes retenues dans nos locaux.

— D'âges et de nationalités différentes ?

— Nigériens, Russes, Somaliens...

— Et une seule institutrice ?

Traynor sourit.

— Ne croyez pas ce que racontent les médias, sergent. Je sais qu'on nous a qualifiés de « camp écossais », que des manifestants ont entouré le périmètre en se tenant par la main...

Il s'interrompit, l'air soudain fatigué, puis reprit :

— Nous les gérons, c'est tout. Nous ne sommes pas des monstres et ce n'est pas un camp de détention. Les bâtiments neufs que vous avez vus en entrant... ce sont des unités spécialement construites pour les familles. Télévision, une cafétéria, tennis de table et distributeurs de nourriture...

— N'a-t-on pas tout ça en prison ? demanda Rebus.

— S'ils avaient quitté le pays quand on le leur a demandé, ils ne seraient pas ici.

Il tapota le dossier et ajouta :

— Les autorités ont pris leur décision.

Il inspira profondément et conclut :

— Je présume que vous voulez maintenant voir M^{me} Yurgii...

— Dans une minute, dit Rebus. Que mentionnent vos notes sur la fuite de Stef ?

— Seulement qu'à l'arrivée des agents de l'Immigration chez les Yurgii...

— Où habitaient-ils ?

— À Sighthill, Glasgow.

— Un quartier agréable.

— Il y a pire, inspecteur... Quoi qu'il en soit, à leur arrivée, M. Yurgii n'était pas chez lui. D'après sa femme, il était parti la veille au soir.

— Il avait eu vent de leur venue ?

— Ce n'était pas un secret. La décision avait été prise ; leur avocat les avait informés.

— Disposait-il de moyens de subsistance ?

Traynor haussa les épaules.

— Sauf si Dirwan lui en a fourni.

Il faudrait que Rebus pose la question à l'avocat.

— Il n'a pas tenté d'entrer en contact avec sa famille ?

— Pas à ma connaissance.

Rebus réfléchit pendant quelques secondes, se tourna vers Wylie pour voir si elle avait des questions. Elle se contenta de serrer les lèvres.

— Bon, dit-il, maintenant, allons voir M^{me} Yurgii...

Le dîner venait de se terminer et la cafétéria se vidait.

— Tout le monde mange en même temps, constata Wylie.

Un gardien en uniforme se disputait avec une femme dont la tête était couverte d'un châle. Elle portait un jeune enfant sur une hanche. Le gardien montrait un morceau de fruit.

— Ils essaient parfois d'emporter de la nourriture dans leur chambre, expliqua Traynor.

— Et ce n'est pas autorisé ?

Il secoua la tête.

— Je ne les vois pas... Ils doivent avoir fini. Par ici...

Il les précéda dans un couloir équipé de caméras de surveillance. Sans doute les bâtiments étaient-ils propres et neufs mais, dans l'esprit de Rebus, un camp restait un camp.

— Des suicides ? demanda-t-il.

Traynor le foudroya du regard.

— Une ou deux tentatives. Et aussi une grève de la faim. Il faut s'y faire...

Il s'était arrêté devant une porte ouverte, fit signe de la main. Rebus regarda l'intérieur. La pièce faisait cinq mètres sur trois – elle n'était pas particulièrement petite, mais contenait des lits superposés, un lit à une place, une armoire et une table. Deux enfants, à la table, dessinaient et bavardaient à voix basse. Leur mère, assise sur le lit, les mains sur les genoux, fixait le vide.

— M^{me} Yurgii ? dit Rebus en avançant légèrement.

Les dessins représentaient des arbres et de gros soleils jaunes. La pièce ne disposait pas de fenêtre, était ventilée par une grille fixée au plafond. La femme leva la tête, fixa des yeux vides sur lui.

— Madame Yurgii, je suis policier.

Les enfants s'étaient tournés vers lui.

— Voici ma collègue, poursuivit-il. Pourrions-nous parler hors de la présence des enfants ?

Ses yeux ne cillèrent pas, restèrent rivés aux siens. Des larmes coulèrent sur son visage, ses lèvres se serrèrent pour retenir les sanglots. Les enfants la rejoignirent, lui apportèrent le réconfort de leurs bras. C'était apparemment quelque chose qu'ils faisaient régulièrement. Le garçon avait six ou sept ans. Le visage d'une dureté qui n'avait rien d'enfantin. Il dévisagea les intrus.

— Il faut que je parle à ta mère, dit Rebus d'une voix contenue.

— Ce n'est pas autorisé. Barre-toi.

Il prononça les mots nettement, avec une trace d'accent local... emprunté aux gardiens, supposa Rebus.

— Il faut vraiment que je parle à...

— Je sais tout, intervint soudain M^{me} Yurgii. Il... plus...

Ses yeux supplièrent Rebus, qui ne put que hocher la tête. Elle serra ses enfants contre elle.

— Il plus, répéta-t-elle.

La petite fille se mit également à pleurer, mais pas le garçon. C'était comme s'il comprenait que son univers venait de basculer une nouvelle fois, de lui lancer un nouveau défi.

— Qu'est-ce qui se passe ?

La femme de la cafétéria se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Connaissez-vous M^{me} Yurgii ? demanda Rebus.

— C'est mon amie.

L'enfant avait disparu mais il y avait encore une tache de salive et de lait sur l'épaule de la femme. Elle entra dans la pièce et s'accroupit devant la veuve.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Sa voix était grave et impérieuse.

— Nous apportons de mauvaises nouvelles, répondit Rebus.

— Quelles nouvelles ?

— C'est à propos du mari de M^{me} Yurgii, intervint Wylie.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Ses yeux exprimaient maintenant la peur, parce qu'elle comprenait.

— C'est éprouvant, confirma Rebus. Son mari est mort.

— Mort ?

— Il a été tué. Il faut que quelqu'un identifie le corps. Connaissez-vous la famille avant de venir ici ?

Elle le dévisagea comme s'il était stupide.

— Nous ne nous connaissions pas avant d'arriver dans cet endroit.

Elle cracha le dernier mot comme un morceau de cartilage.

— Pouvez-vous lui dire qu'il faut qu'elle identifie son mari ? Nous pouvons envoyer une voiture la chercher demain matin...

Traynor leva une main.

— Inutile. Nous avons un moyen de transport...

— Ah, oui, intervint Wylie, sceptique. Avec des barreaux aux fenêtres ?

— M^{me} Yurgii est considérée comme susceptible de disparaître. Elle reste sous ma responsabilité.

— Vous la conduirez à la morgue en panier à salade ?

Il foudroya Wylie du regard.

— Des gardiens l'accompagneront.

— Je suis sûre que ça rassurera la société.

Rebus posa une main sur le coude de Wylie. Elle parut sur le point d'ajouter quelque chose, mais elle tourna les talons et s'engagea dans le couloir. Rebus haussa vaguement les épaules.

— Dix heures du matin ? demanda-t-il.

Traynor acquiesça. Rebus lui donna l'adresse de la morgue.

— Serait-il possible que l'amie de M^{me} Yurgii l'accompagne ? demanda-t-il.

— Pourquoi pas ? concéda Traynor.

— Merci, dit Rebus.

Puis il rejoignit Wylie sur le parking. Elle faisait les cent pas, shootait dans des cailloux imaginaires sous les yeux d'un gardien qui patrouillait le long du périmètre, muni d'une lampe torche malgré la lumière aveuglante des projecteurs. Rebus alluma une cigarette.

— Tu te sens mieux, maintenant, Ellen ?

— Quelle raison y a-t-il de se sentir mieux ?

Rebus leva les mains en signe de capitulation.

— Il ne faut pas t'en prendre à moi.

Le son qui sortit de sa bouche commença en grondement, puis se mua en soupir.

— C'est justement le problème : à qui vais-je m'en prendre ?

— Aux responsables ? supputa Rebus. À ceux qu'on ne voit jamais ?

Il attendit qu'elle ait manifesté son assentiment, reprit :

— J'ai une théorie. On passe l'essentiel de notre temps à traquer ce qu'on appelle « les bas-fonds », mais ce sont en réalité les « hautes sphères » qu'on devrait avoir à l'œil.

Elle réfléchit, acquiesça presque imperceptiblement. Le gardien se dirigeait vers eux.

— Interdit de fumer, aboya-t-il.

Rebus se contenta de le dévisager.

— Ce n'est pas autorisé.

Rebus tira une nouvelle bouffée, les paupières plissées. Wylie

montra une ligne jaune passée tracée sur le sol.

— À quoi sert-elle ? demanda-t-elle dans l'espoir de détourner l'attention de Rebus.

— Elle délimite la zone de rétention, répondit le gardien. Les détenus n'ont pas le droit de la franchir.

— Pourquoi ?

Il se tourna vers elle.

— Ils pourraient tenter de s'échapper.

— Vous avez jeté un coup d'œil sur les portes récemment ? La hauteur de la clôture vous dit quelque chose ? Fil de fer barbelé et tôle ondulée... ?

Elle avançait lentement sur lui. Il recula. Rebus tendit la main et lui toucha une nouvelle fois le coude.

— Je crois qu'on devrait partir, dit-il en jetant sa cigarette, qui rebondit sur le bout ciré des chaussures du gardien, projeta de brèves étincelles dans la nuit.

Quand ils sortirent du centre, la femme solitaire, près de son feu de camp, les suivit du regard.

— Bon, c'est... rustique.

Alexis Cater regarda les murs couleur nicotine de la salle du fond de l'Oxford Bar.

— Je suis heureuse que vous condescendiez à approuver.

Il agita un doigt.

— Il y a du feu en vous... ça me plaît. J'ai éteint quelques incendies, par le passé, mais seulement après les avoir allumés.

Il eut un sourire ironique avant de porter son verre à ses lèvres, fit aller et venir la bière dans sa bouche avant de l'avaler.

— Pas mauvaise, et vachement bon marché. Il faudra peut-être que je me souvienne de cet endroit. Est-ce le pub de votre quartier ?

Elle secoua la tête à l'instant où Harry, le barman, venait prendre les verres vides.

— Ça va, Shiv ? cria-t-il.

— Très bien.

Cater sourit.

— Votre couverture a sauté, Shiv.

— Siobhan, corrigea-t-elle.

— Je vais vous dire : je vous appellerai Siobhan et vous m'appellerez Lex.

— Vous tentez de passer un accord avec un officier de police ?

Ses yeux pétillèrent au-dessus du bord de son verre.

— Difficile de vous imaginer en uniforme... néanmoins ça en vaut la peine.

Elle avait décidé de s'installer sur la banquette, persuadée qu'il prendrait la chaise qui se trouvait en face, mais il s'était assis près d'elle et approchait peu à peu.

— Dites-moi, demanda-t-elle, arrive-t-il que votre offensive de charme fonctionne ?

— Je ne peux pas me plaindre. Mais...

Il jeta un coup d'œil sur sa montre, reprit :

— Nous sommes ici depuis pratiquement dix minutes et vous ne m'avez pas encore interrogé sur mon père... c'est probablement un record.

— Vous voulez dire que les femmes vous cèdent parce que vous êtes qui vous êtes ?

Il grimaça.

— Dans le mille.

— Vous vous rappelez la raison de notre rencontre ?

— Bon sang, ça semble terriblement officiel.

— Si vous voulez que ce soit vraiment officiel, on peut continuer cette conversation à Gayfield Square.

Il leva un sourcil.

— Votre appartement ?

— Mon poste de police, rectifia-t-elle.

— Nom de Dieu, c'est difficile.

— C'est exactement ce que je pensais.

— J'ai besoin d'une clope, dit Cater. Vous fumez ?

Siobhan secoua la tête et il regarda autour de lui. Un client était arrivé, avait pris la table en face de la leur et ouvert le journal du soir. Cater fixa le paquet de cigarettes posé à côté.

— Excusez-moi, appela-t-il, pourriez-vous me donner une cigarette ?

— Non, répondit l'homme. J'ai besoin de toutes celles sur lesquelles je peux mettre la main.

Il reprit sa lecture. Cater se tourna vers Siobhan.

— La clientèle est serviable.

Siobhan haussa les épaules. Elle n'avait pas l'intention de lui dire qu'il y avait un distributeur dans le couloir, près des toilettes.

— Le squelette, lui rappela-t-elle.

— Oui ?

Il s'appuya contre le dossier de la banquette, comme s'il avait envie d'être ailleurs.

— Vous l'avez pris devant le bureau du professeur Gates.

— Et alors ?

— Je voudrais savoir comment il a abouti sous une chape de béton à Fleshmarket Close.

— Moi aussi, fit-il avec un rire ironique. Je pourrais peut-être vendre l'idée à papa, pour un feuilleton.

— Après l'avoir subtilisé..., insista Siobhan.

Il secoua son verre, fit mousser la bière.

— Vous me prenez pour un homme facile... un verre et vous croyez que je vais me mettre à table ?

— Très bien, dans ce cas...

Siobhan se leva.

— Finissez au moins votre verre, protesta-t-il.

— Non, merci.

Il inclina la tête à droite et à gauche.

— Très bien, j'ai compris...

Il fit un geste du bras, ajouta :

— Reprenez votre place et je vous raconterai.

Elle hésita, puis tira la chaise qui se trouvait en face de lui. Il poussa son verre vers elle.

— Bon sang, vous êtes une vraie bête de scène quand vous vous y mettez !

— Je suis sûre que vous aussi.

Elle prit son verre de tonic. Quand ils étaient arrivés au bar, Cater avait commandé un gin-tonic à son intention, mais elle était parvenue à indiquer à Harry qu'elle ne voulait pas de gin. Il lui avait servi simplement du tonic... c'était pour cette raison que la tournée avait été aussi bon marché.

— Si je vous raconte, on ira dîner après ?

Elle le foudroya du regard.

— Je meurs de faim, insista-t-il.

— Il y a une bonne friterie dans Broughton Street.

— C'est près de chez vous ? On pourrait y emporter le dîner...

Cette fois, elle ne put s'empêcher de sourire.

— Vous ne renoncez jamais, n'est-ce pas ?

— Pas tant que je ne suis pas absolument sûr.

— Sûr de quoi ?

— Que la femme n'est pas intéressée.

Il lui adressa un large sourire. L'homme qui se trouvait derrière elle s'éclaircit la gorge en tournant une page.

— On verra, répondit-elle, puis elle ajouta : parlez-moi des os de Mag Lennox...

Il fixa le plafond, chercha dans ses souvenirs.

— Chère vieille Mag...

Puis il se tut et demanda :

— C'est en confidence, naturellement ?

— Ne vous inquiétez pas.

— Bon, vous avez raison, évidemment... on a effectivement décidé « d'emprunter » Mag. On préparait une fête et on a pensé que ce serait drôle si elle la présidait. Une fête organisée par un étudiant vétérinaire nous a donné cette idée : il avait sorti un cadavre de chien du labo, l'avait assis dans la baignoire et chaque fois que quelqu'un avait besoin...

— Je vois le tableau.

— On a fait pareil avec Mag. On l'a posée sur une chaise, en tête de table, pendant le dîner. Plus tard, je crois qu'on a même dansé avec elle. Ce n'était qu'un petit divertissement, madame. On avait l'intention de la rapporter.

— Mais vous ne l'avez pas fait ?

— À notre réveil, le lendemain matin, elle était partie de son propre chef.

— Ça me semble peu probable.

— D'accord. Donc quelqu'un est parti avec elle.

— Et aussi avec le bébé... Vous vous l'êtes procuré quand le service s'en est débarrassé ?

Il acquiesça.

— Avez-vous découvert qui les avait emportés ?

— Non. Nous étions sept au dîner mais, pendant la fête proprement dite, il y avait bien une vingtaine ou une trentaine de personnes. Ça pouvait être n'importe qui.

— Des suspects ?

Il réfléchit.

— Pippa Greenlaw est venue avec un dur. Mais c'était une aventure d'une nuit et on ne l'a pas revu.

— Avait-il un nom ?

— Je présume.

Il la regarda dans les yeux, ajouta :

— Mais probablement pas aussi sexy que le vôtre.

— Et Pippa ? Est-elle médecin, elle aussi ?

— Pas du tout. Elle travaille dans la publicité. À la réflexion, c'est comme ça qu'elle a rencontré son chevalier servant. Il était footballeur... Enfin, il voulait devenir footballeur.

— Avez-vous le numéro de Pippa ?

— Sûrement... il n'est peut-être plus bon.

Il se pencha sur la table, reprit :

— Évidemment, je ne l'ai pas sur moi. Je suppose que cela va nous obliger à nous revoir.

— Ça va vous obliger à me téléphoner pour me le donner, dit-elle en lui tendant une carte de visite. Vous pourrez laisser un message au poste de police, si je suis absente.

Son sourire s'adoucit et il la dévisagea, inclina la tête d'un côté et de l'autre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— Je me demande simplement dans quelle mesure cette comédie de la Dame de Glace n'est que ça... une comédie. Vous arrive-t-il de vous écarter de votre personnage ?

Il tendit vivement la main, lui prit le poignet et le porta à ses lèvres. Elle se dégagea brutalement. Il s'appuya contre le dossier de la banquette, l'air satisfait.

— Le feu et la glace, fit-il, songeur. C'est une bonne association.

— Vous voulez voir ce que donne une autre association ? demanda l'homme de la table voisine en fermant son journal. Qu'est-ce que vous diriez d'un coup de poing dans la gueule et d'un coup de pied dans le cul ?

— Nom de Dieu, c'est Galahad ! s'esclaffa Cater. Désolé, mon pote, aucune demoiselle en détresse n'a besoin de tes services pour le moment.

L'homme était debout, gagnait le centre de la salle étroite. Siobhan se plaça entre lui et Cater.

— Ça va, John, dit-elle.

Puis, s'adressant à Cater :

— Je crois que vous auriez intérêt à filer.

— Vous connaissez ce primate ?

— Un collègue, confirma Siobhan.

Rebus tendait le cou, afin de pouvoir plus commodément foudroyer Cater du regard.

— Tu as intérêt à lui donner ce numéro de téléphone, mon gars. Et à laisser tomber la drague.

Cater s'était levé. Il prit ostensiblement le temps de finir sa bière.

— Une soirée merveilleuse, Siobhan... il faut que nous recommencions, avec ou sans le singe savant.

Harry, le barman, se tenait dans l'encadrement de la porte.

— C'est votre Aston, dehors ?

Le visage de Cater s'adoucit.

— Jolie voiture, hein ?

— Je pourrais pas dire, mais un crétin vient de la prendre pour un urinoir.

Cater sursauta, dévala l'escalier et fila vers la sortie. Harry cligna de l'œil et regagna le bar. Siobhan et Rebus échangèrent un regard, puis un sourire.

— Un petit séducteur à la con, commenta Rebus.

— Tu serais peut-être pareil, si tu avais un père comme le sien.

— Une cuillère en argent dans la bouche à la naissance, aucun doute.

Rebus reprit place à sa table et Siobhan fit pivoter sa chaise pour s'installer en face de lui.

— C'est peut-être simplement sa comédie.

— Comme tu es la Dame de Glace ?

— Et toi Monsieur Furieux.

Rebus cligna de l'œil et porta son verre à ses lèvres. Elle avait remarqué qu'il ouvrait la bouche quand il buvait... dévoilait les dents comme s'il attaquait le liquide.

— Tu en veux une autre ? demanda-t-elle.

— Tu tentes de reculer le moment désagréable ? plaisanta-t-il. Bon, pourquoi pas ? C'est forcément moins cher ici qu'ailleurs.

Elle apporta les consommations.

— Comment ça s'est passé à Whitemire ?

— Aussi bien que possible. Ellen Wylie a fait sa crise.

Il raconta la visite, termina par Wylie et le gardien, demanda :

— Pourquoi a-t-elle fait ça, à ton avis ?

— Le sens inné de l'injustice ? suggéra Siobhan. Il y a peut-être des immigrés parmi ses ancêtres.

— Comme moi, tu veux dire ?

— Il me semble que tu m'as dit que tu venais de Pologne.

— Pas moi, mon grand-père.

— Tu y as probablement encore de la famille.

— Dieu seul le sait.

— Bon, n'oublie pas, je suis moi aussi une immigrante. Mes parents sont anglais... J'ai passé mon enfance et mon adolescence de l'autre côté de la frontière.

— Mais tu es née ici.

— Et j'en suis partie alors que je portais encore des couches.

— Néanmoins, tu es écossaise... Cesse de chercher à y échapper.

— Je dis simplement...

— On est une nation de bâtards et on l'a toujours été. Colonisée par les Irlandais, violée et pillée par les Vikings. Quand j'étais enfant, toutes les friteries semblaient être dirigées par des Italiens. Des camarades de classe aux noms polonais et russes...

Il fixa son verre, ajouta :

— Je ne me rappelle pas que qui que ce soit ait été poignardé à cause de ça.

— Mais tu as été élevé dans un village.

— Et alors ?

— Knoxland est peut-être différent, c'est tout ce que je veux dire.

Il acquiesça, vida sa pinte.

— Allons-y, décida-t-il.

— Je n'ai pas fini mon verre.

— Tu te dégonfles, sergent Clarke ?

Une plainte sortit de sa gorge, mais elle se leva.

— Tu es déjà allé dans ces endroits ?

— Deux ou trois fois, reconnut-il. Soirées entre hommes.

Ils avaient garé la voiture dans Bread Street, devant un des hôtels les plus chic de la ville. Rebus se demandait ce que pensaient les touristes quand ils sortaient de leur suite et se retrouvaient dans le Triangle pubien. La zone s'étendait des boîtes à strip-tease de Tollcross et Lothian Road à Lady Lawson Street. Les boîtes promettaient « les plus gros nichons de la ville », « danse sur les tables pour VIP » et « de l'action, toujours de l'action ». Il n'y avait encore qu'un sex-shop discret et rien n'indiquait que les arpenteuses de bitume de Leith Walk étaient installées.

— Ça me ramène un peu en arrière, reconnut Rebus. Tu n'étais pas ici dans les années soixante-dix, n'est-ce pas ? Danseuses nues dans les pubs à l'heure du déjeuner... un cinéma porno près de l'université...

— Heureuse de te voir aussi nostalgique, dit froidement Siobhan.

Leur destination était un pub retapé, juste en face d'une boutique fermée. Rebus se souvenait de plusieurs de ses noms antérieurs : The Laurie Tavern, The Weaten Inn, The Snakepit. Mais il s'appelait maintenant The Nook. Une affiche, sur la vaste vitrine opaque, proclamait : « Une soirée inoubliable » et « Statut immédiat de membre privilégié ». Deux videurs en interdisaient l'accès aux ivrognes et aux indésirables. Obèses, le crâne rasé, ils portaient un costume gris anthracite, une chemise blanche à col ouvert et une oreillette permettant de les alerter s'il y avait des problèmes à l'intérieur.

— Crétin et super-crétin, souffla Siobhan.

Ils la fixaient, plutôt que Rebus, les femmes n'étant pas la cible économique du Nook.

— Désolé, pas de couples, dit l'un d'eux.

— Salut, Bob, dit Rebus. Il y a combien de temps que tu es sorti ?

Le videur ne le reconnut pas immédiatement.

— Vous avez l'air en forme, monsieur Rebus.

— Toi aussi ! Tu as dû profiter du gymnase, à Saughton.

Rebus se tourna vers Siobhan et reprit :

— Je te présente Bob Dodds. Bob a été condamné à six ans pour une agression aggravée.

— La peine a été réduite en appel, ajouta Dodds. Et ce salaud le méritait.

— Il avait largué ta sœur... c'est ça hein ? Tu l'as attaqué avec une

batte de base-ball et un cutter. Et te voilà, en chair et en os.

Rebus eut un large sourire, conclut :

— Et, en plus, tu exerces une fonction utile à la société.

— Vous êtes flic ? finit par piger le deuxième videur.

— Moi aussi, intervint Siobhan. Et donc, couple ou pas couple, on entre.

— Vous voulez voir le directeur ? demanda Dodds.

— C'est plus ou moins notre intention.

Dodds sortit un talkie-walkie de la poche de sa veste.

— Porte à Bureau.

Il y eut des parasites, puis une voix grinçante :

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Deux policiers demandent à vous voir.

— Ils veulent du blé, c'est ça ?

Rebus prit le talkie-walkie.

— Nous voulons simplement nous entretenir avec vous, monsieur. Cependant, si vous proposez de nous soudoyer, il faudra que nous allions en parler au poste...

— Merde, c'était une blague ! Demandez à Bob de vous conduire.

Rebus rendit l'appareil à Bob.

— Je suppose que cela fait de nous des membres privilégiés, dit-il.

Derrière la porte, une mince cloison empêchait les clients se trouvant à l'extérieur de jeter un coup d'œil dans l'établissement avant d'avoir acquitté le prix de l'entrée. La réception se composait d'une femme d'âge mûr et d'une caisse enregistreuse ancienne. La moquette était pourpre et violet, les murs noirs éclairés par des filaments minuscules destinés à évoquer le ciel nocturne ou à dissuader les consommateurs d'examiner attentivement les prix et les doses du bar. Le bar lui-même était conforme au souvenir que Rebus conservait de celui du Laurie Tavern. Il n'y avait pas de bière à la pression, cependant, seulement la variété en bouteille, qui rapportait plus. Une petite scène avait été construite au centre de la salle, deux barres métalliques luisantes la reliant au plafond. Une jeune femme à la peau sombre dansait sur une musique instrumentale assourdissante et sous le regard d'une demi-douzaine d'hommes. Siobhan constata qu'elle gardait les yeux fermés, se concentrait sur la musique. Deux hommes étaient assis sur un canapé voisin et une femme aux seins nus dansait entre eux. Une flèche indiquait le chemin de la « cabine privée »,

séparée du reste de la salle par des tentures noires. Au bar, trois hommes d'affaires en costume partageaient une bouteille de champagne.

— Ça s'anime plus tard, expliqua Dodds à Rebus. Pendant le week-end, c'est dingue...

Il les précéda jusqu'au côté opposé de la salle, s'arrêta devant une porte où figurait l'inscription « privé », tapa un code sur le pavé numérique fixé à côté. Il poussa le battant et, de la tête, leur fit signe d'entrer.

Ils étaient dans un couloir étroit à l'extrémité duquel se trouvait une deuxième porte. Dodds frappa et attendit.

— S'il le faut ! cria une voix, de l'autre côté.

De la tête, Rebus indiqua à Dodds qu'il se débrouillerait désormais seul. Puis il tourna la poignée.

Le bureau n'était guère plus grand qu'un débarras et le peu d'espace qu'il offrait était presque complètement occupé. Les étagèresployaient sous le poids d'archives et de matériel au rebut – tout et n'importe quoi, notamment une pompe à bière et une machine à écrire à boule. Des revues étaient empilées sur le plancher, principalement des magazines professionnels. Le support du réservoir d'eau abritait des sous-bocks enveloppés dans du plastique transparent. Un canapé vert vénérable était déplié, couvert de cartons de pailles et de paquets de serviettes en papier. Il y avait, derrière la table, une fenêtre minuscule et défendue par des barreaux qui, estima Rebus, devait donner un minimum de lumière naturelle pendant la journée. Les parties visibles des murs étaient tapissées de photos de journaux encadrées : clichés de paparazzi montrant des hommes à la sortie du Nook. Rebus reconnut deux footballeurs dont la carrière était en panne.

L'homme assis derrière la table avait un peu plus de trente ans. Il portait un T-shirt blanc qui moulait son torse et ses bras musclés. Son visage était bronzé, ses cheveux d'un noir de jais, coupés court. Pas de bijoux, hormis une montre en or comportant plus de cadrans que nécessaire. Ses yeux bleus brillaient malgré le faible éclairage de la pièce.

— Stuart Bullen, dit-il en tendant la main sans prendre la peine de se lever.

Rebus se présenta, puis fit de même pour Siobhan. Après les poignées de main, Bullen s'excusa de l'absence de chaises.

— Il n'y a pas la place, fit-il.

— Nous pouvons rester debout, monsieur Bullen, affirma Rebus.

— Comme vous pouvez le constater, The Nook n’a rien à cacher... et cela rend votre visite d’autant plus troublante.

— Vous n’avez pas l’accent de la région, fit remarquer Rebus.

— Je suis originaire de la côte ouest.

Rebus hocha la tête.

— Il me semble que je connais ce nom...

Bullen serra les lèvres.

— Ne cherchez plus. Mon père s’appelait Ray Bullen.

— Un gangster de Glasgow, expliqua Rebus à Siobhan.

— Un homme d’affaires respecté, rectifia Bullen.

— Qui a été abattu à bout portant sur le pas de sa porte, ajouta Rebus. Quand cela s’est-il passé... il y a cinq ou six ans ?

— Si j’avais su que vous vouliez parler de mon père...

Bullen fixait Rebus.

— Ce n’est pas le cas, coupa-t-il.

— Nous recherchons une jeune fille, monsieur Bullen, dit Siobhan. Une fugueuse nommée Ishbel Jardine.

Elle lui donna la photo et demanda :

— Peut-être l’avez-vous vue ?

— Pourquoi l’aurais-je vue ?

Siobhan haussa les épaules.

— Elle pourrait avoir eu besoin d’argent. Il paraît que vous avez engagé des danseuses.

— Tous les clubs de la ville engagent des danseuses. Elles vont et viennent... mais toutes mes danseuses sont en règle et ça se limite à la danse.

— Même dans la cabine privée ? demanda Rebus.

— Ce sont des femmes au foyer et des étudiantes... des personnes qui ont besoin d’un peu de liquide.

— Si vous voulez bien jeter un coup d’œil sur la photo, s’il vous plaît, dit Siobhan. Elle a dix-huit ans et s’appelle Ishbel.

— Je ne l’ai jamais vue.

Il rendit le cliché, puis demanda :

— Qui vous a dit que je recrutais ?

— C'est simplement une information qu'on nous a transmise, indiqua Rebus.

— J'ai vu que vous regardiez ma petite collection.

Bullen montra de la tête les photos du mur et reprit :

— Ceci est un endroit chic, nous estimons que nous sommes un peu au-dessus des autres clubs du quartier. Cela signifie que nous n'engageons pas n'importe quelles filles. Nous n'acceptons pas les camées.

— Personne n'a dit qu'elle était camée. Et je doute fortement qu'on puisse qualifier cet endroit de « chic ».

Bullen s'appuya contre le dossier de son fauteuil afin de pouvoir mieux le dévisager.

— Vous n'êtes certainement pas très loin de la retraite, inspecteur. J'attends avec impatience le jour où je pourrai traiter avec des flics tels que votre collègue.

Il sourit à Siobhan, conclut :

— Une perspective beaucoup plus agréable.

— Depuis combien de temps possédez-vous cet établissement ? demanda Rebus, qui avait sorti ses cigarettes.

— On ne fume pas ici, dit Bullen. Il y a des risques d'incendie.

Rebus hésita, puis rangea son paquet. Bullen remercia d'un bref hochement de tête.

— Pour répondre à votre question : quatre ans.

— Pourquoi avez-vous quitté Glasgow ?

— Le meurtre de mon père pourrait constituer un indice.

— Ils n'ont pas arrêté le meurtrier, n'est-ce pas ?

— Ce « ils » ne devrait-il pas être « nous » ?

— Les polices de Glasgow et d'Édimbourg... l'huile et l'eau.

— Vous voulez dire que vous auriez eu davantage de chance ?

— La chance n'a rien à voir avec ça.

— Eh bien, inspecteur, si c'est tout... je suis sûr que vous avez d'autres établissements à visiter.

— Pouvons-nous interroger les filles ? demanda soudain Siobhan.

— Pourquoi ?

— Simplement leur montrer la photo. Disposent-elles d'une loge ?

Il acquiesça.

— Derrière le rideau noir. Mais elles n'y vont qu'entre les passages.

— Nous parlerons avec elles là où nous les trouverons.

— S'il le faut, fit sèchement Bullen.

Siobhan pivota sur elle-même dans l'intention de partir, et s'immobilisa aussitôt. Une veste en cuir noir était suspendue derrière la porte. Elle frotta le col entre le pouce et l'index.

— Qu'avez-vous comme voiture ? demanda-t-elle sans préambule.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— C'est une question toute simple, mais si vous préférez la méthode dure...

Elle le foudroya du regard. Bullen soupira.

— Une BMW X5.

— Un modèle sportif, apparemment.

Bullen ricana.

— C'est un 4 × 4. Un char d'assaut énorme.

Elle hocha la tête.

— Les hommes achètent ce type de voiture quand ils ont l'impression de devoir compenser...

Elle sortit sur cette réplique. Rebus sourit à Bullen.

— Est-elle toujours la « perspective plus agréable » dont vous parliez ?

— Je vous connais, dit Bullen, l'index dressé. Vous êtes le flic que Big Ger Cafferty a dans sa poche.

— Ah bon ?

— C'est ce que tout le monde raconte.

— Dans ce cas, je ne peux rien dire, n'est-ce pas ?

Rebus lui tourna le dos et suivit Siobhan. Il estima qu'il avait bien fait de ne pas relever. Pendant de nombreuses années, Big Ger Cafferty avait été le roi de la pègre d'Édimbourg. Il menait aujourd'hui une existence plus tranquille, ou moins voyante. Mais, avec Cafferty, on ne pouvait être sûr de rien. Rebus le connaissait effectivement. En réalité, Bullen venait de donner une idée à Rebus parce que si quelqu'un pouvait savoir ce qu'un petit voyou de Glasgow tel que Stuart Bullen faisait aussi loin de sa base, c'était bien Morris Gerald Cafferty.

Siobhan avait pris un tabouret au bar, les hommes d'affaires s'étant installés à une table. Rebus la rejoignit, rassura du même coup le barman qui n'avait vraisemblablement jamais dû servir une femme

seule.

— Une bouteille de votre meilleure bière, dit-il, et ce qui fait envie à la dame.

— Coca Light, commanda-t-elle.

Il apporta les boissons.

— Six livres, annonça-t-il.

— M. Bullen a dit que c'était la maison qui offrait, lui indiqua Rebus. Il veut qu'on reste gentils.

— Avez-vous vu cette jeune fille ici ? demanda Siobhan en montrant la photo.

— Son visage me dit quelque chose... mais il y a des tas de filles qui ressemblent à ça.

— Comment t'appelles-tu, mon gars ? demanda Rebus.

L'emploi de « mon gars » contraria le barman. Il avait un peu plus de vingt ans, était de petite taille et maigre. T-shirt blanc : peut-être imitait-il son patron. Cheveux couverts de gel dressés sur la tête. Comme les videurs, il portait une oreillette. Il avait deux clous dans une oreille.

— Barney Grant.

— Tu travailles ici depuis longtemps, Barney ?

— Deux ans.

— Dans ce genre d'endroit, tu fais sûrement partie des meubles.

— Personne n'est là depuis plus longtemps que moi, admit Grant.

— Je parie que tu as vu pas mal de choses.

— Mais, pendant tout ce temps, il y a une chose que je n'ai jamais vue : Stuart offrir un verre.

Il tendit la main, ajouta :

— Six livres, s'il vous plaît.

— J'admire ton opiniâtreté, mon gars.

Rebus donna l'argent puis demanda :

— D'où vient ton accent ?

— D'Australie. Et je vais vous dire autre chose... j'ai la mémoire des visages et j'ai l'impression de connaître le vôtre.

— Je suis venu il y a quelques mois... Soirée entre hommes. Je ne suis pas resté longtemps.

— Pour en revenir à Ishbel Jardine, intervint Siobhan, persuasive,

vous croyez que vous l'avez peut-être vue ?

Grant regarda une nouvelle fois la photo.

— Mais c'était peut-être pas ici. Il y a des tas de boîtes et de pubs... ça pouvait être n'importe où.

Il emporta l'argent jusqu'à la caisse. Siobhan se retourna et regarda la salle, ce qu'elle regretta. Une danseuse conduisait un homme en costume dans la cabine privée. Une autre, celle qui, plus tôt, se concentrait sur la musique, montait et descendait le long du poteau métallique, sans son string.

— Bon sang, c'est écoeurant, dit-elle à Rebus. Qu'est-ce que ça vous apporte ?

— Un allègement du portefeuille, répondit-il.

Siobhan se tourna à nouveau vers Grant.

— Combien font-elles payer ?

— Dix livres la danse. Ça ne dure que quelques minutes et il est interdit de les toucher.

— Et dans la cabine privée ?

— Je ne pourrais pas vous dire.

— Pourquoi ?

— Je n'y suis jamais allé. Vous voulez un autre verre ?

Elle montra son verre, qui était plein de glace quand il l'avait servi mais, pour le reste, vide.

— Un truc de métier, lui expliqua Rebus. Plus il y a de glace, moins il y a de place pour la boisson proprement dite.

— Non, merci, répondit-elle à Grant. Croyez-vous que les filles répondraient à nos questions ?

— Pourquoi le feraient-elles ?

— Et si je vous laissais la photo... la montreriez-vous ?

— Je pourrais le faire.

— Et voici ma carte. Vous pouvez me téléphoner s'il y a du nouveau.

— D'accord.

Il mit le tout sous le bar puis, s'adressant à Rebus :

— Et vous ? Vous en voulez une autre ?

— Pas à ce prix, Barney, merci tout de même.

— N'oubliez pas de m'appeler, dit Siobhan.

Elle descendit du tabouret et prit la direction de la sortie. Rebus s'était arrêté pour regarder d'autres photos... des copies des coupures de journaux affichées dans le bureau de Bullen. Il en tapota une. Siobhan la regarda plus attentivement. Lex Cater et sa vedette de cinéma de père, le visage d'un blanc fantomatique à cause du flash du photographe. Gordon Cater avait levé la main, mais trop tard. Son regard semblait désespéré mais son fils souriait, heureux de poser pour la postérité.

— Regarde l'auteur, dit Rebus.

Tous les articles étaient des « exclusivités » et le même nom apparaissait en caractères gras sous le titre : Steve Holly.

— Bizarre qu'il soit toujours au bon endroit au bon moment, constata Siobhan.

— Oui, n'est-ce pas ? reconnut Rebus.

Dehors, il alluma une cigarette. Siobhan ne l'attendit pas, déverrouilla la voiture et s'installa derrière le volant. Rebus la suivit lentement en tirant de longues bouffées. Il restait la moitié de la cigarette quand il arriva près de la Peugeot, mais il la jeta sur la chaussée et s'assit à côté de Siobhan.

— Je sais ce que tu penses, dit-il.

— Ah bon ?

Elle mit le clignotant. Il se tourna vers elle.

— Il n'y a pas qu'un marché de la chair, déclara-t-il. Pourquoi lui as-tu demandé ce qu'il avait comme voiture ?

Siobhan réfléchit.

— Parce qu'il avait l'air d'un mac, répondit-elle, les mots de Rebus tournant dans son esprit :

Il n'y a pas qu'un marché de la chair...

Quatrième jour

Jeudi

Le lendemain matin, Rebus était de retour à Knoxland. Quelques banderoles et pancartes de la veille gisaient sur le sol, leurs slogans estompés par les empreintes de pas. Dans le Portakabin, Rebus buvait le café qu'il avait apporté et finissait de lire le journal. La veille au soir, pendant une conférence de presse, le nom de Stef Yurgii avait été dévoilé aux médias. Il n'était cité qu'une fois dans le tabloïd de Holly alors que Mo Dirwan avait droit à deux paragraphes. Il y avait aussi des photos de Rebus jetant l'adolescent au sol, élevé au statut de héros par Dirwan, dévisagé par les compagnons de Dirwan. Le titre – sans doute l'œuvre de Holly en personne – ne comportait qu'un mot : lapidé !

Rebus lança le journal dans la poubelle, convaincu que quelqu'un, selon toute probabilité, l'en sortirait. Il trouva une tasse à moitié pleine de café froid, qu'il versa sur la publication. Il se sentit mieux. Sa montre indiquait neuf heures quinze. Un peu plus tôt, il avait demandé à une voiture de patrouille de se rendre à Portobello. Il estimait qu'elle serait là dans quelques minutes. Le Portakabin était silencieux. Un esprit avisé avait décidé qu'il serait ridicule de laisser un ordinateur à Knoxland et les rapports concernant le porte-à-porte étaient collationnés à Torphichen. Rebus gagna la fenêtre, réunit quelques éclats de verre en une pile. Malgré le grillage, la vitre avait été cassée : un bâton ou une mince barre métallique. Une matière collante avait été projetée à l'intérieur, s'était déposée sur le plancher et le bureau le plus proche. En outre, on avait écrit SALES FLICS à la bombe sur toutes les surfaces extérieures accessibles. Rebus savait qu'on placerait des planches sur la fenêtre en fin de journée. Le Portakabin lui-même serait peut-être déclaré inutile. Ils avaient glané ce qu'ils pouvaient, relevé les indices disponibles. Rebus savait que la principale stratégie de Shug Davidson consistait à faire honte à la cité, afin qu'elle montre quelqu'un du doigt. Les articles de Holly n'étaient donc peut-être pas une mauvaise chose.

C'était une idée séduisante, mais Rebus doutait que les habitants de Knoxland lisent des articles sur le racisme en éprouvant autre chose qu'un sentiment de totale justification. Davidson espérait cependant qu'une personne au moins verrait la lumière... Il n'avait besoin que

d'un témoin.

D'un nom.

Il y avait forcément du sang, une arme dont il avait fallu se débarrasser, des vêtements qu'il avait fallu brûler ou jeter. Quelqu'un savait. Retranché dans une de ces tours, peut-être, et il l'espérait, rongé par la culpabilité.

Quelqu'un savait.

Rebus avait téléphoné à Steve Holly en arrivant, lui avait demandé comment se faisait-il qu'il se trouvait toujours devant le Nook quand une célébrité ivre en sortait.

— Simple affaire de bon journalisme d'investigation. Mais c'est de l'histoire ancienne.

— Comment ça ?

— Quand la boîte a ouvert, elle a été à la mode pendant quelques mois. C'est durant cette période que ces photos ont été prises. Vous y allez souvent, c'est ça ?

Rebus avait raccroché sans répondre.

Une voiture approcha, il regarda par la vitre brisée et la vit. Il esquissa un sourire en finissant son café.

Il alla à la rencontre de Gareth Baird, salua de la tête les deux agents en tenue qui l'accompagnaient.

— Bonjour, Gareth.

— À quoi vous jouez ? demanda Gareth en fourrant les poings dans ses poches. Vous me harcelez, c'est ça ?

— Pas du tout. Tu es simplement un témoin important. N'oublie pas que c'est *toi* qui as vu l'amie de Stef Yurgii.

— Merde, c'est à peine si j'ai fait attention à elle !

— Mais c'était elle qui parlait, répondit calmement Rebus. Et j'ai le sentiment que tu la reconnaîtrais si tu la voyais à nouveau.

— Vous voulez que je fasse un portrait-robot, c'est ça ?

— Plus tard. Pour le moment, tu vas aller en reconnaissance avec ces deux agents.

— En reconnaissance ?

— Faire du porte-à-porte. Ça te donnera une petite idée du travail de la police.

— Combien de portes ? demanda Gareth en regardant les tours.

— Toutes.

Il fixa Rebus, les yeux dilatés, comme un enfant à qui on inflige une retenue sans la moindre preuve.

— Plus vite tu commenceras...

Rebus tapota l'épaule du jeune homme, puis il se tourna vers les agents :

— Emmenez-le, les gars.

En regardant Gareth s'éloigner d'un pas lourd, la tête basse, entre les deux agents, en direction de la première tour, Rebus éprouva un sentiment de satisfaction. Il était agréable de constater que le travail pouvait encore apporter des joies...

Deux autres voitures arrivèrent : Davidson et Wylie dans la première, Reynolds dans la seconde. Ils venaient vraisemblablement de Torphichen. Davidson tenait le journal du matin, ouvert et plié à la page de lapidé !

— Tu as vu ça ? demanda-t-il.

— Je refuse de m'abaisser jusque-là, Shug.

— Pourquoi ? demanda Reynolds avec un sourire ironique. Tu es le nouveau héros des métèques.

Les joues de Davidson rougirent.

— Encore une sortie comme celle-là, Charlie, et je te colle un rapport... c'est clair ?

Reynolds se raidit.

— Mes paroles ont dépassé ma pensée, inspecteur.

— Ça t'arrive plus souvent qu'à ton tour. Veille à ce que ça ne se reproduise pas.

— Bien, inspecteur.

Davidson laissa le silence planer quelques instants, puis décida qu'il s'était fait comprendre.

— Est-ce que tu pourrais te rendre utile ?

Reynolds se détendit légèrement.

— Dans le... Il y a une femme, dans un des appartements, qui propose du thé et des gâteaux secs.

— Ah bon ?

— J'ai fait sa connaissance hier, monsieur. Elle a dit que ça ne l'ennuierait pas de nous en préparer quand on en voudra.

Davidson hocha la tête.

— Va en chercher.

Reynolds allait s'éloigner quand Davidson ajouta :

— Charlie ? L'heure tourne... ne traîne pas.

— Je resterai professionnel, monsieur, ne vous inquiétez pas.

Il adressa un regard triomphant à Rebus quand il passa près de lui.

Davidson se tourna vers Rebus.

— Qui était-ce avec les deux agents en tenue ?

Rebus alluma une cigarette.

— Gareth Baird. Il va voir si l'amie de la victime se cache derrière une de ces portes fermées.

— Le genre aiguille dans une botte de foin ? rétorqua Davidson.

Rebus haussa simplement les épaules. Wylie était entrée dans le Portakabin. Davidson vit alors les graffitis.

— Sales flics, hein ? J'ai toujours pensé que les gens qui nous appellent comme ça étaient les sales types.

Il repoussa les cheveux qui étaient tombés sur son front, se gratta le crâne, demanda :

— Il y a autre chose au programme ?

— La femme de la victime va identifier le corps. J'ai pensé que je pourrais être là.

Rebus attendit en vain la réaction de Davidson, ajouta :

— Sauf si tu veux le faire.

— Vas-y. Si je comprends bien, rien n'exige ta présence à Gayfield ?

— Je n'ai même pas de bureau.

— Ils espèrent que tu vas saisir l'allusion ?

— Tu crois que je devrais ?

Davidson parut sceptique.

— Qu'est-ce qui t'attend quand tu auras pris ta retraite ?

— Probablement une maladie du foie. J'ai versé des arrhes...

Davidson sourit.

— À mon avis, nous manquons toujours de personnel, et cela signifie que je suis heureux que tu restes.

Rebus fut sur le point de dire quelque chose – merci, peut-être – mais Davidson leva l'index et ajouta :

— Du moment que tu ne suis pas des pistes improbables, compris ?

— Parfaitement, Shug.

Les deux hommes se retournèrent quand une voix forte retentit au deuxième étage.

— Bonjour, inspecteur !

C'était Mo Dirwan qui, de la galerie extérieure, faisait signe du bras à Rebus. Rebus répondit d'un geste sans enthousiasme, mais se souvint ensuite qu'il avait quelques questions à poser à l'avocat.

— Ne bougez pas, cria-t-il. Je monte !

— Je suis dans l'appartement 202.

— Dirwan travaillait pour la famille Yurgii, rappela Rebus à Davidson. J'ai plusieurs points à éclaircir avec lui.

— Fais ce que tu as à faire, dit Davidson en posant une main sur l'épaule de Rebus. Mais plus de photos, hein ?

— Ne t'en fais pas, Shug, il n'y en aura pas.

Rebus monta au deuxième par l'ascenseur et longea la galerie jusqu'à l'appartement 202. Il jeta un coup d'œil en bas, constata que Davidson examinait les dégâts subis par le Portakabin. Reynolds n'était pas revenu avec le thé promis.

La porte était entrouverte et Rebus entra. La moquette semblait constituée de chutes. Un balai reposait contre le mur de l'entrée. Un problème de plomberie avait laissé une grande tache marron sur le plafond blanc cassé.

— Ici, appela Dirwan.

Il était assis sur le canapé du séjour. Les fenêtres étaient là aussi couvertes de condensation. Les deux résistances d'un radiateur électrique rougeoyaient. Un lecteur de cassettes diffusait de la musique ethnique en sourdine. Un couple âgé se tenait devant le canapé.

— Venez me rejoindre, dit Dirwan qui frappa le coussin voisin du sien du plat d'une main, en tenant une soucoupe avec sa tasse dans l'autre.

Rebus s'assit et le couple s'inclina légèrement au sourire qu'il lui adressa pour le saluer. Ce ne fut qu'une fois installé qu'il s'aperçut qu'il n'y avait pas de chaises, que le couple ne pouvait que rester debout. Mais cela ne semblait pas gêner l'avocat.

— M. et M^{me} Singh sont ici depuis onze ans, dit-il. Mais ils n'y sont plus pour longtemps.

— Je suis désolé, répondit Rebus.

Dirwan eut un rire étouffé.

— Ils ne vont pas être expulsés, inspecteur : leur fils a très bien réussi dans les affaires. Il a une grande maison à Branton...

— À Cramond, rectifia M. Singh, nommant un des meilleurs quartiers de la ville.

— Une grande maison à Cramond, corrigea l'avocat. Ils s'installent avec lui.

— Dans un appartement indépendant, dit M. Singh, qui parut éprouver du plaisir à prononcer cette phrase. Voulez-vous du thé ou du café ?

— Non, merci, répondit Rebus. Mais j'ai deux mots à dire à M^e Dirwan.

— Voulez-vous que nous partions ?

— Non, non... nous parlerons dehors.

Rebus adressa un regard lourd de sens à Dirwan. L'avocat donna sa tasse à M^{me} Singh.

— Dites à votre fils que je lui souhaite tout ce qu'il peut lui-même souhaiter, aboya-t-il d'une voix qui parut trop forte compte tenu de la situation.

Elle résonna dans la pièce après qu'il eut terminé.

Les Singh s'inclinèrent une nouvelle fois et Rebus se leva. Il fallut serrer des mains avant que Rebus puisse entraîner Dirwan dans la galerie.

— Une famille bien, vous devez le reconnaître, dit Dirwan quand la porte fut fermée. Les immigrants, voyez-vous, peuvent apporter une contribution capitale à la société dans son ensemble.

— Je n'en ai jamais douté. Vous savez que nous avons identifié la victime ? Stef Yurgii.

Dirwan soupira.

— Je l'ai appris ce matin.

— Vous n'aviez pas vu les photos publiées par les tabloïds ?

— Je ne lis pas ces torchons.

— Mais vous aviez l'intention de prendre contact avec nous, de nous avertir que vous le connaissiez ?

— Je ne le connaissais pas. Je connais sa femme et ses enfants.

— Et vous ne l'avez jamais rencontré ? Il n'a pas tenté de

transmettre un message à sa famille ?

Dirwan secoua la tête.

— Pas par mon intermédiaire. Je n'hésiterais pas à vous le dire.

Il regarda Rebus dans les yeux et ajouta :

— John, il faut que vous me fassiez confiance sur ce point.

— Seuls mes amis intimes m'appellent John, répliqua Rebus. Et il faut mériter la confiance, maître Dirwan.

Il laissa à l'avocat le temps d'assimiler, puis ajouta :

— Vous ne saviez pas qu'il était à Édimbourg ?

— Non.

— Mais vous vous occupiez du cas de sa femme.

L'avocat acquiesça.

— Ce n'est pas bien, vous savez : nous nous considérons comme civilisés mais nous n'hésitons pas à la laisser pourrir à Whitemire avec ses enfants. Vous les avez vus ?

— Effectivement.

— Dans ce cas, vous comprenez : pas d'arbres, pas de liberté, le strict minimum en matière d'éducation et de nourriture...

— Mais rien à voir avec cette enquête, se crut obligé de dire Rebus.

— Bon sang, je n'en crois pas mes oreilles ! Vous avez été personnellement confronté aux problèmes de racisme de notre pays.

— Ils ne semblent pas toucher les Singh.

— Ce n'est pas parce qu'ils sourient qu'ils n'en ont pas été victimes.

Il se tut soudain, se frotta la nuque, reprit :

— Je ne devrais pas boire autant de thé. Ça chauffe le sang, vous savez.

— Écoutez, je vous remercie de faire ce que vous faites, de parler à tous ces gens...

— À propos, voulez-vous savoir ce que j'ai glané ?

— Bien entendu.

— J'ai frappé aux portes pendant toute la soirée d'hier et dès le début de la matinée... Bien entendu, tout le monde ne dispose pas d'informations et n'accepte pas de me recevoir.

— Merci tout de même d'essayer.

Dirwan accepta le compliment d'un mouvement de la tête.

— Savez-vous que Stef Yurgii était journaliste dans son pays ?

— Oui.

— Les gens d'ici – ceux qui le connaissaient – l'ignoraient. Cependant, il était doué pour établir des relations avec les autres, les amener à se confier... c'est dans la nature des journalistes, n'est-ce pas ?

Rebus acquiesça.

— Donc, poursuivit Dirwan, Stef parlait de leur vie aux gens, leur posait de nombreuses questions sans beaucoup dévoiler son passé.

— Vous croyez qu'il avait l'intention d'écrire sur ce sujet ?

— C'est une possibilité.

— Et l'amie ?

— Personne ne semble au courant. Bien entendu, comme sa famille était à Whitemire, il est tout à fait possible qu'il ait voulu que l'existence de cette fille demeure secrète.

Rebus acquiesça.

— Autre chose ? demanda-t-il.

— Pas pour le moment. Voulez-vous que je continue de frapper aux portes ?

— Je sais que c'est une corvée...

— Absolument pas ! Je commence à apprécier cette cité et je rencontre des gens qui souhaiteront peut-être créer un collectif.

— Comme celui de Glasgow ?

— Exactement. Les gens sont plus forts quand ils agissent ensemble.

Rebus réfléchit.

— Je vous souhaite bonne chance... et merci encore.

Il serra la main qui lui était tendue, se demandant toujours s'il devait faire confiance à Dirwan. Il était avocat, après tout ; en outre, il avait ses priorités.

Quelqu'un se dirigeait vers eux. Ils durent s'écarter pour lui laisser le passage. Rebus reconnut le jeune de la veille, celui qui avait une pierre. L'adolescent se contenta de fixer les deux hommes, se demandant lequel méritait la plus grosse part de son mépris. Il s'arrêta devant les ascenseurs, appuya sur un bouton.

— Il paraît que tu aimes les tatouages, cria Rebus.

D'un signe de la tête, il indiqua à l'avocat qu'ils en avaient terminé.

Puis il se dirigea vers le jeune, qui recula comme s'il redoutait d'être contaminé. Comme le jeune, Rebus garda les yeux rivés sur les portes de l'ascenseur. Dirwan, pendant ce temps, n'obtenant pas de réponse au 203, gagna le 204.

— Qu'est-ce que vous voulez ? marmonna l'adolescent.

— Je passe le temps, c'est tout. C'est ce que font les êtres humains, tu sais, ils communiquent.

— Rien à foutre.

— Nous faisons aussi autre chose : nous acceptons les opinions des autres. Nous sommes finalement tous différents.

Un tintement assourdi retentit et les portes de l'ascenseur de gauche s'ouvrirent lentement. Rebus s'apprêta à y entrer, puis s'aperçut que le jeune ne l'y suivrait pas. Il le prit par la veste et le tira à l'intérieur, ne le lâcha que lorsque les portes furent refermées. Le jeune homme le repoussa, appuya sur le bouton d'ouverture, mais trop tard. L'ascenseur commençait sa lente descente.

— Les paramilitaires te plaisent ? poursuivit Rebus. L'UVF, toute cette bande ?

Le jeune ferma la bouche, les lèvres entre les dents.

— Je suppose que ça te permet de te cacher derrière quelque chose, dit Rebus comme pour lui-même. Tous les lâches ont besoin d'un bouclier... ils seront chouettes, en plus, dans l'avenir, tous ces tatouages, quand tu seras marié et que tu auras des enfants... voisins catholiques et patron musulman...

— Ouais, comme si j'allais laisser faire ça.

— Mon gars, des tas de choses que tu ne peux pas contrôler vont t'arriver. Tu peux faire confiance à un vétéran.

L'ascenseur s'arrêta, les portes ne s'ouvrant pas assez vite au goût du jeune, qui tenta de les écarter, se glissa entre elles et partit en courant. Rebus le regarda traverser l'aire de jeu. Shug Davidson, dans l'encadrement de la porte du Portakabin, le suivit également des yeux.

— Tu fraternises avec les indigènes ? demanda-t-il.

— Quelques conseils sur la vie en société, reconnut Rebus. À propos, comment s'appelle-t-il ?

Davidson fut obligé de réfléchir.

— Howard Slowther... il se fait appeler Howie.

— Âge ?

— Presque quinze ans. Les services scolaires le recherchent parce

qu'il ne va pas à l'école. Howie est sur la pente glissante. Et on n'y peut fichtre rien tant qu'il n'aura pas fait une grosse connerie.

— Ce qui peut arriver d'un jour à l'autre, dit Rebus sans quitter des yeux la silhouette qui s'éloignait rapidement sur le plan incliné conduisant au passage souterrain.

— Exactement, admit Davidson. À quelle heure as-tu rendez-vous à la morgue ?

— À dix heures, répondit Rebus. Il faudrait que j'y aille.

— N'oublie pas, reste en contact.

— Je t'enverrai une carte postale, Shug. « Dommage que tu ne sois pas avec moi. »

Siobhan n'avait pas de raison de croire que Stuart Bullen soit le mac d'Ishbel, il lui semblait trop jeune. Il avait une veste en cuir, mais pas de voiture de sport. Elle avait cherché l'X5 sur l'Internet et elle n'avait rien de sportif.

Mais elle avait demandé ce qu'il avait comme voiture, au singulier. Peut-être en possédait-il plusieurs : l'X5 pour les déplacements quotidiens et une autre, dans un garage, pour le soir et le week-end. Était-il utile de vérifier ? Était-il utile de retourner au Nook ? Est-ce que ça valait la peine de retourner au Nook ? Pour le moment, elle ne le croyait pas.

Ayant trouvé une petite place de stationnement dans Cockburn Street, elle suivait Fleshmarket Close. Deux touristes d'âge mûr regardaient la porte de la cave. L'homme avait une caméra vidéo, la femme un guide.

— Excusez-moi, dit la femme.

Elle avait l'accent des Midlands, peut-être celui du Yorkshire.

— Savez-vous si c'est ici qu'on a découvert les squelettes ?

— Absolument, répondit Siobhan.

— La guide nous en a parlé hier soir, expliqua-t-elle.

— Un circuit des fantômes ?

— Exactement, jeune fille. Elle nous a dit que c'était une affaire de sorcellerie.

— Ah bon ?

Le mari filmait déjà la porte en bois renforcée de métal. Siobhan s'excusa et s'éloigna. Le pub n'était pas ouvert, mais elle jugea qu'il devait y avoir quelqu'un et frappa la porte du pied. La partie inférieure était pleine, mais la moitié supérieure comportait des cercles de verre semblables au cul des bouteilles de vin. Elle vit une ombre passer derrière les vitres, entendit le cliquetis de la serrure.

— On ouvre à onze heures.

— Monsieur Mangold ? C'est le sergent Clarke... vous vous

souvenez de moi ?

— Bon sang, qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Pourrais-je entrer ?

— Je suis en réunion.

— Ça ne sera pas long...

Mangold hésita, puis ouvrit.

— Merci, dit Siobhan en pénétrant dans le pub. Qu'est-il arrivé à votre visage ?

Il toucha l'ecchymose de sa joue gauche. L'œil, au-dessus, était enflé.

— Un petit désaccord avec un client, répondit-il. Un des risques du métier.

Siobhan se tourna vers le barman. Occupé à transvaser des glaçons d'un seau dans un autre, il la salua d'un signe de tête. Il régnait dans la salle une odeur de désinfectant et de cire. Une cigarette se consumait dans un cendrier, sur le bar, près d'une tasse de café. Il y avait aussi des feuilles de papier : apparemment le courrier du matin.

— Vous avez l'air de vous en être tiré indemne, dit-elle.

Le barman haussa les épaules.

— Je n'étais pas de service.

Elle vit deux autres tasses sur une table d'angle, une femme qui en tenait une entre les mains. Devant elle, une petite pile de livres. Siobhan distingua quelques titres : *Edinburgh Haunts*, *The City Above and Below*.

— Faites vite, voulez-vous ? dit Mangold. Je n'ai pas une minute à moi, aujourd'hui.

Il ne semblait pas pressé de présenter son autre visiteuse, mais Siobhan lui sourit néanmoins et la femme lui rendit son sourire. Elle avait un peu plus de quarante ans, une chevelure brune, bouclée, attachée sur la nuque avec un ruban noir. Elle avait gardé son manteau. Siobhan vit, dessous, des chevilles nues et des sandales. Mangold se tenait, les bras croisés et les jambes écartées, au centre de la salle.

— Vous deviez faire des recherches dans les archives, lui rappela Siobhan.

— Les archives ?

— À propos de la chape de la cave.

— Les journées n'ont que vingt-quatre heures, protesta-t-il.

— Cependant, monsieur...

— Deux faux squelettes... il n'y a pas le feu.

Il tendit les bras en un geste suppliant.

Siobhan s'aperçut que la femme se dirigeait vers eux.

— Vous vous intéressez aux sépultures ? demanda-t-elle d'une voix douce et légèrement sifflante.

— C'est exact, répondit Siobhan. Je suis le sergent Clarke et vous êtes Judith Lennox.

Les yeux de Lennox se dilatèrent.

— Je vous ai reconnue parce que j'ai vu votre photo dans le journal, expliqua Siobhan.

Lennox prit la main de Siobhan, parut moins la serrer que se cramponner à elle.

— Vous débordez d'énergie, mademoiselle Clarke. C'est comme de l'électricité.

— Et vous donnez une leçon d'histoire à M. Mangold.

— Parfaitement.

Les yeux de la femme se dilatèrent à nouveau.

— Les titres, expliqua Siobhan en montrant les livres, donnent une indication précise.

Lennox se tourna vers Mangold.

— J'aide Ray à élaborer le thème de son nouveau bar... c'est tout à fait passionnant.

— La cave ? supputa Siobhan.

— Il faut qu'il puisse se faire une idée du contexte historique.

Mangold toussota.

— Je suis sûr que le sergent Clarke a mieux à faire de son temps...

Il sous-entendait qu'il avait, lui aussi, à faire. Puis il se tourna vers Siobhan et ajouta :

— J'ai rapidement recherché des documents relatifs aux travaux, mais je n'ai rien trouvé. Ils ont peut-être été faits au noir. Il y a des tas de cow-boys qui sont prêts à couler une chape sans poser de questions, sans facture...

— Sans facture ? répéta Siobhan.

— Étiez-vous présente quand les cadavres ont été découverts ? demanda Judith Lennox.

Siobhan s'efforça de ne pas tenir compte d'elle, concentra son attention sur Mangold.

— Vous êtes en train de me dire...

— C'était Mag Lennox, n'est-ce pas ? C'est son squelette qu'on a trouvé.

Siobhan se tourna vers la femme.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Judith Lennox ferma les yeux.

— J'ai eu une prémonition. Je tentais d'organiser des visites de la faculté de médecine... on ne m'a pas accordé l'autorisation. On a même refusé de me montrer le squelette...

L'ardeur faisait briller ses yeux.

— Je descends d'elle, vous savez.

— Vraiment ?

— Elle a jeté un sort sur notre pays ainsi que sur tous ceux qui lui feraient du mal ou se moqueraient d'elle.

Siobhan pensa à Cater et à McAteer : rien ne permettait de supposer qu'ils fussent victimes d'un sortilège. Elle eut envie de le dire, mais se souvint de la promesse faite à Curt.

— Tout ce que je sais, c'est que les squelettes étaient faux, insista Siobhan.

— Exactement, intervint Mangold. Donc pourquoi vous intéressez-vous à eux ?

— Il serait agréable d'avoir une explication, répondit Siobhan.

Elle se souvint de la cave, de la façon dont son corps tout entier s'était crispé face au bébé... qu'elle avait posé doucement sa veste sur les os.

— On a trouvé des squelettes dans le parc de Holyrood, intervint Lennox. Ils étaient tout à fait réels. Et un lieu de réunion de sorcières à Gilmerton.

Siobhan était au courant de l'existence du « lieu de réunion de sorcières » : une succession de salles sous la boutique d'un bottier. Mais, aux dernières nouvelles, il s'agissait d'une forge. Cependant, elle ne croyait pas que l'historienne partagerait ce point de vue.

— Et c'est tout ce que vous pouvez me dire ? demanda-t-elle à Mangold.

Il écarta une nouvelle fois les bras, des bracelets en or glissant sur ses poignets.

— Dans ce cas, dit Siobhan, je vais vous laisser reprendre votre travail. Heureuse d'avoir fait votre connaissance, mademoiselle Lennox.

— Moi de même, répondit l'historienne.

Elle tendit une main, la paume vers l'extérieur. Siobhan recula d'un pas. Lennox avait à nouveau fermé les yeux et ses paupières papillotaient.

— Utilisez cette énergie. Elle est renouvelable.

— Voilà une bonne nouvelle.

Lennox ouvrit les yeux, fixa Siobhan.

— Nous donnons une partie de notre force vitale à nos enfants. Ce sont eux le véritable renouvellement...

Mangold adressa à Siobhan un regard contrit, avec une pointe d'apitoiement sur soi : après tout, il n'était pas débarrassé de Judith Lennox...

C'était la première fois que Rebus voyait des enfants dans une morgue et ce spectacle le révolta. Cet endroit était réservé aux professionnels, aux adultes, aux veufs. C'était le lieu de la triste réalité du corps humain. L'antithèse de l'enfance.

Mais qu'était l'enfance pour les petits Yurgii, hormis la confusion et le désespoir ?

Cela n'empêcha pas Rebus de pousser un des gardiens contre le mur. Pas physiquement, bien entendu, pas avec les mains. Mais en se postant devant lui, très près, puis en avançant presque imperceptiblement jusqu'au moment où le gardien se trouva le dos au mur de la salle d'attente.

— Vous avez emmené les enfants ici ? cracha Rebus.

Le gardien était jeune ; son uniforme mal ajusté ne pouvait en aucun cas le protéger face à un homme tel que Rebus.

— Ils n'ont pas voulu rester, bredouilla-t-il. Ils chialaient, ils se cramponnaient à elle...

Rebus avait tourné la tête vers l'endroit où la mère, assise, serrait ses enfants contre elle, indifférente à la scène, et se laissait bercer dans les bras de son amie à la tête couverte d'un foulard, celle de Whitemire. Le petit garçon, cependant, regardait attentivement.

— M. Traynor a estimé préférable de les laisser venir.

— Ils auraient pu rester dans la camionnette.

Rebus l'avait vue dehors : bleu foncé, barreaux devant les vitres, grillage renforcé entre les sièges de l'avant et les bancs de l'arrière.

— Pas sans leur mère...

La porte s'ouvrit, un deuxième gardien entra. C'était le responsable. Il tenait une planche à pince. Bill Ness, qui dirigeait la morgue, le suivait, vêtu d'une blouse blanche. Un quinquagénaire avec des lunettes à la Buddy Holly. Comme toujours, il mâchait du chewing-gum. Il s'immobilisa devant la famille et proposa le paquet aux enfants, qui se serrèrent plus étroitement contre leur mère. Ellen Wylie resta dans l'encadrement de la porte. Son rôle consistait à témoigner de la procédure d'identification. Elle ne savait pas que Rebus viendrait, il lui avait dit qu'elle pouvait parfaitement se charger de cette tâche.

— Tout va bien ? demanda le gardien responsable à Rebus.

— Tout baigne, répondit Rebus, qui recula de quelques pas.

— Madame Yurgii, dit Ness sur un ton compatissant, nous sommes prêts quand vous voulez.

Elle acquiesça, tenta de se lever, et son amie dut l'aider. Elle posa une main sur la tête de chacun de ses enfants.

— Je resterai ici avec eux, si vous voulez, proposa Rebus.

Elle le regarda, puis souffla quelque chose aux enfants, qui se serrèrent plus étroitement contre elle.

— Votre maman sera derrière cette porte, leur expliqua Ness, un bras tendu. Elle ne restera absente qu'une minute...

M^{me} Yurgii s'accroupit devant son fils et sa fille, leur dit quelques mots à voix basse. Les larmes ternissaient ses yeux. Puis elle posa ses enfants chacun sur une chaise, leur sourit, recula en direction de la porte. Ness la tint ouverte. Les deux gardiens suivirent la jeune femme, le responsable avertissant Rebus du regard : *Surveillez-les*. Rebus demeura impassible.

Quand la porte fut fermée, la petite fille s'y précipita, posa les mains sur sa surface. Elle ne dit rien, ne pleura pas. Son frère la rejoignit, la prit par les épaules et la ramena à leur place. Rebus s'accroupit, le dos contre le mur opposé. C'était une pièce désolée : ni affiches, ni feuilles de service, ni revues. Rien qui puisse permettre de passer le temps, parce que ce n'était pas le lieu. En général, on n'y restait qu'une minute, le temps de transporter le corps de son étagère réfrigérée à la salle réservée aux identifications. Ensuite, on partait rapidement, parce qu'on n'avait pas envie d'y passer une seconde de plus. Il n'y avait pas de pendule car, comme l'avait un jour dit Ness à

Rebus : « Nos clients ont tout le temps. »

Une des blagues innombrables qui les aidaient, ses collègues et lui, à tenir le choc.

— Je m'appelle John, dit Rebus aux enfants.

La petite fille semblait fascinée par la porte, mais le jeune garçon parut comprendre.

— Police méchant, dit-il avec passion.

— Pas ici, répondit Rebus. Pas dans notre pays.

— En Turquie, très méchant.

Rebus acquiesça.

— Mais pas ici, répéta-t-il. Ici police gentille.

Le jeune garçon parut dubitatif et Rebus ne le lui reprocha pas. Après tout, que savait-il de la police ? Elle accompagnait les fonctionnaires de l'Immigration, avait placé la famille en rétention. Les gardiens de Whitemire évoquaient vraisemblablement des policiers : tous ceux qui portaient un uniforme étaient suspects. Tous ceux qui détenaient une autorité.

C'étaient eux qui avaient fait pleurer sa mère, fait disparaître son père.

— Tu as envie de rester ici ? Dans ce pays ? demanda Rebus.

L'enfant ne comprit pas. Il battit des paupières et il devint clair qu'il ne répondrait pas.

— Quels jouets aimes-tu ?

— Jouets ?

— Les choses avec lesquelles on joue.

— Je joue avec ma sœur.

— Tu joues à des jeux, tu lis des livres ?

Il lui fut une nouvelle fois impossible de répondre à la question. C'était comme si Rebus l'interrogeait sur l'histoire locale ou les règles du rugby.

La porte s'ouvrit. M^{me} Yurgii sanglotait en silence, soutenue par son amie, et les officiels qui les suivaient affichaient une mine grave, conformément à ce qu'exigeait l'instant. D'un signe de tête, Wylie indiqua à Rebus que l'identité était confirmée.

— Donc c'est terminé, dit le gardien responsable.

Les enfants étaient à nouveau serrés contre leur mère. Les gardiens entraînèrent les quatre personnes vers la porte opposée, qui donnait

sur le monde extérieur, le pays des vivants.

Le jeune garçon se retourna une fois, comme pour prendre la mesure de la réaction de Rebus. Rebus hasarda un sourire qui ne lui fut pas rendu.

Ness regagna les profondeurs du bâtiment, laissant Rebus et Wylie seuls dans la salle d'attente.

— Tu as besoin de parler à la femme ? demanda-t-elle.

— Pourquoi ?

— Pour déterminer quand elle a eu pour la dernière fois des nouvelles de son mari...

Rebus haussa les épaules.

— C'est à toi de décider, Ellen.

Elle le dévisagea.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Rebus secoua lentement la tête.

— C'est dur pour les enfants, dit-elle.

— À ton avis, quand la vie n'a-t-elle pas été dure pour eux ?

Elle haussa les épaules.

— Personne ne leur a demandé de venir ici.

— Sans doute.

Elle le fixait toujours.

— Mais ce n'est pas ce qui te semblait important ?

— Je crois simplement qu'ils ont droit à une enfance, répondit-il. C'est tout.

Il sortit fumer une cigarette, regarda Wylie s'éloigner au volant de sa Volvo. Il fit les cent pas sur le petit parking où trois camionnettes de la morgue attendaient le prochain appel. À l'intérieur, les employés jouaient sûrement aux cartes en buvant du thé. Il y avait une école maternelle, de l'autre côté de la rue, et Rebus réfléchit à la faible distance qui les séparait, écrasa le mégot de sa cigarette sous sa chaussure puis monta dans sa voiture. Il alla à Gayfield Square, mais dépassa le poste de police. Il connaissait une boutique de jouets, Harburn Hobbies, dans Elm Row. Il se gara devant et y entra. Il ne prit pas la peine de regarder les prix, choisit simplement plusieurs articles : un train électrique, deux maquettes de modèles réduits, une maison de poupée et une poupée. Le vendeur l'aida à les charger dans sa voiture. Quand il eut repris le volant, il eut une autre idée et alla chez lui, dans Arden Street. Dans le placard de l'entrée, il trouva un

carton plein d'almanachs et de livres datant de l'époque où sa fille avait vingt ans de moins. Que faisaient-ils encore là ? Peut-être attendaient-ils des petits enfants à venir. Rebus les posa sur la banquette arrière, près des jouets, et sortit de la ville par l'ouest. Cela roulait bien et, une demi-heure plus tard, il arriva à la route de Whitemire. Un filet de fumée s'élevait au-dessus du feu de camp, mais la femme démontait sa tente et ne fit pas attention à lui. Rebus dut montrer sa carte, gagner le parking, attendre un deuxième gardien, qui l'aida à contrecœur à transporter ce qu'il avait apporté.

Il n'y avait pas trace de Traynor, mais c'était sans importance. Rebus et le gardien emportèrent les jouets à l'intérieur.

— Il faudra les examiner, dit le gardien.

— Les examiner ?

— On ne peut pas laisser les gens apporter des objets sans...

— Vous croyez qu'il y a de la drogue dans la poupée ?

— C'est la procédure normale, inspecteur.

Le gardien baissa la voix, ajouta :

— On sait, vous et moi, que c'est complètement stupide, mais il faut que ce soit fait.

Les deux hommes se regardèrent. Finalement, Rebus acquiesça.

— Mais les gamins les auront ? demanda-t-il.

— En fin de journée, si ça ne tient qu'à moi.

— Merci.

Rebus serra la main du gardien, puis regarda autour de lui.

— Comment supportez-vous cet endroit ?

— Préférez-vous que le personnel soit différent de moi ? Dieu sait qu'il y en a beaucoup...

Rebus se força à sourire.

— Je comprends.

Il remercia de nouveau le gardien qui se contenta de hausser les épaules.

En sortant, Rebus constata que la tente avait disparu. Sa propriétaire marchait sur le bas-côté, un sac sur le dos. Il s'arrêta, baissa sa vitre.

— Voulez-vous que je vous emmène ? proposa-t-il. Je vais à Édimbourg.

— Vous êtes venu hier, affirma-t-elle.

— Effectivement.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis policier.

— Le meurtre de Knoxland ?

Rebus acquiesça. Elle regarda la banquette arrière de la voiture.

— Vous avez largement la place d'y mettre votre sac à dos, dit-il.

— Ce n'est pas ce que je regardais.

— Ah ?

— Je me demandais ce qu'est devenue la maison de poupée. J'ai vu une maison de poupée, à l'arrière, quand vous êtes passé.

— Vous avez dû mal voir.

— De toute évidence, dit-elle. Après tout, pourquoi un policier apporterait-il des jouets dans un centre de rétention ?

— Exactement, admit Rebus, qui descendit et l'aida à charger ses affaires.

Ils roulèrent en silence pendant un kilomètre, puis Rebus lui demanda si elle fumait.

— Non, mais allez-y, si vous voulez.

— Ça va, mentit Rebus. Effectuez-vous souvent ce genre de... veille ?

— Aussi souvent que possible.

— Seule ?

— Nous étions plus nombreux au départ.

— Je me souviens d'avoir vu ça à la télé.

— D'autres se joignent à moi quand ils peuvent, en général pendant le week-end.

— Ils travaillent ?

— Je travaille aussi, vous savez, dit elle sèchement. Mais je peux jongler.

— Vous êtes artiste de cirque ?

Elle sourit.

— Je suis peintre.

Elle se tut, attendit sa réaction, ajouta :

— Et merci de ne pas ricaner.

— Pourquoi ricanerais-je ?

— La plupart des gens comme vous le feraient.

— Les gens comme moi ?

— Les gens qui considèrent tous ceux qui sont différents d'eux comme une menace.

Rebus assimila ostensiblement cette affirmation.

— Donc je suis comme ça. Je me suis toujours demandé...

Elle sourit à nouveau.

— D'accord, je conclus hâtivement, mais pas sans fondements. Il faudra que vous me fassiez confiance sur ce point.

Elle se pencha afin de pouvoir accéder au réglage du siège, le recula autant que possible et posa les pieds sur le tableau de bord. Rebus lui donnait environ quarante-cinq ans ; longs cheveux châtain nattés. Une boucle d'oreille comportant trois anneaux en or dans chaque lobe. Son visage était pâle, couvert de taches de rousseur, et deux de ses incisives se chevauchaient, ce qui lui donnait un air d'écolière espiègle.

— Je vous fais confiance, dit-il. Je présume également que vous n'êtes pas favorable à nos lois sur le droit d'asile ?

— Parce qu'elles empestent.

— Qu'est-ce qu'elles empestent ?

Elle se tourna vers lui.

— L'hypocrisie d'abord, répondit-elle. Dans notre pays, on peut acheter un passeport, si on connaît le politicien qu'il faut. Dans le cas contraire, et si la couleur de votre peau ou vos opinions politiques ne nous plaisent pas, vous pouvez laisser tomber.

— Donc, selon vous, nous ne sommes pas tolérants ?

— Je vous en prie, dit-elle, méprisante, en se tournant à nouveau vers le paysage.

— Ce n'était qu'une question.

— Une question dont vous croyez connaître la réponse ?

— Je sais que nos services sociaux sont plus efficaces que ceux d'autres pays.

— Ouais, bon. C'est pour cette raison que des gens donnent les économies de toute une vie à des bandes qui leur font franchir les frontières ? C'est pour ça qu'ils étouffent à l'arrière de camions ou s'entassent dans des conteneurs ?

— N'oubliez pas l'Eurostar : ne s'accrochent-ils pas sous les wagons ?

— Ne me faites pas la leçon !

— Je fais la conversation, c'est tout.

Rebus se concentra pendant quelques instants sur la conduite.

— Quel est votre style de peinture ?

Elle ne répondit pas immédiatement.

— Surtout des portraits... un paysage de temps en temps.

— Ai-je entendu parler de vous ?

— Vous n'avez pas l'air d'un collectionneur.

— J'ai eu un H.R. Giger.

— Un original ?

Rebus secoua la tête.

— Une pochette de disque... *Brain Salad Surgery*.

— Au moins, vous vous souvenez du nom du peintre.

Elle renifla, passa une main sur son nez.

— Le mien, c'est Caro Quinn.

— Caro est le diminutif de Caroline ?

Elle acquiesça. Rebus tendit maladroitement la main droite.

— John Rebus.

Quinn ôta un gant de laine grise et ils se serrèrent la main, la voiture franchissant la ligne blanche. Rebus redressa rapidement.

— Vous promettez de nous ramener à Édimbourg en un seul morceau ? demanda la femme.

— Où voulez-vous que je vous dépose ?

— Allez-vous près de Leith Walk ?

— Je suis basé à Gayfield.

— Parfait... je suis tout près de Pilrig Street, si ça ne vous dérange pas.

— Aucun problème.

Ils restèrent quelques minutes silencieux, puis Quinn prit la parole.

— On ne pourrait pas déplacer des moutons d'un bout à l'autre de l'Europe comme certaines de ces familles ont été déplacées... presque deux mille sont détenues en Grande-Bretagne.

— Mais un grand nombre d'entre elles parviennent à rester, n'est-ce pas ?

— Très peu. La Hollande s'apprête à expulser vingt-six mille personnes.

— C'est beaucoup. Combien y en a-t-il en Écosse ?

— Onze mille rien qu'à Glasgow.

Rebus siffla.

— Il y a deux ans, nous étions le pays qui recevait le plus grand nombre de demandeurs d'asile.

— Je croyais que c'était encore le cas.

— Le chiffre baisse rapidement.

— Parce que le monde est devenu plus sûr ?

Elle se tourna vers lui, décida qu'il ironisait.

— Les contrôles sont sans cesse renforcés.

— Il n'y a qu'un nombre limité d'emplois, dit Rebus avec un haussement d'épaules.

— Et cela devrait nous rendre moins compatissants ?

— Dans ma branche, la compassion n'a jamais tenu beaucoup de place.

— C'est pour ça que vous avez apporté des jouets à Whitemire ?

— Mes amis me surnomment Père Noël...

Rebus se gara en double file, conformément aux instructions, devant l'immeuble de Quinn.

— Vous montez une minute ?

— Pourquoi ?

— Je voudrais vous montrer quelque chose.

Il ferma sa voiture à clé, espéra que le propriétaire de la Mini coincée ne protesterait pas. Quinn habitait le dernier étage... Repaire, dans l'esprit de Rebus, des étudiants. Quinn avait une autre explication.

— J'ai deux niveaux, dit-elle. Un escalier permet d'accéder au grenier.

Elle ouvrit la porte, Rebus encore à la traîne un demi-étage derrière elle. Il crut l'entendre crier quelque chose – un nom, peut-être – mais il n'y avait personne quand il pénétra dans l'entrée. Quinn avait posé son sac à dos contre le mur et lui fit signe de gravir l'escalier étroit, raide, qui conduisait sous la toiture de l'immeuble. Rebus prit plusieurs profondes inspirations et se remit à monter.

Il n'y avait qu'une pièce, éclairée par quatre grands Velux. Des toiles étaient entreposées contre les murs, les poutres étaient couvertes de clichés en noir et blanc.

— Je travaille à partir de photos, expliqua Quinn. C'étaient elles que je voulais vous montrer.

Il s'agissait de gros plans de visages, l'objectif semblant se concentrer essentiellement sur les yeux. Rebus vit la méfiance, la peur, la curiosité, l'indulgence, la bonne humeur. Entouré de si nombreux regards, il eut la sensation d'être lui-même exposé et le dit à l'artiste, qui parut satisfaite.

— Lors de ma prochaine exposition, les murs ne seront pas visibles. Il n'y aura que des rangées de visages exigeant qu'on tienne compte d'eux.

— Nous obligeant à baisser les yeux, dit Rebus, qui demanda ensuite : Où les avez-vous prises ?

— Partout : à Dundee, à Glasgow, à Knoxland.

— Ce sont tous des immigrés ?

Elle acquiesça, les yeux fixés sur son travail.

— Quand êtes-vous allée à Knoxland ?

— Il y a trois ou quatre mois. On m'a chassée au bout de deux jours...

— Chassée ?

Elle se tourna vers lui.

— Disons qu'on m'a fait sentir que je n'étais pas la bienvenue.

— Qui ?

— Des habitants... des extrémistes... des gens qui en veulent à la terre entière.

Rebus regardait attentivement les photos. Il ne vit aucun visage connu.

— Certains ne veulent pas qu'on les photographie, évidemment, et je me dois de respecter cette volonté.

— Leur demandez-vous leur nom ?

Elle acquiesça et il reprit :

— Avez-vous rencontré un certain Stef Yurgii ?

Elle secoua la tête, puis elle se figea et ses yeux se dilatèrent.

— Vous m'interrogez !

— Je vous pose simplement une question, protesta-t-il.

— Gentil en apparence, me raccompagnant à la maison...

Elle secoua la tête, considérant qu'elle avait été stupide, ajouta :

— Bon sang, et dire que je vous ai invité chez moi.

— Je tente de résoudre une affaire, Caro. Et, quoi que vous en pensiez, je vous ai raccompagnée par simple curiosité... sans dessein caché.

Elle le fixa.

— La simple curiosité de quoi ?

Sur la défensive, elle croisa les bras.

— Je ne sais pas... peut-être des raisons qui vous conduisent à accomplir cette veille. Ça n'a pas l'air d'être votre genre.

Elle plissa les paupières.

— Mon genre ?

— Pas de cheveux sales, pas de veste militaire, pas de chien crasseux au bout d'une corde à linge... et pas toute une collection de piercings, apparemment.

Il s'efforçait de détendre l'atmosphère et fut soulagé quand il vit ses épaules se relâcher. Elle esquissa un sourire, décroisa les bras et glissa les mains dans ses poches.

Il y eut du bruit, en bas, des sanglots de bébé.

— Le vôtre ? demanda Rebus.

— Je ne suis pas mariée en ce moment...

Elle s'engagea dans l'escalier étroit et Rebus s'attarda un instant avant de l'imiter, eut l'impression que tous ces regards le suivaient.

Une des portes de l'entrée était ouverte. Elle donnait sur une petite chambre. Il y avait un lit à une place sur lequel était assise une femme à la peau sombre, aux paupières lourdes, dont le bébé tétait.

— Tout va bien ? demanda Quinn à la jeune femme.

— Bien.

— Dans ce cas, je vous laisse en paix.

Quinn tira la porte.

— Paix, murmura la voix à l'intérieur.

— Savez-vous d'où elle vient ? demanda l'artiste à Rebus.

— De la rue ?

— Non. De Whitemire. Elle a un diplôme d'infirmière, mais elle n'a pas le droit de travailler ici. Il y a des médecins, à Whitemire, des professeurs...

Elle sourit face à l'expression de son visage, reprit :

— Ne vous inquiétez pas, je ne l'ai pas fait sortir clandestinement. Si on propose une adresse et une caution, on peut en libérer autant qu'on veut.

— Vraiment ? Je l'ignorais. Combien cela coûte-t-il ?

Son sourire s'élargit.

— Vous envisagez d'aider quelqu'un, inspecteur ?

— Non... je m'interroge, c'est tout.

— Les gens tels que moi en ont fait sortir beaucoup... quelques députés l'ont également fait. (Elle marqua une pause.) C'est M^{me} Yurgii, n'est-ce pas ? Je l'ai vue revenir avec ses enfants. Puis, un peu plus d'une heure plus tard, vous êtes arrivé avec la maison de poupée.

Elle garda le silence un instant, ajouta :

— Ils refusent de la libérer sous caution.

— Pourquoi ?

— Elle est sur la liste de ceux qui risquent de « disparaître »... probablement parce que son mari l'a fait.

— Mais il est mort.

— Je ne suis pas certaine que cela les conduira à changer d'avis.

Elle inclina la tête, comme si elle avait l'intention de peindre le portrait de Rebus, reprit :

— Vous savez, je vous ai peut-être jugé trop rapidement. Avez-vous le temps de boire un café ?

Rebus regarda ostensiblement sa montre.

— J'ai à faire, répondit-il.

Un klaxon retentit dans la rue et il ajouta :

— En plus, il faut que je m'attire les bonnes grâces d'un propriétaire de Mini.

— Peut-être un autre jour.

— Bien sûr, répondit-il en lui donnant sa carte. Mon numéro de mobile est derrière.

Elle tint la carte dans le creux de la main, comme si elle la

soupesait.

— Merci de m'avoir raccompagnée, dit-elle.

— Avertissez-moi quand votre exposition commencera.

— Vous ne devrez apporter que deux choses... d'abord votre chéquier...

— Et ?

— Votre conscience, dit-elle en ouvrant la porte.

Siobhan en avait assez d'attendre. Elle avait appelé l'hôpital, qui avait tenté de joindre le docteur Cater... en vain. Elle s'y était rendue tout de même et l'avait demandé à la réception. On avait une nouvelle fois tenté de le joindre... à nouveau en vain.

— Je suis sûre qu'il est là, avait dit une infirmière. Je l'ai vu il y a une demi-heure.

— Où ? avait demandé Siobhan.

Mais l'infirmière ne savait plus exactement. Elle avait proposé une demi-douzaine de suggestions, et maintenant Siobhan arpentait les salles et les couloirs, écoutait aux portes, regardait derrière les paravents, restait dans les salles d'attente jusqu'au moment où une consultation se terminait et où il s'avérait que le médecin n'était pas Alexis Cater.

— Puis-je vous aider ?

On lui avait posé cette question plus d'une dizaine de fois. Elle demandait alors où se trouvait Cater, recevait des réponses contradictoires.

— Tu peux fuir, mais tu ne peux pas te cacher, marmonna-t-elle en s'engageant dans un couloir où elle était passée dix minutes plus tôt.

Elle s'arrêta devant un distributeur, prit une canette d'Irn-Bru, but en poursuivant ses recherches. Quand son mobile sonna, elle ne reconnut pas le numéro affiché sur l'écran : un autre mobile.

— Allô ? dit-elle en s'engageant dans un nouveau couloir.

— Shiv ? C'est vous ?

Elle s'arrêta net.

— Bien sûr que c'est moi... vous appelez mon téléphone, non ?

— Bon, si vous le prenez comme ça...

— Une minute, une minute.

Elle soupira bruyamment, reprit :

— J'essaie de vous trouver.

Alexis Cater eut un rire étouffé.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Je suis heureux de voir que je suis aussi populaire...

— Mais vous êtes en train de perdre des places. Je croyais que vous deviez me rappeler ?

— Ah bon ?

— Pour me donner les coordonnées de votre amie Pipa, répondit Siobhan sans prendre la peine de cacher son exaspération.

Elle porta la canette à ses lèvres.

— Ça va vous gêner les dents, dit Cater.

— Qu'est-ce qui... ?

Siobhan s'interrompt, fit un demi-tour complet. Il la regardait au travers d'une porte vitrée située au milieu du couloir. Elle se dirigea à grands pas vers lui.

— Jolies hanches, dit sa voix.

— Depuis combien de temps me suivez-vous ? demanda-t-elle dans son téléphone.

— Pas longtemps.

Il poussa la porte, ferma son téléphone au moment où elle coupait le sien. Sa blouse blanche ouverte dévoilait une chemise grise et une cravate verte étroite.

— Vous avez peut-être le temps de vous amuser, mais pas moi.

— Dans ce cas, pourquoi être venue jusqu'ici ? Un coup de fil aurait suffi.

— Vous ne décrochiez pas.

Ses lèvres pleines formèrent une moue boudeuse.

— Vous êtes sûre que vous ne mouriez pas d'envie de me voir ?

Elle plissa les paupières.

— Votre amie Pippa, lui rappela-t-elle.

— Si on buvait un verre après le travail ? Je vous donnerai les informations à ce moment-là.

— Vous allez me les donner tout de suite.

— Bonne idée... on pourra boire un verre sans être dérangé par les affaires.

Il glissa les mains dans ses poches, reprit :

— Pippa travaille chez Bill Lindquist. Vous savez qui c'est ?

— Non.

— Un pont de la publicité. Il a été basé à Londres pendant quelque temps, mais il s'est passionné pour le golf et il est tombé amoureux d'Édimbourg. Il a fait plusieurs parcours avec mon père...

Il s'aperçut que cela n'impressionnait pas Siobhan.

— Son adresse professionnelle ?

— Elle sera dans l'annuaire, à « Lindquist Publicité ». Dans New Town, sûrement... peut-être India Street. Je téléphonerais d'abord, à votre place : la publicité n'est pas la publicité si on reste assis derrière son bureau.

— Merci du conseil.

— Bon... alors, ce verre ?

— L'Opal Lounge à neuf heures ?

— Ça me paraît bien.

— Parfait.

Siobhan lui sourit et s'éloigna. Il l'appela et elle s'arrêta.

— Vous n'avez pas l'intention de venir, n'est-ce pas ?

— Il faudra que vous y soyez pour le savoir, répondit-elle, lui adressant un signe de la main avant de poursuivre son chemin.

Son mobile sonna et elle décrocha. La voix de Cater :

— Vous avez tout de même des hanches formidables, Shiv. Dommage de ne pas leur faire prendre l'air et un peu d'exercice...

Elle prit immédiatement le chemin d'India Street, téléphona afin de s'assurer que Pippa Greenlaw était là. Eh bien, non : elle était en rendez-vous avec un client dans Lothian Road mais serait de retour dans un peu moins d'une heure. Siobhan avait estimé, compte tenu de la circulation, qu'elle arriverait également au siège de Lindquist Publicité, dans un peu moins d'une heure. Les bureaux se trouvaient au sous-sol d'un immeuble géorgien traditionnel, et on y accédait par un escalier de pierre en colimaçon. Siobhan savait que de nombreux logements de New Town avaient été transformés en bureaux, mais beaucoup redevenaient désormais des espaces d'habitation. Il y avait de nombreuses propriétés à vendre dans cette rue et ses voisines. Les immeubles de New Town se révélaient incapables de s'adapter aux exigences du nouveau siècle : leurs intérieurs étaient presque tous classés. On ne pouvait pas abattre les cloisons, installer un système de câblage neuf ou redistribuer l'espace disponible, et on ne pouvait pas les agrandir. La bureaucratie de la municipalité veillait à ce que la célèbre « élégance » de New Town soit conservée et, lorsque la

municipalité échouait, il fallait affronter l'opposition de nombreuses associations locales...

Cela alimenta la conversation entre Siobhan et la réceptionniste, qui s'excusa parce que Pippa avait manifestement été retardée. Elle alla chercher un café au distributeur à l'intention de Siobhan, lui donna un des gâteaux secs qu'elle gardait dans son tiroir et bavarda entre deux appels téléphoniques.

— Le plafond est magnifique, n'est-ce pas ? dit-elle.

Siobhan regarda les corniches sculptées et hocha la tête.

— Vous devriez voir la cheminée du bureau de M. Lindquist, ajouta la réceptionniste, les yeux fermés sous l'effet de l'émerveillement. Elle est absolument...

— Magnifique ? hasarda Siobhan.

La réceptionniste acquiesça.

— Un autre café ?

Siobhan, qui n'avait pas entamé la première tasse, refusa. Une porte s'ouvrit et une tête masculine apparut.

— Pippa est rentrée ?

— Elle a sûrement été retardée, Bill, s'excusa la réceptionniste dans un souffle.

Lindquist regarda Siobhan sans prononcer un mot et disparut à nouveau dans son bureau.

La réceptionniste sourit à Siobhan et leva légèrement les sourcils, mimique indiquant que M. Lindquist était également, selon elle, magnifique. Peut-être tout le monde est-il magnifique, dans la publicité, pensa Siobhan... tout et tout le monde.

La porte donnant sur l'extérieur s'ouvrit avec violence.

— Connards... Putains de connards sans cervelle.

Une jeune femme entra à grands pas. Elle était mince, portait une jupe et une veste qui mettaient sa silhouette en valeur. Longs cheveux roux et rouge à lèvres brillant. Chaussures noires à hauts talons et bas noirs : quelque chose indiqua à Siobhan qu'il s'agissait de bas, pas d'un collant.

— Comment pouvons-nous les aider alors qu'ils ont la médaille d'or de la Connerie... Réponds à cette question, Sherlock !

Elle posa brutalement sa serviette sur le comptoir de la réception, reprit :

— Dieu m'est témoin, Zara, si Bill m'envoie encore une fois là-bas,

je prends un Uzi et toutes les munitions que peut contenir cette serviette.

Elle abattit une main dessus, s'aperçut que Zara fixait les chaises alignées près de la fenêtre.

— Pippa, dit Zara d'une voix tremblante, cette dame vous attend...

— Je m'appelle Siobhan Clarke, dit Siobhan en avançant d'un pas. Je suis une nouvelle cliente potentielle...

Face à l'expression horrifiée du visage de Greenlaw, elle leva une main et ajouta :

— Je blaguais.

Greenlaw, soulagée, leva les yeux au ciel.

— Merci, mon Dieu.

— En réalité, je suis officier de police.

— Je n'étais pas sérieuse à propos de l'Uzi...

— Absolument... ils ont fortement tendance à s'enrayer. Le Heckler & Koch est bien meilleur...

Pippa Greenlaw sourit.

— Venez dans mon bureau, je noterai ça.

Son bureau était vraisemblablement la chambre de bonne de la maison d'origine ; il était étroit et pas particulièrement long, avait une fenêtre équipée de barreaux qui donnait sur un petit parking où Siobhan identifia une Maserati et une Porsche.

— Je suppose que la Porsche vous appartient, dit-elle.

— Évidemment... ce n'est pas pour ça que vous êtes venue ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Je me suis encore fait piéger, la semaine dernière, par cette saloperie de radar automatique qui se trouve près du zoo.

— Rien à voir avec moi. Puis-je m'asseoir ?

Greenlaw plissa le front en hochant la tête. Siobhan ôta les documents posés sur une chaise.

— Je veux vous interroger sur les fêtes de Lex Cater, dit-elle.

— Laquelle ?

— Il y a environ un an. Celle où il y avait un squelette.

— J'étais sur le point de dire que personne ne se souvient des petites réceptions de Lex, compte tenu de la quantité d'alcool qu'on consomme, mais je me rappelle celle-là. Enfin, le squelette.

Elle grimacha et ajouta :

— Je l'avais déjà embrassé quand ce salaud m'a dit qu'il était vrai.

— Vous l'avez embrassé ?

— C'était un pari... après environ dix coupes de champagne. Il y avait aussi un bébé, ajouta-t-elle avec une nouvelle grimace. Ça me revient maintenant.

— Vous rappelez-vous qui y assistait ?

— La bande habituelle, probablement. Qu'est-ce qui se passe ?

— Les squelettes ont disparu après la fête.

— Ah bon ?

— Lex ne vous l'a pas dit ?

Pippa secoua la tête. Son visage était couvert de taches de son, que son bronzage ne cachait que partiellement.

— Je croyais qu'il s'en était simplement débarrassé.

— Vous aviez un compagnon, ce soir-là.

— Je ne suis jamais à court de compagnon, ma chérie.

La porte s'ouvrit et la tête de Lindquist apparut.

— Pippa ? dit-il. Mon bureau dans cinq minutes ?

— Pas de problème, Bill.

— Et la réunion de cet après-midi... ?

— Très bien, Bill, comme vous l'aviez prévu.

Il sourit et disparut. Siobhan se demanda si un corps était effectivement relié à la tête et au cou ; peut-être le reste était-il constitué de fils et de métal. Elle attendit un instant avant de prendre la parole.

— Il a dû vous entendre, quand vous êtes arrivée, ou bien son bureau est-il insonorisé ?

— Bill n'entend que les bonnes nouvelles, c'est sa règle d'or... Pourquoi m'interrogez-vous sur la fête de Lex ?

— Les squelettes ont réapparu... dans une cave de Fleshmarket Close.

Les yeux de Greenlaw se dilatèrent.

— J'ai entendu parler de ça à la radio !

— Qu'en avez-vous pensé ?

— Que c'était forcément un coup publicitaire... telle a été ma

première réaction.

— Ils étaient sous une chape de béton.

— Mais on les a déterrés.

— Ils y sont restés pratiquement un an...

— Indice d'une longue préparation...

Mais Greenlaw semblait moins sûre d'elle.

— Cependant, poursuivit-elle, je ne vois toujours pas le rapport avec moi.

Elle se pencha, les coudes sur son bureau où trônait en tout et pour tout un mini-ordinateur portable argenté : ni imprimante ni fils.

— Vous étiez en compagnie de quelqu'un. Lex pense qu'il a peut-être pris les squelettes.

Le visage de Greenlaw se crispa.

— Avec qui étais-je ?

— J'espérais que vous pourriez me le dire. Lex semble se souvenir que c'était un footballeur.

— Un footballeur ?

— C'est de cette façon que vous avez fait sa connaissance...

Greenlaw réfléchit.

— Je ne crois pas être... Une minute, il y a eu un type.

Elle inclina la tête vers le ciel, dévoila son cou mince, reprit :

— Il n'était pas vraiment footballeur... il jouait dans une équipe amateur. Bon sang, comment s'appelait-il ?

Triomphante, elle regarda Siobhan dans les yeux et s'écria :

— Barry.

— Barry ?

— Ou Gary... quelque chose comme ça.

— Vous devez connaître beaucoup d'hommes.

— Pas tellement, en fait. Mais plein de types insignifiants comme Barry-ou-Gary.

— A-t-il un nom de famille ?

— Je ne l'ai probablement jamais su.

— Où avez-vous fait sa connaissance ?

Greenlaw chercha dans ses souvenirs.

— Presque sûrement dans un bar... peut-être à une réception ou à l'occasion du lancement d'un produit.

Elle eut un sourire contrit, ajouta :

— C'était pour une nuit et il était assez séduisant pour qu'on puisse sortir ensemble. En réalité, je crois que je me souviens de lui. J'ai pensé qu'il choquerait peut-être Lex.

— Comment ?

— Vous savez... il était assez mal dégrossi.

— Était-il très mal dégrossi ?

— Bon, ce n'était pas un motard. Il était seulement un peu plus...

Elle chercha le mot adapté, reprit :

— Plus *prolo* que les types avec qui je sortais d'habitude.

Elle eut un haussement d'épaules un peu gêné, s'appuya contre le dossier de son fauteuil et se balança légèrement, les extrémités des doigts jointes.

— Savez-vous d'où il venait ? Où il habitait ? Quelle était sa profession ?

— Il me semble qu'il avait un appartement à Corstorphine... mais je ne l'ai pas vu. Il était...

Elle ferma les yeux deux secondes, reprit :

— Non, je ne me souviens pas de ce qu'il faisait. Mais il étalait son fric.

— Comment était-il physiquement ?

— Cheveux décolorés avec des mèches sombres. Mince, toujours prêt à montrer ses abdos... Plein d'énergie au lit, mais pas de finesse. Et pas particulièrement bien monté.

— Ça suffira probablement.

Les deux femmes échangèrent un sourire.

— J'ai l'impression qu'il y a une éternité, commenta Greenlaw.

— Vous ne l'avez pas revu ?

— Non.

— Et vous n'avez pas conservé son numéro de téléphone ?

— Pour le Nouvel An, je fais un petit bûcher funéraire de ces morceaux de papier... Vous savez, les numéros et les initiales, les gens qu'on ne rappellera jamais ; il y en a qu'on n'est même pas sûr d'avoir vraiment rencontrés. Tous ces foutus hypocrites horribles et vulgaires

qui vous pelotent le cul sur la piste de danse ou vous posent la main sur les seins pendant une réception et présumant que toutes les femmes qui travaillent dans la publicité sont faciles...

Greenlaw gémit.

— La réunion à laquelle vous venez d'assister, Pippa... auriez-vous bu ?

— Seulement du champagne.

— Et vous êtes revenue en Porsche ?

— Bon sang, allez-vous me faire souffler dans le ballon ?

— En réalité, je suis impressionnée : je viens seulement de m'en apercevoir.

— Le problème du champagne, c'est que ça me donne soif.

Elle regarda sa montre, demanda :

— Avez-vous envie de vous joindre à moi ?

— Zara a encore du café, contra Siobhan.

Greenlaw grimaça.

— Il faut que je voie Bill, mais ma journée est finie.

— Vous avez de la chance.

Greenlaw gonfla les lèvres.

— Plus tard ?

— Je vais vous confier un secret : Lex sera à l'Opal Lounge à neuf heures.

— Vraiment ?

— Je suis sûre qu'il vous offrira un verre.

— Mais c'est dans des heures, protesta Greenlaw.

— Prenez patience, conseilla Siobhan en se levant. Et merci de m'avoir reçue.

Elle était sur le point de partir, mais Greenlaw lui fit signe de s'asseoir à nouveau. Elle fouilla dans les tiroirs de son bureau, finit par en sortir un bloc et un stylo à bille.

— Cette arme dont vous parliez, dit-elle, comment s'appelle-t-elle ?

À Knoxland, une grue chargeait le Portakabin sur un camion. Il y avait des têtes derrière les fenêtres, les habitants de la cité surveillant l'opération. De nouveaux graffitis étaient apparus sur le Portakabin depuis la dernière visite de Rebus, la fenêtre avait été complètement

brisée et on avait tenté de mettre le feu à la porte.

— Et au toit, ajouta Shug Davidson à l'intention de Rebus. Essence à briquet, journaux et un vieux pneu de bagnole.

— Cela me stupéfie.

— Quoi ?

— Les journaux... tu crois qu'il y a effectivement des habitants de Knoxland qui lisent ?

Le sourire de Davidson fut bref. Il croisa les bras.

— Je me demande parfois pourquoi on se donne du mal.

À cet instant, Gareth Baird sortit de la tour la plus proche en compagnie des deux agents. Les trois hommes semblaient complètement épuisés.

— Rien ? s'enquit Davidson.

Un des agents secoua la tête.

— Entre cinquante et soixante locataires ont refusé d'ouvrir.

— Il n'est pas question que je revienne ! protesta Gareth.

— Tu le feras si on te le demande, répliqua Rebus.

— On le raccompagne chez lui ? demanda l'agent.

Rebus secoua la tête sans quitter Gareth des yeux.

— Le bus conviendra parfaitement. Il y en a un toutes les demi-heures.

Incrédule, Gareth plissa le front.

— Après tout ce que j'ai fait !

— Non, mon garçon, rectifia Rebus. À cause de ce que tu as fait. Tu commences juste à payer. L'arrêt du bus est par ici, je crois.

Rebus montra l'autoroute, ajouta :

— Prends le passage souterrain, si tu en as le courage.

Gareth regarda autour de lui, ne vit aucun visage compatissant.

— Merci beaucoup, marmonna-t-il avant de s'éloigner à grands pas.

— Retournez au poste, les gars, dit Davidson aux agents. Désolé que vous ayez tiré la courte paille aujourd'hui...

Les deux hommes acquiescèrent et prirent la direction de leur voiture de patrouille.

— Une jolie petite surprise les attend, dit Davidson à Rebus. Quelqu'un a cassé une douzaine d'œufs sur leur pare-brise.

Rebus leva les yeux au ciel, feignant l'incrédulité.

— Tu veux dire qu'il y a des habitants de Knoxland qui achètent des produits frais ?

Cette fois, Davidson ne sourit pas. Il sortit son mobile de sa poche. Rebus reconnut la sonnerie : *Scots Wha Hae*. Davidson haussa les épaules.

— Un de mes gamins l'a tripoté hier soir... j'ai oublié de changer la sonnerie.

Il décrocha et Rebus écouta.

— Lui-même... Ah, oui, monsieur Allan.

Davidson leva les yeux au ciel, reprit :

— Oui, c'est exact... Ah bon ?

Davidson regarda Rebus dans les yeux, ajouta :

— Intéressant. Serait-il possible de vous voir en personne ?

Il jeta un coup d'œil sur sa montre, poursuivit :

— Aujourd'hui, dans l'idéal... Je suis libre pour le moment, si vous pouvez... Non, je suis sûr que ça ne sera pas long... nous pourrions être là dans vingt minutes... Oui, j'en suis sûr. Merci. À tout à l'heure.

Davidson coupa la communication et fixa son appareil.

— M. Allan ? s'enquit Rebus.

— Rory Allan, répondit Davidson, toujours songeur.

— Le rédacteur en chef du *Scotsman* ?

— Un de ses journalistes vient de lui apprendre qu'il a reçu, il y a environ une semaine, un coup de téléphone d'un type à l'accent étranger qui se faisait appeler Stef.

— Comme dans Stef Yurgii ?

— Vraisemblablement... il a dit qu'il était reporter et qu'il voulait écrire un article.

— Sur quel sujet ?

Davidson haussa les épaules.

— C'est pour cette raison que je vais voir Rory Allan.

— Tu as besoin de compagnie, mon grand ?

Rebus lui adressa son regard le plus conquérant.

Davidson réfléchit pendant quelques instants.

— En réalité, ce devrait être Ellen...

— Mais elle n'est pas là.

— Je pourrais lui téléphoner.

Rebus prit une expression vexée.

— Me tiendrais-tu à l'écart, Shug ?

Davidson n'hésita que quelques instants, puis remit son mobile dans sa poche.

— Seulement si tu promets d'être très sage, dit-il.

— Parole de scout.

Rebus salua.

— Puisse Dieu me venir en aide, dit Davidson, qui regrettait déjà cet instant de faiblesse.

Le siège du quotidien d'Édimbourg se trouvait dans un immeuble moderne de Holyrood Street, en face de la BBC. Les grues dominant le chantier de construction du parlement écossais étaient nettement visibles.

— Je me demande s'ils termineront avant que le coût nous mette sur la paille, marmonna Davidson en entrant au siège du *Scotsman*.

Le vigile leur fit franchir le portillon et leur dit de prendre l'ascenseur jusqu'au premier étage, où l'on surplombait le bureau paysager que les journalistes occupaient. La baie vitrée située derrière eux donnait sur les Salisbury Crags. Des fumeurs tiraient sur leur cigarette, dehors, sur un balcon, et Rebus comprit qu'il devrait renoncer à son vice tant qu'il serait dans cet endroit. Rory Allan les rejoignit.

— Inspecteur Davidson, dit-il en se tournant instinctivement vers Rebus.

— Inspecteur Rebus, en fait. J'ai l'air d'être son père, mais ça ne signifie pas que ça ne soit pas lui le patron.

— Coupable de discrimination par l'âge, dit Allan, qui serra la main de Rebus puis celle de Davidson. Une salle de conférences est libre... suivez-moi.

Ils entrèrent dans une pièce longue et étroite dont une table ovale occupait le centre.

— Ça sent le neuf, constata Rebus, faisant allusion aux meubles.

— Elle ne sert pas beaucoup, expliqua le rédacteur en chef.

Rory Allan avait un peu plus de trente ans, les cheveux prématurément gris et clairsemés, des lunettes à la John Lennon. Il

avait laissé sa veste dans son bureau, portait une chemise bleu pâle et une cravate rouge, avait roulé ses manches comme font les ouvriers.

— Asseyez-vous, je vous prie. Voulez-vous du café ?

— Non merci, monsieur.

Cela plut à Allan.

— Bien, passons aux choses sérieuses... Vous comprenez que nous aurions pu publier cela et vous laisser le découvrir par vous-mêmes ?

Davidson baissa légèrement la tête afin de montrer qu'il comprenait. On frappa à la porte.

— Entrez ! aboya Allan.

Un modèle réduit du rédacteur en chef apparut : même coupe de cheveux, lunettes similaires, manches roulées.

— Voici Danny Walting. Danny est un des journalistes du service des faits divers. Je lui ai demandé de se joindre à nous afin qu'il puisse raconter lui-même.

Allan fit signe au jeune homme de s'asseoir.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter, dit Danny Walting d'une voix si basse que Rebus, assis en face de lui, dut tendre l'oreille. J'étais à mon bureau... j'ai pris un appel... un type a dit qu'il était reporter, qu'il voulait écrire un article.

Shug Davidson avait posé les mains à plat sur la table.

— A-t-il dit sur quel sujet ?

Walting secoua la tête.

— Il était méfiant... et son anglais n'était pas formidable. C'était comme s'il avait trouvé les mots dans le dictionnaire.

— Ou comme s'il les lisait ? intervint Rebus.

Walting réfléchit.

— Oui, il lisait peut-être.

Davidson demanda une explication.

— Il est possible que son amie les ait écrits, répondit Rebus. Elle parlait mieux anglais que Stef, paraît-il.

— Il vous a donné son nom ? demanda Davidson au journaliste.

— Oui, Stef.

— Pas de nom de famille ?

— Je crois qu'il ne voulait pas que je le connaisse.

Walting adressa un bref regard au rédacteur en chef, puis ajouta :

— Le problème est qu'on reçoit des dizaines d'appels de cinglés...

— Danny ne l'a peut-être pas pris au sérieux autant qu'il aurait dû le faire, reconnut Allan, qui épousseta un fil invisible sur son pantalon.

— Non, bon..., fit Walting, dont la gorge rougit. J'ai expliqué que nous n'employons généralement pas de pigistes, mais qu'il pourrait peut-être cosigner l'article s'il parlait à quelqu'un.

— Qu'a-t-il répondu ? demanda Rebus.

— Il n'a pas paru comprendre et cela a accentué ma méfiance.

— Il ne comprenait pas ce que signifie « pigiste » ? interpréta Davidson.

— Ou bien cela n'existe pas dans sa langue maternelle, intervint Rebus.

Walting battit plusieurs fois des paupières.

— Rétrospectivement, dit-il à Rebus, je crois que c'est peut-être juste...

— Vous a-t-il donné des indications sur le contenu de cet article ?

— Non. Je crois qu'il voulait d'abord me rencontrer en personne.

— Et vous avez refusé ?

Walting se vexa.

— Pas du tout, j'ai accepté de le voir. À vingt-deux heures devant Chez Jenner.

— Le grand magasin ? demanda Davidson.

Walting acquiesça.

— C'était pratiquement le seul endroit qu'il connaissait... J'ai essayé plusieurs pubs, même les plus célèbres où ne vont que les touristes. Mais il ne connaissait pratiquement pas la ville.

— Lui avez-vous demandé de décider du lieu de rendez-vous ?

— J'ai dit que j'irais où il voudrait, mais il a été incapable de me proposer un endroit. J'ai ensuite mentionné Princes Street, qu'il connaissait, et je me suis décidé pour le point de repère le plus visible.

— Mais il n'est pas venu ? supposa Rebus.

Le journaliste secoua lentement la tête.

— Ça devait être le soir de la veille de sa mort.

La pièce resta un moment silencieuse.

— Ce n'est pas nécessairement important, se sentit obligé de préciser Davidson.

— Mais cela pourrait vous fournir un mobile, ajouta Rory Allan.

— Un deuxième mobile, vous voulez dire, rectifia Davidson. Les journaux – y compris le vôtre, je crois, monsieur Allan – se sont contentés jusqu'ici de concentrer leur attention sur le crime raciste.

Le rédacteur en chef haussa les épaules.

— Simple hypothèse...

Rebus fixait le journaliste.

— Avez-vous des notes ? demanda-t-il.

Walting acquiesça, puis se tourna vers son patron, qui donna son autorisation d'un geste de la main. Walting tendit à Davidson une feuille de bloc arrachée et pliée en deux. Davidson ne mit que quelques secondes à en assimiler le contenu et la poussa ensuite vers Rebus.

Steph... Europe de l'Est ???

Journ. papier.

10h ce soir. Jenrs

— Cela n'apporte pas d'élément supplémentaire, constata Rebus sur un ton neutre. A-t-il rappelé ?

— Non.

— Même pas un autre membre du personnel ?

— Non.

— Et quand vous avez parlé avec lui, c'était son premier appel ?

— Oui.

— Je suppose que vous ne lui avez pas demandé un numéro, que vous n'avez pas tenté de déterminer l'origine de l'appel ?

— C'était probablement une cabine. On entendait la circulation.

Rebus pensa à l'arrêt de bus situé à la limite de Knoxland... Il y avait une cabine à une quinzaine de mètres, près de la route.

— Sait-on d'où on a appelé le 999 ? demanda-t-il à Davidson.

— De la cabine proche du passage souterrain, confirma Davidson.

— C'est peut-être la même ? supputa Walting.

— C'est presque en soi un sujet d'article, blagua le rédacteur en chef. Une cabine en état de marche à Knoxland.

Shug Davidson se tourna vers Rebus qui haussa légèrement une épaule pour indiquer qu'il n'avait plus de questions. Les deux hommes se levèrent.

— Merci d'avoir pris contact avec nous, monsieur Allan, nous vous en sommes reconnaissants.

— Je sais que ce n'est pas grand-chose...

— Néanmoins, c'est une pièce supplémentaire du puzzle.

— Ce puzzle progresse-t-il, inspecteur ?

— Je dirai que nous avons terminé le bord et qu'il faut attaquer l'intérieur.

— La partie la plus difficile, concéda Allan.

Les hommes se serrèrent la main. Walting regagna sa table de travail. Allan adressa un signe de la main aux deux inspecteurs quand les portes de l'ascenseur se fermèrent. Dans la rue, Davidson montra un café situé du côté opposé de la chaussée.

— Je t'invite, dit-il.

Rebus allumait une cigarette.

— D'accord, mais laisse-moi le temps de fumer...

Il aspira une longue bouffée, souffla la fumée par les narines, ôta un brin de tabac collé sur sa langue.

— Alors, c'est un puzzle, hein ?

— Les hommes tels qu'Allan aiment les clichés... j'ai décidé de lui en donner un à ronger.

— Le problème des puzzles, commenta Rebus, c'est que tout dépend du nombre de pièces.

— C'est exact, John.

— Et combien de pièces avons-nous ?

— Franchement, la moitié d'entre elles est par terre et il doit y en avoir quelques-unes sous le canapé ou sous le bord du tapis. Vas-tu te dépêcher de fumer cette saloperie ? J'ai besoin d'un expresso vite fait.

— Horrible d'être ainsi accoutumé à sa dose, dit Rebus avant de tirer longuement sur sa cigarette.

Cinq minutes plus tard, assis, ils tournaient leur café et Davidson mastiquait des morceaux collants de gâteau à la cerise.

— À propos, dit-il entre deux bouchées, j'ai quelque chose pour toi.

Il tapota les poches de sa veste, sortit une cassette de l'une d'elles, expliqua :

— C'est une copie de l'appel reçu par le central.

— Merci.

— Je l'ai fait écouter à Gareth Baird.

— Est-ce l'amie de Yurgii ?

— Il ne peut pas l'affirmer. Comme il a dit, ce n'est pas vraiment du dolby stéréo.

— Merci tout de même.

Rebus empocha la cassette.

Il la passa dans sa voiture en rentrant chez lui. Il tripota les basses et les aigus, mais ne parvint pas à améliorer la qualité. Une voix de femme paniquée et, en contrepoint, le calme professionnel de l'opératrice.

Il va mourir... il va mourir... oh, mon Dieu...

Pouvez-vous me donner une adresse, madame ?

Knoxland... entre les immeubles... les tours... il est sur le trottoir...

Vous avez besoin d'une ambulance ?

Il est mort... il est mort...

Cris stridents et sanglots.

La police est avertie. Pouvez-vous, s'il vous plaît, attendre son arrivée ? Madame ? Allô, madame... ?

Comment ? Comment ?

Pourrais-je prendre votre nom ?

Ils l'ont tué... il a dit... Oh, mon Dieu...

Nous allons envoyer une ambulance. Ne pouvez-vous pas donner une adresse plus précise ? Madame ? Allô, êtes-vous toujours là... ?

Mais elle était partie. Elle avait raccroché. Rebus se demanda une nouvelle fois si elle avait utilisé la cabine d'où Stef avait appelé Danny Walting. Il se demanda aussi quel était l'article qui nécessitait une entrevue... Stef Yurgii, journaliste professionnel, parlant aux immigrés de Knoxland... hésitant à se laisser déposséder de son sujet. Rebus rembobina la cassette.

Ils l'ont tué... il a dit...

Qu'est-ce qu'il avait dit ? L'avait-il avertie que cela risquait d'arriver ? Que sa vie était en danger ?

À cause d'un article ?

Rebus mit son clignotant et s'arrêta. Il repassa la bande d'un bout à l'autre et en augmentant le volume. Le bruit de fond parut continuer quand la bande fut arrêtée. Il eut l'impression d'être en altitude et

d'avoir besoin de déglutir pour déboucher ses oreilles.

C'était un crime raciste, un crime de haine. Horrible et simple, le meurtrier amer et pervers, son acte dissipant toute cette colère.

N'est-ce pas ?

Des enfants sans père... des gardiens que l'on dresse à avoir peur de jouets... des pneus brûlant sur un toit...

— Bon sang, qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Le monde défilait, résolu à ne rien voir : voitures sur le chemin de la maison, piétons ne regardant que le trottoir parce que ce qu'on ne perçoit pas ne peut pas faire souffrir. Un monde bien tranquille dans l'attente d'un parlement neuf. Un pays vieillissant déployant ses talents aux quatre coins du monde... recevant aussi mal les visiteurs que les migrants.

— Quoi, bon sang ? souffla-t-il, ses mains serrant le volant.

Il s'aperçut qu'il y avait un pub quelques mètres plus loin. Il aurait peut-être une contravention, mais il pouvait toujours en prendre le risque.

Mais non... s'il avait eu envie d'un verre, il serait allé à l'Ox. Mais il rentrait chez lui, comme tous les employés. Un long bain brûlant et peut-être un ou deux pur malt. Il y avait des CD, achetés le week-end précédent, qu'il n'avait pas écoutés : Jackie Leven, Lou Reed, John Mayall/Bluesbreakers... Et ceux que Siobhan lui avait prêtés : Snow Patrol et Grant-Lee Phillips... Il avait promis de les lui rendre la semaine précédente.

Peut-être pourrait-il lui téléphoner, voir si elle était occupée. Ils ne seraient pas obligés de sortir : curry et bière chez lui ou chez elle, musique et conversation. Leurs relations étaient un peu tendues depuis qu'il l'avait prise dans ses bras et embrassée. Même s'ils n'en avaient pas parlé ; il s'était dit qu'elle voulait simplement oublier. Mais cela ne signifiait pas qu'ils ne pouvaient pas se trouver dans la même pièce et partager un curry.

N'est-ce pas ?

Cependant elle avait probablement d'autres projets. Elle avait des amis, après tout. Et lui, qu'avait-il ? Toutes ces années dans cette ville, à exercer l'activité qu'il exerçait, et qu'est-ce qui l'attendait chez lui ?

Des fantômes.

Des veilles derrière sa fenêtre, les yeux fixés au-delà de son reflet.

Il pensa à Caro Quinn, entourée de paires d'yeux... ses fantômes à elle. Elle l'intéressait, en partie parce qu'elle constituait un défi : il

avait ses préjugés et elle avait les siens. Il se demandait ce qu'ils se découvrieraient, finalement, en commun. Elle avait son numéro de téléphone mais il ne croyait pas qu'elle appellerait. Et s'il allait effectivement boire, il le ferait seul, deviendrait ce que son père appelait un « roi de l'orge » – des hommes durs et amers qui buvaient au bar, face aux étagères de bouteilles, s'envoyaient la marque de whisky la moins chère. Ils ne parlaient à personne parce qu'ils se tenaient à l'écart de la société, à l'écart du dialogue et du rire. Ils régnaient sur un royaume d'un habitant.

Finalement, il éjecta la cassette. Shug pouvait la reprendre. Elle ne dévoilerait aucun secret. Elle lui indiquait seulement que la femme avait de l'affection pour Stef Yurgii.

Une femme qui savait peut-être pourquoi il était mort.

Une femme qui se cachait.

Alors pourquoi s'inquiéter ? Laisse le travail au bureau, John. C'est tout ce que ça devrait être pour toi : du travail. Les salauds qui t'ont trouvé un coin minable à Gayfield Square ne méritent rien de plus. Il secoua la tête, se gratta le crâne dans l'espoir d'y faire un peu de vide. Puis il mit le clignotant et réintégra le flot de la circulation.

Il rentrait chez lui et le monde pouvait aller se faire voir.

— John Rebus ?

L'homme était noir, de haute taille et tout en muscles. Quand il sortit de l'ombre, Rebus ne vit tout d'abord que le blanc de ses yeux.

Il attendait dans l'entrée de l'immeuble de Rebus, près de la porte de derrière, qui donnait sur un petit jardin envahi par la végétation. C'était une planque de voyou en quête d'un mauvais coup et Rebus se crispa, même après que son nom eut été mentionné.

— Vous êtes l'inspecteur John Rebus ?

Le Noir avait les cheveux courts, portait un costume élégant et une chemise violette à col ouvert. Ses oreilles étaient des triangles minuscules, presque dépourvues de lobe. Il se tenait devant Rebus et les deux hommes se fixèrent sans ciller pendant une vingtaine de secondes.

Rebus avait un sac en plastique dans la main droite. Il contenait une bouteille de pur malt à vingt livres et il n'avait pas la moindre envie de la fracasser sur la tête du nouveau venu. Bizarrement, un vieux sketch de Chic Murray lui revint en mémoire : un homme tombe, une bouteille d'un demi-litre dans la poche, perçoit une sensation de mouillé, touche : *Dieu merci, ce n'est que du sang.*

— Qui êtes-vous ?

— Désolé de vous avoir fait peur...

— Qui prétend que c'est le cas ?

— Dites-moi que vous n'avez pas l'intention de me frapper avec ce que contient ce sac ?

— Ce serait un mensonge. Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

— Je peux vous montrer ma carte ?

L'homme hésita, la main à mi-chemin de la poche intérieure de sa veste.

— Allez-y.

Un portefeuille apparut. L'homme l'ouvrit. Il s'appelait Félix Storey. C'était un fonctionnaire de l'Immigration.

— Félix ? fit Rebus, un sourcil levé.

— Il paraît que ça signifie heureux.

— Et le chat du dessin animé...

— Ça aussi, évidemment.

Storey remit son portefeuille dans sa poche.

— Ce que contient ce sac se boit ?

— Possible.

— Je constate qu'il vient d'un débit d'alcool.

— Vous êtes très perspicace.

Storey esquissa un sourire.

— C'est la raison de ma présence.

— Comment ça ?

— Parce qu'on vous a vu hier soir, inspecteur, sortir d'une boîte appelée The Nook.

— Ah bon ?

— Une série de clichés le prouve.

— Et quel rapport avec l'Immigration ?

— En échange d'un verre, je pourrai peut-être vous le dire...

Rebus avait une douzaine de questions à poser, mais le sac commençait à peser. Il fit un signe de tête presque imperceptible, s'engagea dans l'escalier où Storey le suivit. Il ouvrit sa porte, la poussa, écarta du pied le courrier du jour, qui se retrouva de ce fait sur celui de la veille. Rebus passa prendre deux verres dans la cuisine

et précéda Storey dans le séjour.

— Chouette, dit Storey en regardant la pièce. Haute de plafond, baie vitrée. Tous les appartements sont-ils aussi grands, ici ?

— Quelques-uns le sont davantage.

Rebus avait sorti le whisky de sa boîte et tentait d'ôter le bouchon.

— Asseyez-vous.

— J'aime le scotch.

— Ici, ça ne s'appelle pas comme ça.

— Comment cela s'appelle-t-il ?

— Whisky ou malt.

— Pourquoi pas scotch ?

— Je crois que ça remonte à l'époque où « scotch » était méprisant.

— Un terme péjoratif ?

— Si c'est l'appellation technique...

Storey sourit, dévoilant des dents luisantes, ajouta :

— Dans ma branche, il faut connaître le jargon.

Il se leva à demi pour prendre le verre que lui tendit Rebus.

— Eh bien, santé.

— *Slainte*.

— C'est du gaélique, n'est-ce pas ?

Rebus acquiesça.

— Donc, vous parlez le gaélique ?

— Non.

Storey parut réfléchir tout en savourant une gorgée de Lagavulin. Finalement, il hocha la tête.

— Bon sang, mais c'est fort.

— Vous voulez de l'eau ?

L'Anglais secoua la tête.

— Vous avez l'accent de Londres, n'est-ce pas ? dit Rebus.

— Exact. Tottenham.

— Je suis allé à Tottenham, autrefois.

— Un match de foot ?

— Une affaire de meurtre... Un cadavre dans le canal.

— Je crois que je m'en souviens. J'étais gamin à l'époque.

— Merci.

Rebus se servit à nouveau, puis tendit la bouteille à Storey, qui remplit son verre.

— Donc, vous êtes de Londres et vous appartenez à l'Immigration. Et, pour une raison ou une autre, vous surveillez le Nook.

— C'est exact.

— Cela explique comment vous m'avez repéré, mais pas comment vous m'avez identifié.

— Nous bénéficions de la collaboration de membres du CID. Je ne peux pas donner de noms, mais quelqu'un vous a immédiatement reconnus, vous et le sergent Clarke.

— Intéressant.

— Comme je l'ai dit, je ne peux pas donner de noms...

— Bon. Pourquoi vous intéressez-vous au Nook ?

— Et vous ?

— J'ai posé la question en premier... Mais permettez-moi de tenter de deviner : certaines filles du club viennent de l'étranger ?

— Je n'en doute pas.

Rebus plissa légèrement les paupières au-dessus du bord de son verre.

— Mais ce n'est pas la raison de votre présence.

— Avant de pouvoir vous en parler, il faut vraiment que je sache ce que vous y faisiez.

— J'accompagnais simplement le sergent Clarke. Elle avait quelques questions à poser au patron.

— Quelles questions ?

— Une adolescente a disparu. Ses parents redoutent qu'elle ne se retrouve dans une boîte comme le Nook.

Rebus haussa les épaules, ajouta :

— C'est tout. Le sergent Clarke connaît la famille et s'efforce de lui rendre service.

— Elle n'avait pas envie d'aller seule au Nook ?

— Non.

Storey réfléchit, examina ostensiblement son verre, en fit tourner le contenu.

— Puis-je lui demander confirmation ?

— Vous croyez que je mens ?

— Pas nécessairement.

Rebus le foudroya du regard, puis sortit son mobile et appela.

— Siobhan ? Tu es occupée ?

Il écouta sa réponse sans quitter Storey des yeux, reprit :

— Écoute, il y a quelqu'un chez moi. Il appartient à l'Immigration et veut savoir ce qu'on faisait au Nook. Je te le passe...

Storey prit l'appareil.

— Sergent Clarke ? Je m'appelle Félix Storey. Je suis sûr que l'inspecteur Rebus vous informera plus tard mais, pour le moment, pourriez-vous me confirmer la raison de votre visite au Nook ?

Il se tut, écouta, puis :

— Oui, c'est ce que l'inspecteur Rebus m'a dit. Je vous remercie. Désolé de vous avoir dérangée...

Il rendit le téléphone à Rebus.

— Merci, Shiv... on parlera plus tard. Maintenant, c'est au tour de M. Storey.

Rebus ferma brutalement le téléphone.

— Rien ne vous obligeait à faire ça, dit le fonctionnaire de l'Immigration.

— Il est préférable de mettre les choses au clair...

— Je voulais dire que vous n'étiez pas obligé d'utiliser votre mobile... le téléphone est là.

Il montra la table de salle à manger de la tête, ajouta :

— Ça aurait coûté beaucoup moins cher.

Rebus concéda finalement un sourire. Félix Storey posa son verre sur la moquette, se redressa, croisa les mains.

— Dans l'affaire sur laquelle je travaille, commença-t-il, je ne peux pas prendre de risques.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un flic pourri ou deux pourraient être impliqués...

Storey laissa à Rebus le temps d'assimiler, puis reprit :

— Je n'ai pas de preuves pour le moment. Ça peut simplement arriver. Les gens dont je m'occupe n'hésiteraient pas à acheter tout un service.

— Il y a peut-être davantage de flics pourris à Londres.

— Possible.

— Si les danseuses ne sont pas illégales, il s'agit forcément de Stuart Bullen.

Le fonctionnaire de l'Immigration acquiesça et Rebus ajouta :

— Et pour que quelqu'un vienne de Londres... qu'on débloque le budget d'une opération de surveillance...

Storey hochait toujours la tête.

— C'est une grosse affaire, admit-il. Peut-être très grosse.

Il changea de position et reprit :

— Mes parents sont arrivés ici dans les années 1950 : de la Jamaïque à Brixton, deux immigrants parmi de nombreux autres. C'était une véritable migration, mais sans commune mesure avec ce que nous connaissons aujourd'hui. Chaque année, des dizaines de milliers de personnes débarquent illégalement... paient souvent une grosse somme pour y parvenir. Les illégaux sont devenus une grosse industrie, inspecteur. Le problème est qu'on ne les voit que lorsque quelque chose tourne mal.

Il se tut, laissant à Rebus l'occasion de poser une question.

— Comment Bullen est-il impliqué ?

— Nous croyons qu'il dirige le réseau en Écosse.

Rebus ricana.

— Ce petit crétin ?

— C'est le fils de son père, inspecteur.

— Chicory Tip, marmonna Rebus ; puis, en réponse au regard interrogateur de Storey : *Son of my father* a été leur grand succès... mais vous étiez trop jeune. Depuis combien de temps surveillez-vous le Nook ?

— Depuis le début de la semaine.

— Le marchand de journaux fermé ? supputa Rebus.

Il se souvenait de la boutique située en face du club, dont les vitrines étaient blanchies. Storey acquiesça.

— Je suis entré au Nook, ajouta Rebus, et je peux vous affirmer qu'il n'y a apparemment pas de pièces bourrées d'immigrés.

— Je n'ai pas dit qu'il les cache à cet endroit...

— Et je n'ai pas vu de piles de faux passeports.

— Vous êtes allé dans son bureau ?

— Il n'avait pas l'air de cacher quoi que ce soit : le coffre était ouvert.

— Il vous lançait sur une fausse piste ? suggéra Storey. Quand il a appris la raison de votre visite, son attitude a-t-elle changé ? Peut-être s'est-il détendu un peu ?

— Rien n'a pu me permettre de supposer qu'il avait d'autres soucis. Que fait-il au juste, d'après vous ?

— Il est le maillon d'une chaîne. C'est un des problèmes : nous ne savons pas combien il y a de maillons ni quel rôle joue chacun d'entre eux.

— J'ai l'impression que vous connaissez la racine carrée de que dalle.

Storey décida de ne pas protester.

— Connaissiez-vous Bullen ?

— Je ne savais même pas qu'il était à Édimbourg.

— Donc vous saviez qui c'est.

— Je connais la famille, oui. Ça ne signifie pas que je la borde le soir.

— Je ne vous accuse de rien, inspecteur.

— Vous me sondez, ce qui revient au même... et pas très finement, si vous permettez.

— Je regrette que vous ayez cette impression...

— C'est la réalité. Et je partage mon whisky avec vous...

Rebus secoua la tête.

— Je connais votre réputation, inspecteur. Rien ne peut m'amener à croire que vous entreteniez des relations étroites avec Stuart Bullen.

— Vous n'avez peut-être pas vu les bonnes personnes.

Rebus se servit une petite dose de whisky, n'en offrit pas à Storey, reprit :

— Qu'espérez-vous découvrir en espionnant le Nook ? Hormis des ripoux, naturellement...

— Des complices... Des indices et quelques pistes fraîches.

— Les anciennes ne donnent plus rien ? Avez-vous des preuves matérielles ?

— Son nom a été mentionné...

Rebus attendit la suite, mais elle ne vint pas. Il eut un rire ironique.

— Renseignement anonyme ? Ça pourrait être n'importe lequel de ses concurrents du Triangle pubien, cherchant à le faire tomber.

— Le club constituerait une bonne couverture.

— Vous y êtes entré ?

— Pas encore.

— Parce que vous croyez que vous détonneriez ?

— À cause de la couleur de ma peau ? Ça joue peut-être un rôle. Il n'y a pas beaucoup de visages noirs dans vos rues, mais ça va changer. La question est de savoir si vous déciderez ou non de les voir.

Il regarda une nouvelle fois la pièce, ajouta :

— Chouette appartement.

— Vous l'avez déjà dit.

— Vous y êtes depuis longtemps ?

— Seulement une vingtaine d'années.

— C'est une longue période... Suis-je le premier Noir que vous y recevez ?

Rebus réfléchit.

— Probablement, reconnut-il.

— Des Chinois ou des Pakis ?

Rebus décida de ne pas répondre.

— Je dis simplement que...

— Écoutez, coupa Rebus, j'en ai assez. Finissez votre verre et du vent... et je ne suis pas raciste, simplement contrarié, bordel de merde.

Il se leva et Storey fit de même, lui rendit le verre.

— C'est du bon whisky, dit-il. Vous voyez, vous m'avez appris à ne pas dire « scotch ».

Il sortit une carte de visite de la poche intérieure de sa veste, ajouta :

— Au cas où vous auriez besoin de me joindre.

Rebus prit la carte sans la regarder.

— À quel hôtel êtes-vous descendu ?

— Il se trouve près de Haymarket, dans Grosvenor Street.

— Je le connais.

— Passez un soir, je vous offrirai un verre.

Rebus laissa cette proposition sans réponse, dit simplement :

— Je vous accompagne.

Ce qu'il fit, puis il éteignit toutes les lumières en regagnant le salon, se planta devant la fenêtre dépourvue de rideaux et fixa le trottoir. Logiquement, Storey apparut. Au même moment, une voiture s'arrêta et il monta à l'arrière. Rebus ne vit ni le chauffeur ni la plaque d'immatriculation. C'était une grosse voiture, peut-être une Vauxhall. Elle tourna à droite en bas de la rue. Rebus gagna la table, décrocha le téléphone, appela un taxi. Puis il descendit, l'attendit dehors. Au moment où la voiture arrivait, son mobile sonna.

— Ton mystérieux invité est parti ?

— Provisoirement.

— Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

Il expliqua du mieux possible.

— Et ce connard arrogant croit que Bullen nous a dans la poche ? fut sa première question.

Rebus estima qu'elle était rhétorique.

— Il voudra peut-être te voir.

— Ne t'inquiète pas, je l'attendrai de pied ferme.

Une ambulance sortit d'une rue voisine, sirène hurlante.

— Tu es en voiture, constata-t-elle.

— Dans un taxi, rectifia-t-il. Je n'ai pas la moindre envie d'être condamné pour conduite en état d'ivresse.

— Où vas-tu ?

— En ville.

Le taxi venait de franchir l'intersection de Tollcross.

— On parlera demain, ajouta-t-il.

— Amuse-toi bien.

— Je vais essayer.

Il coupa la communication. Le chauffeur contournait Earl Grey Street, mettait le système de sens unique à profit. Ils couperaient Lothian Road à la hauteur de Morrisson Street... Prochain arrêt : Bread Street. Rebus donna un pourboire et décida de demander une fiche. Il pourrait tenter de l'ajouter à la note de frais de l'affaire Yurgii.

— Je suis pas sûr que le strip-tease soit déductible des impôts, mon pote, dit le chauffeur.

— Est-ce que je suis le genre ?

— Vous voulez une réponse franche ? cria l'homme, qui passa la première et s'en alla.

— C'est ton dernier pourboire, marmonna Rebus en fourrant la fiche dans sa poche.

Il n'était pas tout à fait dix heures. Des groupes d'hommes rôdaient en quête du bar suivant. Des videurs protégeaient pratiquement toutes les entrées brillamment éclairées : certains portaient un manteau trois quarts, d'autres un blouson d'aviateur. Rebus les considérait comme des clones sous les vêtements, moins parce que leur aspect était identique qu'en raison de la façon dont ils voyaient le monde, qui était pour eux divisé en deux groupes : les menaces et les proies.

Rebus savait qu'il ne pouvait s'attarder devant la boutique fermée : la méfiance d'un des portiers du Nook risquait de mettre un terme à l'opération de Storey. Il traversa la rue, atterrit sur le même trottoir que le Nook, mais à dix mètres de l'entrée ; il s'arrêta et porta son téléphone à l'oreille, commença une conversation unilatérale et alcoolisée.

— Ouais, c'est moi... où tu es ? Tu devais être au Shakespeare... Non, je suis dans Bread Street...

Peu importait ce qu'il disait. Aux yeux des passants qui le voyaient et l'entendaient, il n'était qu'un noctambule ordinaire tenant les propos traînants et gutturaux de l'ivrogne du coin. Mais il examinait également la boutique. Il n'y avait pas de lumière à l'intérieur, ni mouvements ni ombres. Si la surveillance restait en place vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours par semaine, elle était très bien organisée. Il supposa qu'ils filmaient, mais ne put établir comment. S'ils ôtaient un petit carré du blanc qui couvrait la vitrine, tout le monde pourrait le voir depuis l'extérieur et finirait par surprendre le reflet de l'objectif. La vitrine était de toute façon entièrement couverte de peinture blanche. La porte était équipée d'un grillage et un volet roulant la masquait. Une nouvelle fois, pas d'espace visible. Mais une minute... au-dessus de la porte, il y avait une petite fenêtre d'une soixantaine de centimètres sur une quarantaine, également blanchie, à l'exception d'un petit carré situé dans un coin. C'était ingénieux : aucun regard ne s'attarderait à cet endroit. Bien entendu, cela obligerait un membre de l'équipe, équipé d'une caméra, à se poster sur un escabeau. Peu pratique et inconfortable, mais très efficace.

Rebus mit un terme à sa communication imaginaire et s'éloigna du

Nook en direction de Lothian Road. Le samedi soir, c'était un endroit qu'il valait mieux éviter. Même ce soir, en semaine, il y avait des chansons et des cris, des gens qui shootaient dans des bouteilles et traversaient la chaussée sans se préoccuper de la circulation. Les rires stridents des enterrements de vie de jeune fille, femmes en jupe courte, portant des serre-tête lumineux. Un homme vendait ces serre-tête, ainsi que des baguettes de plastique qui clignotaient. Il avait une poignée de chaque et faisait les cent pas. Rebus le regarda, se souvint des mots de Storey : *que vous acceptiez ou non de les voir...* L'homme était maigre, jeune et avait la peau mate. Rebus s'immobilisa devant lui.

— Combien ?

— Deux livres.

Rebus fouilla ostensiblement ses poches à la recherche de monnaie.

— D'où êtes-vous ?

L'homme ne réagit pas, son regard examinant tout, sauf Rebus.

— Depuis combien de temps êtes-vous en Écosse ?

Mais l'homme s'éloignait.

— Vous ne voulez vraiment pas m'en vendre un ?

Manifestement non : l'homme poursuivit son chemin. Rebus prit la direction opposée, qui aboutissait à l'extrémité ouest de Princes Street. Un vendeur de fleurs sortait du Shakespeare, une botte de roses sous un bras.

— Combien ? demanda Rebus.

— Cinq livres.

Le vendeur avait un peu plus de treize ans. Son visage était brun. Peut-être était-il originaire du Moyen-Orient. Encore une fois, Rebus fouilla dans ses poches.

— D'où es-tu ?

Le jeune garçon feignit de ne pas comprendre.

— Cinq, répéta-t-il.

— Ton patron est dans le coin ? insista Rebus.

Le jeune garçon regarda à droite et à gauche, chercha de l'aide.

— Quel âge as-tu, mon gars ? Où vas-tu à l'école ?

— Pas comprendre.

— Tu ne me feras pas croire...

— Vous voulez roses ?

— Il faut simplement que je trouve de l'argent... Tu ne devrais pas être dehors à cette heure, n'est-ce pas ? Ta maman et ton papa savent ce que tu fais ?

Le vendeur de roses en eut assez. Il s'enfuit, laissa échapper une botte de fleurs, ne se retourna pas, ne s'arrêta pas. Rebus la ramassa, l'offrit à un groupe de jeunes femmes qui passaient.

— Ça me fera pas écarter les cuisses, dit l'une d'entre elles, mais tu auras toujours gagné ça.

Elle l'embrassa sur la joue. Tandis qu'elles s'éloignaient d'une démarche incertaine, leurs talons traînant et claquant sur le trottoir, une autre glapit qu'il était assez vieux pour être leur grand-père.

C'est juste, pensa Rebus, et je m'en rends compte, en plus...

Dans Princes Street, il scruta les visages. De très nombreux Chinois. Tous les mendiants avaient l'accent anglais ou écossais. Rebus entra dans un hôtel. Le barman le connaissait depuis quinze ans : peu importait si Rebus n'était pas rasé, ne portait pas son meilleur costume, sa chemise la plus amidonnée.

— Qu'est-ce que ce sera, monsieur Rebus ? demanda l'homme en posant un sous-bock devant lui. Un petit malt ?

— Lagavulin, répondit Rebus, certain qu'un verre lui coûterait ici le prix d'un quart...

La consommation fut placée devant lui, le barman veillant à ne pas proposer de glace ou d'eau.

— Ted, dit Rebus, cet établissement emploie-t-il de la main-d'œuvre étrangère ?

Aucune question ne parvenait à démonter Ted : la marque d'un bon barman. Il crispa la mâchoire, réfléchit à la réponse. Rebus, pendant ce temps, prit des amandes dans le bol qui avait été posé près de lui.

— Plusieurs Australiens ont tenu le bar, dit Ted, qui entreprit d'essuyer des verres. Ils faisaient le tour du monde... s'arrêtaient quelques semaines ici. On ne les accepte pas s'ils n'ont pas d'expérience.

— Et ailleurs ? Au restaurant, peut-être.

— Ah, oui, il y a des serveurs qui viennent de partout. Plus encore dans l'entretien.

— L'entretien ?

— Les femmes de chambre.

Rebus gratifia cet éclaircissement d'un hochement de tête.

— Écoute, ceci est strictement entre nous...

Ted se pencha légèrement et Rebus reprit :

— Est-il possible que des sans-papiers travaillent ici ?

Ted lui adressa un regard oblique.

— Tout est en règle, monsieur Rebus, la direction ne ferait pas... ne pourrait pas...

— Parfait, Ted. Je ne voulais pas suggérer qu'il en était autrement.

Cela parut rassurer Ted.

— Mais, dit-il, je ne peux pas affirmer que tous les établissements soient aussi stricts... Tenez, je vais vous raconter quelque chose. En général, je bois un verre au pub de mon quartier le vendredi soir. Il y a un groupe qui a commencé à venir, je ne sais pas d'où il sort. Deux guitaristes... *Save all your kisses for me*, ce genre de chanson. Un type plus âgé a un tambourin et s'en sert pour faire la quête aux tables. Je suis prêt à parier que c'est des réfugiés.

Rebus leva son verre.

— C'est un autre univers, dit-il. Je n'y ai jamais vraiment réfléchi.

— Vous m'avez l'air d'avoir besoin d'un deuxième malt.

Ted lui adressa un clin d'œil qui plissa son visage, ajouta :

— Sur le compte de la maison, si vous voulez bien...

Le froid saisit Rebus quand il sortit du bar. Tourner à droite le ramènerait chez lui, mais il traversa la rue et prit la direction de Leith Street, aboutit à Leith Walk, passa devant des supermarchés asiatiques, des tatoueurs, des restaurants. Il ne savait pas vraiment où il allait. Peut-être que Cheyanne arpentait le trottoir au pied de Leith Walk. John et Alice Jardine patrouillaient peut-être en voiture dans l'espoir d'apercevoir leur fille. Toutes sortes d'appétits dans le noir. Il avait glissé les mains dans ses poches, boutonné sa veste à cause du froid. Une demi-douzaine de motos passa dans un grondement, mais un feu rouge interrompit leur progression. Rebus décida de traverser, mais le feu était déjà vert. Il recula quand la moto de tête passa en rugissant.

— Taxi, monsieur ?

Rebus se tourna vers la voix. Un homme se tenait dans l'encadrement de la porte d'une boutique. Il y avait de la lumière à l'intérieur, et elle avait manifestement été transformée en siège de compagnie de taxis. L'homme était indien ou pakistanais. Rebus secoua la tête, mais changea d'avis. L'autre le conduisit jusqu'à une Ford Escort dont la date de péremption était depuis longtemps

dépassée. Rebus lui donna l'adresse et l'homme tendit la main vers un plan.

— Je vous indiquerai le chemin, dit Rebus.

Le chauffeur acquiesça et lança le moteur.

— Vous avez bu quelques verres, monsieur ?

— Quelques-uns.

— Congé demain, n'est-ce pas ?

— Pas si je peux l'éviter.

L'homme rit et Rebus fut incapable de comprendre pourquoi. Ils reprirent Princes Street, puis empruntèrent Lothian Road en direction de Morningside. Rebus demanda au chauffeur de s'arrêter, dit qu'il en aurait pour une minute. Il entra dans une boutique ouverte toute la nuit, en ressortit avec une bouteille d'un litre d'eau, but en reprenant place sur le siège du passager, en profita pour avaler quatre aspirines.

— Bonne idée, monsieur, approuva le chauffeur. Vous attaquez d'emblée, hein ? Pas de gueule de bois le matin, pas de raison de se faire porter pâle.

Cinq cents mètres plus loin, Rebus dit au chauffeur qu'ils allaient faire un détour. Ils prirent la direction de Marchmont et s'arrêtèrent devant l'immeuble de Rebus. Il entra, alla chez lui. Il sortit une chemise épaisse d'un tiroir du séjour. Il l'ouvrit, décida d'emporter quelques coupures de presse. Il descendit, remonta dans le taxi.

Quand ils arrivèrent à Bruntsfield, Rebus dit au chauffeur de prendre à droite, puis à nouveau à droite. Ils pénétrèrent dans une rue résidentielle faiblement éclairée, bordée de grosses villas généralement cachées par des arbres et des clôtures. Les fenêtres étaient dans le noir, les volets fermés, les occupants tranquillement endormis. Mais il y avait de la lumière dans l'une d'entre elles et ce fut à cet endroit que Rebus demanda au chauffeur de le déposer. La barrière grinça quand il l'ouvrit. Rebus localisa la sonnette et appuya sur le bouton. Il n'y eut pas de réaction. Il recula de quelques pas, scruta les fenêtres de l'étage. Elles étaient éclairées, mais les rideaux étaient tirés. Il y avait des fenêtres plus grandes au rez-de-chaussée, de part et d'autre du perron, mais leurs volets en bois étaient fermés. Rebus entendit vaguement de la musique. Il regarda par la fente de la boîte aux lettres, mais ne vit rien et comprit que la musique venait de l'arrière de la maison. Un chemin gravillonné en faisait le tour et il s'y engagea, des lampes s'allumant sur son passage. La musique venait du jardin. Il était dans le noir, exception faite d'une lueur rougeâtre bizarre. Rebus vit une structure au milieu de la pelouse, reliée à la serre par un ponton en bois. De la vapeur d'eau s'élevait au-dessus. Et

de la musique, un morceau classique. Rebus se dirigea vers le jacuzzi.

Il s'agissait effectivement d'un jacuzzi, exposé aux intempéries écossaises. Et Morris Gerald Cafferty, surnommé « Big Ger », y était assis. Il était dans un coin, les bras posés sur le bord de la vaste baignoire. Des jets d'eau bouillonnaient de part et d'autre. Rebus regarda alentour, mais Cafferty était seul. Il y avait de la lumière, dans l'eau, un filtre de couleur teintant tout en rouge. Cafferty avait incliné la tête en arrière et fermé les yeux, son expression évoquant davantage la concentration que la relaxation.

Puis il ouvrit les yeux et fixa Rebus. Ses pupilles étaient petites et noires, son visage gras. Ses courts cheveux gris, mouillés, étaient collés sur son crâne. Une toison de poils plus foncés, bouclés, couvrait la partie supérieure, visible, de sa poitrine. Malgré l'heure tardive, il ne parut pas étonné de constater que quelqu'un se tenait devant lui.

— Tu as ton maillot de bain ? demanda-t-il. Ça ne signifie pas que j'en porte un...

Il se regarda brièvement.

— J'ai appris que tu avais déménagé, dit Rebus.

Cafferty se tourna vers le tableau de commandes situé près de sa main gauche et appuya sur un bouton. Le volume de la musique diminua.

— Lecteur de CD, expliqua-t-il. Les enceintes sont à l'intérieur.

Il tapota sur le bord du bassin. Il appuya sur un autre bouton, le moteur s'arrêta et l'eau s'immobilisa.

— Jeux de lumières, en plus, constata Rebus.

— Toutes les couleurs que tu veux.

Cafferty appuya sur un troisième bouton et l'eau devint verte, puis bleue, puis d'une blancheur de glace et, enfin, à nouveau rouge.

— Le rouge te va bien, dit Rebus.

— Le look Méphistophélès ?

Cafferty eut un rire étouffé, reprit :

— J'adore m'installer ici au milieu de la nuit. Tu entends le vent dans les arbres, Rebus ? Ils sont là depuis plus longtemps que nous, ces arbres. Et les baraques aussi. Et ils seront encore là quand on aura disparu.

— Je crois que tu es là-dedans depuis trop longtemps, Cafferty. Ton cerveau est tout fripé.

— Je me fais vieux, Rebus, c'est tout... et toi aussi.

— Si vieux que tu te passes de garde du corps ? Tu crois que tu as enterré tous tes ennemis ?

— Joe décroche à neuf heures, mais il n'est jamais très loin.

Un bref silence, puis :

— Pas vrai, Joe ?

— Si, monsieur Cafferty.

Rebus se tourna vers l'endroit où se tenait le garde du corps. Il était pieds nus, seulement vêtu d'un caleçon et d'un T-shirt.

— Joe dort dans la chambre située au-dessus du garage, expliqua Cafferty. File, maintenant, Joe. Je suis sûr que je ne risque rien en compagnie de l'inspecteur.

Joe foudroya Rebus du regard puis traversa la pelouse.

— C'est un bon quartier, dit Cafferty sur le ton de la conversation. Pas beaucoup de délinquance.

— Je suis sûr que tu fais ton possible pour que ça change.

— Je suis à la retraite, Rebus, comme tu le seras bientôt.

— Ah oui ?

Rebus leva les coupures qu'il avait récupérées chez lui. Des photos de Cafferty publiées par les tabloïds. Elles avaient toutes été prises l'année précédente et le montraient en compagnie de voyous connus de Manchester, Birmingham et même Londres.

— Tu me traques, c'est ça ? demanda Cafferty.

— Peut-être.

— Je me demande si je dois me sentir flatté...

Cafferty se leva, ajouta :

— Tu veux bien me passer ce peignoir ?

Rebus s'exécuta. Cafferty franchit le bord de la baignoire grâce à une marche en bois, enfila le peignoir en coton blanc et glissa les pieds dans des mules.

— Aide-moi à couvrir le jacuzzi, reprit-il. Ensuite on ira à l'intérieur et tu me diras ce que tu attends de moi.

Une nouvelle fois, Rebus accepta.

Il y avait eu une époque où Big Ger Cafferty dirigeait pratiquement toutes les activités illégales d'Édimbourg : la drogue, les saunas, les escroqueries. Cependant, depuis son dernier séjour en prison, il se tenait tranquille. Mais Rebus ne croyait pas qu'il ait pris sa retraite : les types comme Cafferty ne raccrochent jamais. Du point de vue de

Rebus, avec l'âge, Cafferty était simplement devenu plus rusé... et mieux informé des façons dont la police pourrait enquêter sur lui.

Il avait une soixantaine d'années et avait fréquenté presque tous les gangsters connus des années 1960. On racontait qu'il avait travaillé avec les Kray et Richardson, à Londres, ainsi qu'avec les voyous les plus connus de Glasgow. Par le passé, des enquêtes avaient tenté de le lier aux bandes de trafiquants de drogue hollandais et à celles qui pratiquent la traite des Blanches en Europe de l'Est. Pratiquement en vain. Parfois, c'était dû à l'absence de moyens ou de preuves capables de convaincre le procureur de poursuivre. D'autres fois, c'était parce que les témoins disparaissaient.

Suivant Cafferty dans la serre, puis dans la cuisine au dallage de grès, Rebus fixa son dos et ses épaules robustes, se demanda une fois de plus combien d'exécutions il avait ordonné, combien de vies il avait détruit.

— Thé ou quelque chose de plus fort ? demanda Cafferty, qui traversa la cuisine en traînant les pieds.

— Du thé fera l'affaire.

— Bon sang, ça doit être sérieux...

Cafferty esquissa un sourire songeur en allumant la bouilloire et en mettant trois sachets dans la théière.

— Je suppose qu'il vaudrait mieux que je m'habille, reprit-il. Viens, je vais te montrer le salon.

C'était une des pièces de devant, où il y avait une vaste baie vitrée et une cheminée en marbre imposante. Des toiles étaient accrochées aux cimaises. Rebus ne connaissait pas grand-chose à la peinture, mais les cadres semblaient onéreux. Cafferty était allé à l'étage, fournissant à Rebus l'occasion de visiter, mais il n'y avait pratiquement rien qui pût retenir son attention : pas de livres, pas de stéréo, pas de bureau... même pas de bibelots sur la cheminée. Seulement un canapé et des fauteuils, un immense tapis d'Orient et les toiles. Ce n'était pas une pièce où l'on vivait. Peut-être Cafferty y tenait-il des réunions, sa collection intimidant les participants. Rebus posa les doigts sur le marbre, espéra, contre toute logique, qu'il serait faux.

— Et voilà, dit Cafferty, qui apportait deux tasses.

Rebus prit celle qu'il lui tendit.

— Du lait, pas de sucre, indiqua Cafferty.

Rebus acquiesça.

— Qu'est-ce qui te fait sourire ?

Rebus montra le coin du plafond situé au-dessus de la porte, où une petite ampoule rouge clignotait sur un boîtier blanc.

— Tu as une alarme, expliqua-t-il.

— Et alors ?

— Alors... c'est drôle.

— Tu crois que personne ne cambriolerait cette maison ? Il n'y a pas de pancarte, au mur, indiquant qui je suis...

— Non, évidemment, dit Rebus, s'efforçant d'être agréable.

Cafferty portait un pantalon de survêtement gris et un pull à col en V. Il était bronzé et détendu ; Rebus se demanda s'il y avait une cabine à UV dans la propriété.

— Assieds-toi, dit Cafferty.

Rebus s'installa.

— Je m'intéresse à quelqu'un, commença-t-il, et je suis persuadé que tu le connais. Stuart Bullen.

Cafferty retroussa la lèvre supérieure.

— Le p'tit Stu, dit-il. Je connaissais mieux son père.

— Je n'en doute pas. Mais que sais-tu sur les activités récentes du fils ?

— Il n'est pas sage ?

— Je n'en suis pas certain.

Rebus but une gorgée de thé et demanda :

— Tu sais qu'il est à Édimbourg ?

— Il dirige une boîte de strip-tease, c'est ça ?

— Exact.

— Et, comme si ce n'était pas assez compliqué, il te cherche des poux dans la tête.

— Non, répondit Rebus. Une jeune fille a fugué et ses parents se sont persuadés qu'elle travaillait peut-être pour Bullen.

— Et c'est le cas ?

— Pas à ma connaissance.

— Mais tu es allé voir le p'tit Stu et tu l'as pris en grippe ?

— Je l'ai simplement quitté en me posant quelques questions...

— À savoir ?

— Ce qu'il fait à Édimbourg.

Cafferty sourit.

— Tu veux me faire croire que tu ne connais pas de durs de l'Ouest qui soient venus s'installer à l'Est ?

— J'en connais quelques-uns.

— Ils viennent ici parce que, à Glasgow, ils ne peuvent pas faire trois pas sans qu'on tente de les buter. C'est la culture, Rebus.

Cafferty haussa théâtralement les épaules.

— Tu penses qu'il veut recommencer de zéro ?

— Là-bas, c'est le fils de Rab Bullen, et il le sera toujours.

— Et ça signifie que quelqu'un a peut-être mis sa tête à prix ?

— Il n'a pas pris la fuite, si c'est ce que tu crois.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que ce n'est pas le genre de Stu. Il veut faire ses preuves... Sortir de l'ombre de son père... tu sais ce que c'est.

— Et diriger une boîte de strip-tease va le lui permettre ?

— Peut-être.

Cafferty examina la surface de son thé, ajouta :

— Mais il a peut-être d'autres projets.

— À savoir ?

— Je ne le connais pas assez bien pour répondre à cette question. Je suis vieux, Rebus. On ne me raconte pas autant de choses qu'autrefois. Et même si je savais quelque chose... pourquoi, bordel, prendrais-je la peine de te le dire ?

— Parce que tu es rancunier.

Rebus posa sa tasse à moitié vide sur le parquet ciré, ajouta :

— Rab Bullen ne t'a-t-il pas, autrefois, volé ?

— De l'eau sous les ponts, Rebus, de l'eau sous les ponts.

— Donc, à ta connaissance, le fils n'a rien à se reprocher ?

— Ne sois pas stupide... personne n'a rien à se reprocher. Tu as regardé autour de toi, ces derniers temps ? Évidemment, depuis Gayfield Square, on ne voit pas grand-chose. Est-ce que les couloirs sentent toujours les égouts ?

Le silence de Rebus fit sourire Cafferty, qui ajouta :

— Il y a encore des gens qui me disent des trucs... de temps en temps.

— Qui ça ?

Le sourire de Cafferty s'élargit.

— Apprends à connaître ton ennemi, c'est ce qu'on dit, hein ? Je suis convaincu que c'est pour ça que tu conserves les coupures de presse me concernant.

— Ce n'est pas à cause de ton physique de pop-star, ça c'est sûr.

Cafferty bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Le jacuzzi me fait toujours cet effet, dit-il à titre d'excuse, sans quitter Rebus des yeux. J'ai aussi appris que tu travaillais sur le meurtre de Knoxland. Le malheureux a reçu... quoi ? Douze, quinze coups de couteau ? Qu'est-ce qu'en pensent MM. Curt et Gates ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ça me fait l'effet d'une frénésie... de quelqu'un qui ne se contrôlait plus.

— Ou peut-être de très, très en colère, contra Rebus.

— C'est la même chose, au bout du compte. Je veux simplement dire qu'il y a peut-être pris goût.

Rebus plissa les paupières.

— Tu sais quelque chose, n'est-ce pas ?

— Non, Rebus, je me contente de rester chez moi et de vieillir.

— Ou d'aller en Angleterre rendre visite à tes ordures de potes.

— Sans importance... sans importance.

— La victime de Knoxland, Cafferty... Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

— Tu crois que je vais faire ton boulot à ta place ?

Cafferty secoua lentement la tête, puis saisit les bras du fauteuil, se leva et reprit :

— Mais c'est l'heure d'aller au lit. La prochaine fois que tu viendras, emmène cette jolie Siobhan Clarke et dis-lui d'apporter un bikini. En fait, si tu l'envoies, tu peux rester chez toi.

Cafferty rit plus longtemps et plus fort que nécessaire en raccompagnant Rebus jusqu'à la porte.

— Knoxland, dit Rebus.

— Et alors ?

— Puisque tu as abordé le sujet... Tu te souviens que les Irlandais, il y a quelques mois, ont tenté de s'approprier le marché de la drogue.

Cafferty eut un geste indifférent.

— Il apparaît qu'ils sont peut-être de retour... Saurais-tu quelque chose, par hasard ?

— La drogue, Rebus, c'est pour les minables.

— C'est une réplique originale.

— Je crois peut-être que tu ne mérites pas les bonnes.

Cafferty maintint la porte ouverte, ajouta :

— Dis-moi, Rebus... tout ce qu'on raconte sur moi, tu le conserves dans un album avec des cœurs sur la couverture ?

— Des poignards, en fait.

— Et quand on te forcera à prendre ta retraite, c'est tout ce qu'il te restera... quelques aimées seul avec ton album. Sacré héritage, hein ?

— Et qu'est-ce que tu vas laisser, Cafferty ? Des hôpitaux qui portent ton nom ?

— Avec ce que je donne aux bonnes œuvres, ça pourrait bien arriver.

— Cet argent de la culpabilité ne change rien à ce que tu es.

— Ce n'est pas la peine. Ce que tu ne comprends pas, c'est que je suis heureux de mon sort.

Il demeura quelques instants silencieux et ajouta :

— Tout le monde ne peut pas en dire autant.

Cafferty eut un rire étouffé et ferma la porte.

Cinquième jour

Vendredi

Siobhan apprit la nouvelle aux informations du matin.

Muesli et lait écrémé ; café ; jus de fruit vitaminé. Elle mangeait toujours à la table de la cuisine, en peignoir... ainsi, elle n'avait pas de souci à se faire si elle renversait quelque chose. Douche ensuite, puis ses vêtements. Elle ne mettait qu'une minute à sécher ses cheveux, raison pour laquelle ils étaient courts. Radio Écosse n'était en général qu'un bruit de fond, un bavardage qui meublait le silence. Mais elle entendit « Banehall » et monta le son. Elle avait manqué l'essentiel mais le studio passait la parole à un reporter :

— *Écoutez, Catonia, la police de Livingston est actuellement sur les lieux. Nous sommes tenus à distance, bien entendu, mais une équipe de la police scientifique, en combinaison blanche, capuche et masque, pénètre dans la maison. C'est un logement appartenant à la municipalité, de deux ou trois chambres, aux murs gris, aux rideaux tirés. La cour est mal entretenue et une petite foule de curieux s'est rassemblée dans la rue. Je suis parvenu à m'entretenir avec plusieurs voisins et il semblerait que la victime soit connue de la police, mais on ne peut dire pour le moment si cela exercera une influence sur l'affaire...*

— Colin, l'identité de la victime a-t-elle été dévoilée ?

— *Il n'y a rien d'officiel, Catonia. Je peux simplement vous dire que c'est un habitant du village âgé de vingt-deux ans et que sa mort semble avoir été très brutale. Mais il faudra attendre la conférence de presse pour en connaître les circonstances précises. Selon les policiers qui sont sur place, elle se déroulera dans les deux ou trois heures à venir...*

— *Merci, Colin... et nous reviendrons sur cette affaire dans notre journal de la mi-journée. Sans transition, un membre du Parlement écossais demande la fermeture du centre de rétention de Whitemire, situé tout près de Banehall...*

Siobhan ôta son téléphone de son chargeur, mais fut incapable de se souvenir du numéro du poste de police de Livingston. Et qui, de toute façon, y connaissait-elle ? Seulement David Hynd, qui n'y était que depuis deux semaines, autre victime des changements intervenus à St Leonard's. Elle gagna la salle de bains, regarda son visage et ses

cheveux dans le miroir. Un peu d'eau et un peigne mouillé feraient l'affaire, pour une fois. Elle était pressée et il faudrait que ça suffise. Résolue, elle fonça dans la chambre et ouvrit les portes de l'armoire.

Moins d'une heure plus tard, elle était à Banehall. Elle passa devant l'ancienne maison des Jardine. Ils avaient déménagé afin de ne pas rester aussi près du violeur de Tracy. Donny Cruikshank qui, selon les calculs de Siobhan, avait vingt-deux ans...

Deux camionnettes de la police étaient garées dans la rue suivante. La foule avait grossi. Un type armé d'un micro faisait un essai de voix, sans doute le reporter de la radio qu'elle avait entendu. La maison sur laquelle se concentraient tous les regards était flanquée de deux autres. Les trois portes étaient ouvertes. Elle vit Steve Holly disparaître derrière celle de droite. De l'argent avait vraisemblablement changé de mains et Holly avait obtenu d'accéder au jardin, d'où il pourrait peut-être se faire une idée plus précise de la situation. Siobhan se gara en double file et se dirigea vers l'agent qui montait la garde devant le ruban de plastique bleu et blanc. Elle lui montra sa carte et il le souleva afin qu'elle puisse passer dessous.

— Le corps a été identifié ? demanda-t-elle.

— Probablement le type qui habitait ici.

— Le légiste est passé ?

— Pas encore.

Elle poursuivit son chemin, poussa la barrière, suivit l'allée aboutissant à l'intérieur obscur. Elle prit plusieurs profondes inspirations, soufflant lentement ; il faudrait qu'elle soit calme, quand elle entrerait, qu'elle soit professionnelle. Le couloir était étroit. À première vue, le rez-de-chaussée n'abritait qu'un séjour étriqué et une cuisine tout aussi petite. Dans cette dernière, une porte donnait sur le jardin. Un escalier raide permettait d'accéder à l'étage : quatre portes, toutes ouvertes. L'une d'elles donnait sur un placard plein de cartons, de couettes et de draps. On apercevait, derrière l'autre, une baignoire rose. Deux chambres, donc. Une petite, inutilisée. Il ne restait que la grande, qui donnait sur la rue. C'était là que se concentrait toute l'activité : techniciens de la police scientifique, photographes, le généraliste local s'entretenant avec un détective. Ce dernier la vit.

— Puis-je vous aider ?

— Sergent Clarke, dit-elle en montrant sa carte.

Jusqu'ici, elle n'avait pas regardé le corps, mais il était là, pas de problème. Moquette beige, sous lui, imbibée de sang. Visage crispé, bouche grande ouverte comme dans l'espoir d'aspirer une ultime goulée de vie. Crâne rasé couvert de sang séché. Les membres de la

police scientifique passaient des détecteurs sur la surface des murs afin d'établir un motif, qui fournirait des indices sur la nature et la férocité de l'attaque.

Le détective lui rendit sa carte.

— Vous êtes loin de votre secteur, sergent Clarke. Je suis l'inspecteur Young, chargé de l'enquête... et je ne me rappelle pas avoir demandé l'assistance de la grande ville.

Elle hasarda un sourire conquérant. Young était jeune... plus jeune qu'elle, en tout cas, et déjà plus élevé en grade. Lin visage robuste et un corps plus robuste encore. Il avait probablement joué au rugby, venait peut-être d'une famille de paysans. Il avait les cheveux roux, les sourcils plus clairs encore, quelques marques de couperose de part et d'autre du nez. Si on lui avait dit qu'il n'avait pas quitté l'école depuis longtemps, elle l'aurait probablement cru.

— J'ai pensé...

Elle hésita, tenta de trouver la bonne combinaison de mots. Jetant un regard autour d'elle, elle vit les affiches punaisées aux murs : photos érotiques de blondes à la bouche et aux jambes ouvertes.

— Qu'avez-vous pensé, sergent Clarke ?

— Que je pourrais peut-être vous aider.

— C'est très gentil de votre part, mais je crois que je me débrouillerai, si cela ne vous ennuie pas.

— Mais en fait...

Elle fixa le corps. Elle eut l'impression que son estomac était devenu un sac de sable, mais son visage n'exprima qu'un intérêt professionnel.

— Je sais qui c'est, reprit-elle. Je sais pas mal de choses sur lui.

— Nous savons également qui c'est, donc merci encore...

Ils le connaissaient, évidemment, compte tenu de sa réputation et des cicatrices de son visage. Donny Cruikshank, sans vie sur le plancher de sa chambre.

— Mais je sais des choses que vous ignorez, insista-t-elle.

Young plissa les paupières et elle comprit qu'il acceptait sa présence.

— C'est plein de porno ici aussi, annonça un technicien de la police scientifique.

Il faisait allusion au séjour : des cassettes et des DVD pirates étaient

empilés par terre, près de la télé. Il y avait également un ordinateur, et un autre spécialiste, assis devant, manœuvrait la souris. De nombreux CD-ROM et disquettes devraient être examinés.

— N'oubliez pas que c'est du travail, leur rappela Young.

Il décida qu'il y avait encore trop d'agitation dans la pièce et entraîna Siobhan dans la cuisine.

— Appelez-moi Les, dit-il, moins rude parce qu'elle avait désormais quelque chose à lui offrir.

— Siobhan, répondit-elle.

— Donc...

Il s'appuya contre le plan de travail, les bras croisés, et demanda :

— Comment avez-vous fait la connaissance de Donald Cruikshank ?

— Il a été condamné pour viol ; j'ai travaillé sur l'affaire. Sa victime s'est suicidée. Elle habitait ici... ses parents y sont toujours. Ils sont venus me voir il y a quelques jours, parce que leur autre fille avait fugué.

— Ah ?

— Ils m'ont dit qu'ils avaient vu quelqu'un, à Livingston...

Siobhan s'efforça de ne pas laisser transparaître la moindre critique.

— Des raisons de croire... ?

— Quoi ?

Young haussa les épaules.

— Qu'il pourrait y avoir un lien avec... enfin, qu'il y a un rapport ?

— C'est ce que je me demande. C'est pourquoi je suis venue.

— Pourriez-vous rédiger un rapport... ?

— Je le ferai dans la journée.

— Merci.

Young s'éloigna du plan de travail dans l'intention de regagner l'étage. Mais il s'arrêta dans l'encadrement de la porte.

— Vous avez beaucoup à faire à Édimbourg ?

— Pas vraiment.

— Qui est votre patron ?

— L'inspecteur MacRae.

— Je pourrais peut-être lui parler... voir s'il peut se passer de vous

pendant quelques jours.

Il demeura quelques instants silencieux, puis reprit :

— À supposer que cela vous convienne ?

— Je suis à votre service, dit Siobhan.

Elle aurait pu jurer qu'il avait rougi quand il quitta la pièce.

Elle traversait le séjour quand elle faillit heurter un nouveau venu, le docteur Curt.

— On vous trouve partout où il se passe quelque chose, sergent Clarke, dit-il.

Il regarda à droite et à gauche, afin de s'assurer que personne n'écoutait, demanda :

— Du nouveau dans l'affaire de Fleshmarket Close ?

— Un peu. J'ai fait la connaissance de Judith Lennox.

Le nom fit grimacer Curt.

— Vous ne lui avez rien dit ?

— Bien sûr que non... votre secret ne risque rien. Projetez-vous d'exposer à nouveau Mag Lennox ?

— Vraisemblablement.

Il s'écarta pour laisser passer un technicien, reprit :

— Bon, je suppose qu'il faudrait...

Il montra l'escalier.

— Ne vous inquiétez pas, il ne va pas se sauver.

Curt la dévisagea.

— Permettez-moi de vous dire, Siobhan, fit-il, que cette remarque est très révélatrice de votre personnalité.

— Comment ça ?

— Vous fréquentez John Rebus depuis beaucoup trop longtemps...

Le légiste s'engagea dans l'escalier, sa sacoche en cuir noir à la main. Siobhan entendit ses genoux craquer à chaque marche.

— Qu'est-ce que vous faites ici, sergent Clarke ? cria quelqu'un, dehors.

Elle se retourna, vit Steve Holly qui, à l'extérieur du périmètre, lui faisait signe avec son bloc.

— Vous êtes un peu loin de votre base, hein ?

Elle marmonna quelque chose, suivit l'allée, ouvrit la barrière, puis

souleva la bande de plastique. Holly la rejoignit pendant qu'elle regagnait sa voiture.

— Vous avez travaillé sur l'affaire, n'est-ce pas ? dit-il. Enfin, le viol. Je me souviens que j'ai essayé de vous demander...

— Barrez-vous, Holly.

— Écoutez, je ne vous citerai pas...

Il était devant elle, maintenant, marchait à reculons afin de pouvoir la regarder dans les yeux.

— Mais vous pensez sûrement la même chose que moi, ajouta-t-il... la même chose que tout le monde...

— À savoir ? ne put-elle s'empêcher de demander.

— Bon débarras. Enfin, celui qui a fait ça mérite une médaille.

— Je connais des danseurs de limbo qui ne pourraient pas aller aussi bas que vous.

— Votre pote Rebus m'a pratiquement dit la même chose.

— Les grands esprits se rencontrent.

— Mais, bon, vous devez bien...

Il s'interrompit quand il heurta la voiture de Siobhan, perdit l'équilibre et tomba sur la chaussée. Siobhan monta et lança le moteur sans lui laisser le temps de se redresser. Il s'époussetait quand elle descendit la rue en marche arrière. Il voulut ramasser son stylo à bille, mais s'aperçut qu'une roue l'avait écrasé.

Elle n'alla pas loin, seulement jusqu'au carrefour de Main Street, qu'elle traversa. Elle trouva facilement la maison des Jardine. Ils étaient chez eux et la firent entrer.

— Vous êtes au courant ? demanda-t-elle.

Ils acquiescèrent, apparemment ni satisfaits ni contrariés.

— Qui a bien pu faire ça ? demanda M^{me} Jardine.

— N'importe qui, répondit son mari sans quitter Siobhan des yeux. Personne, à Banehall, ne voulait qu'il revienne, même pas sa famille.

Cela expliquait pourquoi Cruikshank vivait seul.

— Y a-t-il du nouveau ? demanda Alice Jardine en tentant de serrer la main de Siobhan entre les siennes.

C'était comme si elle avait déjà chassé le meurtre de ses pensées.

— Nous sommes allés au club, reconnut Siobhan. Personne ne semble connaître Ishbel. Toujours pas de nouvelles d'elle ?

— Vous seriez la première personne que nous avertirions, affirma John Jardine. Mais nous manquons à tous nos devoirs... vous prendrez bien une tasse de thé ?

— Je n'en ai vraiment pas le temps.

Siobhan resta quelques instants silencieuse, puis ajouta :

— Cependant j'ai besoin de quelque chose...

— Oui ?

— Un exemple de l'écriture d'Ishbel.

Les yeux d'Alice Jardine se dilatèrent.

— Pourquoi ?

— Il n'y a pas de raison précise, en fait... il pourrait simplement se révéler utile plus tard.

— Je vais voir ce que je peux trouver, dit John Jardine.

Il gagna l'étage, laissant les deux femmes seules. Siobhan avait glissé les mains dans ses poches, à l'abri de celles d'Alice.

— Vous ne croyez pas qu'on la retrouvera, n'est-ce pas ?

— Elle se laissera retrouver... quand elle sera prête, répondit Siobhan.

— Vous ne croyez pas qu'il lui soit arrivé quelque chose ?

— Et vous ?

— Je suis coupable de croire le pire, dit Alice Jardine, qui frotta ses mains l'une contre l'autre comme si elle les lavait.

— Vous savez qu'il faudra que nous vous interroguions, dit Siobhan avec ménagement. Il y aura des questions sur Cruikshank... et sur sa mort.

— J'imagine.

— On vous interroguera aussi sur Ishbel.

— Mon Dieu, ils ne peuvent pas croire...

La voix de la femme avait monté d'un cran.

— C'est quelque chose qui doit être fait, c'est tout.

— Et ces questions seront-elles posées par vous, Siobhan ?

Siobhan secoua la tête.

— Je suis trop proche de vous. Ce sera probablement un inspecteur nommé Young. Il semble bien.

— Si vous le dites...

Son mari revint.

— Franchement, il n'y a pas grand-chose, annonça-t-il en lui tendant un carnet d'adresses.

Il contenait des noms et des numéros de téléphone, principalement écrits au feutre vert. À l'intérieur de la couverture, Ishbel avait indiqué son nom et son adresse.

— Ça ira, dit Siobhan. Je vous le rapporterai quand j'aurai terminé.

Alice Jardine avait saisi le coude de son mari.

— D'après Siobhan, la police viendra nous voir à propos de...

Elle ne put se résoudre à prononcer le nom, termina :

— À propos de *lui*.

— Ah bon ?

M. Jardine se tourna vers Siobhan.

— C'est la routine, dit-elle. Recueillir des informations sur la vie de la victime...

— Oui, je vois, fit-il, dubitatif. Mais ils ne peuvent pas... ils ne vont pas croire qu'Ishbel a pu jouer un rôle là-dedans ?

— Ne sois pas stupide, John ! cracha sa femme. Ishbel est incapable de faire ce genre de chose !

Peut-être, pensa Siobhan, mais Ishbel n'était pas le seul membre de la famille qui serait considéré comme suspect...

Du thé fut une nouvelle fois proposé et poliment refusé. Elle parvint à sortir, trouva refuge dans sa voiture. En s'éloignant, elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, vit Steve Holly qui marchait à grands pas sur le trottoir, regardait les numéros. Pendant un instant, elle envisagea de s'arrêter... de revenir sur ses pas et de lui dire qu'il serait préférable qu'il s'en aille. Mais cela aurait simplement aiguisé sa curiosité. Quoi qu'il fasse et demande, il faudrait que les Jardine se débrouillent sans elle.

Elle prit Main Street et s'arrêta devant le Salon. L'intérieur sentait la permanente et la laque. Deux clientes étaient assises sous les casques. Des revues étaient ouvertes sur leurs genoux, mais elles bavardaient à voix forte, afin de couvrir le bruit des machines.

— ... Et je leur souhaite bonne chance, voilà mon avis.

— Ce n'est pas une grosse perte, aucun doute...

— Vous êtes le sergent Clarke, n'est-ce pas ?

La question émanait d'Angie. Elle avait parlé plus fort encore que ses clientes, qui saisirent l'allusion et se turent, les yeux fixés sur

Siobhan.

— Que pouvons-nous faire pour vous ? demanda Angie.

— C'est Susie que je veux voir.

Siobhan sourit à la jeune assistante.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? protesta Susie.

Elle apportait une tasse de cappuccino instantané à une femme assise sous un séchoir.

— Rien, répondit Siobhan, rassurante. Sauf, bien entendu, si vous avez tué Donny Cruikshank.

Les quatre femmes parurent horrifiées. Siobhan leva les mains.

— Mauvaise blague, reconnut-elle.

— Il n'y a pas pénurie de suspects, admit Angie en allumant une cigarette.

Ses ongles étaient bleus et parsemés de points jaunes minuscules, comme les étoiles dans le ciel.

— Vous voulez me donner vos préférés ? demanda Siobhan en s'efforçant de garder un ton léger.

— Regardez autour de vous, chérie.

Angie souffla de la fumée en direction du plafond. Susie apportait à nouveau à boire... un verre d'eau, cette fois.

— Envisager de tuer quelqu'un est une chose, dit-elle.

Angie acquiesça.

— C'est comme si un ange nous avait entendu et avait décidé, pour une fois, de faire ce qu'il fallait.

— Un ange exterminateur ? hasarda Siobhan.

— Lisez la Bible, ma chérie. Il n'y est pas question que de plumes et d'auréoles.

Les femmes assises sous les casques échangèrent un sourire. Angie reprit :

— Si vous espérez qu'on vous aidera à envoyer le responsable derrière les barreaux, c'est la patience de Job qu'il vous faudra.

— Vous semblez bien connaître la Bible, donc vous savez que Dieu considère le meurtre comme un péché.

— Je suppose que ça dépend du Dieu qu'on vénère.

Angie avança d'un pas, ajouta :

— Vous êtes une amie des Jardine... je le sais, ils me l'ont confié.

Bon, alors, dites-moi carrément...

— Vous dire quoi ?

— Que vous n'êtes pas contente que ce salaud soit mort.

— Je ne le suis pas.

Elle soutint le regard de la coiffeuse.

— Dans ce cas, vous n'êtes pas un ange, vous êtes une sainte.

Angie alla vérifier l'état des cheveux des femmes. Siobhan saisit l'occasion de parler à Susie.

— Je suis venue simplement parce que vos coordonnées pourraient m'être utiles.

— Mes coordonnées ?

— Ta position, dit Angie.

Et les deux clientes rirent. Siobhan se força à sourire.

— Seulement votre nom, votre adresse et éventuellement un numéro de téléphone. Au cas où il faudrait que je rédige un rapport.

— Ah, bon...

Susie parut vexée. Elle gagna la caisse, prit un bloc, se mit à écrire. Elle arracha la feuille et la donna à Siobhan. Les indications étaient en capitales, mais cela n'inquiéta pas Siobhan : presque tous les graffitis des toilettes des femmes du Bane l'étaient aussi.

— Merci, Susie, dit-elle en glissant le morceau de papier dans sa poche, près du carnet d'adresses d'Ishbel.

Au Bane, les clients étaient plus nombreux que lors de sa dernière visite. Ils s'écartèrent afin de lui faire une place au bar. Le barman la reconnut, lui adressa un signe de tête qui pouvait être un salut ou des excuses en raison du comportement de Cruikshank la fois précédente.

Elle commanda un soda.

— Sur le compte de la maison, dit-il.

— Ha ha, dit un client, Malky ne se dispense pas des préliminaires, pour une fois.

Siobhan ne tint pas compte de cette saillie.

— En général, on ne m'offre un verre que lorsque j'ai annoncé que je suis flic.

Elle montra sa carte, afin qu'il ne subsiste aucun doute.

— Bon choix, Malky, dit un homme. Je suppose que c'est à propos

du petit Donny ?

Siobhan se tourna vers le client. Il avait plus de soixante ans et une casquette plate était perchée sur son crâne luisant. Il tenait une pipe dans une main. Un chien endormi était couché à ses pieds.

— C'est exact, reconnu-elle.

— Ce gamin était un foutu crétin, on le sait tous... mais il méritait pas de mourir pour autant.

— Ah bon ?

L'homme secoua la tête.

— Les gamines crient au viol trop vite, par les temps qui courent.

Il leva une main pour empêcher le barman de protester, poursuivit :

— Non, Malky, mais je dis seulement... Fais un peu boire une fille et elle ira au-devant des ennuis. Regarde comment elles sont habillées quand elles arpentent Main Street. Il y a cinquante ans, les femmes sortaient pas à moitié nues... et on parlait pas d'attentat à la pudeur tous les jours dans le journal.

— C'est parti, cria quelqu'un.

— Les choses ont changé...

Le client jouit presque des gémissements qui retentirent autour de lui. Siobhan comprit que c'était un numéro fréquent, non prévu dans le scénario mais toujours disponible. Elle adressa un bref regard à Malky, mais il secoua la tête pour lui faire comprendre qu'il était inutile qu'elle défende sa position. Le client n'attendait que ça. Donc elle s'excusa et gagna les toilettes. Dans la cabine, elle s'assit, posa le carnet d'adresses d'Ishbel et les coordonnées de Susie sur ses genoux, compara les écritures avec celles du mur. Rien n'avait été ajouté depuis sa visite précédente. Elle établit pratiquement avec certitude que Susie avait écrit : « Danny pervers » et Ishbel « Faites frire ce fumier ». Mais il y avait d'autres écritures. Elle pensa à Angie et même aux femmes assises sous les séchoirs.

Réclamez du sang...

Mort vivant...

Susie et Ishbel n'avaient pas écrit cela, mais quelqu'un l'avait fait.

La solidarité du salon de coiffure.

Une ville pleine de suspects...

Elle feuilleta le carnet d'adresses et remarqua, à la lettre C, une adresse qui semblait familière : HMP Barlinnie. Bâtiment E, où étaient

regroupés les délinquants sexuels. De la main d'Ishbel, à C comme Cruikshank. Siobhan parcourut le carnet sans plus rien trouver qui fût digne d'intérêt.

Néanmoins, cela signifiait-il qu'Ishbel avait écrit à Cruikshank ? Existait-il, entre eux, des liens dont Siobhan ignorait encore tout ? Elle ne croyait pas que les parents fussent au courant... cette idée les aurait glacés d'horreur. Elle regagna le bar, prit son verre, fixa Malky le barman.

— Les parents de Donny Cruikshank habitent-ils toujours le village ?

— Son père vient ici, dit un client. C'est un type bien, Eck Cruikshank. Il a failli pas s'en remettre quand Donny a été envoyé à l'ombre...

— Mais Donny n'habitait pas chez eux, ajouta Siobhan.

— Pas depuis sa sortie de prison, répondit le client.

— Sa mère ne voulait pas qu'il remette les pieds chez eux, intervint Malky.

Bientôt, tous les hommes présents dans le bar parlèrent de Cruikshank sans se préoccuper de la présence de Siobhan.

— Donny était une terreur...

— Il est sorti avec ma gamine pendant deux mois, il aurait pas fait de mal à une mouche...

— Son père travaille dans une usine de machines-outils de Falkirk...

— Il méritait pas de finir comme ça...

— Personne le mérite.

Siobhan sirota son soda, ajouta de temps en temps un commentaire ou une question. Quand son verre fut vide, deux clients proposèrent de lui en offrir un autre, mais elle secoua la tête.

— C'est ma tournée, dit-elle en cherchant son porte-monnaie dans son sac.

— J'accepte pas que les femmes me paient à boire, tenta de protester un des hommes.

Mais il ne refusa pas la pinte qui fut posée devant lui. Siobhan rangea sa monnaie.

— Et depuis sa sortie ? demanda-t-elle sur le ton de la conversation. Il revoit ses anciens potes ?

Les hommes gardèrent le silence et elle comprit qu'elle n'avait pas

été assez neutre. Elle sourit, ajouta :

— Quelqu'un viendra poser exactement les mêmes questions, vous savez.

— Ça veut pas dire qu'on sera obligés de répondre, dit Malky avec gravité. Le silence est d'or, et tout ça...

Les clients acquiescèrent.

— Il s'agit d'une enquête sur un meurtre, leur rappela Siobhan.

Une atmosphère glacée régnait dans le pub, maintenant, toute bonne volonté ayant disparu.

— Peut-être, mais on n'est pas des mouchards.

— Je ne vous demande pas d'en être.

Un homme repoussa sa pinte en direction de Malky.

— Je m'en paierai une, dit-il.

Son voisin fit de même.

La porte s'ouvrit et deux agents en tenue entrèrent. L'un d'entre eux avait une planche à pince.

— Vous êtes au courant du décès ? demanda-t-il.

Décès : un euphémisme, mais également le mot adapté. Ce ne serait un meurtre que lorsque le légiste aurait rendu son verdict. L'agent armé de la planche à pince lui dit qu'il avait besoin de ses coordonnées. Elle lui montra sa carte.

Dehors, un klaxon retentit. C'était Les Young. Il s'arrêta et lui fit signe d'approcher, baissa sa vitre quand elle se dirigea vers lui.

— La détective de la grande ville a-t-elle résolu l'affaire ? demanda-t-il.

Elle ne releva pas, lui raconta ses visites chez les Jardine, au Salon et au Bane.

— Donc vous n'avez pas de problème d'alcool ? demanda-t-il en regardant la porte du bar.

Comme elle ne répondait pas, il parut décider que le temps des taquineries était passé.

— Bon travail, dit-il. Nous demanderons peut-être à quelqu'un d'étudier l'écriture, voir qui d'autre Donny Cruikshank aurait pu considérer comme un ennemi.

— Il a aussi des partisans, contra Siobhan. Des hommes qui estiment qu'il n'aurait pas dû aller en prison.

— Ils ont peut-être raison...

Young vit l'expression de son visage, ajouta :

— Je ne veux pas dire qu'il était innocent... Mais, en détention, par mesure de sécurité, les violeurs sont maintenus à l'écart des autres détenus.

— Et ils ne fréquentent que d'autres violeurs ? supputa Siobhan. Vous croyez que l'un d'entre eux aurait pu tuer Cruikshank ?

Young haussa les épaules.

— Vous avez vu la quantité de porno qu'il avait... trucs pirates, CD-ROM...

— Et alors ?

— Son ordinateur n'était pas en mesure de les réaliser. Logiciels et processeur inadaptés. Il a dû se les procurer quelque part.

— Par correspondance ? Dans les sex-shops ?

— Possible...

Young se mordilla la lèvre inférieure.

Siobhan hésita avant de prendre la parole.

— Il y a autre chose.

— Quoi ?

— Le carnet d'adresses d'Ishbel Jardine... Il semblerait qu'elle ait écrit à Cruikshank pendant qu'il était en prison.

— Je sais.

— Ah bon ?

— On a trouvé ses lettres dans un tiroir, dans la chambre de Cruikshank.

— Qu'est-ce qu'elles disaient ?

Young tendit la main vers le siège du passager.

— Jetez un coup d'œil, si vous voulez.

Deux feuilles de papier, accompagnées chacune de son enveloppe, dans des sachets en plastique transparent. Ishbel avait écrit, en capitales furieuses :

QUAND TU AS VIOLÉ MA SŒUR, TU AURAS DÛ ME TUER AUSSI...

MA VIE EST FINIE ET C'EST TA FAUTE...

— Vous comprenez pourquoi nous avons soudain très envie de lui parler, dit Young.

Siobhan se contenta d'acquiescer. Elle eut l'impression qu'elle

comprenait pourquoi Ishbel avait envoyé ces lettres... il fallait que Cruikshank se sente coupable. Mais pourquoi les avait-il gardées ? Pour s'en repaître ? La colère de la jeune fille alimentait-elle quelque chose en lui ?

— Comment se fait-il que la censure de la prison les ait laissées passer ? demanda-t-elle.

— Je me suis posé la même question...

Elle le fixa.

— Vous avez appelé Barlinnie ?

— J'ai parlé au responsable, confirma Young. Il les a laissées passer parce qu'il croyait qu'elles mettraient Cruikshank face à sa culpabilité.

— Et ça a marché ?

Young haussa les épaules.

— Cruikshank a-t-il répondu ?

— Non, d'après le responsable de la censure.

— Pourtant il a conservé les lettres...

— Peut-être projetait-il de la narguer.

Young demeura un instant silencieux, puis ajouta :

— Peut-être n'a-t-elle pas supporté qu'il le fasse...

— Je ne la vois pas en meurtrière.

— Le problème est qu'on ne la voit pas du tout. La retrouver va devenir notre priorité, Siobhan.

— Oui, inspecteur.

— En attendant, on installe un quartier général sur le terrain.

— Où ?

— Il y a apparemment un espace que nous pouvons utiliser à la bibliothèque.

Il montra la rue de la tête, reprit :

— Près de l'école primaire. Vous pouvez nous aider, si vous voulez.

— Il faut dire à mon patron où je suis.

— Montez.

Young sortit son mobile et ajouta :

— Je vais l'avertir que vous avez été enlevée.

Rebus et Ellen Wylie étaient de retour à Whitemire.

La communauté kurde de Glasgow avait envoyé une interprète. C'était une petite femme pleine d'énergie, qui parlait avec un fort accent de la côte ouest, portait beaucoup d'or et des couches de vêtements de couleurs vives. Aux yeux de Rebus, elle évoquait une diseuse de bonne aventure de fête foraine. Mais elle était assise à une table de la cafétéria en compagnie de M^{me} Yurgii, des deux détectives et d'Alan Traynor. Rebus avait dit à Traynor qu'ils n'avaient pas besoin de lui, mais il avait tenu à être présent, était assis un peu à l'écart, les bras croisés. Il y avait du personnel dans la cafétéria... femmes de ménage et cuisiniers. Des casseroles heurtaient de temps en temps une surface métallique et M^{me} Yurgii sursautait. Quelqu'un surveillait ses enfants dans leur chambre. Elle avait enroulé un mouchoir autour des doigts de sa main droite.

Ellen avait trouvé l'interprète et ce fut elle qui posa les questions.

— A-t-elle eu des nouvelles de son mari ? A-t-elle essayé d'entrer en contact avec lui ?

La traduction de la question suivit, puis la réponse, traduite à son tour en anglais.

— Comment aurait-elle pu faire ? Elle ne savait pas où il était.

— Les internés sont autorisés à téléphoner à l'extérieur, clarifia Traynor. Il y a une cabine à pièces... ils peuvent l'utiliser librement.

— S'ils ont de l'argent, dit sèchement l'interprète.

— Il n'a pas tenté d'entrer en contact avec elle ? insista Wylie.

— Il est possible qu'il ait obtenu des informations grâce à ceux qui sont dehors, répondit l'interprète sans poser la question à la veuve.

— Comment cela ?

— Je présume qu'il y a effectivement des gens qui *sortent* d'ici.

Une nouvelle fois, elle foudroya Traynor du regard.

— La plupart d'entre eux sont renvoyés dans leur pays, répondit-il.

— En réalité, intervint Rebus, certaines personnes sortent d'ici sous

caution, n'est-ce pas, monsieur Traynor ?

— C'est exact. Si quelqu'un se porte garant pour eux...

— Et c'est ainsi que Stef Yurgii aurait pu avoir des nouvelles de sa famille... par des relations qui auraient séjourné ici.

Traynor parut dubitatif.

— Avez-vous la liste ? demanda Rebus.

— La liste ?

— Des gens qui sont sortis sous caution.

— Bien entendu.

— Et les adresses où ils résident ?

Traynor acquiesça.

— Il serait donc facile de déterminer combien d'entre eux sont à Édimbourg, peut-être même à Knoxland ?

— Je crois que vous ne comprenez pas le système, inspecteur. D'après vous, combien d'habitants de Knoxland proposeraient d'héberger un demandeur d'asile ? Je reconnais que je ne connais pas cette cité mais, compte tenu de ce que j'ai vu dans les journaux...

— Vous avez raison, admit Rebus. Cependant, vous pourriez peut-être sortir ces dossiers ?

— Ils sont confidentiels.

— Je n'ai pas besoin de les voir tous. Seulement ceux des gens qui habitent Édimbourg.

— Et seulement ceux des Kurdes, ajouta Traynor.

— Oui, je suppose.

— C'est sans doute réalisable.

Traynor ne semblait guère enthousiaste.

— Peut-être pourriez-vous le faire maintenant, pendant que nous nous entretenons avec M^{me} Yurgii ?

— Je le ferai plus tard.

— Ou un membre de votre personnel... ?

— Plus tard, inspecteur.

La voix de Traynor sonnait plus ferme. M^{me} Yurgii parlait. L'interprète acquiesça quand elle eut terminé.

— Stef ne pouvait pas rentrer au pays. On l'aurait tué. Il était journaliste spécialisé dans les droits de l'homme.

Elle plissa le front, ajouta :

— Je crois que c'est l'expression juste.

Elle interrogea la veuve, hocha une nouvelle fois la tête.

— Oui, il écrivait sur la corruption de l'État, sur les campagnes contre le peuple kurde. Elle me dit que c'était un héros et je la crois...

L'interprète s'appuya contre le dossier de sa chaise, comme pour les mettre au défi de douter de sa parole.

Ellen Wylie se pencha.

— Y avait-il quelqu'un dehors... quelqu'un qu'il connaissait, à qui il aurait pu s'adresser ?

La question fut posée et il y fut répondu.

— Il ne connaissait personne en Écosse. La famille ne voulait pas quitter Sighthill. Elle commençait à y être heureuse. Les enfants s'étaient fait des amis... ils allaient à l'école. Puis on les a jetés dans une camionnette – une camionnette de la police – et conduits ici au milieu de la nuit. Ils étaient terrifiés.

Wylie toucha l'avant-bras de l'interprète.

— Je ne sais pas comment exprimer cela au mieux... peut-être pourriez-vous m'aider.

Elle réfléchit un instant, reprit :

— Nous sommes pratiquement sûrs que Stef avait une « amie » dehors.

— Une femme ? demanda l'interprète.

Wylie acquiesça lentement.

— Il faut que nous la trouvions.

— Je ne sais pas si...

— Demandez-lui, intervint Rebus, quelles langues son mari parlait.

L'interprète le fixa tout en posant la question. Puis :

— Il parlait un peu anglais et français. Son français était meilleur que son anglais.

Wylie le fixait également.

— L'amie parle français ?

— C'est une possibilité. Y a-t-il des francophones ici, monsieur Traynor ?

— De temps en temps.

— De quels pays viennent-ils ?

— Principalement d'Afrique.

— Croyez-vous que certains d'entre eux auraient pu être libérés sous caution ?

— Dois-je supposer qu'il me faudra vérifier ?

— Si cela ne vous ennuie pas.

Les lèvres de Rebus esquissèrent un vague sourire. Traynor se contenta de soupirer. L'interprète avait repris la parole. M^{me} Yurgii fondit en larmes, cacha son visage dans son mouchoir.

— Que lui avez-vous dit ? demanda Wylie.

— Je lui ai demandé si son mari était fidèle.

M^{me} Yurgii gémit quelque chose. L'interprète la prit par les épaules.

— Et maintenant vous connaissez la réponse, dit-elle.

— À savoir... ?

— Jusqu'à la mort, traduisit l'interprète.

Le talkie-walkie de Traynor rompit le silence. Il le porta à son oreille.

— J'écoute, dit-il ; puis : Bon sang... j'arrive.

Il partit sans ajouter un mot. Rebus et Wylie se regardèrent et Rebus se leva, prêt à suivre.

Il ne lui fut pas difficile de garder ses distances : Traynor était pressé, ne courait pas exactement, mais presque. Dans un couloir, puis à gauche dans un autre à l'extrémité duquel il ouvrit une porte. Cela lui permit d'accéder à un troisième, qui aboutissait à une sortie de secours. Il y avait trois petites pièces... des cellules d'isolement. Dans l'une d'elles, quelqu'un frappait la porte fermée à clé. À coups de poing et à coups de pied, en criant dans une langue que Rebus ne put identifier. Mais ce n'était pas ce qui intéressait Traynor. Il était entré dans une autre pièce, dont un gardien tenait la porte ouverte. D'autres membres du personnel, à l'intérieur, étaient accroupis près d'un homme allongé, presque squelettique et seulement vêtu d'un caleçon. Ses autres vêtements avaient servi à bricoler une corde. Celle-ci était toujours autour de son cou ; le visage était violet et enflé, la langue sortait de la bouche.

— Toutes les dix minutes, nom de Dieu, dit Traynor avec colère.

— On a vérifié toutes les dix minutes, insista le gardien.

— Oui, c'est ça...

Traynor leva la tête, vit Rebus dans l'encadrement de la porte.

— Éloignez-le ! rugit-il.

Le gardien le plus proche voulut pousser Rebus dans le couloir. Rebus leva les deux mains.

— Du calme, mon vieux, je m'en vais.

Il recula et le gardien le suivit.

— Surveillance d'un détenu suicidaire, hein ? Il semblerait que son voisin soit le suivant, compte tenu du vacarme qu'il fait...

Le gardien garda le silence. Il se contenta de fermer la porte au nez de Rebus qui resta immobile, regarda à travers la vitre. Quelque chose lui dit que ce qu'il avait demandé à Traynor avait perdu plusieurs places sur la liste des priorités...

À la cafétéria, l'entretien arrivait à son terme. Wylie serra la main de l'interprète, qui prit, en compagnie de la veuve, la direction du quartier réservé aux familles.

— Alors, demanda Wylie, où le feu avait-il pris ?

— Il n'y avait pas de feu, mais un malheureux s'est suicidé.

— Nom de Dieu...

— Partons.

Il la précéda en direction de la sortie.

— Comment a-t-il fait ?

— Il a fabriqué une sorte de garrot avec ses vêtements. Il ne pouvait pas se pendre : rien n'était assez haut pour qu'il puisse s'y accrocher...

— Nom de Dieu, répéta-t-elle.

Quand ils furent arrivés dehors, Rebus alluma une cigarette. Wylie déverrouilla sa Volvo.

— On n'avance pas, hein ?

— C'était difficile dès le départ, Ellen. L'amie est la clé.

— Sauf si c'est elle qui l'a tué, hasarda Wylie.

Rebus secoua la tête.

— Écoute son coup de téléphone... elle sait pourquoi c'est arrivé et « pourquoi » conduit à « qui ».

— C'est un peu métaphysique, venant de toi.

Il haussa les épaules, jeta le reste de sa cigarette sur le sol.

— Je suis un homme de la Renaissance, Ellen.

— Ah bon ? Tu peux me l'épeler, monsieur l'homme de la Renaissance.

Quand ils sortirent de l'établissement, il regarda l'endroit où se trouvait le camp de Caro Quinn. Elle n'était pas là à leur arrivée, mais elle s'y trouvait maintenant et, debout au bord du chemin, buvait le contenu d'une Thermos. Rebus demanda à Wylie de s'arrêter.

— J'en ai pour une minute, dit-il en descendant de voiture.

— Qu'est-ce que tu...

Il ferma la portière sur sa question. Quinn sourit quand elle le reconnut.

— Salut.

— Écoutez, dit-il, connaissez-vous des journalistes favorables à votre cause ? Enfin, prêts à soutenir ce que vous tentez de réaliser ici ?

Elle plissa les paupières.

— Un ou deux.

— Vous pourriez leur transmettre discrètement une exclusivité : un détenu vient de se suicider.

Aussitôt après avoir prononcé les mots, il comprit qu'il avait commis une erreur. Tu aurais pu t'exprimer autrement, John, se reprocha-t-il alors que les yeux de Caro Quinn s'emplissaient de larmes.

— Je suis désolé, dit-il.

Il s'aperçut que Wylie les regardait dans le rétroviseur extérieur, poursuivit :

— J'ai simplement pensé que ça pourrait vous servir... Il y aura une enquête... plus la presse s'y intéressera, plus Whitemire sera dans une situation difficile...

— Oui, je comprends. Merci de m'avoir avertie.

Des larmes coulaient sur son visage. Wylie klaxonna.

— Votre amie s'impatiente, dit Quinn.

— Ça ira ?

— Ça ira.

Elle se frotta le visage du dos de sa main libre. Elle avait toujours une tasse dans l'autre main, elle ne s'apercevait pas que le thé coulait sur le sol.

— Vous en êtes sûre ?

Elle acquiesça.

— Mais c'est si... barbare.

— Je sais, souffla-t-il. Écoutez, avez-vous un téléphone ?

— Oui.

— Vous avez mon numéro, n'est-ce pas ? Puis-je prendre le vôtre ?

Elle le donna et il le nota sur son bloc.

— Vous devriez y aller, dit-elle.

Rebus acquiesça, regagna la voiture. Il lui adressa un signe de la main avant d'y monter.

— J'ai klaxonné accidentellement, mentit Wylie. Alors tu la connais ?

— Un peu, admit-il. Elle est peintre... elle fait des portraits.

— Alors c'est vrai, dit Wylie en passant la première, tu es vraiment un homme de la Renaissance.

— Un « n » et deux « s », c'est ça ?

— C'est ça.

Rebus inclina le rétroviseur afin de voir Caro s'éloigner tandis que la voiture prenait de la vitesse.

— Comment as-tu fait sa connaissance ?

— J'ai fait sa connaissance, c'est tout, d'accord ?

— Désolée. Tes amies fondent-elles toujours en larmes quand tu leur adresses la parole ?

Il la regarda brièvement et ils roulèrent en silence pendant quelques instants.

— Tu veux qu'on passe à Banehall ? demanda finalement Wylie.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, répondit-elle. Pour jeter un coup d'œil.

À l'aller, ils avaient parlé du meurtre.

— Qu'est-ce qu'on verra ?

— On verra la brigade F au travail.

La brigade F parce que Livingston était la division F de la police de Lothian & Borders et que rares étaient les flics d'Édimbourg qui lui accordaient du crédit. Rebus se vit contraint de concéder un sourire.

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, c'est décidé !

Le mobile de Rebus sonna. Il se demanda si c'était Caro Quinn, se dit qu'il aurait peut-être dû rester plus longtemps lui tenir compagnie.

Mais c'était Siobhan.

— Je viens d'avoir Gayfield au téléphone, dit-elle.

— Et alors ?

— L'inspecteur MacRae nous considère comme déserteurs.

— Quel est ton prétexte ?

— Je suis à Banehall.

— Bizarre, on y sera dans deux minutes...

— Nous ?

— Ellen et moi. On sort de Whitemire. Tu recherches toujours cette jeune fille ?

— Il y a eu un événement nouveau... Tu sais qu'un cadavre a été découvert ?

— Je croyais que c'était un homme.

— C'est le type qui a violé sa sœur.

— Ça transforme effectivement la situation. Donc tu participes à l'enquête de la brigade F ?

— Plus ou moins.

Rebus eut un ricanement ironique.

— Jim MacRae doit croire qu'on a quelque chose contre Gayfield.

— Ça ne lui plaît pas beaucoup... Et il m'a demandé de te transmettre un autre message.

— Ah bon ?

— De quelqu'un qui ne t'apprécie plus du tout...

Rebus réfléchit pendant quelques instants.

— Est-ce que ce salaud veut toujours récupérer sa lampe électrique ?

— Il envisage de déposer une plainte officielle.

— Nom de Dieu... je lui en achèterai une neuve.

— C'est apparemment du matériel de spécialiste... elle vaut plus de cent livres.

— C'est le prix d'un lustre !

— Ne tue pas le messager, John.

La voiture passait près du panneau de l'entrée de la ville : BANEHALL était devenu BANEHELL.

— Quelle imagination, marmonna Wylie, qui ajouta : demande-lui

où elle est.

— Ellen veut savoir où tu es, dit Rebus dans le téléphone.

— Une pièce de la bibliothèque nous tient lieu de quartier général.

— Bonne idée ! La brigade F aura sous la main des ouvrages de référence susceptibles de l'aider. *Le Grand Livre des meurtres*, peut-être...

Wylie sourit, mais cela ne parut pas amuser Siobhan.

— John, ne viens pas avec cette attitude...

— Ce n'est qu'une blague, Shiv. À tout à l'heure.

Rebus dit à Wylie où ils allaient. Le petit parking de la bibliothèque était plein. Des agents en tenue portaient des ordinateurs dans le bâtiment préfabriqué de plain-pied. Rebus ouvrit la porte à l'intention de l'un d'eux, puis le suivit tandis que Wylie restait dehors afin d'écouter ses messages. La pièce attribuée à l'enquête faisait environ quatre mètres sur cinq. Deux tables pliantes avaient été réquisitionnées quelque part, ainsi que quelques chaises.

— Nous n'avons pas la place, dit Siobhan à un agent qui posait un gros moniteur à ses pieds.

— Les ordres, répondit-il, le souffle court.

— En quoi puis-je vous aider ?

La question, posée par un jeune homme en costume, s'adressait à Rebus.

— Inspecteur Rebus, dit celui-ci.

Siobhan avança.

— John, je te présente l'inspecteur Young. Il est responsable de l'enquête.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Appelez-moi Les, dit le jeune inspecteur.

Il se désintéressait déjà du visiteur : il devait mettre le quartier général sur pied.

— Lester Young ? fit Rebus. Comme le jazzman ?

— Leslie, en fait... comme la ville de Fife.

— Bonne chance, Leslie, fit Rebus.

Il regagna la bibliothèque proprement dite et Siobhan le suivit. Autour d'une grande table ronde, des retraités lisaient des journaux et des revues. Dans le coin des enfants, une mère semblait dormir, allongée sur un gros pouf, tandis que son bambin, sucette dans la

bouche, sortait les livres des étagères et les empilait sur la moquette. Rebus s'arrêta dans la section histoire.

— Les, hein ? dit-il à voix basse.

— C'est un type bien, répondit Siobhan sur le même ton.

— Tu te fais rapidement une opinion sur les gens.

Rebus prit un livre. Il expliquait apparemment que les Écossais avaient inventé le monde moderne. Il jeta un coup d'œil autour de lui afin de s'assurer qu'ils n'étaient pas dans la section fiction.

— Qu'est-il arrivé à Ishbel Jardine ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. C'est une des raisons de ma présence ici.

— Les parents sont-ils au courant du meurtre ?

— Oui.

— Donc, ce sera la fête ce soir...

— Je suis passée les voir... ils ne célébraient pas l'événement.

— Et l'un d'eux était-il couvert de sang ?

— Non.

Rebus remit le volume sur son étagère. Le bambin poussa un cri de joie quand la pile s'effondra.

— Et les squelettes ?

— Une impasse, pourrait-on dire. D'après Alexis Cater, le suspect numéro un est un type qui est venu à la fête en compagnie d'une de ses amies. Mais l'amie le connaissait à peine et ne se souvenait pas de son nom. Barry ou Gary, d'après elle.

— Donc, c'est terminé ? Les ossements peuvent reposer en paix ? Siobhan haussa les épaules.

— Et toi ? Du nouveau sur le meurtre ?

— L'enquête suit son cours...

— ..., a dit aujourd'hui un porte-parole de la police. Si je comprends bien, tu es enlisé.

— Je n'irais pas jusque-là. Mais je ne cracherais pas sur une piste.

— Tu n'espères tout de même pas en trouver une ici ?

— On ne sait jamais.

Il regarda autour de lui, puis demanda :

— Tu crois que la brigade F est à la hauteur ?

— Les suspects ne manquent pas.

— J’imagine. Comment l’a-t-on tué ?

— À coups de marteau, probablement.

— Où ?

— Sur la tête.

— Je voulais dire, dans quelle pièce de la maison.

— Dans sa chambre.

— Donc, c’est probablement quelqu’un qu’il connaissait ?

— Vraisemblablement.

— Tu crois qu’Ishbel est assez forte pour tuer quelqu’un à coups de marteau ?

— Je ne crois pas que ce soit elle.

— Tu auras peut-être l’occasion de le lui demander.

Il lui tapota le bras et ajouta :

— Mais comme la brigade F est chargée de l’enquête, il faudra peut-être que tu travailles un tout petit peu plus dur...

Dehors, Wylie terminait une conversation téléphonique.

— Y a-t-il quelque chose d’intéressant à voir à l’intérieur ? demanda-t-elle.

Rebus secoua la tête.

— Donc on rentre à la base ? risqua-t-elle.

— Mais pas directement, indiqua Rebus.

— On passe où, avant ?

— À l’université.

Ils se garèrent sur un emplacement payant de George Square et traversèrent le jardin jusqu'à la bibliothèque de l'université. Presque tous les immeubles dataient des années 1960 et Rebus les haïssait : blocs de béton couleur de sable au lieu des maisons du XVIII^e qui bordaient précédemment la place. Rangées de marches surnoises et un courant d'air réputé, capable certains jours de renverser le passant distrait. Des étudiants avançaient entre les bâtiments, serrant leurs livres et leurs classeurs contre leur poitrine. D'autres, en groupes, bavardaient.

— Fichus étudiants, fit Wylie, résumant succinctement la situation.

— Tu n'as pas fréquenté l'université, Ellen ? demanda Rebus.

— C'est pour ça que j'ai le droit de le dire.

Un vendeur de *Big Issue* se tenait près de George Square Theatre. Rebus se dirigea vers lui.

— Ça va, Jimmy ?

— Ça peut aller, monsieur Rebus.

— Et tu vas tenir encore l'hiver ?

— C'est ça ou mourir.

Rebus lui donna des pièces, mais refusa la revue.

— Il y a quelque chose que je devrais savoir ? demanda-t-il en baissant légèrement la voix.

Jimmy réfléchit. Il portait une casquette de base-ball élimée sur une longue chevelure grise hirsute. Un pull-over vert descendait presque jusqu'à ses genoux. Un colley – plus ou moins – dormait à ses pieds.

— Pas grand-chose, répondit-il enfin d'une voix éraillée par les vices habituels.

— Tu en es sûr ?

— Vous savez que j'ouvre les yeux et les oreilles...

Jimmy demeura un instant silencieux, puis reprit :

— Le prix de la merde est en baisse, si ça peut vous servir à quelque chose.

Merde : cannabis. Rebus sourit.

— Malheureusement, je ne suis pas concerné. Le prix de mes drogues préférées semble être en constante augmentation.

Jimmy éclata de rire et le chien endormi ouvrit un œil.

— Ouais, les dopes et le kérosène, monsieur Rebus, les drogues les plus pernicieuses !

— Prends bien soin de toi, dit Rebus en s'éloignant.

Puis il se tourna vers Wylie et ajouta :

— C'est ici.

Il ouvrit la porte de l'immeuble à son intention.

— Tu es déjà venu ?

— Il y a une faculté de linguistique... Ils nous ont aidés, par le passé, à analyser des voix.

Un appariteur en uniforme gris était assis dans la cabine vitrée de la réception.

— Le docteur Maybury, dit Rebus.

— Bureau 212.

— Merci.

Rebus précéda Wylie jusqu'aux ascenseurs.

— Tu connais tout le monde à Édimbourg ? demanda-t-elle.

Il la dévisagea.

— C'était comme ça que ça marchait, Ellen.

Il la fit entrer dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du deuxième étage. Il frappa à la porte du bureau 212, mais il n'y avait personne. On ne décelait aucun mouvement à l'intérieur par la vitre cathédrale qui se trouvait près du battant. Rebus frappa au bureau suivant, où on lui indiqua que Maybury était peut-être au labo de langues, au sous-sol.

Le labo de langues se trouvait à l'extrémité d'un couloir, derrière une porte à double battant. Quatre étudiants occupaient une rangée de cabines, dans l'impossibilité de se voir. Ils portaient un casque et parlaient dans un micro, répétaient un ensemble de mots apparemment choisis au hasard :

Pain

Mère

Penser

Convenablement

Lac

Allégorie

Distraction

Intéressant

Impressionnant

Ils levèrent la tête quand Wylie et Rebus entrèrent. Une femme leur faisait face, assise derrière un bureau surmonté de ce qui ressemblait à un standard téléphonique auquel serait relié un gros magnétophone à cassettes. Elle leva les yeux au ciel et éteignit le magnéto.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle sèchement.

— Docteur Maybury, nous nous connaissons. Je suis l'inspecteur John Rebus.

— Oui, il me semble que je me souviens : des menaces par téléphone... vous tentiez d'identifier l'accent.

Rebus acquiesça, puis présenta Wylie.

— Excusez-moi de vous interrompre. Je me demandais si vous pourriez nous accorder quelques minutes.

— Je termine dans un quart d'heure, dit Maybury en regardant sa montre. Allez donc m'attendre dans mon bureau. Il y a une bouilloire et le reste.

— La bouilloire et le reste est une excellente idée.

Elle sortit la clé de sa poche. Quand ils ressortirent, elle disait déjà aux étudiants de se préparer en prévision de la liste suivante de mots.

— Qu'est-ce qu'elle faisait, d'après toi ? demanda Wylie dans l'ascenseur qui les ramenait au deuxième étage.

— Dieu seul le sait.

— Bon, je suppose que ça les empêche de traîner dans les rues...

Le bureau du docteur Maybury était encombré de livres et de copies, de cassettes audio et vidéo. L'ordinateur disparaissait sous une masse de documents. Une table destinée aux réunions avec les étudiants était chargée de livres empruntés à la bibliothèque. Wylie trouva la bouilloire et la brancha. Rebus sortit et gagna les toilettes, où il appela Caro Quinn sur son mobile.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Ça va, affirma-t-elle. J'ai téléphoné à un journaliste de l'*Evening News*. L'article paraîtra peut-être dans la dernière édition de ce soir.

— Que se passe-t-il ?

— Beaucoup d'allées et venues...

Elle se tut et demanda :

— Est-ce à nouveau un interrogatoire ?

— Je regrette que ça fasse cet effet.

Elle garda le silence quelques instants.

— Voulez-vous passer plus tard ? Chez moi, je veux dire.

— Pourquoi ?

— Pour que mon équipe d'anarcho-syndicalistes puisse commencer l'endoctrinement.

— Ils aiment les défis ?

Elle eut un rire bref.

— Je me demande encore comment vous marchez.

— À part en mettant un pied devant l'autre, n'est-ce pas ? Soyez prudente, Caro. Je suis l'ennemi, après tout.

— Ne dit-on pas qu'il est préférable de connaître son ennemi ?

— Bizarre, quelqu'un m'a rappelé ça récemment...

Après un bref silence, il demanda :

— Je pourrais vous inviter à dîner.

— Et conforter ainsi l'hégémonie masculine ?

— Je ne vois pas du tout ce que cela signifie, mais je suis probablement coupable.

— Cela signifie qu'on partage la note, indiqua-t-elle. Venez chez moi à huit heures.

— À tout à l'heure.

Rebus coupa la communication et se demanda aussitôt comment elle rentrerait chez elle. Il n'avait pas pensé à lui poser la question. Faisait-elle du stop ? Il avait composé la moitié de son numéro, mais renonça. Ce n'était pas une petite fille. Elle accomplissait ces veilles depuis des mois. Elle parviendrait à rentrer sans son aide. En outre, elle l'accuserait simplement de conforter l'hégémonie masculine.

Rebus regagna le bureau du docteur Maybury et prit la tasse de café que Wylie lui donna. Ils s'assirent aux extrémités opposées de la table.

— Tu n’as jamais été étudiant, John ? demanda-t-elle.

— Je n’en ai jamais eu envie, répondit-il. En plus, j’étais paresseux à l’école.

— Moi, j’ai détesté ça, dit Wylie. Je ne savais jamais quoi dire. J’ai fréquenté des pièces telles que celle-ci, pendant des années, sans parler pour que personne ne s’aperçoive que j’étais stupide.

— Étais-tu vraiment stupide ?

Wylie sourit.

— J’ai appris plus tard qu’on croyait que je ne disais rien parce que je savais tout.

La porte s’ouvrit et le docteur Maybury entra d’un pas traînant, se glissa derrière la chaise de Wylie. Elle marmonna des excuses et se réfugia derrière son bureau. Elle était grande, maigre et semblait timide. Sa chevelure était une masse de boucles épaisses et noires nouées en une sorte de queue de cheval. Elle portait des lunettes à l’ancienne mode, comme si elles pouvaient parvenir à masquer la beauté classique de son visage.

— Voulez-vous un café ? lui demanda Wylie.

— J’en ai déjà jusqu’aux oreilles, répondit Maybury avec brusquerie.

Puis elle s’excusa une nouvelle fois, remercia Wylie.

Rebus se souvint qu’elle se vexait facilement et s’excusait toujours plus que nécessaire.

— Désolée, répéta-t-elle sans raison apparente en réunissant les documents qui se trouvaient devant elle.

— Que se passait-il au sous-sol ? demanda Wylie.

— Les listes, vous voulez dire ?

Maybury serra les lèvres, reprit :

— Je fais des recherches sur l’élision...

Wylie leva la main, comme une élève dans une classe.

— Nous savons ce que c’est, docteur, mais il serait peut-être bon d’expliquer à l’intention de l’inspecteur Rebus.

— À votre arrivée, il me semble que le mot qui m’intéressait était convenablement. On commence à le prononcer en faisant disparaître le « e »... voilà ce qu’est l’élision.

Rebus dut se forcer à ne pas demander quel était le but d’une telle recherche. Il tambourina sur la table du bout des doigts.

— Nous avons une cassette que nous voudrions vous faire écouter, dit-il.

— Encore un correspondant anonyme ?

— D'une certaine façon... un appel au 999. Il faut que nous établissions la nationalité.

Maybury remonta ses lunettes sur la forte pente de son nez et tendit la main, la paume vers le haut. Rebus se leva et lui donna la cassette. Elle la glissa dans le magnétophone posé par terre, près d'elle, et appuya sur « play ».

— Cela vous paraîtra peut-être un peu démoralisant, avertit Rebus.

Elle acquiesça, écouta le message d'un bout à l'autre.

— Mon domaine est les accents régionaux, inspecteur, dit-elle au terme d'un instant de silence. Les régions du Royaume-Uni. Cette femme n'y est pas née.

— Elle est bien née quelque part.

— Mais pas dans nos pays.

— Donc, vous ne pouvez pas nous aider ? Même pas nous donner une indication ?

Maybury se tapota le menton du bout d'un doigt.

— L'Afrique, peut-être, les Caraïbes.

— Elle parle probablement un peu français, ajouta Rebus. C'est peut-être même sa langue maternelle.

— Un de mes collègues de français pourrait vous le dire plus précisément... Une minute.

Quand elle sourit, la pièce tout entière parut s'illuminer.

— Il y a une étudiante en doctorat... elle a un peu travaillé sur les influences françaises en Afrique... je me demande...

— Tout ce que vous pourrez nous apporter se révélera utile.

— Puis-je garder la cassette ?

Rebus acquiesça.

— C'est relativement urgent...

— Je ne sais pas exactement où elle est.

— Vous pourriez peut-être essayer d'appeler chez elle ? suggéra Wylie.

Maybury la dévisagea.

— Je crois qu'elle est dans le sud-ouest de la France.

— Ça pourrait effectivement poser un problème, admit Rebus.

— Pas nécessairement. Si je parviens à la contacter par téléphone, je pourrai lui passer la cassette.

Ce fut au tour de Rebus de sourire.

— Élision, dit Rebus, qui laissa le mot en suspens.

Ils étaient de retour à Torphichen Place. Le poste de police était silencieux, l'équipe chargée de Knoxland se demandant quoi faire. Quand une affaire n'était pas résolue dans les soixante-douze heures, on avait l'impression que tout ralentissait. La montée d'adrénaline initiale s'était dissipée depuis longtemps ; le porte-à-porte et les interrogatoires étaient terminés ; tout conspirait pour user la volonté et l'application. Rebus avait des affaires non résolues vingt ans après les faits. Elles le rongeaient, parce qu'il ne pouvait passer par profits et pertes le temps qui leur avait été consacré sans le moindre résultat, alors qu'il avait senti, d'un bout à l'autre, qu'il était à un coup de téléphone – un nom – de la solution. Peut-être les coupables avaient-ils été entendus et négligés, ou totalement tenus à l'écart. Un indice pouvait très bien être tapi parmi les pages moisies des dossiers... Et resterait à jamais ignoré.

— Élision, répéta Wylie en hochant la tête. Il est bon de savoir qu'on fait des recherches dessus.

— Et « convenablement ».

Rebus eut un bref rire ironique, demanda :

— Tu as étudié la géographie, Ellen ?

— À l'école. Tu crois que c'est plus important que la linguistique ?

— Je pensais à Whitemire... à certains des pays dont les ressortissants s'y trouvent – Angola, Namibie, Albanie – ; je ne pourrais pas les situer sur la carte.

— Moi non plus.

— Pourtant la plupart d'entre eux sont sans doute mieux formés que les gens qui les gardent.

— Où veux-tu en venir ?

Il la fixa.

— Depuis quand une conversation doit-elle conduire quelque part ? Elle poussa un long soupir et leva les yeux au ciel.

— Vous avez vu ça ? demanda Shug Davidson.

Il se tenait devant eux, le journal du soir à la main. Le gros titre de

la première page était : PENDAISON À WHITEMIRE.

— Ils ne tournent pas autour du pot, constata Rebus, qui prit le journal et se mit à lire.

— J'ai eu Rory Allan au téléphone. Il demandait une déclaration pour le *Scotsman* de demain. Il projette une double page sur l'ensemble du problème... de Whitemire à Knoxland et tous les points qui se trouvent entre les deux.

— Ça devrait faire des vagues, dit Rebus.

L'article lui-même ne donnait que peu d'informations. Il contenait une déclaration de Caro Quinn à propos du caractère inhumain du centre de rétention. Il y avait un paragraphe sur Knoxland et quelques vieilles photos des manifestations organisées devant Whitemire. Le visage de Caro était encerclé. Ce n'était qu'une personne dans la foule qui brandissait des banderoles et huait le personnel venant prendre son service le jour de l'ouverture.

— Encore ton amie, dit Wylie, qui lisait par-dessus son épaule.

— Quelle amie ? demanda Davidson, méfiant.

— Rien, monsieur l'inspecteur, s'empressa de répondre Wylie. Seulement la femme qui veille devant les portes.

Rebus était arrivé à la fin de l'article, qui le renvoyait à un « commentaire » en page intérieure. Il parcourut l'éditorial. *Nécessité d'une enquête... il est temps que les politiciens cessent de fermer les yeux... situation intolérable pour tous... contentieux... appels... avenir de Whitemire compromis par cette nouvelle tragédie...*

— Je peux le garder ? demanda-t-il, certain qu'il ferait plaisir à Caro.

— Trente-cinq pence, répondit Davidson, la main tendue.

— À ce prix, je peux en avoir un neuf !

— Mais celui-ci a été bien entretenu, John, et n'a eu qu'un propriétaire attentionné.

La main était toujours tendue ; Rebus paya, se dit que c'était de toute façon moins cher qu'une boîte de chocolats. Même si, à son avis, Caro Quinn n'aimait sûrement pas les sucreries... Mais, une nouvelle fois, il la jugeait sans savoir. Son métier lui avait enseigné le préjugé au niveau le plus élémentaire : « nous et eux ». Il avait désormais envie de voir ce qu'il y avait derrière.

Jusqu'ici, ça ne lui avait coûté que trente-cinq pence.

Siobhan était de retour au Bane. Cette fois, elle était accompagnée

d'un photographe de la police et de Les Young.

— De toute façon, un verre ne me ferait pas de mal, soupira-t-il après avoir constaté que trois des quatre ordinateurs du quartier général avaient des problèmes de logiciel et qu'on ne pouvait en connecter aucun au réseau téléphonique de la bibliothèque.

Il commanda un demi d'Eighty-Shilling.

— Soda et citron vert pour la dame ? supputa Malky.

Siobhan acquiesça. Assis à une table proche des toilettes, le photographe fixait un objectif sur son appareil. Un client se dirigea vers lui et lui demanda combien il en voulait.

— Calme-toi, Arthur, cria Malky, c'est des flics.

Siobhan sirota sa consommation tandis que Young payait. Elle fixa Malky, qui posa la monnaie de Young sur le bar.

— Ce n'est pas ce que j'appellerais une réaction typique, fit-elle remarquer.

— Quoi ? demanda Young en essuyant la mince ligne de mousse déposée sur sa lèvre.

— Malky sait qu'on appartient au CID. Et il y a un de nos hommes avec un appareil photo... Mais Malky n'a pas demandé pourquoi.

Le barman haussa les épaules.

— Je me fiche de ce que vous faites, marmonna-t-il avant de tourner le dos pour essuyer les pompes à bière.

Le photographe était pratiquement prêt.

— Sergent Clarke, dit-il, vous devriez peut-être aller vous assurer qu'il n'y a personne.

Siobhan sourit.

— D'après toi, beaucoup de femmes viennent ici ?

— Néanmoins...

Siobhan se tourna vers Malky.

— Il y a quelqu'un dans les toilettes pour dames ?

Malky haussa une nouvelle fois les épaules. Siobhan se tourna vers Young.

— Vous voyez ? Il ne s'étonne même pas qu'on prenne des photos dans les toilettes...

Puis elle gagna la porte et la poussa.

— Personne, annonça-t-elle au photographe.

Mais elle regarda ensuite dans la cabine, constata que des changements étaient intervenus. Les graffitis avaient été barrés au marqueur noir et étaient pratiquement illisibles. Siobhan soupira et demanda au photographe de faire de son mieux. Elle regagna le bar à grands pas.

— Beau boulot, Malky, dit-elle sur un ton glacial.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Les Young.

— Malky n'est pas tombé de la dernière pluie. Il m'a vue aller aux toilettes les deux fois où je suis venue et il a compris pourquoi je m'y intéressais. Il a donc décidé de recouvrir les messages du mieux possible.

Malky garda le silence mais leva légèrement le menton, comme pour montrer qu'il ne se sentait pas coupable.

— Vous ne voulez pas nous fournir de pistes, n'est-ce pas, Malky ? Vous pensez : Banehall est débarrassé de Donny Cruikshank et bonne chance à celui qui l'a fait. C'est ça ?

— Je dirai rien.

— Ce n'est pas la peine, vous avez encore de l'encre sur les doigts.

Malky regarda les traces noires.

— Cependant, poursuivit Siobhan, vous vous êtes disputé avec Cruikshank la première fois que je suis venue.

— Je prenais votre défense, répliqua Malky.

Siobhan acquiesça.

— Mais, après mon départ, vous l'avez flanqué dehors. Vous ne vous aimez pas ?

Elle posa les coudes sur le bar, se dressa sur la pointe des pieds pour se pencher vers lui, reprit :

— Il faudrait peut-être qu'on vous emmène, pour vous interroger officiellement... Qu'est-ce que vous en pensez, inspecteur Young ?

— Ça me semble une bonne idée.

Il posa son verre vide et ajouta :

— Vous serez notre premier suspect officiel, Malky.

— Allez vous faire voir.

— Ou...

Siobhan laissa planer le silence, puis reprit :

— Vous pourriez nous dire qui est l'auteur de ces graffitis ? Je sais qu'Ishbel et Susie en ont écrit, mais qui d'autre ?

— Désolé, je ne fréquente pas les toilettes des dames.

— Peut-être, mais vous connaissiez l'existence des graffitis.

Siobhan sourit une nouvelle fois et ajouta :

— Donc vous y allez forcément de temps en temps... peut-être quand le bar est fermé.

— Vous avez un petit côté pervers, Malky ? insista Young. C'est pour ça que vous vous opposiez à Cruikshank... vous étiez trop semblables ?

Malky braqua un doigt sur le visage de Young.

— C'est des conneries !

— J'ai l'impression, répondit Young sans tenir compte de la présence de l'index de Malky près de son œil gauche, que c'est au contraire du bon sens. Dans une affaire comme celle-ci, il suffit parfois d'établir un lien...

Il se redressa et ajouta :

— Pouvez-vous nous accompagner immédiatement ou devez-vous prendre le temps de fermer le bar ?

— Vous vous fichez de moi.

— C'est exact, Malky. Vous pouvez le voir sur nos visages, n'est-ce pas ?

Malky les regarda alternativement. Leur expression était sérieuse, grave.

— Je suppose que vous êtes un simple employé, insista Young. Vous devriez téléphoner au propriétaire et l'avertir qu'on vous emmène pour interrogatoire.

L'index de Malky battit en retraite dans son poing, le poing contre son flanc.

— Allons..., dit-il dans l'espoir de les amener à voir les choses plus clairement.

— Puis-je simplement vous rappeler, dit Siobhan, que tenter d'influencer une enquête sur un meurtre n'est pas du tout recommandé... que les juges voient ça d'un très mauvais œil.

— Bon sang, j'ai seulement...

Mais il se tut. Young soupira, sortit son mobile, composa un numéro.

— J'aurais besoin de deux agents en tenue au Bane. Un suspect à placer en détention...

— D'accord, d'accord, dit Malky, qui leva les mains en un geste d'apaisement. Asseyons-nous et parlons. On peut régler ça ici, hein ?

Young ferma son téléphone.

— On décidera quand on saura ce que vous avez à dire, indiqua Siobhan au barman.

Il regarda autour de lui, afin de s'assurer que les habitués n'avaient besoin de rien, puis se servit un whisky. Il sortit de derrière le bar, montra de la tête la table sur laquelle se trouvait la sacoche de l'appareil photo.

Le photographe sortait des toilettes.

— J'ai fait ce que je pouvais, annonça-t-il.

— Merci, Billy, répondit Les Young. Il me les faudrait en fin de journée.

— Je verrai si je peux y arriver.

— C'est un appareil digital, Billy, il te faut cinq minutes pour les sortir.

— Ça dépend.

Billy avait fermé sa sacoche et l'avait mise en bandoulière. Il salua d'un signe de tête et prit la direction de la sortie. Young s'était assis, les bras croisés, prêt à passer aux choses sérieuses. Malky avait vidé son verre d'un trait.

— Tout le monde aimait bien Tracy, commença-t-il.

— Tracy Jardine, indiqua Siobhan à Young. La jeune fille que Cruikshank a violée.

Malky hocha lentement la tête.

— Après, elle a plus jamais été la même... Quand elle s'est suicidée, ça m'a pas étonné.

— Puis Cruikshank est revenu, dit Siobhan.

— Arrogant, comme si le village lui appartenait. Il croyait qu'on devait tous avoir peur de lui parce qu'il avait fait de la prison. Nom de Dieu...

Malky fixa son verre vide, demanda :

— Quelqu'un veut quelque chose ?

Ils secouèrent la tête et il retourna derrière le bar, se servit un nouveau verre. « C'est le dernier de la journée », se dit-il.

— Un petit problème d'alcool par le passé ? demanda Young, compatissant.

— Je buvais pas mal, reconnu Malky. Ça va, maintenant.

— Tant mieux.

— Malky, dit Siobhan, je sais qu'Ishbel et Susie ont écrit une partie des graffitis des toilettes, mais qui d'autre ?

Malky prit une profonde inspiration.

— Sûrement une de leurs amies qui s'appelle Janine Harrison. C'était davantage une amie de Tracy, en fait mais, après la mort de Tracy, elle s'est mise à sortir avec Ishbel et Susie.

Il s'appuya contre le dossier de sa chaise, les yeux rivés sur le verre comme s'il se donnait le courage de ne pas le vider.

— Elle travaille à Whitemire, ajouta-t-il.

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle est gardienne. (Il marqua un temps d'arrêt.) Savez-vous ce qui s'est passé ? Quelqu'un s'est pendu. Bon sang, si le centre ferme...

— Que se passera-t-il ?

— Banehall est construit sur des houillères. Mais il n'y a plus de charbon. Whitemire est le seul employeur du coin. La moitié des gens d'ici – ceux qui ont une voiture neuve et une parabole – sont liés d'une façon ou d'une autre à Whitemire.

— D'accord, voilà pour Janine Harrison. Qui d'autre ?

— Il y a une amie de Susie. Très discrète tant qu'elle a pas bu...

— Son nom ?

— Janet Eylot.

— Travaille-t-elle aussi à Whitemire ?

— Je crois que c'est une des secrétaires.

— Elles habitent les environs, Janine et Janet ?

Il acquiesça.

— Bien, dit Siobhan, qui avait noté les noms. Je m'interroge, inspecteur...

Elle se tourna vers Les Young, poursuivit :

— Quel est votre avis ? Croyez-vous qu'il faille emmener Malky pour l'interroger ?

— Pas pour le moment, sergent Clarke. Mais nous avons besoin de son nom de famille et de son adresse.

Malky s'empessa de les fournir.

Ils prirent la voiture de Siobhan pour se rendre à Whitemire.

— C'est plus ou moins une sportive.

— C'est bien ou mal ?

— Bien, probablement...

Une tente était dressée près du chemin d'accès et une équipe de télévision interviewait son occupante, d'autres journalistes écoutant dans l'espoir d'obtenir des citations utilisables. Le gardien du portail leur dit que c'était « encore plus le cirque » à l'intérieur.

— Ne vous en faites pas, répondit Siobhan, on a nos justaucorps.

Un deuxième gardien en tenue les attendait sur le parking. Il les salua froidement.

— Je sais que le jour n'est pas bien choisi, dit Young, compatissant, mais nous enquêtons sur un meurtre et vous comprenez sûrement que ça ne peut pas attendre.

— Qui avez-vous besoin de voir ?

— Deux membres du personnel... Janine Harrison et Janet Eylot.

— Janet est rentrée chez elle, dit le gardien. La nouvelle l'a un peu retournée...

Il vit Siobhan lever un sourcil, clarifia :

— La nouvelle du suicide.

— Et Janine Harrison ? demanda-t-elle.

— Janine travaille dans le bâtiment réservé aux familles... je crois qu'elle est de service jusqu'à dix-neuf heures.

— Nous allons la voir, dit Siobhan. Et si vous pouviez nous donner l'adresse personnelle de Janet...

À l'intérieur, les couloirs et les espaces communs étaient déserts. Siobhan supposa que les détenus étaient consignés jusqu'à ce que le calme soit revenu. Elle entrevit des réunions au-delà de portes légèrement entrouvertes : des hommes en costume, une expression morose sur le visage ; des femmes en chemisier blanc, à lunettes en

demi-lune, des perles au cou.

Des officiels.

Le gardien les conduisit jusqu'à un bureau paysager et téléphona à Harrison. Pendant qu'ils attendaient, un homme passa, revint sur ses pas et demanda au gardien qui ils étaient.

— La police, monsieur Traynor. À propos du meurtre de Bane-hall.

— Leur avez-vous dit que tous nos clients sont présents ?

Ce qu'il venait d'entendre semblait beaucoup l'irriter.

— Ce n'est qu'une visite de routine, intervint Siobhan. Nous voyons toutes les personnes qui connaissaient la victime...

Cela parut le satisfaire. Il grogna et s'éloigna.

— Un pont ? supputa Siobhan.

— Le directeur adjoint, confirma le gardien. Il n'a pas eu une bonne journée.

Le gardien sortit de la pièce à l'arrivée de Janine Harrison. Elle avait environ vingt-cinq ans et de courts cheveux bruns. Pas grande, mais musclée. Siobhan estima qu'elle faisait du sport, pratiquait la musculation ou les arts martiaux.

— Voulez-vous vous asseoir ? proposa Young après avoir fait les présentations.

Elle resta debout, les mains dans le dos.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est à propos de la mort inexplicquée de Donny Cruikshank, dit Siobhan.

— Quelqu'un l'a buté... qu'est-ce qu'il y a d'inexpliqué là-dedans ?

— Vous ne l'appréciez pas ?

— Un type qui viole une adolescente ivre ? Non, je ne l'appréciais pas.

— Le pub du village, insista Siobhan. Les graffitis des toilettes des dames...

— Et alors ?

— Vous y avez apporté votre contribution.

— Ah bon ?

Elle réfléchit, reprit :

— C'est possible... solidarité féminine.

Elle fixa Siobhan, ajouta :

— Il a violé une jeune fille, il l'a tabassée. Et vous allez vous défoncer pour tenter de découvrir qui l'a zigouillé ?

Elle secoua lentement la tête.

— Personne ne mérité d'être assassiné, Janine.

— Non ?

Harrison parut dubitative.

— Qu'avez-vous écrit ? « Mort-vivant », peut-être, ou « Réclamez du sang » ?

— Je ne m'en souviens vraiment pas.

— Nous pourrions demander un échantillon de votre écriture, intervint Les Young.

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai rien à cacher.

— Quand avez-vous vu Cruikshank pour la dernière fois ?

— Il y a environ une semaine, au Bane. Il jouait seul au billard, parce que personne ne veut faire une partie avec lui.

— Je suis étonné qu'il ait fréquenté cet endroit, si tout le monde le haïssait.

— Ça lui plaisait.

— Le pub ?

Harrison secoua la tête.

— Qu'on s'intéresse à lui. Il se fichait apparemment de savoir pourquoi, ce qui comptait pour lui, c'était d'être au centre...

Compte tenu de ce qu'elle avait vu de Cruikshank, Siobhan trouva cela plausible.

— Vous étiez une amie de Tracy, n'est-ce pas ?

Harrison leva un doigt.

— Je vous reconnais maintenant. Vous voyiez le père et la mère de Tracy, vous êtes venue à l'enterrement.

— Je ne la connaissais pas vraiment.

— Mais vous avez vu ce qu'elle avait enduré.

Le ton était redevenu accusateur.

— Oui, j'ai vu, souffla Siobhan.

— Nous sommes policiers, Janine, intervint Young. C'est notre travail.

— Très bien... faites votre travail. Mais n'espérez pas obtenir beaucoup d'aide.

Elle ramena les bras de derrière son dos et les croisa sur la poitrine, comme pour souligner que sa résolution était inébranlable.

— Pouvez-vous nous dire autre chose ? insista Young. Il serait préférable que nous l'entendions de votre bouche.

— Dans ce cas, ouvrez les oreilles... je ne l'ai pas tué, mais ça ne m'empêche pas d'être heureuse qu'il soit mort.

Elle s'interrompt, puis reprit :

— Et si je l'avais tué, j'irais le crier sur les toits.

Quelques secondes de silence suivirent, puis Siobhan demanda :

— Connaissez-vous bien Janet Eylot ?

— Je connais Janet. Elle travaille ici... vous occupez son fauteuil, répondit Harrison en désignant Young.

— Et en dehors du travail ?

Harrison hocha la tête.

— Vous sortez boire ? insista Siobhan.

— De temps en temps.

— Était-elle avec vous au Bane la dernière fois que vous avez vu Cruikshank ?

— Probablement.

— Vous ne vous en souvenez pas ?

— Non.

— Il paraît qu'elle se ridiculise un peu quand elle a bu.

— Vous l'avez vue ? Elle fait un mètre cinquante avec des talons.

— Vous voulez dire qu'elle ne se serait pas attaquée à Cruikshank ?

— Je veux dire qu'elle n'y serait pas arrivée.

— En revanche, vous avez l'air en bonne forme physique, Janine.

Harrison eut un sourire glacial.

— Vous n'êtes pas mon type.

Siobhan hésita pendant quelques instants, puis demanda :

— Savez-vous ce qui pourrait être arrivé à Ishbel Jardine ?

Le changement de sujet déstabilisa Harrison, qui finit par répondre :

— Non.

— Elle ne vous a jamais dit qu'elle avait l'intention de partir ?

— Jamais.

— Mais elle a sûrement parlé de Cruikshank.

— Sûrement.

— Pouvez-vous développer ?

Harrison secoua la tête.

— C'est ce que vous faites quand vous êtes bloqués ? Vous faites porter le chapeau à quelqu'un qui n'est pas là pour se défendre ?

Elle fixa Siobhan dans les yeux, ajouta :

— Vous êtes vraiment une amie.

Young voulut intervenir, mais elle l'interrompit :

— C'est votre travail, je sais... seulement du travail... comme bosser ici... Quelqu'un meurt alors qu'il est sous notre responsabilité, nous sommes tous affectés.

— Je n'en doute pas, dit Young.

— À propos, je dois effectuer des vérifications avant de partir... En avons-nous terminé ?

Young se tourna vers Siobhan, qui avait une ultime question.

— Savez-vous qu'Ishbel a écrit à Cruikshank pendant qu'il était en prison ?

— Non.

— Cela vous étonne ?

— Oui, sûrement.

— Peut-être ne la connaissiez-vous pas aussi bien que vous croyiez.

Siobhan lui laissa le temps d'assimiler et ajouta :

— Merci de nous avoir reçus.

— Oui, merci beaucoup, ajouta Young.

Puis, tandis qu'elle se dirigeait vers la porte, il ajouta :

— Nous vous contacterons à propos de l'échantillon de votre écriture...

Après son départ, Young s'appuya contre le dossier du fauteuil, les doigts croisés sur la nuque.

— Si ce n'était pas politiquement incorrect, je dirais que c'est une emmerdeuse.

— C'est probablement une déformation professionnelle.

Le gardien qui les avait accompagnés apparut soudain dans l'encadrement de la porte, comme s'il avait attendu à un endroit où il était possible d'écouter la conversation.

— On la trouve sympathique quand on la connaît, dit-il. Voici l'adresse de Janet Eylot.

En prenant le morceau de papier, Siobhan s'aperçut qu'il la dévisageait.

— Et, incidemment... au cas où ça vous intéresserait, vous êtes exactement le type de Janine.

Janet Eylot habitait un pavillon récent en bordure de Banehall. La fenêtre de sa cuisine donnait sur des prés.

— Ça ne va pas durer, dit-elle, le promoteur s'y intéresse.

— Profitez-en tant que vous pouvez, hein ? dit Young en acceptant une tasse de thé.

Ils étaient assis autour d'une petite table carrée. Il y avait deux jeunes enfants dans la maison, réduits au silence par un jeu vidéo bruyant.

— Je ne leur accorde qu'une heure, expliqua Eylot, et seulement quand leurs devoirs sont faits.

Quelque chose, dans le ton, indiqua à Siobhan qu'elle les élevait seule. Un chat sauta sur la table et Eylot le poussa du bras.

— Je t'ai prévenu, bon sang ! cria-t-elle pendant que l'animal se réfugiait dans le couloir.

Puis elle posa une main sur son visage, ajouta :

— Désolée...

— Nous comprenons que vous soyez troublée, Janet, dit Siobhan d'une voix douce. Connaissiez-vous l'homme qui s'est pendu ?

Eylot secoua la tête.

— Mais il l'a fait à cinquante mètres de l'endroit où je me trouvais. C'est dire toutes les choses horribles qui peuvent arriver autour de nous sans qu'on s'en aperçoive.

— Je comprends, fit Young.

Elle se tourna vers lui.

— Dans votre travail... vous voyez des choses tous les jours.

— Le cadavre de Donny Cruikshank, notamment, dit Siobhan.

Elle avait remarqué le goulot d'une bouteille coincé sous le couvercle de la poubelle ; le verre à vin qui séchait sur l'égouttoir. Elle

se demanda ce que Janet Eylot buvait en une soirée.

— C'est à cause de lui que nous sommes venus, expliqua Young à la jeune femme. Il faut que nous sachions comment il vivait, qui il fréquentait, si quelqu'un lui en voulait.

— Quel rapport avec moi ?

— Le connaissiez-vous ?

— Qui en aurait eu envie ?

— Nous avons pensé... après ce que vous avez écrit à son propos sur le mur du Bane...

— Il n'y a pas que moi ! fit sèchement Eylot.

— Nous sommes au courant, dit Siobhan d'une voix contenue. Nous n'accusons personne, Janet. Nous nous informons, c'est tout.

— C'est comme ça qu'on me remercie, dit Eylot en secouant la tête. Bon sang, c'est typique...

— À quoi faites-vous allusion ?

— Au demandeur d'asile... celui qui a été poignardé. C'est moi qui vous ai téléphoné. Sans ça, vous n'auriez jamais trouvé qui c'était. Et voilà comment je suis récompensée.

— Vous nous avez donné le nom de Stef Yurgii ?

— Exactement... et si mon patron l'apprend, je suis fichue. Deux d'entre vous sont venus à Whitemire : un grand type robuste et une femme jeune...

— L'inspecteur Rebus et le sergent Wylie ?

— Je ne pourrais pas vous dire comment ils s'appelaient. Je me faisais toute petite.

Elle se tut un instant, reprit :

— Mais au lieu de résoudre le meurtre de ce pauvre type, vous préférez vous intéresser à une ordure comme Cruikshank.

— Tout le monde est égal devant la loi, dit Young.

Elle le fixa si longtemps qu'il commença à rougir, s'efforça de le cacher en portant sa tasse à ses lèvres.

— Vous voyez, dit-elle sur un ton accusateur. Vous prononcez les mots, mais vous savez que c'est de la connerie.

— L'inspecteur Young veut simplement dire, intervint Siobhan, que nous devons être objectifs.

— Mais ce n'est pas vrai non plus, n'est-ce pas ?

Eylot se leva, les pieds de sa chaise frottant le carrelage. Elle ouvrit la porte du frigo, prit conscience de ce qu'elle venait de faire, la claqua. Il y avait trois bouteilles de vin sur l'étagère du milieu.

— Janet, dit Siobhan, est-ce que Whitemire est le problème ? Vous n'aimez pas y travailler ?

— Je déteste ça.

— Démissionnez.

Eylot eut un rire rauque.

— Et où vais-je trouver un autre emploi ? J'ai deux enfants, il faut que je les élève...

Elle s'assit, fixa la vue, ajouta :

— Je n'ai que Whitemire.

Whitemire, deux gamins et un frigo...

— Qu'avez-vous écrit sur le mur des toilettes, Janet ? demanda Siobhan.

Les yeux d'Eylot s'emplirent soudain de larmes. Elle battit des paupières dans l'espoir de les retenir.

— Quelque chose à propos de sa disparition, répondit-elle d'une voix brisée.

— « Disparais dans le sang », précisa Siobhan.

La femme acquiesça, les larmes coulant sur ses joues.

Ils ne restèrent guère plus longtemps. Dehors, ils inspirèrent l'un et l'autre de grandes goulées d'air frais.

— Vous avez des enfants, Les ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

— Mais j'ai été marié. Ça a duré un an ; on est séparés depuis onze mois. Et vous ?

— Je n'ai jamais eu l'occasion de le faire.

— Cependant elle s'en sort, n'est-ce pas ?

Il jeta un bref regard sur la maison.

— Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de téléphoner aux services sociaux pour le moment.

— Et maintenant ? demanda Siobhan.

— On retourne à la base.

Il jeta un coup d'œil à sa montre, ajouta :

— Il est presque l'heure de raccrocher. Je vous offre un verre, si vous voulez.

— Du moment que ce n'est pas au Bane.

Il sourit.

— En fait, je vais à Édimbourg.

— Je croyais que vous habitiez Livingston.

— C'est exact. Mais il y a ce club de bridge...

— De bridge ?

Elle ne put retenir complètement un sourire. Il haussa les épaules.

— J'ai commencé à jouer à l'université.

— Le bridge, répéta-t-elle.

— Quel est le problème ?

Il se força à rire mais sans parvenir à cacher qu'il était sur la défensive.

— Il n'y a pas de problème. J'essaie seulement de vous imaginer en smoking et nœud papillon...

— Ce n'est pas comme ça.

— Bon, nous boirons un verre en ville et vous me raconterez ça. Le Dôme, dans George Street... à six heures et demie ?

— D'accord pour six heures et demie, répondit-il.

On pouvait compter sur Maybury : elle appela Rebus à cinq heures et quart. Il nota l'heure afin qu'elle figure dans le dossier... Une des meilleures chansons des Who, pensa-t-il. *Out of my brain on the five-fifteen.*

— Je lui ai fait écouter la bande, annonça Maybury.

— Vous n'avez pas perdu de temps.

— Je me suis procuré son numéro de mobile. Ça marche apparemment partout, par les temps qui courent, c'est extraordinaire.

— Elle est en France ?

— Oui, à Bergerac.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Le son n'est pas de très bonne qualité...

— J'en suis conscient.

— Et la communication était sans cesse coupée.

— Oui ?

— Mais, après plusieurs écoutes, elle a conclu au Sénégal. Elle n'en est pas sûre à cent pour cent, mais c'est ce qui lui semble le plus probable.

— Le Sénégal ?

— C'est en Afrique... francophone.

— Bon, très bien... je vous remercie.

— Bonne chance, inspecteur.

Rebus raccrocha, se dirigea vers Wylie qui travaillait sur son ordinateur. Elle tapait le rapport concernant les activités de la journée, qui intégrerait le dossier.

— Le Sénégal, lui annonça-t-il.

— Où est-ce ?

— En Afrique, bien sûr... francophone.

Elle plissa les paupières.

— Maybury vient de te le dire, n'est-ce pas ?

— Ô, toi de peu de foi !

— Peu de foi, mais beaucoup de ressources.

Elle ferma son document, se connecta au Web, tapa Sénégal dans le moteur de recherche. Rebus tira une chaise et s'assit près d'elle.

— Ici, dit-elle, l'index pointé sur la carte d'Afrique affichée à l'écran.

Le Sénégal se trouvait sur la côte nord-ouest du continent, entre les masses de la Mauritanie au nord et du Mali à l'est.

— C'est minuscule, constata Rebus.

Wylie cliqua sur une icône et une page d'informations apparut.

— Soixante-sept mille kilomètres carrés, dit-elle. Je crois que c'est à peu près les trois quarts de la superficie de la Grande-Bretagne.
Capitale : Dakar.

— Comme dans le Paris-Dakar ?

— Vraisemblablement. Six millions d'habitants.

— Moins une.

— Elle est sûre que la correspondante était originaire du Sénégal ?

— Non, mais elle pense que c'est le plus probable.

Wylie suivit une liste de statistiques du bout du doigt.

— Rien n'indique que le pays soit sujet à des troubles.

— Ce qui veut dire ?

Wylie haussa les épaules.

— Que ce n'est peut-être pas une demandeuse d'asile... que ce n'est peut-être même pas une clandestine.

Rebus acquiesça, dit qu'il connaissait peut-être quelqu'un qui savait, et appela Caro Quinn.

— Vous vous décommandez ? supputa-t-elle.

— Absolument pas... J'ai même un cadeau.

À l'intention de Wylie, il tapota la poche de sa veste, d'où sortait le journal plié.

— Je me demandais, poursuivit-il, si vous pouviez nous éclairer sur le Sénégal.

— Le pays d'Afrique ?

— Exactement.

Il scruta l'écran, ajouta :

— Majoritairement musulman et exportateur d'arachides.

Elle rit.

— Et alors ?

— Connaissez-vous des réfugiés qui en viennent ? Peut-être à Whitemire ?

— Non... Le service d'aide aux réfugiés pourrait peut-être vous aider.

— C'est une idée.

Mais, en prononçant ces mots, Rebus en eut une autre, totalement différente. Si un service savait, c'était l'Immigration.

— À tout à l'heure, dit-il avant de raccrocher.

Wylie, les bras croisés, souriait.

— Ton amie du bord de chemin de Whitemire.

— Elle s'appelle Caro Quinn.

— Et tu la vois tout à l'heure.

— Et alors ?

Rebus gonfla la poitrine.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit sur le Sénégal ?

— Seulement que, d'après elle, il n'y a pas de Sénégalais à

Whitemire. Elle pense qu'on devrait s'adresser au service d'aide aux réfugiés.

— Et Dirwan ? Il pourrait peut-être nous renseigner.

— Absolument. Tu devrais l'appeler.

Wylie se montra du doigt.

— Moi ? Apparemment, c'est toi qu'il adore.

Rebus grimaça.

— Ellen, rends-moi ce service.

— J'oubliais... tu as un rendez-vous ce soir. Tu veux probablement rentrer te ravalier la façade.

— Si j'apprends que tu as parlé de ça...

Elle leva les mains en signe de capitulation.

— Ton secret ne risque rien, Don Juan. Maintenant, file, on se verra après le week-end.

Rebus la fixa, mais elle agita les mains pour le chasser. Il avait fait trois pas en direction de la porte quand elle l'appela. Il tourna la tête.

— Un conseil de la part de quelqu'un qui s'y connaît.

Elle montra le journal glissé dans sa poche et conclut :

— Un paquet cadeau est souvent très apprécié...

Ce soir-là, après avoir pris un bain et s'être rasé, Rebus arriva chez Caro Quinn. Il jeta un coup d'œil autour de lui, mais la mère et le bébé étaient apparemment absents.

— Ayisha est chez des amies, expliqua Quinn.

— Des amies ?

— Elle a le droit d'avoir des amis, John.

Quinn se pencha pour enfiler une chaussure noire plate sur son pied gauche.

— Ce n'était pas une critique, protesta-t-il.

Elle se redressa.

— Si, mais ne vous inquiétez pas. Vous ai-je dit qu'Ayisha était infirmière dans son pays ?

— Oui.

— Elle voulait travailler ici, faire la même chose... mais les demandeurs d'asile n'ont pas le droit de travailler. Cependant, elle s'est liée d'amitié avec des infirmières. L'une d'elles organise une soirée.

— J'ai apporté quelque chose pour le bébé, dit Rebus en sortant un hochet de sa poche.

Quinn se dirigea vers lui, prit le hochet et le secoua. Elle le dévisagea et sourit.

— Je vais le mettre dans sa chambre.

Seul, Rebus s'aperçut qu'il transpirait, que sa chemise collait à son dos. Il envisagea d'ôter sa veste, mais redouta que la tache soit visible. C'était la faute de la veste : cent pour cent laine, trop chaude pour l'intérieur. Il s'imagina pendant le dîner, des gouttes de sueur tombant dans sa soupe...

— Vous ne m'avez pas dit que j'étais bien habillée, fit remarquer Quinn en revenant dans la pièce.

Elle n'avait toujours qu'une chaussure. Ses pieds étaient couverts

d'un collant noir qui disparaissait sous une jupe noire descendant jusqu'aux genoux. Elle portait un haut moutarde dont le décolleté découvrait presque les épaules.

— Vous êtes formidable, dit-il.

— Merci.

Elle mit sa deuxième chaussure.

— J'ai un cadeau pour vous.

Il lui donna le journal.

— Et moi qui croyais que vous l'aviez apporté parce que vous craigniez de vous ennuyer.

Puis elle s'aperçut qu'il l'avait entouré d'un ruban rouge.

— C'est gentil, dit-elle en l'ôtant.

— Vous croyez que le suicide va changer quelque chose ?

Elle parut réfléchir, tapota la paume de sa main gauche avec le journal.

— Probablement pas, concéda-t-elle finalement. Du point de vue du gouvernement, il faut les détenir quelque part. Autant que ce soit à Whitemire.

— Le journal parle de « crise ».

— C'est parce que le mot « crise » fait l'effet d'une information.

Elle ouvrit le journal à la page de la photo, ajouta :

— Et le cercle autour de ma tête me fait l'effet d'être une cible.

Rebus plissa les paupières.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— John, j'ai toujours milité. Contre les sous-marins nucléaires à Faslane, la centrale de Torness, Greenham Common... j'ai participé à tout. Mon téléphone est-il sur écoute en ce moment ? Je ne pourrais pas vous le dire. A-t-il été sur écoute par le passé ? Presque sûrement.

Rebus fixa l'appareil.

— Est-ce que je peux...

Sans attendre la réponse, il prit le combiné, appuya sur le bouton vert et écouta. Puis il coupa la communication, la rétablit et la coupa à nouveau. Il la regarda, secoua la tête, remit le combiné en place.

— Vous croyez que vous pourriez vous en apercevoir ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Peut-être.

— Vous êtes persuadé que j'exagère, n'est-ce pas ?

— Cela ne signifierait pas que vous n'auriez pas une bonne raison de le faire.

— Je parie que vous avez déjà placé des téléphones sur écoute... pendant la grève des mineurs, peut-être ?

— Qui se livre à un interrogatoire, maintenant ?

— C'est parce que nous sommes ennemis, vous vous souvenez ?

— Vraiment ?

— Pratiquement tous vos collègues me considéreraient ainsi, que je porte une veste de treillis ou pas.

— Je ne suis pas comme pratiquement tous mes collègues.

— C'est vrai. Sinon je ne vous aurais pas laissé franchir le seuil.

— Pourquoi l'avez-vous fait ? C'était pour me montrer vos photos, exact ?

Elle finit par l'admettre, ajouta :

— Je voulais que vous les considériez comme des êtres humains, pas comme des problèmes.

Elle passa les mains sur le devant de sa jupe, poussa un profond soupir afin de signaler un changement de sujet.

— À qui allons-nous faire l'honneur de notre présence ce soir ?

— Il y a un bon italien sur Leith Walk, dit-il, puis il ajouta : Vous êtes probablement végétarienne, n'est-ce pas ?

— Bon sang, vous ne reculez devant aucun préjugé. Mais en fait vous avez raison cette fois. Remarquez, la cuisine italienne convient : plein de pâtes et de pizzas.

— Ce sera donc italien.

Elle fit un pas dans sa direction.

— Vous savez, vous feriez sûrement moins de gaffes si vous essayiez de vous détendre un peu.

— Je suis aussi détendu que possible sans le démon de l'alcool.

Elle glissa un bras sous le sien.

— Allons rejoindre nos démons, John.

— ... Et puis il y a eu ces trois Kurdes, vous avez dû voir ça aux infos, qui se sont cousu la bouche en geste de protestation, et un autre

demandeur d'asile s'est cousu les yeux... les yeux, John... La plupart de ces gens sont complètement aux abois, la plupart ne parlent pas anglais et fuient les endroits les plus dangereux de la terre – l'Irak, la Somalie, l'Afghanistan... Il y a quelques années, ils pouvaient espérer être autorisés à rester mais, désormais, les restrictions sont draconiennes. Certains prennent des mesures désespérées, déchirent leurs papiers d'identité dans l'espoir qu'il sera impossible de les renvoyer chez eux, mais ils se retrouvent en prison ou dans les rues. Et maintenant, des politiciens prétendent qu'il y a trop de diversité dans notre pays... et je... enfin, j'ai l'impression que nous devons faire quelque chose.

Elle se tut pour reprendre son souffle, saisit le verre de vin que Rebus venait de remplir. La viande et la volaille ne faisaient pas partie du menu de Caro Quinn, mais apparemment il n'en allait pas de même pour l'alcool. Elle avait mangé la moitié d'une pizza aux champignons. Rebus, qui avait englouti son calzone, se retenait de ne pas rafler une des parts restantes.

— Je croyais, dit-il, que la Grande-Bretagne recevait plus de réfugiés que les autres pays.

— C'est juste, reconnut-elle.

— Plus, même, que les États-Unis ?

Elle acquiesça, le verre de vin à hauteur des lèvres.

— Mais ce qui compte, c'est combien obtiennent l'autorisation de rester. Dans le monde, John, le nombre de réfugiés double tous les cinq ans. Glasgow est la commune de Grande-Bretagne où les demandeurs d'asile sont les plus nombreux – plus nombreux qu'au Pays de Galles et en Irlande du Nord réunis – et savez-vous ce que ça a provoqué ?

— Davantage de racisme ? supputa Rebus.

— Davantage de racisme. Le harcèlement racial se développe ; les agressions racistes augmentent de cinquante pour cent chaque année.

Elle secoua la tête et ses longues boucles d'oreilles en argent se balancèrent.

Rebus jeta un coup d'œil sur la bouteille. Elle était aux trois quarts vide. La première avait été du valpolicella ; celle-ci était du chianti.

— Est-ce que je parle trop ? demanda-t-elle soudain.

— Absolument pas.

Coudes sur la table, elle posa le menton sur ses mains.

— Parlez-moi un peu de vous, John. Qu'est-ce qui vous a amené à

entrer dans la police ?

— Le sens du devoir, répondit-il. Le désir d'aider mes frères humains.

Elle le fixa et il sourit.

— Je blague. J'avais simplement besoin de travailler. J'avais passé plusieurs années dans l'armée... peut-être que j'aimais l'uniforme.

Elle plissa les paupières.

— Je ne vous imagine guère en bobby de base... Qu'est-ce que votre travail vous apporte, au juste ?

L'arrivée du serveur permit à Rebus de ne pas répondre. Comme c'était vendredi soir, le restaurant était plein. Leur table, située dans un coin sombre, entre le bar et la porte de la cuisine, était la plus petite.

— Ça vous a plu ? demanda le serveur.

— C'était très bien, Marco, mais je crois que nous avons terminé.

— Un dessert pour madame ? proposa Marco.

Il était de petite taille, rond, et n'avait pas perdu son accent italien alors qu'il vivait en Écosse depuis presque quarante ans. Caro Quinn l'avait interrogé sur ses racines, en arrivant au restaurant, avait compris ensuite que Rebus connaissait Marco depuis longtemps.

— Désolée si j'ai pu donner l'impression de lui faire subir un interrogatoire, avait-elle dit à titre d'excuse.

Rebus s'était contenté de hausser les épaules et de constater qu'elle aurait fait un bon détective.

Elle secoua la tête tandis que Marco énumérait les desserts, apparemment tous des spécialités de la maison.

— Juste un café, dit-elle. Un double express.

— Pour moi aussi, merci, Marco, dit Rebus.

— Et un digestif, monsieur Rebus ?

— Simplement un café, merci.

— Même pas pour madame ?

Caro Quinn se pencha.

— Marco, dit-elle, même si je m'enivre, je ne coucherai en aucun cas avec M. Rebus, donc ne prenez pas la peine de vous faire son complice, d'accord ?

Marco haussa les épaules et leva les mains, puis il se tourna avec brusquerie vers le bar et cria la commande.

— Ai-je été un peu sèche ? demanda Quinn à Rebus.

— Un peu.

Elle s'appuya contre le dossier de sa chaise.

— Ça lui arrive souvent de participer à vos entreprises de séduction ?

— Vous aurez peut-être du mal à l'imaginer, Caro, mais la séduction ne m'a pas traversé l'esprit.

Elle le dévisagea.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai ?

Il rit.

— Vous n'avez rien. Je m'efforçais simplement de me comporter...

Il chercha le mot adapté, ne trouva que :

— En gentleman.

Elle parut réfléchir, puis haussa les épaules et repoussa son verre.

— Je crois que je ne devrais pas boire autant.

— Nous n'avons pas fini la bouteille.

— Merci, mais je crois que j'ai assez bu. J'ai l'impression d'avoir été coupable de logorrhée... probablement pas ce que vous attendiez d'un vendredi soir.

— Vous m'avez fourni des éclaircissements... je suis heureux d'avoir écouté.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Il aurait pu ajouter que c'était partiellement dû au fait qu'il préférait écouter plutôt que parler de lui.

— Comment marche le travail ? demanda-t-il.

— Ça va... quand j'ai le temps de m'y mettre.

Elle le dévisagea, puis ajouta :

— Je devrais peut-être faire votre portrait.

— Vous voulez effrayer les petits enfants ?

— Non... mais il y a quelque chose, chez vous.

Elle inclina la tête et poursuivit :

— Il est difficile de voir ce qui se passe derrière vos yeux. Les gens tentent généralement de cacher qu'ils sont calculateurs et cyniques... chez vous, c'est ce qui semble être en surface.

— Mais je suis, au fond, doux et romantique ?

— Je ne suis pas sûre que j'irais aussi loin.

Ils se redressèrent quand les cafés arrivèrent. Rebus ôta l'emballage de son gâteau sec.

— Prenez aussi le mien si vous voulez, dit Quinn en se levant. Il faut que j'aille...

Rebus se souleva légèrement sur sa chaise, comme font les acteurs dans les vieux films. Elle parut comprendre qu'il venait d'ajouter cela à son répertoire et sourit à nouveau.

— Un vrai gentleman...

Après son départ, il sortit son mobile de sa poche, l'alluma au cas où il aurait des messages. Siobhan lui en avait laissé deux. Il l'appela, entendit un bruit de fond.

— C'est moi, dit-il.

— Ne quitte pas une minute...

Sa voix était hachée. Une porte s'ouvrit et se ferma, estompant les voix du bruit de fond.

— Tu es à l'Ox, devina-t-il.

— Exact. J'étais au Dôme avec Les Young, mais il avait un rendez-vous, donc je suis venue ici. Et toi ?

— Je dîne dehors.

— Seul ?

— Non.

— Je la connais ?

— Elle s'appelle Caro Quinn. Elle est peintre.

— La croisée solitaire de Whitemire ?

Rebus plissa les paupières.

— Exact.

— Moi aussi je lis les journaux, tu sais. Comment est-elle ?

— Sympathique.

Il s'aperçut que Caro Quinn regagnait la table, ajouta :

— Écoute, il faudrait que je raccroche...

— Une seconde. La raison pour laquelle je t'ai appelé... en fait il y en a deux...

Le grondement d'un véhicule couvrit sa voix, puis :

- ... Et je me demandais si tu étais au courant.
- Désolé, je n'ai pas entendu. Au courant de quoi ?
- Mo Dirwan.
- Et alors ?
- On l'a tabassé. C'est arrivé aux environs de dix-huit heures.
- À Knoxland ?
- Évidemment.
- Comment va-t-il ?

Rebus regardait Quinn. Elle tripotait sa cuillère à café, feignait de ne pas écouter.

- Ça va. Des entailles et des bleus.
- Il est à l'hôpital ?
- Il récupère chez lui.
- On sait qui l'a agressé ?
- Des racistes, je suppose.
- Je veux dire, quelqu'un de précis ?
- C'est vendredi soir, John.
- Ce qui signifie ?
- Que ça attendra lundi.
- Très bien.

Il réfléchit un instant, puis demanda :

- Et l'autre raison ? Tu as dit qu'il y en avait deux.
- Janet Eylot.
- Je connais ce nom.
- Elle travaille à Whitemire. Elle dit qu'elle t'a donné le nom de Yurgii.

- Effectivement. Et alors ?
- Je voulais seulement m'assurer qu'elle m'avait dit la vérité.
- Je lui ai promis qu'elle n'aurait pas d'ennuis.
- Elle n'en a pas. En tout cas pas encore. Tu viendras à l'Ox ?
- J'y passerai peut-être.

Quinn leva les sourcils. Rebus coupa la communication et remit l'appareil dans sa poche.

- Une petite amie ? blagua-t-elle.

— Une collègue.

— Et où « passerez-vous peut-être » ?

— Dans un bar où on boit parfois.

— Un bar sans nom ?

— L'Oxford.

Il prit sa tasse, ajouta :

— Quelqu'un a dérouillé, ce soir. Mo Dirwan, un avocat.

— Je le connais.

Rebus hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais.

— Il se rend souvent à Whitemire. Il s'arrête et me parle, lâche la vapeur.

L'espace d'une seconde, elle sembla perdue dans ses pensées, puis elle demanda :

— Est-ce qu'il va bien ?

— Apparemment.

— Il me surnomme « La Dame qui veille »... Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, dit Rebus en posant sa tasse dans sa soucoupe.

— Vous ne pouvez pas être chaque fois son chevalier blanc.

— Ce n'est pas ça...

— Quoi, alors ?

— Il a été agressé à Knoxland.

— Et ?

— C'est moi qui lui ai demandé de rester, de frapper aux portes.

— Et ce serait donc votre faute ? Je connais Mo Dirwan, il va rebondir, plus fort, plus gonflé que jamais.

— Vous avez probablement raison.

Elle finit son café.

— Vous devriez aller dans votre pub. C'est peut-être le seul endroit où vous pouvez vous détendre.

Rebus fit signe à Marco d'apporter l'addition.

— Je vais d'abord vous raccompagner chez vous. Il faut que je joue mon rôle de gentleman jusqu'au bout.

— Je crois que vous ne comprenez pas, John... je vous

accompagne.

Il la dévisagea.

— Sauf si vous ne voulez pas.

— Ce n'est pas ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne suis pas certain que ce soit un endroit pour vous.

— Mais pour vous, oui, et c'est ce qui éveille ma curiosité.

— Vous croyez que l'endroit où je bois vous apprendra quelque chose sur moi ?

— Peut-être, répondit-elle en plissant les paupières. Est-ce ce qui vous fait peur ?

— Qui a dit que j'avais peur ?

— Je le vois dans vos yeux.

— Je me fais peut-être simplement du souci pour Mo Dirwan.

Un souvenir lui traversa l'esprit et il ajouta :

— Vous m'avez dit qu'on vous avait chassée de Knoxland, vous vous rappelez ?

Elle hocha la tête, un peu trop à cause du vin.

— Ce sont peut-être les mêmes types, dit-il.

— Et j'aurais eu de la chance de m'en tirer avec un avertissement ?

— Vous ne vous souvenez pas du tout de la tête qu'ils avaient ?

— Casquettes de base-ball et capuches. C'est à peu près tout ce que j'ai vu.

— Et leur accent ?

Elle abattit une main sur la nappe.

— Décrochez, vous voulez bien ? Juste pour la fin de la soirée.

Rebus leva les mains en signe de capitulation.

— Comment pourrais-je refuser ?

— Vous ne pouvez pas, décréta-t-elle alors que Marco apportait l'addition.

Rebus s'efforça de cacher sa contrariété. Ce n'était pas seulement que Siobhan était au bar... debout à la place qu'il occupait habituellement. Elle semblait en plus avoir pris possession des lieux, se tenant au centre d'une foule d'hommes qui écoutaient ses

anecdotes. Au moment où Rebus poussa la porte, un éclat de rire saluait la fin d'un récit.

Caro Quinn le suivit, hésitante. Il n'y avait vraisemblablement qu'une douzaine de personnes, au bar, mais elles faisaient l'effet d'une foule dans l'espace réduit. Elle agita une main devant son visage, émit un commentaire sur la chaleur ou sur la fumée de cigarette. Rebus s'aperçut qu'il n'avait pas fumé depuis pratiquement deux heures ; il se dit qu'il pouvait bien tenir encore trente ou quarante minutes...

Maxi.

— Le retour du fils prodigue ! s'écria un habitué, qui donna une claque sur l'épaule de Rebus. Qu'est-ce que tu prends, John ?

— Rien, Sandy, merci. C'est ma tournée.

Il se tourna vers Caro Quinn :

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— Un jus d'orange.

Pendant le bref trajet en taxi, elle avait semblé s'assoupir, la tête sur l'épaule de Rebus. Il était resté immobile, parce qu'il ne voulait pas la déranger, mais un nid de poule l'avait réveillée.

— Un jus d'orange et une pinte d'IPA, dit Rebus à Harry le barman.

Le cercle des admirateurs de Siobhan s'était légèrement ouvert de façon à faire de la place aux nouveaux venus. Les présentations furent faites, les mains serrées. Rebus paya les consommations, s'aperçut que Siobhan était apparemment au gin-tonic.

Harry zappait avec la télécommande de la télévision, passa les chaînes de sport, s'arrêta sur les informations. Il y avait, derrière le présentateur, une photo de Mo Dirwan, un portrait en noir et blanc sur lequel il souriait. Le présentateur ne fut plus qu'une voix quand des images montrèrent Dirwan devant chez lui. Il avait un œil au beurre noir et plusieurs éraflures, un pansement rose sur le menton. Il leva une main afin de montrer qu'elle était bandée.

— Voilà Knoxland, commenta un habitué.

— Vous voulez dire que c'est une zone de non-droit ? demanda Quinn sur un ton léger.

— Je dis qu'il ne faut pas y aller si on n'a pas la figure qui convient.

Rebus s'aperçut que Quinn était sur le point de répliquer. Il lui toucha le coude.

— Comment est votre jus d'orange ?

— Ça va.

Elle le regarda et parut saisir le message. Elle hocha la tête juste assez pour lui faire comprendre qu'elle ne relèverait pas... pas cette fois.

Vingt minutes plus tard, Rebus avait capitulé : il fumait. Il se tourna vers les deux femmes qui parlaient, entendit la question de Caro.

— C'est agréable de travailler avec lui ?

Rebus, engagé dans une conversation à trois sur le Parlement, s'excusa et se glissa entre deux clients pour s'approcher d'elles.

— Est-ce que quelqu'un a pensé à mettre des cache-oreilles au frigo ? demanda-t-il.

— Quoi ?

Quinn parut sincèrement perplexe.

— Il veut dire que ses oreilles brûlent, expliqua Siobhan.

Quinn rit.

— J'essayais simplement d'en savoir un peu plus sur vous.

Elle se tourna vers Siobhan et ajouta :

— Il ne veut rien me dire.

— Ne vous inquiétez pas : je connais tous les sales petits secrets de John...

Comme cela arrivait lors des bonnes soirées à l'Ox, les conversations allaient et venaient, les gens participaient à deux discussions, qui les réunissaient, puis les séparaient au bout de quelques minutes. Il y avait des mauvaises blagues et des jeux de mots plus mauvais encore, Caro Quinn s'énervant parce que « personne ne semble plus prendre quoi que ce soit au sérieux ». Quelqu'un reconnut que la culture était tirée vers le bas, mais Rebus lui souffla à l'oreille ce qu'il considérait comme la vérité :

— Nous ne sommes jamais plus sérieux que lorsque nous semblons blaguer...

Et plus tard, alors que la salle du fond était pleine de tablées d'ivrognes bruyants, et que Rebus attendait au bar pour obtenir des consommations, il constata que Siobhan et Caro avaient disparu. Plissant le front, il lança un regard interrogateur à un habitué qui montra les toilettes dames de la tête. Rebus acquiesça et paya. Un dernier verre avant de rentrer – un Laphroaig – et une troisième... non, une quatrième cigarette, et puis il s'en irait. Dès que Caro reviendrait, il lui demanderait si elle voulait qu'ils partagent un taxi.

Des voix s'échauffaient en haut de l'escalier conduisant aux toilettes. Pas encore une dispute, mais presque. Les clients se taisaient afin d'entendre.

— Je dis simplement que ces gens ont besoin de travailler, comme tout le monde !

— Vous ne croyez pas que les gardiens des camps de concentration affirmaient la même chose ?

— Bon sang, ce n'est pas comparable !

— Pourquoi ? C'est moralement insoutenable dans les deux cas...

Rebus abandonna les consommations et se fraya un chemin dans la foule, ayant identifié les voix : Caro et Siobhan.

— Je tente seulement de montrer qu'il y a un aspect économique, dit Siobhan à l'ensemble du bar. Parce que, que ça vous plaise ou non, il n'y a rien d'autre que Whitemire quand on habite Banehall !

Caro Quinn leva les yeux au ciel.

— Je n'y crois pas !

— Il faut bien que vous l'admettiez de temps en temps... dans le monde réel, tout le monde n'a pas les moyens d'adopter une position morale intransigeante. Des mères célibataires travaillent à Whitemire. Que deviendront-elles si vous obtenez ce que vous voulez ?

Rebus était en haut de l'escalier. Les deux femmes se tenaient à quelques centimètres l'une de l'autre, Siobhan légèrement plus grande, Caro Quinn sur la pointe des pieds afin de regarder son adversaire dans les yeux.

— Du calme, dit Rebus avec un sourire apaisant. Les verres nous appellent.

— Ne me traitez pas comme une enfant ! gronda Quinn, qui se tourna ensuite vers Siobhan : Et Guantanamo ? Je suppose que vous trouvez normal d'enfermer des gens sans se préoccuper des droits de l'homme ?

— Écoutez-vous, Caro... vous mélangez tout. Je parlais spécifiquement de Whitemire.

Rebus regarda Siobhan, constata que la semaine de travail faisait rage en elle, qu'elle avait besoin de lâcher la vapeur. Il supposa que Caro était dans le même cas. La dispute aurait pu survenir n'importe quand, sur n'importe quel sujet. Il aurait dû s'en rendre compte plus tôt.

— Mesdames..., tenta-t-il néanmoins.

Elles le foudroyèrent toutes les deux du regard.

— Caro, dit-il, votre taxi est dehors.

Quinn fronça les sourcils, se demandant si elle en avait appelé un. Il regarda Siobhan dans les yeux, vit qu'elle avait compris.

— On pourra reprendre cette conversation un autre jour, poursuivit-il afin de convaincre Caro. Mais je crois que, ce soir, il vaudrait mieux rentrer...

Il parvint à lui faire descendre l'escalier et à l'entraîner vers la sortie, mimant un appel téléphonique à l'intention d'Harry qui acquiesça : un taxi serait appelé.

— À un de ces jours, Caro, cria un habitué.

— Méfiez-vous de lui, dit un autre en posant un doigt sur la poitrine de Rebus.

— Merci, Gordon, répondit Rebus en écartant brutalement la main.

Dehors, Caro s'assit au bord du trottoir, les pieds sur la chaussée, la tête entre les mains.

— Ça va ? demanda Rebus.

— Je crois que j'ai un peu perdu les pédales.

Elle écarta les mains de son visage, respira l'air nocturne, reprit :

— Ce n'est pas que je sois ivre. Je n'arrive simplement pas à admettre qu'on puisse défendre cet endroit !

Elle se tourna vers la porte du pub, comme si elle envisageait de reprendre le combat, ajouta :

— Enfin... dites-moi que vous n'êtes pas de cet avis.

Elle le regardait dans les yeux. Il secoua la tête.

— Siobhan aime jouer l'avocat du diable, dit-il en s'accroupissant près d'elle.

Caro secoua la tête à son tour.

— Ce n'était pas du tout ça... elle croyait vraiment ce qu'elle disait. Elle voit les points positifs de Whitemire.

Elle le fixa, afin de jauger sa réaction à ces mots, ceux-là même que Siobhan avait prononcés, pensa-t-il.

— C'est seulement qu'elle a passé un peu de temps à Banehall, expliqua Rebus. Il n'y a pas beaucoup d'emplois, dans ce coin...

— Et cela justifie cette entreprise dégoûtante ?

Rebus secoua la tête.

— Je ne crois pas que quoi que ce soit puisse justifier Whitemire,

dit-il.

Elle lui prit les mains et les serra. Il crut apercevoir des larmes dans ses yeux. Ils restèrent ainsi, silencieux, pendant un moment, des groupes de fêtards passant près d'eux d'un côté et de l'autre de la chaussée, certains les dévisageant sans dire un mot. Rebus pensa à l'époque où il avait, lui aussi, des idéaux. Il en avait été dépouillé très tôt : il était entré dans l'armée à seize ans. Enfin, peut-être n'en avait-il pas été dépouillé mais les avait-on remplacés par d'autres valeurs, moins concrètes, moins passionnées. Désormais, il était presque immunisé contre cette perspective. Face à quelqu'un comme Mo Dirwan, sa première réaction consistait à chercher l'escroquerie, l'hypocrisie, l'ego avide d'argent. Et face à quelqu'un comme Caro Quinn...

Au départ, il l'avait considérée comme l'archétype de la conscience de la classe moyenne gâtée. Toute cette souffrance libérale dont elle avait les moyens... beaucoup plus acceptable que la réalité. Mais cela ne suffisait pas à pousser quelqu'un à Whitemire, jour après jour, sous les insultes du personnel, sans la reconnaissance des détenus. Il fallait, pour cela, beaucoup de courage.

Il vit, à cet instant, le tribut que cela prélevait. Elle avait une nouvelle fois posé la tête sur son épaule. Ses yeux, restés ouverts, fixaient l'immeuble qui se dressait du côté opposé de la rue étroite. C'était un coiffeur, dont la façade comportait l'inévitable cylindre rouge et blanc. Le rouge et le blanc symbolisent les pansements, se dit Rebus, même s'il fut incapable de se souvenir pourquoi. Puis le grondement d'un moteur diesel approcha et ils furent pris dans les phares du taxi.

— Voilà votre voiture, dit Rebus en aidant Caro à se lever.

— Je ne me souviens pas d'en avoir appelé un, avoua-t-elle.

— Parce que vous ne l'avez pas fait, répondit-il avec un sourire en lui ouvrant la portière.

Elle lui dit que « café » ne signifiait que cela : pas de sous-entendu. Il acquiesça, désireux de l'accompagner chez elle, où elle serait en sécurité. Il décida qu'il rentrerait ensuite à pied chez lui, brûlerait une partie de l'alcool que contenait son sang.

La porte de la chambre d'Ayisha était fermée. Ils passèrent devant sur la pointe des pieds, entrèrent dans le séjour. La cuisine était au-delà. Tandis que Caro emplissait la bouilloire, il regarda les disques – des vinyles, aucun CD. Il y avait des albums qu'il n'avait pas vus depuis des années : Steppenwolf, Santana, Mhavishnu Orchestra...

Caro revint avec une carte.

— Elle était sur la table, dit-elle en la lui donnant.

Un remerciement pour le hochet.

— Du décaféiné, ça va ? Ou du thé à la menthe...

— Déca.

Elle se prépara du thé dont le parfum emplit la petite pièce carrée.

— J'aime la nuit, dit-elle, les yeux fixés sur la fenêtre. Parfois, je travaille quelques heures...

— Moi aussi.

Elle eut un sourire ensommeillé, s'assit dans un fauteuil, en face de lui, souffla sur le contenu de sa tasse.

— Je ne parviens pas à me faire une opinion sur vous, John. Dans la plupart des cas, on sait dans les trente secondes si les gens qu'on rencontre sont sur la même longueur d'onde.

— Suis-je FM ou ondes moyennes ?

— Je ne sais pas.

Ils parlaient à voix basse afin de ne pas réveiller la mère et le bébé. Caro tenta d'étouffer un bâillement.

— Vous devriez dormir, dit Rebus.

— C'est juste, mais finissez d'abord votre café.

Il secoua la tête, posa la tasse sur le parquet nu et se leva.

— Il est tard.

— Je regrette si...

— Si quoi ?

Elle haussa les épaules.

— Siobhan est votre amie... l'Oxford votre pub...

— Ils ont tous les deux la peau très épaisse, la rassura-t-il.

— J'aurais dû vous laisser y aller seul. Je n'étais pas d'humeur.

— Vous irez à Whitemire pendant le week-end ?

Elle haussa les épaules.

— Ça dépend aussi de mon humeur.

— Si vous vous ennuyez, téléphonez-moi.

Elle était debout. Elle le rejoignit, se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue gauche. Quand elle recula, ses yeux se dilatèrent soudain et elle porta une main à la bouche.

— Qu'y a-t-il ? demanda Rebus.

— Je viens de me rendre compte... que je vous ai laissé payer le dîner !

Il sourit et se dirigea vers la porte.

Il prit Leith Walk, vérifia sur son mobile si Siobhan lui avait laissé un message. Elle ne l'avait pas fait. Minuit sonnait. Il comptait une demi-heure pour rentrer chez lui. Il allait croiser beaucoup d'ivrognes sur South Bridge et dans Clerk Street, satisfaisant une fringale avec ce qui restait dans les friteries avant de gagner les bars de Cowgate, ouverts jusqu'à deux heures du matin. Il y avait une rambarde sur South Bridge à laquelle on s'accoudait pour regarder Cowgate comme on regarde les animaux d'un zoo. À cette heure, la circulation était interdite aux véhicules, car de trop nombreux ivrognes tombaient sur la chaussée ou se faisaient renverser. Il savait qu'il pourrait probablement boire encore un verre au Royal Oak, mais ce serait bonifié. Non, il rentrerait directement chez lui, et d'un pas aussi rapide que possible : la transpiration réduirait d'autant la gueule de bois. Il se demanda si Siobhan était rentrée. Il pourrait lui téléphoner, tenter de détendre l'atmosphère. Mais si elle avait bu... mieux valait attendre le matin.

Tout aurait meilleure allure au matin : rues nettoyées au jet d'eau, poubelles vidées, éclats de verre balayés. Toute la laide énergie de la nuit enterrée pour quelques heures. En traversant Princes Street, Rebus constata qu'il y avait une bagarre au milieu de North Bridge, les taxis ralentissant pour contourner les deux jeunes hommes. Ils se tenaient mutuellement par le col de la chemise et seuls les sommets de leurs crânes étaient visibles. Ils frappaient de leur main libre et des pieds. Pas d'arme en vue. C'était une danse dont Rebus connaissait tous les pas. Il poursuivit son chemin, passa devant la fille qu'ils se disputaient.

— Marty ! criait-elle. Paul ! Soyez pas idiots !

Bien entendu, elle n'était pas complètement sincère. Le spectacle faisait briller ses yeux... tout ça pour elle !

Ses amies tentaient de la reconforter, la serraient dans leurs bras, voulaient être proches du cœur de la tragédie.

Plus loin, quelqu'un chantait qu'il était trop sexy pour porter une chemise, ce qui expliquait sans doute pourquoi il s'en était débarrassé. Une voiture de patrouille passa, parmi les quolibets et les signes de victoire. D'un coup de pied, quelqu'un envoya une bouteille sur la chaussée, où elle explosa sous une roue. Cela ne parut pas gêner la

voiture de patrouille.

Une jeune femme s'immobilisa devant Rebus, cheveux tombant en boucles sales, yeux affamés, pour lui réclamer de l'argent, puis une cigarette et, finalement, lui proposer une « petite gâterie ». L'expression lui parut étrangement démodée. Il se demanda si elle la tirait d'un livre ou d'un film.

— File chez toi avant que je t'arrête, dit-il.

— Chez moi ? répéta-t-elle comme si c'était une idée nouvelle et exotique.

Elle semblait anglaise. Rebus se contenta de secouer la tête et de poursuivre son chemin. Il gagna Buccleuch Street. C'était plus calme, et ce fut plus calme encore quand il traversa les Meadows, dont le nom lui rappela que des terres agricoles s'étendaient autrefois ici. Quand il entra dans Arden Street, il regarda les fenêtres de l'immeuble. Il n'y avait pas de fête d'étudiants, rien qui puisse l'empêcher de dormir. Des portières de voiture claquèrent derrière lui et il pivota sur lui-même, convaincu qu'il se trouverait face à Félix Storey. Mais les deux hommes étaient blancs, en noir de leur polo à leurs chaussures. Il ne les identifia pas immédiatement.

— C'est une blague, dit-il.

— Vous nous devez une lampe torche, dit le chef.

Son collègue était plus jeune et avait le visage fermé. Mais Rebus reconnut Alan, l'homme à qui il avait emprunté la lampe.

— On l'a volée, répondit Rebus en haussant les épaules.

— C'est un matériel très onéreux, dit le chef. Et vous avez promis de nous le rendre.

— Ne me dites pas que vous ne perdez jamais rien.

Mais le visage de l'homme indiqua à Rebus qu'aucun argument ne le ferait changer d'avis, aucun appel à l'esprit de camaraderie. La brigade des stupéfiants se considérait comme une force de la nature, indépendante du reste des flics. Rebus leva les mains en signe de capitulation.

— Je peux vous faire un chèque.

— On ne veut pas de chèque. On veut une lampe identique à celle qu'on vous a prêtée.

Le chef tendit un morceau de papier, que Rebus prit.

— Voici la marque et le modèle.

— Je passerai à Argos demain...

Le chef secoua la tête.

— Vous vous prenez pour un bon détective ? Prouvez-le en nous trouvant ça, et rien d'autre.

— Argos ou Dixon... vous aurez ce que j'ai pu me procurer.

Le chef avança d'un pas, le menton en avant.

— Si vous voulez qu'on vous foute la paix, vous vous procurerez cette lampe.

Il posa l'index sur le morceau de papier. Puis, persuadé de s'être clairement fait comprendre, il pivota sur lui-même et se dirigea vers la voiture, suivi par son jeune collègue.

— Prends exemple sur lui, Alan, cria Rebus. Un peu de formation continue et il sera très bien.

Il salua de la main la voiture qui s'éloignait, puis gravit l'escalier et ouvrit la porte de chez lui. Le parquet grinça sous ses pas, comme s'il se plaignait. Rebus alluma la hi-fi : un CD de Dick Gaughan, très bas. Puis il se laissa tomber dans son fauteuil préféré, fouilla dans ses poches à la recherche d'une cigarette. Il avala la fumée et ferma les yeux. Le monde semblait pencher, l'emporter avec lui. Sa main libre saisit l'accoudoir du fauteuil et il planta fermement les pieds sur le plancher. Quand le téléphone sonna, il comprit que c'était Siobhan. Il tendit le bras et décrocha.

— Donc tu es chez toi, dit-elle.

— Où croyais-tu que je serais ?

— Ai-je besoin de répondre ?

— Tu as l'esprit mal tourné.

Puis :

— Ce n'est pas à moi que tu devrais présenter des excuses.

— Des excuses ? fit-elle d'une voix plus forte. De quoi pourrais-je bien m'excuser ?

— Tu avais un peu trop bu.

— Ça n'a rien à voir.

Elle semblait terriblement sobre.

— Si tu le dis.

— À vrai dire je ne vois pas vraiment ce qui peut t'attirer...

— Tu es sûre que tu veux avoir cette conversation ?

— Sera-t-elle transcrite et versée au dossier ?

— Difficile de reprendre les choses quand elles ont été proférées.

— Contrairement à toi, John, je n'ai jamais su les garder pour moi.

Rebus repéra un mug sur la moquette. Café froid, à moitié plein. Il en but une gorgée.

— Donc tu n'approuves pas la compagne que je choisis...

— Ce n'est pas à moi de décider avec qui tu sors.

— C'est généreux de ta part.

— Mais vous semblez si... différents.

— Et ce n'est pas bien ?

Elle poussa un long soupir, qui fit l'effet de parasites sur la ligne.

— Écoute, je voulais seulement dire... on ne travaille pas seulement ensemble, n'est-ce pas ? Il n'y a pas que ça... on est... potes.

Rebus sourit, à cause du bref silence qui avait précédé « potes ». Avait-elle envisagé « compagnons » et y avait-elle renoncé en raison de son autre sens, plus gênant ?

— Et en tant que pote, dit-il, tu ne voudrais pas que je prenne une mauvaise décision ?

Siobhan demeura un moment silencieuse, le temps que Rebus vide la tasse.

— Qu'est-ce qui t'intéresse chez elle ? demanda-t-elle.

— Peut-être sa différence.

— Parce qu'elle s'accroche à un ensemble d'idéaux nébuleux ?

— Je ne la connais pas assez bien pour pouvoir dire ça.

— Je crois savoir ce que sont ces personnes.

Rebus ferma les yeux, se frotta l'arête du nez en pensant : c'est ce que j'aurais dit avant cette affaire.

— On est à nouveau sur un terrain miné, Shiv. Tu devrais aller te coucher. Je t'appellerai demain matin.

— Tu crois que je vais changer d'avis, n'est-ce pas ?

— C'est ton affaire.

— Je peux t'affirmer que ça n'arrivera pas.

— C'est ton droit. On parlera demain.

Elle resta si longtemps silencieuse que Rebus redouta qu'elle se soit assoupie. Mais elle demanda :

— Qu'est-ce que tu écoutes ?

— Dick Gaughan.

— Il a l'air furieux.

— C'est simplement son style.

Rebus avait sorti le morceau de papier sur lequel se trouvaient les caractéristiques de la lampe torche.

— Un trait de caractère écossais, peut-être ?

— Peut-être.

— Bon, John, bonne nuit.

— Avant que tu raccroches... si tu n'as pas téléphoné pour t'excuser, pourquoi l'as-tu fait ?

— Je ne voulais pas qu'on se fâche.

— Est-ce qu'on se fâche ?

— J'espère que non.

— Donc, tu ne cherchais pas à savoir si je dormais tranquillement tout seul.

— Je ne tiendrai pas compte de ça.

— Bonne nuit, Shiv. Dors bien.

Il raccrocha, appuya la tête contre le dossier du fauteuil et ferma une nouvelle fois les yeux.

Pas compagnons... seulement potes.

Sixième et septième jours

Samedi/dimanche

Samedi matin, il commença par téléphoner à Siobhan. Quand son répondeur s'enclencha, il laissa un bref message : C'est John, je tiens ma promesse d'hier soir... À bientôt. Puis il essaya sur son mobile et dut en laisser un deuxième.

Après le petit déjeuner, il fouilla dans le placard de l'entrée et dans les cartons qui se trouvaient sous son lit, termina couvert de poussière et de toiles d'araignée, serrant une liasse de photos contre sa poitrine. Il savait qu'il n'avait pas beaucoup de portraits de famille... son ex-épouse les avait pratiquement tous emportés. Il conservait cependant quelques clichés qu'elle n'avait pas pu s'approprier : des membres de sa famille à lui, sa mère et son père, ses oncles et ses tantes. Mais ils n'étaient pas nombreux. Peut-être son frère en détenait-il la plus grande partie ou peut-être s'étaient-ils égarés au fil du temps. Autrefois sa fille, Sammy, aimait jouer avec ces photos, les fixait pendant de longs moments, passait le doigt sur leurs bords dentelés, touchait les visages sépia, les poses de studio. Elle demandait de qui il s'agissait et Rebus retournait la photo dans l'espoir de trouver des indices au dos, puis avouait son ignorance.

Son grand-père – le père de son père –, originaire de Pologne, avait émigré en Écosse. Rebus ne savait pas pourquoi il avait quitté son pays. C'était avant la montée du fascisme et il en déduisait que c'était pour des raisons économiques. Jeune et célibataire, il avait épousé une jeune femme de Fife environ un an après son arrivée. Rebus ne connaissait que dans les grandes lignes cette période de l'histoire de sa famille. Il ne croyait pas avoir vraiment interrogé son père sur ce sujet. S'il l'avait fait, son père s'était refusé à répondre ou, tout simplement, ne savait pas. Peut-être y avait-il des choses dont son grand-père n'avait pas envie de se souvenir, moins encore de partager.

Rebus regardait une photo. Il pensait que c'était son grand-père : un homme d'âge mûr, aux cheveux noirs plaqués sur le crâne, un sourire ironique aux lèvres. Il portait son costume du dimanche. C'était un portrait de studio sur un fond peint de champ moissonné et de ciel clair. L'adresse d'un photographe de Dunfermline était imprimée au dos. Rebus retourna le cliché. Il chercha quelque chose de lui chez son grand-père... la façon dont bougeaient les muscles du

visage ou l'attitude. Mais c'était un inconnu. L'histoire de sa famille était une succession de questions posées trop tard : photos sans nom ni date ni origine. Bouches floues, souriantes, visages pincés d'ouvriers avec leur famille. Rebus songea à la famille qui lui restait : Sammy, sa fille et Michael, son frère. Il leur téléphonait de temps en temps, en général quand il avait bu un verre de trop. Peut-être les appellerait-il plus tard, en veillant à ne pas boire avant.

— Je ne sais rien de toi, dit-il à l'homme du portrait. Je ne suis même pas sûr à cent pour cent que tu sois celui que je crois...

Il se demanda s'il avait de la famille en Pologne. Peut-être y en avait-il des villages entiers, un clan de cousins qui ne parleraient pas anglais mais seraient néanmoins heureux de le voir. Le grand-père de Rebus était peut-être le seul à avoir émigré. Peut-être la famille avait-elle essaimé en Amérique et au Canada, ou en Australie. Quelques-uns avaient peut-être été assassinés par les nazis, ou bien leur avaient été favorables. Des vies inconnues qui croisaient la sienne...

Il pensa à nouveau aux réfugiés et aux demandeurs d'asile, aux migrants économiques. À la méfiance et à la colère qu'ils suscitaient, à la façon dont les tribus redoutent tout ce qui est nouveau, tout ce qui est extérieur aux limites étroites du camp. Cela expliquait peut-être la réaction de Siobhan vis-à-vis de Caro Quinn, Caro ne faisant pas partie de la bande. Quand on multipliait cette méfiance, on obtenait une situation telle que celle de Knoxland.

Rebus n'en rendait pas Knoxland elle-même responsable : la cité était essentiellement un symptôme. Il comprit qu'il n'obtiendrait rien de ces vieilles photos, qui représentaient son absence de racines. En outre, il fallait qu'il aille quelque part.

Glasgow n'avait jamais été sa ville préférée. Ce n'était que béton et gratte-ciel. Il s'y égarait et avait toujours du mal à y localiser des points de repère. Il y avait des quartiers qui semblaient capables de ne faire qu'une bouchée d'Édimbourg. Les gens aussi étaient différents ; il ne pouvait déterminer exactement pourquoi : l'accent ou la disposition d'esprit. Mais la ville le mettait mal à l'aise.

Malgré son plan A à Z, il prit une mauvaise direction presque aussitôt après avoir quitté l'autoroute. Il était sorti trop tôt et se retrouva non loin de la prison de Barlinnie, roulant lentement vers le centre dans la circulation dense du samedi. Le brouillard s'était mué en pluie, masquant les noms des rues ainsi que les panneaux indicateurs, et cela n'arrangeait rien. Mo Dirwan avait dit que Glasgow était la capitale européenne du meurtre ; Rebus se demanda si le schéma de circulation y était pour quelque chose.

Dirwan habitait Calton, quartier situé entre la Necropolis et

Glasgow Green. C'était un endroit agréable, avec beaucoup de verdure et de grands arbres. Rebus trouva la maison, mais il n'y avait pas de place de stationnement. Il fit le tour du bloc et se retrouva à parcourir au petit trot les cent mètres qui séparaient sa voiture de la porte. C'était une maison mitoyenne robuste, en grès rouge, précédée d'un petit jardin. La porte était neuve, comportait des carreaux au plomb en forme de losange. Rebus sonna et attendit, découvrit que Mo n'était pas chez lui. Sa femme, cependant, savait qui était Rebus et tenta de l'attirer à l'intérieur.

— En fait, je veux seulement m'assurer qu'il va bien, protesta Rebus.

— Il faut que vous l'attendiez. S'il apprend que je vous ai renvoyé...

Rebus jeta un coup d'œil sur la main qui serrait son bras.

— Je n'ai pas l'impression que ce soit ce que vous essayez de faire.

Elle céda avec un sourire gêné. Elle avait probablement dix ou quinze ans de moins que son mari ; une chevelure ondulée, noire et luisante encadrait son visage et son cou. Son maquillage avait été appliqué généreusement, mais avec grand soin : des yeux très noirs, une bouche très rouge.

— Je m'excuse, dit-elle à Rebus.

— Inutile, il est agréable de se sentir désiré. Quand Mo doit-il rentrer ?

— Je ne sais pas au juste. Il est allé à Rutherglen. Il y a eu des problèmes, récemment.

— Ah ?

— Rien de grave, en tout cas nous l'espérons, juste des bandes de jeunes qui se bagarrent.

Elle haussa les épaules et ajouta :

— Je ne doute pas que les Pakis soient aussi responsables que les autres.

— Que fait Mo là-bas ?

— Il assiste à une réunion de résidents.

— Vous savez où elle se tient ?

— J'ai une adresse.

Elle montra l'intérieur et Rebus lui indiqua d'un signe de tête qu'elle devait aller la chercher. Elle ne laissa aucune trace de parfum dans son sillage. Il resta sur le seuil, à l'abri de la pluie. Une bruine

fine, ininterrompue, tombait encore. Un mot écossais la désigne : « smirr ». Il se demanda si d'autres cultures avaient des vocabulaires similaires. Quand elle revint et lui donna un morceau de papier, leurs doigts se frôlèrent et Rebus perçut une brève étincelle.

— L'électricité statique, expliqua-t-elle en montrant la moquette de l'entrée. Je n'arrête pas de dire à Mo qu'il faudrait faire poser de la pure laine.

Rebus la remercia puis regagna sa voiture au petit trot. Il chercha l'adresse sur son plan. Elle se trouvait à une quinzaine de minutes vers le sud, en suivant principalement Dalmarnock Road. Parkhead n'était pas loin, mais comme le Celtic ne jouait pas à domicile, il risquait moins de devoir emprunter des déviations. La pluie, cependant, forçait les gens qui faisaient des courses et les voyageurs à rester à l'intérieur de leurs véhicules. Après avoir roulé quelques minutes sans tenir compte de la carte, il constata qu'il s'était une nouvelle fois trompé et se dirigeait vers Cambuslang. Il s'arrêta, attendant l'occasion de faire demi-tour, quand les portières arrière s'ouvrirent et que deux hommes montèrent.

— C'est sympa, dit l'un d'eux.

Il sentait la bière et la cigarette. Sa chevelure était une masse désordonnée de boucles mouillées et il l'ébroua comme l'aurait fait un chien.

— Qu'est-ce que vous foutez ici ? demanda Rebus d'une voix forte.

Il s'était retourné afin que les deux hommes puissent voir clairement l'expression de son visage.

— Vous n'êtes pas un mini-taxi ? demanda le deuxième.

Son nez ressemblait à une fraise, le rhum coloré avait aigri son haleine et noirci ses dents.

— Absolument pas ! cria Rebus.

— Désolé, mon pote... Un malentendu, franchement.

— Oui, on voulait pas vous vexer, ajouta son compagnon.

Rebus regarda par la vitre du passager, vit le pub qu'ils venaient de quitter en courant. Parpaings et porte pleine... pas de vitrine. Ils étaient sur le point de descendre de la voiture quand Rebus demanda d'une voix redevenue calme :

— Vous n'iriez pas à Wardlawhill, par hasard, messieurs ?

— En général, on fait du stop, mais avec la pluie et tout ça...

Rebus acquiesça.

— Écoutez... et si je vous déposais au foyer ?

Les hommes se regardèrent, puis :

— Et vous nous demanderiez combien ?

Rebus écarta la méfiance d'un geste.

— Je joue le bon Samaritain, c'est tout.

— Vous allez essayer de nous convertir, c'est ça ? demanda le premier, les paupières plissées.

Rebus rit.

— Ne vous inquiétez pas, je n'ai pas l'intention de vous « montrer le chemin ».

Il marqua une pause et ajouta :

— En réalité, c'est exactement l'inverse.

— Hein ?

— Je voudrais que vous me le montriez.

Au terme d'un bref trajet tortueux dans la cité, ils s'appelaient par leur prénom et Rebus demanda à ses passagers s'ils avaient envisagé d'assister à la réunion.

— Il vaut mieux ne pas se faire remarquer, ça a toujours été ma philosophie, lui répondit-on.

Il ne pleuvait plus quand ils arrivèrent devant le bâtiment d'un étage. Comme le pub, il semblait, au premier regard, dépourvu de fenêtres. Mais c'était simplement qu'elles se trouvaient au sommet du mur, presque sous l'avant-toit. Rebus serra la main de ses guides.

— Vous mener jusqu'ici, ça suffit, dirent-ils en riant.

Rebus hocha la tête et sourit. Les passagers n'avaient pas demandé pourquoi un visiteur s'intéressait à la réunion de résidents. Rebus mit également cela sur le compte de la philosophie qui consiste à ne pas se faire remarquer. Quand on ne pose pas de questions, on ne peut pas être accusé de fouiner. C'était un bon conseil, d'une certaine façon, mais il n'avait jamais vécu ainsi et ne le ferait jamais.

Des gens étaient rassemblés devant la porte d'entrée principale. Après avoir salué ses passagers de la main, Rebus se gara aussi près que possible de la porte, se demanda si la réunion était terminée et s'il avait manqué Mo Dirwan. Mais en s'approchant il constata qu'il s'était trompé. Un Blanc d'âge mûr en costume cravate lui tendait un tract. Des gouttelettes de pluie luisaient sur son crâne rasé. Son visage était pâle et terne, son cou composé de bourrelets de graisse.

— BNP⁽⁶⁾, dit-il avec un accent qui parut à Rebus être celui de Londres. Restaurons la sécurité en Grande-Bretagne.

Il y avait, sur le tract, une photo d'une vieille femme terrifiée parce que des adolescents de couleur fondaient sur elle.

— Toutes les photos sont des mises en scène ? supposa Rebus, qui froissa le tract mouillé dans son poing.

Les autres hommes présents, qui restaient à distance mais couvraient le type en costume, étaient beaucoup plus jeunes et crasseux, portaient ce qui était pratiquement devenu le chic de la racaille : chaussures de sport, pantalon de survêtement, coupe-vent et casquette de base-ball enfoncée sur le front. Les vestes étaient fermées de telle façon que le bas du visage disparaissait derrière le col. Il serait de ce fait difficile de les identifier sur les photos.

— Nous voulons simplement que les Britanniques puissent bénéficier de leurs droits.

Le mot « Britanniques » fut presque un aboiement.

— La Grande-Bretagne aux Britanniques... dites-moi ce qu'il y a de mal là-dedans.

Rebus lâcha le tract et l'éloigna d'un coup de pied.

— J'ai le sentiment que votre définition est particulièrement étroite.

— Vous ne pouvez pas savoir tant que vous ne nous avez pas écoutés.

L'homme projeta son menton en avant. Bon sang, pensa Rebus, et dire qu'il essaie d'être agréable... Ça revenait à regarder un gorille tenter pour la première fois de composer un bouquet. À l'intérieur, un mélange d'applaudissements et de huées retentit.

— Ça a l'air animé, dit Rebus en ouvrant la porte.

Il pénétra dans un hall d'accueil, où une porte à double battant donnait sur la salle principale. Il n'y avait pas d'estrade mais quelqu'un avait fourni une sono et quiconque avait le micro bénéficiait donc d'un avantage. Dans la salle, certains avaient des idées différentes. Des hommes se levaient, tentaient de crier plus fort que leurs adversaires, un doigt dressé. Des femmes, également debout, hurlaient avec la même énergie. Il y avait des rangées de chaises, presque toutes occupées. Rebus constata qu'elles faisaient face à une table à tréteaux derrière laquelle se trouvaient cinq silhouettes au visage morne. Il supposa qu'il s'agissait des notables locaux. Mo Dirwan n'en faisait pas partie, mais Rebus le vit. Il se tenait devant le premier rang, agitant les bras comme pour prendre son envol, alors qu'il tentait en réalité de faire taire le public. Sa main était toujours bandée et le pansement rose barrait toujours son menton.

Un notable, cependant, en eut assez. Il fourra des documents dans un sac, le mit en bandoulière et se dirigea à grands pas vers la sortie. De nouvelles huées retentirent. Rebus ne put déterminer si c'était parce qu'il prenait la fuite ou parce qu'il avait été contraint de se retirer.

— Tu n'es qu'un branleur, McCluskey, cria quelqu'un.

Du point de vue de Rebus, cela ne clarifia rien. Mais d'autres imitèrent leur chef. Une petite femme grassouillette, assise derrière la table, avait maintenant le micro, mais sa bonne éducation et le ton raisonnable de sa voix ne parviendraient pas à rétablir l'ordre. Rebus constata que le public était mélangé : il n'y avait pas les visages de couleur d'un côté et les blancs de l'autre. Les générations étaient également confondues. Une femme était venue avec sa poussette. Une autre brandissait sa canne, l'agitait dans tous les sens, et tous ceux qui se trouvaient autour d'elle baissaient la tête. Une demi-douzaine d'agents de police, debout derrière le public, tentaient de se faire oublier, mais l'un d'entre eux parlait à présent dans son talkie-walkie, demandant très vraisemblablement des renforts. Des gamins avaient décidé de protester contre la présence des agents. Les deux groupes se tenaient à trois mètres l'un de l'autre et cet espace se réduisait rapidement.

Rebus comprit que Mo Dirwan ne savait plus quoi faire. Son visage exprimait la consternation, comme s'il venait de comprendre qu'il était un être humain, pas un surhomme. Il ne pouvait contrôler la situation parce que son pouvoir ne s'exerçait que lorsque les gens acceptaient d'écouter ses arguments. Or, personne ici n'écouterait quoi que ce soit. Rebus estima que Martin Luther King lui-même, dans cette salle, avec un mégaphone, ne serait arrivé à rien. Un jeune homme paraissait complètement ébahi. Son regard s'attarda un instant sur Rebus. Il était originaire du Moyen-Orient, mais vêtu comme les jeunes Blancs. Il portait un anneau dans le lobe d'une oreille. Sa lèvre inférieure était enflée, avec une croûte de sang séché, et Rebus jugea son attitude peu naturelle, comme s'il s'efforçait de ne pas faire porter son poids sur sa jambe gauche. Cette jambe le faisait souffrir. Était-ce la raison de son ébahissement ? Était-ce la victime la plus récente, celle qui avait motivé cette réunion ? Il semblait, en réalité, terrifié... terrifié de constater qu'un seul acte puisse entraîner une telle escalade sans fin.

Rebus aurait voulu le rassurer, s'il avait su comment faire, mais les portes s'ouvrirent brutalement et de nouveaux agents en tenue investirent la salle. Il y avait, parmi eux, un visage plus mûr : davantage d'argent, sur les revers et la casquette, que les autres. De l'argent, aussi, dans la partie visible de la chevelure.

— Un peu de calme ! cria-t-il en se dirigeant avec assurance vers la table et le micro, qu'il arracha sans cérémonie des mains de la femme qui marmonnait.

— Un peu de silence, s'il vous plaît, mesdames et messieurs !

Sa voix rugit dans les haut-parleurs.

— Efforçons-nous de nous calmer.

Il regarda les personnes assises derrière la table, ajouta :

— Je crois qu'il serait préférable d'ajourner cette réunion.

L'homme qu'il fixait hocha presque imperceptiblement la tête.

Peut-être le conseiller municipal du quartier, supposa Rebus. Assurément une personnalité à qui le policier devait feindre de s'en remettre.

Mais il était désormais le seul responsable.

Rebus sursauta quand une main se posa sur son épaule. Ce n'était que Mo Dirwan, souriant, qui l'avait repéré et rejoint sans se faire remarquer.

— Mon très cher ami, qu'est-ce qui peut bien vous amener ici aujourd'hui ?

De près, Rebus constata que les blessures de Dirwan n'étaient pas plus graves que celles dont souffrent deux ivrognes au terme d'une bagarre : éraflures et entailles peu profondes. Il s'interrogea soudain sur le pansement et le bandage, se demanda s'ils étaient véritablement utiles.

— Je voulais voir comment vous alliez.

— Ah !

Dirwan frappa une nouvelle fois l'épaule de Rebus. Comme il le fit de sa main bandée, la méfiance de Rebus fut renforcée. Dirwan demanda :

— Vous vous sentiez peut-être un peu coupable ?

— Je veux aussi savoir comment c'est arrivé.

— Bon sang, ce n'est pas facile à raconter... Je suis tombé dans une embuscade. Vous avez lu votre journal, ce matin ? Vous pourriez prendre n'importe lequel, j'y étais.

Et, Rebus n'en doutait pas, ces journaux étaient en ce moment ouverts sur le plancher du séjour de Dirwan...

Mais la salle était en cours d'évacuation et cela attira l'attention de Dirwan. Il se fraya un chemin dans la foule jusqu'à l'agent responsable, lui serra la main et échangea quelques mots avec lui. Puis

ce fut au tour du conseiller municipal, dont l'expression indiqua à Rebus qu'il suffirait d'un autre samedi matin gâché comme celui-ci pour qu'il rédige sa lettre de démission. Dirwan s'adressa énergiquement à cet homme mais, quand il tenta de lui saisir le bras, l'autre se dégagea avec une violence qui s'était probablement accumulée au fil de la réunion. Dirwan agita un doigt, puis tapota l'épaule de l'homme et rejoignit Rebus.

— Nom de Dieu, n'est-ce pas une vraie émeute ?

— J'ai vu pire.

Dirwan le dévisagea.

— Pourquoi ai-je l'impression que vous diriez ça quelle que soit la situation ?

— C'est pourtant vrai, répondit Rebus. Bien, pouvons-nous parler maintenant ?

— Parler de quoi ?

Mais Rebus garda le silence. Il posa à son tour une main sur l'épaule de Dirwan, puis entraîna l'avocat hors de l'immeuble. Une bagarre était en cours, un des sous-fifres du représentant du BNP en étant venu aux mains avec un jeune Paki. Dirwan parut sur le point d'intervenir, mais Rebus l'en empêcha et les agents en tenue s'interposèrent. Le représentant du BNP se tenait sur l'accotement couvert d'herbe, de l'autre côté de la chaussée, un bras levé en une attitude qui évoquait un salut nazi. Rebus le trouva ridicule, mais cela ne signifiait pas qu'il n'était pas dangereux.

— Allons chez moi, proposa Dirwan.

— Dans ma voiture, dit Rebus en secouant la tête.

Une fois à bord, il jugea la situation, tout autour, encore trop confuse. Il lança le moteur dans l'intention de gagner une rue latérale, afin qu'ils puissent parler tranquillement. Au moment où ils allaient passer près du représentant du BNP, il appuya un peu plus fort sur l'accélérateur et approcha du trottoir, éclaboussant l'homme, ce qui ravit Dirwan.

Rebus fit un créneau dans un espace étroit, coupa le contact et se tourna vers l'avocat.

— Que s'est-il passé ?

Dirwan haussa les épaules.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter... je faisais ce que vous m'aviez demandé, j'interrogeais tous les nouveaux habitants de

Knoxland qui acceptaient de me parler...

— Certains refusaient ?

— Tout le monde ne fait pas confiance aux inconnus, John, même s'ils ont la même couleur de peau.

Rebus manifesta son assentiment d'un hochement de tête.

— Où étiez-vous quand on vous a agressé ?

— J'attendais l'ascenseur à Stevenson House. Ils m'ont attaqué par derrière. Ils étaient quatre ou cinq, le visage caché.

— Ont-ils dit quelque chose ?

— L'un d'entre eux... à la fin.

Dirwan eut l'air gêné et Rebus prit conscience du fait qu'il était en compagnie d'un homme qui avait subi une agression. Même si les blessures n'étaient pas graves, ce n'était sûrement pas un souvenir que l'avocat chérirait.

— Écoutez, fit Rebus, j'aurais dû vous le dire dès le départ... Je regrette que cela soit arrivé.

— Ce n'est pas votre faute, John. J'aurais dû être mieux préparé.

— Je suppose que vous étiez personnellement visé ?

Dirwan hocha lentement la tête.

— Celui qui a parlé m'a dit de quitter Knoxland. Que je serais un homme mort si je ne le faisais pas. Il appuyait un couteau sur ma joue.

— Quel genre de couteau ?

— Je ne sais pas au juste... Vous pensez à l'arme du crime ?

— Je présume.

Et il aurait pu ajouter : le couteau qu'on a trouvé sur Howie Slowther. Mais il demanda :

— Vous n'avez pas pu en identifier un seul ?

— Je suis resté à terre pratiquement du début à la fin. Je n'ai vu que des pieds et des poings.

— Et celui qui a parlé ? Avait-il l'accent du coin ?

— Par opposition à quoi ?

— Je ne sais pas... à l'accent irlandais, peut-être.

— J'ai parfois du mal à distinguer les Irlandais des Écossais.

Dirwan haussa les épaules comme pour s'excuser, ajouta :

— Choquant, je sais, chez quelqu'un qui a passé de nombreuses

années ici...

Le mobile de Rebus sonna au fond d'une de ses poches. Il le sortit et scruta l'écran. C'était Caro Quinn.

— Il faut que je réponde, dit-il à Dirwan en ouvrant la portière de la voiture.

Il fit quelques pas sur le trottoir et porta l'appareil à son oreille.

— Allô ?

— Pourquoi m'avez-vous fait ça ?

— Quoi ?

— Laisse boire autant, gémit-elle.

— Vous avez la migraine, hein ?

— Je ne boirai plus jamais d'alcool.

— Excellente résolution... nous pourrions peut-être en parler au dîner ?

— Je ne peux pas ce soir, John. Je vais au Filmhouse avec une copine.

— Alors demain ?

Elle réfléchit.

— Il faut que je travaille un peu pendant le week-end... et merci pour hier soir, je suis déjà en train de gâcher aujourd'hui.

— Vous ne pouvez pas travailler quand vous avez la gueule de bois ?

— Et vous ?

— J'en ai fait une forme d'art, Caro.

— Écoutez, voyons comment les choses se présentent demain... j'essaierai de vous appeler.

— Est-ce ce que je peux espérer mieux ?

— À prendre ou à laisser, mon vieux.

— Dans ce cas, je prends.

Rebus avait fait demi-tour et regagnait la voiture.

— Salut, Caro.

— Salut, John.

Au Filmhouse avec une copine... une copine, pas une pote. Rebus reprit place au volant.

— Désolé.

— Affaires ou divertissement ? demanda Mo Dirwan.

Rebus ne répondit pas. Il avait également une question à poser.

— Vous connaissez Caro Quinn, n'est-ce pas ?

Dirwan plissa le front, chercha à mettre un visage sur le nom.

— La Dame qui veille ? risqua-t-il, et Rebus acquiesça. Oui, c'est un personnage.

— Une femme de principes.

— Grand Dieu, oui. Elle loge une demandeuse d'asile... le saviez-vous ?

— Je suis au courant.

Les yeux de l'avocat se dilatèrent.

— C'est elle que vous aviez au bout du fil il y a quelques instants ?

— Oui.

— Savez-vous qu'elle a été, elle aussi, chassée de Knoxland ?

— Elle me l'a raconté.

— Nous avons une fibre commune, elle et moi...

Dirwan le dévisagea, puis ajouta :

— Peut-être recelez-vous cette fibre vous aussi, John.

— Moi ? fit Rebus en lançant le moteur. Je suis plus probablement un des nœuds sur lesquels on tombe de temps en temps.

Dirwan eut un rire étouffé.

— Je suis certain que vous vous considérez ainsi.

— Puis-je vous raccompagner chez vous ?

— Si cela ne vous dérange pas.

Rebus secoua la tête.

— En réalité, cela m'aidera peut-être à retrouver l'autoroute.

— Donc, la proposition comportait une motivation cachée.

— Je suppose qu'on peut présenter les choses comme ça.

— Et si j'accepte, me permettez-vous de vous recevoir comme il se doit ?

— Il faut vraiment que je rentre...

— Vous me snobez ?

— Ce n'est pas ça.

— C'est pourtant exactement l'effet que cela fait.

— Merde, Mo...

Rebus soupira, céda :

— Bon, un café rapide...

— Ma femme tiendra à ce que vous mangiez quelque chose.

— Un gâteau sec.

— Et peut-être un peu de cake ?

— Seulement un gâteau sec.

— Elle préparera quelque chose d'un peu plus consistant, vous verrez.

— D'accord, du cake. Un café et du cake.

Un large sourire éclaira le visage de l'avocat.

— Vous n'avez pas l'habitude de marchander, John. Si je vendais des tapis, vous auriez dépassé le montant autorisé de votre carte de crédit.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que ce n'est pas déjà fait ?

En outre, aurait pu ajouter Rebus, j'ai vraiment faim...

Par un dimanche matin clair et venteux, Rebus descendit Marchmont Road et s'engagea dans les Meadows. Les équipes se rassemblaient en vue des matchs de football prévus. Certaines portaient des tenues identiques à celles des professionnels. D'autres, plus artisanales, se contentaient de jeans et de baskets. Des cônes de signalisation remplaçaient les poteaux des buts et seuls les joueurs pouvaient voir les lignes.

Plus loin, un chien haletant poursuivait le frisbee que des jeunes gens se lançaient tandis qu'un homme et une femme, sur un banc, tentaient de tourner les pages de leur journal du dimanche, chaque rafale menaçant de transformer les nombreux suppléments en autant de cerfs-volants.

Rebus avait passé la soirée chez lui, mais seulement après être allé à Lothian Road et avoir constaté que les films proposés par le Filmhouse n'étaient pas son style. Il se demanda lequel avait eu la préférence de Caro. Il s'interrogea aussi sur ce qu'il aurait trouvé à dire s'il l'avait rencontrée dans le hall...

J'adore les sagas familiales hongroises...

Chez lui, il avait englouti un plat indien à emporter (ses doigts en conservaient encore le parfum malgré la douche matinale) et regardé deux vidéos qu'il avait déjà passées : *Rock' n' roll Circus* et *Midnight Run*. Il sourit pendant tout le De Niro, mais ce fut la performance de Yoko Ono, dans le premier, qui le fit éclater de rire à plusieurs reprises.

Quatre bouteilles d'IPA pour faire passer le tout, et il s'était donc réveillé les idées claires, le petit déjeuner se composant de la moitié d'un nan et d'une tasse de thé. L'heure du déjeuner approchait, maintenant, et Rebus marchait. Une palissade entourait l'Old Infirmary, mais ne cachait pas les travaux qui s'y déroulaient. Aux dernières nouvelles, l'ensemble serait transformé en logements et commerces. Il se demanda qui paierait pour s'installer dans un ancien pavillon de cancéreux. Les lieux seraient-ils hantés par des siècles de désespoir ? Y organiserait-on des excursions, comme dans les endroits tels que Mary King's Close, où résidaient, disait-on, les esprits des

victimes de la peste, ou Greyfriars Kirkyard, où avaient péri les partisans du concordat ?

Il avait souvent envisagé de quitter Marchmont ; il avait même interrogé un notaire sur le prix qu'il pouvait demander. Deux cent mille livres, lui avait-on répondu... probablement pas de quoi acheter la moitié d'un pavillon de cancéreux mais, avec une telle somme en poche, il pouvait prendre sa retraite à taux plein et voyager.

Cependant aucune destination ne lui faisait envie. Il était beaucoup plus probable qu'il claquerait ce fric. Était-ce la peur qui le poussait à continuer de travailler ? Le travail était toute sa vie ; au fil des années, il l'avait laissé pousser tout le reste à l'écart : la famille, les amis, les distractions.

Et c'était pour cette raison qu'il travaillait.

Il monta Chalmers Street, passa devant la nouvelle école, traversa à la hauteur de l'institut des arts plastiques, prit Lady Lawson Street. Il ne savait pas qui était Lady Lawson, mais doutait que la rue qui portait son nom eût emporté sa faveur... et probablement moins encore les pubs et les boîtes de nuit qui se trouvaient à proximité. Rebus était de retour dans le Triangle pubien. Il ne se passait pas grand-chose. Certains établissements n'étaient probablement fermés que depuis sept ou huit heures. Les gens se remettaient des excès du samedi soir : les danseuses avec la meilleure recette de la soirée, les propriétaires tels que Stuart Bullen rêvant d'une nouvelle voiture de luxe, les hommes d'affaires se demandant comment expliquer le prochain relevé de carte bancaire à leur épouse...

La rue avait été nettoyée, les néons éteints. Cloches d'une église au loin. Un dimanche comme les autres.

Une barre métallique maintenue en place par un gros cadenas barrait la porte du Nook. Rebus s'arrêta, les mains dans les poches, regarda la boutique située en face. S'il n'obtenait pas de réponse, il était prêt à aller jusqu'au bout, jusqu'à Haymarket, où se trouvait l'hôtel de Félix Storey. Il doutait qu'ils fussent au travail à une heure aussi matinale. Où que soit Stuart Bullen, il n'était pas au Nook. Néanmoins, Rebus traversa la chaussée et frappa à la vitrine de la boutique. Il attendit en regardant à droite et à gauche. Il n'y avait personne à proximité, pas de circulation, pas de têtes aux fenêtres. Il frappa une nouvelle fois, puis remarqua une camionnette vert foncé. Elle était garée contre le trottoir, une quinzaine de mètres plus loin. Rebus se dirigea vers elle. Quel qu'ait été son ancien propriétaire, son nom était à peine discernable sous la nouvelle couche de peinture. On ne voyait personne à l'intérieur. À l'arrière, les vitres étaient peintes. Rebus se souvint de la camionnette de surveillance de Knoxland, où

Shug Davidson était inconfortablement installé. Il jeta un nouveau coup d'œil dans la rue, puis frappa du poing contre les portières, plaçant brièvement son visage contre la vitre avant de s'éloigner. Il ne se retourna pas, mais s'arrêta devant les petites annonces d'un marchand de journaux.

— Vous voulez nous faire repérer ? demanda Félix Storey.

Rebus tourna la tête. Storey avait les mains dans les poches. Il portait un pantalon militaire et un T-shirt vert olive.

— Chouette déguisement, constata Rebus. Vous devez en vouloir.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous travaillez le dimanche... le Nook n'ouvre qu'à quatorze heures.

— Ça ne signifie pas qu'il n'y a personne.

— Non, mais les cadenas de la porte sont un indice clair...

Storey sortit les mains de ses poches et croisa les bras.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Un service, en fait.

— Et vous ne pouviez pas vous contenter de laisser un message à mon hôtel ?

Rebus haussa les épaules.

— Ce n'est pas mon style, Félix.

Il examina une nouvelle fois les vêtements du fonctionnaire de l'Immigration, ajouta :

— Pour quoi voulez-vous vous faire passer ? Un guérillero urbain ?

— Un noctambule au repos, reconnut Storey.

Rebus eut un ricanement ironique.

— Enfin... la camionnette n'est pas une mauvaise idée. À mon sens, la boutique est trop risquée pendant la journée... les passants pourraient repérer quelqu'un en haut d'un escabeau.

Rebus regarda à droite et à gauche, reprit :

— Dommage que la rue soit si calme : vous êtes aussi repérable qu'une verrue.

Storey se contenta de le foudroyer du regard.

— Et vous qui frappez aux portières... c'était censé avoir l'air normal, hein ?

Rebus haussa une nouvelle fois les épaules.

— Ça a attiré votre attention.

— Aucun doute. Allez, demandez votre service.

— Allons boire un café, répondit Rebus en inclinant la tête. Il y a un endroit à moins de deux minutes à pied.

Storey réfléchit quelques secondes, jeta un coup d'œil sur la camionnette.

— Je suppose que vous n'êtes pas seul, dit Rebus.

— Il faut seulement que j'avertisse...

— Qu'est-ce que vous attendez ?

Storey montra la rue.

— Allez-y, je vous rattraperai.

Rebus acquiesça. Il pivota et s'éloigna, se retourna et constata que Storey le regardait par-dessus une épaule tout en se dirigeant vers la camionnette.

— Qu'est-ce que je vous commande ? cria Rebus.

— Un Americano.

Puis, quand Rebus eut à nouveau tourné le dos, il ouvrit rapidement les portières de la camionnette et les ferma derrière lui.

— Il veut un service, dit-il à la personne qui se trouvait à l'intérieur.

— Je me demande ce que c'est.

— Je l'accompagne et il me le dira. Ça ira ?

— Je m'ennuie à mourir, mais je m'en tirerai.

— J'en ai au maximum pour dix minutes...

Storey s'interrompit quand la portière fut ouverte de l'extérieur. La tête de Rebus apparut.

— Salut, Phyl, dit-il avec un sourire. Tu veux qu'on te rapporte quelque chose ?

Rebus se sentait mieux maintenant qu'il savait. Depuis qu'il s'était fait repérer alors qu'il entrait au Nook, il se demandait qui était l'informateur de Storey. C'était forcément quelqu'un qui le connaissait ; et connaissait aussi Siobhan.

— Donc Phyllida Hawes travaille avec vous, dit-il lorsque les deux hommes s'assirent avec leurs cafés.

L'établissement se trouvait au coin de Lothian Road. Ils obtinrent

une table parce qu'un couple s'en allait au moment où ils arrivaient. Les clients étaient plongés dans la lecture : journaux et livres. Une femme faisait téter un bébé tout en buvant le contenu de sa tasse à petites gorgées. Storey ôta l'emballage du sandwich qu'il avait acheté.

— Ça ne vous regarde pas, gronda-t-il en s'efforçant de ne pas hausser le ton afin de ne pas être entendu.

Rebus tâchait d'identifier la musique d'ambiance : années soixante et Californie. Pas nécessairement originale : des tas de groupes tentaient de retrouver le son du passé.

— Ça ne me regarde pas, admit Rebus.

Storey but une gorgée, grimaça parce que le café était bouillant. Il compensa le choc en mordant dans le sandwich réfrigéré.

— Vous progressez ? demanda Rebus.

— Un peu, répondit Storey la bouche pleine de laitue.

— Mais il n'y a rien que vous puissiez partager ?

Rebus souffla sur le contenu de sa tasse : pour être déjà venu, il savait qu'il serait brûlant.

— À votre avis ?

— Je me dis que votre opération doit coûter une fortune. Si je claquais tout cet argent en surveillance, je serais impatient d'obtenir un résultat.

— Est-ce que j'ai l'air impatient ?

— C'est ce qui m'intéresse. Quelqu'un, quelque part, tient absolument à obtenir une inculpation, ou bien est absolument convaincu d'en obtenir bientôt une.

Storey était prêt à répliquer, mais Rebus leva une main.

— Je sais, je sais... ça ne me regarde pas.

— Et ça ne changera pas.

— Parole de scout.

Rebus leva trois doigts en un salut ironique, reprit :

— Ce qui m'amène à mon service...

— Un service que je ne suis guère enclin à vous rendre.

— Même pas dans le cas de la coopération transfrontalière ?

Storey feignit de ne s'intéresser qu'à son sandwich, épousseta les miettes tombées sur son pantalon.

— Cette tenue militaire vous va bien, flatta Rebus.

Cela produisit enfin une esquisse de sourire.

— Demandez votre service, dit le fonctionnaire de l'Immigration.

— Le meurtre sur lequel je travaille... celui de Knoxland...

— Et alors ?

— Il y avait apparemment une amie et j'ai appris qu'elle est originaire du Sénégal.

— Et ?

— Je voudrais la localiser.

— Savez-vous comment elle s'appelle ?

Rebus secoua la tête.

— Je ne suis même pas sûr qu'elle soit en règle. C'est sur ce plan que vous pourriez m'aider.

— Comment ?

— Le service de l'Immigration sait certainement combien il y a de Sénégalais au Royaume-Uni. S'ils sont en règle, vous saurez combien d'entre eux habitent l'Écosse...

— Je crois, inspecteur, que vous nous confondez avec un État fasciste.

— Vous voulez dire que vous n'avez pas de dossiers ?

— Oh, il y a des dossiers, mais seulement pour les immigrés enregistrés. Les sans-papiers et même les réfugiés n'y apparaissent pas.

— Mais, si elle n'est pas en règle, elle tentera vraisemblablement de se rapprocher de ses compatriotes. Ce sont les gens les plus susceptibles de l'aider et vous possédez des dossiers les concernant.

— Oui, je comprends, cependant...

— Vous avez mieux à faire ?

Storey but une gorgée de café, essuya du dos de la main la mousse déposée sur sa lèvre supérieure.

— Je ne suis même pas sûr que l'information existe, pas sous une forme susceptible de vous être utile.

— Pour le moment, je me contenterais de n'importe quoi.

— Vous croyez que cette amie est impliquée dans le meurtre ?

— Je crois qu'elle est terrifiée et se cache.

— Parce qu'elle sait quelque chose ?

— Je le saurai après lui avoir posé la question.

Le fonctionnaire de l'Immigration se tut, dessina des cercles laiteux sur la table avec le fond de sa tasse. Rebus attendit, regarda le monde passer derrière la vitrine. Les gens marchaient dans Princes Street, peut-être dans l'intention de faire des courses. Il y avait maintenant une file d'attente au comptoir et les clients potentiels cherchaient du regard une table susceptible d'être partagée. Il y avait une chaise, entre Rebus et Storey, et il espérait que personne ne demanderait à s'y asseoir : un refus pouvait souvent vexer...

— Je peux lancer une recherche dans la base de données, dit finalement Storey.

— Ce serait formidable.

— Mais je ne vous promets rien.

Rebus acquiesça.

— Avez-vous essayé les étudiants ? ajouta Storey.

— Les étudiants ?

— Les étudiants étrangers. Il y en a peut-être, en ville, qui sont originaires du Sénégal.

— C'est une idée, reconnut Rebus.

— Heureux de pouvoir vous rendre service.

Les deux hommes terminèrent leur café en silence. Rebus proposa ensuite de raccompagner Storey jusqu'à la camionnette. Il demanda comment Stuart Bullen était apparu sur l'écran radar de l'Immigration.

— Je croyais vous l'avoir dit.

— Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était, s'excusa Rebus.

— Grâce à un tuyau... anonyme. Ça commence souvent de cette façon : ils veulent rester anonymes jusqu'au moment où on a obtenu un résultat. Ensuite, ils veulent qu'on les paie.

— Quel était le tuyau ?

— Simplement que Bullen était impliqué. Qu'il faisait entrer clandestinement des gens.

— Et vous avez monté cette opération sur la foi d'un coup de téléphone ?

— Le même type nous avait fourni de bonnes informations... des clandestins arrivant à Douvres dans un semi-remorque.

— Je croyais qu'il y avait maintenant toutes sortes de matériels de haute technologie dans les ports.

— Effectivement. Des détecteurs capables de percevoir la chaleur d'un corps... des appareils électroniques sensibles aux odeurs...

— Donc, vous auriez arrêté ces clandestins de toute façon ?

— Peut-être, peut-être pas.

Storey se tut, se tourna vers Rebus et demanda :

— Que sous-entendez-vous au juste, inspecteur ?

— Rien du tout. Qu'est-ce que vous croyez que je sous-entends ?

— Rien du tout, répéta Storey.

Mais son regard démentit ses paroles.

Le soir, Rebus s'assit derrière la fenêtre, le téléphone à la main, et se dit que Caro pouvait encore appeler. Il avait passé sa collection de disques en revue, sorti des albums qu'il n'avait pas écoutés depuis des années : Montrose, Blue Oyster Cuit, Rush, Alex Harvey... tous ne tinrent que deux chansons jusqu'au moment où il arriva à *Goat's Head Soup*. C'était un ragoût de sons, d'idées mijotées dans une marmite où seulement la moitié des ingrédients améliorait la saveur. Cependant c'était meilleur – plus mélancolique – que dans son souvenir. Ian Stewart participait à quelques chansons. Pauvre Stu, qui avait passé son enfance à Fife, comme Rebus, avait été membre à part entière des Stones jusqu'au jour où le directeur artistique avait décidé que son image ne convenait pas, le groupe continuant de l'associer aux séances d'enregistrement et aux tournées.

Stu s'accrochant alors que sa tête ne convenait pas.

Rebus comprenait.

Huitième jour

Lundi

Lundi matin, bibliothèque de Banehall. Café instantané, donuts provenant de la boulangerie. Les Young portait un costume gris à trois boutons, une chemise blanche, une cravate bleu foncé. Il y avait une vague odeur de cirage. Les membres de l'équipe étaient assis derrière ou sur les bureaux, quelques-uns frottant leur visage ensommeillé, d'autres sirotant le café amer comme si c'était un élixir. Des affiches de promotion d'auteurs pour enfants étaient accrochées aux murs : Michael Morpurgo, Francesca Simon, Eoin Colfer. Une autre affiche présentait un héros de bandes dessinées appelé Captain Underpants et, Dieu sait pourquoi, c'était devenu le surnom de Young, Siobhan ayant surpris une conversation sur ce sujet. Elle ne croyait pas que cela plairait à l'inspecteur.

À court de pantalons pratiques, Siobhan portait une jupe et un collant... tenue rare chez elle. La jupe descendait jusqu'aux genoux, mais elle tirait sans cesse dessus dans l'espoir qu'elle pourrait gagner quelques centimètres comme par magie. Elle ignorait totalement si ses jambes étaient « belles » ou pas... mais elle n'aimait pas l'idée que les gens les regardent, la jugent peut-être en fonction d'elles. Elle savait en outre que le collant serait filé avant la fin de la journée. À titre de précaution, elle en avait glissé un deuxième dans son sac à main.

La lessive n'était pas parvenue à faire partie du programme du week-end. Siobhan était allée à Dundee, le samedi, pour passer la journée en compagnie de Liz Hetherington. Les deux jeunes femmes avaient échangé des anecdotes sur leur travail dans un bar à vin, puis s'étaient rendues au restaurant, au cinéma et en boîte. Siobhan avait dormi sur le canapé de Liz et avait repris la route dans l'après-midi, toujours vaseuse.

Elle en était maintenant à sa troisième tasse de café. L'une des raisons de cette virée à Dundee était d'échapper à Édimbourg et à la possibilité de rencontrer Rebus par hasard, ou qu'il l'accule. Elle n'avait pas tellement bu, vendredi soir ; elle ne regrettait pas la position qu'elle avait prise dans la dispute qui avait suivi. C'était de la politique de comptoir, rien de plus. Cependant, elle doutait que Rebus eût oublié et savait dans quel camp il se rangerait. Elle était en outre consciente du fait que Whitemire se trouvait à moins de quatre

kilomètres et que Caro Quinn y avait vraisemblablement repris son poste dans l'espoir de devenir la conscience de l'établissement.

Dimanche soir, elle avait traîné dans le centre-ville, remonté Cockburn Street et pris Fleshmarket Close. Dans High Street, un groupe de touristes étaient rassemblés autour de leur guide, dont Siobhan avait reconnu la chevelure et la voix : Judith Lennox.

« ... À l'époque de Knox, bien entendu, les règles étaient plus strictes. On risquait un châtiment quand on plumait un poulet pendant le sabbat. Ni danse, ni théâtre, ni jeux d'argent. L'adultère était puni de mort et les auteurs de crimes moins graves encouraient la muselière. Il s'agissait d'un casque fermé par un cadenas, qui maintenait une pièce métallique dans la bouche des menteurs et des blasphémateurs... Au terme de l'excursion, vous aurez vraisemblablement l'occasion de boire un verre au Warlock, auberge traditionnelle dédiée au souvenir de la mort horrible du major Weir... »

Siobhan s'était demandée si la publicité ainsi faite par Lennox était rémunérée.

— ... Et, en conclusion, disait maintenant Les Young, nous sommes confrontés à « un objet contondant ». Plusieurs coups violents qui ont brisé le crâne et entraîné un écoulement de sang dans le cerveau. La mort a presque certainement été instantanée...

Il lisait les notes prises pendant l'autopsie.

— En outre, d'après l'anatomopathologiste, la forme circulaire des indentations indiquerait que l'assassin a utilisé un marteau ordinaire... comme ceux qu'on trouve dans les magasins de bricolage, d'un diamètre de 2,9 centimètres.

— Et la puissance du coup, monsieur l'inspecteur ? demanda un membre de l'équipe.

Young eut un sourire sans joie.

— Les notes sont un peu imprécises mais je crois qu'on peut dire, en lisant entre les lignes, qu'il s'agissait d'un homme... et plus vraisemblablement droitier. Il semblerait, compte tenu de la disposition des indentations, que la victime ait été attaquée par derrière.

Young se dirigea vers une cloison transformée en tableau d'affichage, sur lequel étaient accrochées les photos des lieux du crime.

— Nous aurons les gros plans de l'autopsie dans la journée, reprit-il.

Il montra une photo de la chambre de Cruikshank, la tête casquée du sang de la victime.

— C'est principalement l'arrière du crâne qui a été endommagé... Ce n'est pas facile à faire quand on se trouve face à la personne qu'on agresse.

— On est sûr que ça s'est passé dans sa chambre ? demanda quelqu'un d'autre. Il n'a pas été déplacé ensuite ?

— À notre connaissance, il est mort à l'endroit où il est tombé.

Young jeta un regard circulaire dans la pièce, demanda :

— D'autres questions ?

Il n'y en avait pas.

— Très bien.

Il passa au programme de travail de la journée, répartit les tâches. Le point le plus important était apparemment la collection de porno de Cruikshank, son origine et qui aurait pu y jouer un rôle. Des hommes furent chargés d'aller à Barlinnie et de demander aux gardiens qui Cruikshank avait fréquenté pendant qu'il purgeait sa peine. Siobhan savait que les coupables de crimes sexuels étaient détenus dans un bâtiment à part. Cela évitait qu'ils soient quotidiennement agressés, mais impliquait également qu'ils tissaient des liens entre eux, ce qui ne faisait qu'aggraver la situation à leur sortie : un délinquant isolé risquait ainsi être intégré dans un réseau d'individus partageant les mêmes penchants, bouclant la boucle qui entraînait de nouveaux délits et de nouveaux conflits avec les forces de l'ordre.

— Siobhan ?

Elle concentra son attention sur Young, s'aperçut qu'il s'était adressé à elle.

— Oui ?

Elle baissa la tête, constata que sa tasse était à nouveau vide, éprouva une forte envie de la remplir.

— Avez-vous interrogé le petit ami d'Ishbel Jardine ?

— L'ex ? demanda-t-elle en s'éclaircissant la gorge. Non, pas encore.

— Vous ne croyez pas qu'il sait quelque chose ?

— Ils se sont séparés d'un commun accord...

— Néanmoins...

Siobhan sentit qu'elle rougissait. Oui, elle avait été trop occupée

par ailleurs, avait concentré tous ses efforts sur Donny Cruikshank.

— Il était sur ma liste, trouva-t-elle seulement à dire.

— Vous voulez le voir maintenant ? demanda Young en regardant sa montre. J'ai prévu de l'entendre aussitôt après cette réunion.

Siobhan acquiesça. Elle sentit les regards posés sur elle, comprit qu'il y avait, dans la pièce, des sourires ironiques à peine déguisés. Dans l'esprit collectif de l'équipe, Young et elle étaient déjà liés, l'inspecteur conquis par cette étrangère.

Le Captain Underpants avait maintenant un sous-fifre.

— Il s'appelle Roy Brinkley, indiqua Young. Je sais seulement qu'il est sorti avec Ishbel pendant sept ou huit mois et qu'ils ont rompu il y a environ deux mois.

Ils étaient seuls dans la pièce, les autres étant allés accomplir leurs tâches.

— Vous le considérez comme suspect ?

— Il y a un lien sur lequel nous devons l'interroger. Cruikshank fait de la prison parce qu'il a agressé Tracy Jardine... Tracy se suicide et sa sœur fugue...

Young, les bras croisés, haussa les épaules.

— Mais c'était le petit ami d'Ishbel, pas celui de Tracy... Logiquement, si quelqu'un voulait s'en prendre à Cruikshank, il est plus probable qu'il s'agisse d'un des petits amis de Tracy qu'un de ceux d'Ishbel...

Siobhan, les yeux fixés sur ceux de Young, ajouta :

— Mais Roy Brinkley n'est pas suspect, n'est-ce pas ? Vous vous demandez ce qu'il sait sur la disparition d'Ishbel... vous croyez que c'est elle !

— Je ne me souviens pas d'avoir dit ça.

— Mais c'est ce que vous pensez. Ne venez-vous pas de dire que c'était un homme qui avait frappé ?

— Et c'est ce que je continuerai à dire.

— Parce que vous ne voulez pas qu'elle l'apprenne. Vous redoutez qu'elle devienne plus invisible encore.

Siobhan réfléchit une seconde et demanda :

— Vous croyez qu'elle est proche, n'est-ce pas ?

— Je n'en ai pas la preuve.

— C'est ce que vous avez fait pendant le week-end ? Vous avez ruminé tout ça ?

— En réalité, j'y ai pensé vendredi soir.

Il décroisa les bras et se dirigea vers la porte. Siobhan le suivit.

— En jouant au bridge ?

Young acquiesça.

— Injuste vis-à-vis de mon partenaire... on n'a gagné qu'une donne.

Ils étaient sortis de la pièce et se trouvaient dans la bibliothèque proprement dite. Siobhan lui rappela qu'il n'avait pas fermé la porte à clé.

— Inutile, dit-il avec un demi-sourire.

— Je croyais que nous allions voir Roy Brinkley.

Young hocha la tête en feignant de passer devant la réception où un bibliothécaire scannait les retours du début de journée. Siobhan avait avancé de quelques pas quand elle s'aperçut que Young s'était arrêté. Il se tenait devant le bibliothécaire.

— Roy Brinkley ? demanda-t-il.

Le jeune homme leva la tête.

— C'est exact.

— Pourrions-nous parler ?

Young montra la pièce réquisitionnée par les enquêteurs.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ne vous inquiétez pas, Roy. Nous avons simplement besoin de quelques informations...

Quand Brinkley sortit de derrière sa table de travail, Siobhan s'immobilisa près de Les Young et le frappa de l'index entre deux côtes.

— Je suis désolé, dit Young au jeune bibliothécaire, nous ne pouvons pas faire ça ailleurs...

Il avait tiré une chaise à l'intention de Brinkley. Elle se trouvait en face des clichés de la scène de crime. Siobhan savait qu'il mentait, que l'audition se déroulait à cet endroit à cause des photos. Le jeune homme tentait de ne pas en tenir compte, mais elles attiraient irrésistiblement son regard. Son expression horrifiée aurait été en soi une défense dans l'esprit de n'importe quel juré.

Roy Brinkley avait un peu plus de vingt ans. Il portait une chemise en denim à col ouvert et sa chevelure châtain ondulée en touchait le col. Il avait d'étroits bracelets tressés aux poignets, mais pas de montre. Siobhan l'aurait qualifié de joli plutôt que de beau garçon. Il pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans. Elle comprenait ce qui avait attiré Ishbel, mais se demandait comment il s'entendait avec ses amies exubérantes...

— Le connaissiez-vous ? demanda Young.

Les deux enquêteurs ne s'étaient pas assis. Young était appuyé contre une table, les bras croisés, une cheville sur l'autre. Siobhan se tenait un peu plus loin sur la gauche de Brinkley, de telle façon qu'il l'apercevait du coin de l'œil.

— Je le connaissais vaguement, mais j'avais surtout entendu parler de lui.

— Vous étiez à l'école ensemble ?

— Mais pas dans la même classe. Ce n'était pas un caïd, plutôt un pitre. J'ai l'impression qu'il ne s'est jamais vraiment intégré.

Siobhan songea un instant à Alf McAteer, qui jouait le rôle du bouffon d'Alexis Cater.

— Mais la ville est petite, Roy, protesta Young. Vous avez forcément parlé avec lui de temps en temps.

— On s'est rencontrés, je suppose qu'on s'est dit bonjour.

— Peut-être aviez-vous toujours le nez dans un livre, hein ?

— J'aime les livres.

— Parlons de vous et Ishbel Jardine. Comment cela a-t-il commencé ?

— On s'est rencontrés dans une boîte.

— Vous n'avez pas fait sa connaissance à l'école ?

Brinkley haussa les épaules.

— J'étais trois classes au-dessus d'elle.

— Donc, vous vous êtes rencontrés dans une boîte et vous avez commencé à sortir ensemble ?

— Pas immédiatement... j'ai dansé avec elle, puis j'ai aussi dansé avec ses copines.

— Et qui étaient ses copines, Roy ? demanda Siobhan.

Brinkley regarda alternativement Young et Siobhan.

— Je croyais que c'était à propos de Donny Cruikshank ?

Young eut un vague geste de la main.

— Des informations générales, Roy, dit-il simplement.

Brinkley se tourna vers Siobhan.

— Il y en avait deux... Janet et Susie.

— Janet de Whitemire, Susie du Salon ? fit préciser Siobhan.

Le jeune homme acquiesça.

— Et dans quelle boîte cela se passait-il ?

— Un club de Falkirk... je crois qu'il a fermé...

Il plissa le front, chercha dans ses souvenirs.

— L'Albatros ? suggéra Siobhan.

— Oui, c'est-ça.

Brinkley hocha énergiquement la tête.

— Vous le connaissez ? demanda Young à Siobhan.

— J'ai appris son existence dans une affaire récente, répondit-elle.

— Ah ?

— Après, dit-elle en montrant Brinkley du menton afin d'indiquer à Young que ce n'était pas le moment.

L'inspecteur inclina la tête.

— Ishbel et ses amies étaient très proches, n'est-ce pas, Roy ? demanda Siobhan.

— Oui.

— Pourquoi est-elle partie sans les avertir ?

— Leur avez-vous posé la question ?

— C'est à vous que je la pose.

— Je n'ai pas de réponse.

— Très bien, voyons celle-ci : pourquoi avez-vous rompu ?

— On s'est éloignés l'un de l'autre, j'imagine.

— Mais il y a forcément une raison, ajouta Les Young, qui fit un pas en direction de Brinkley. Vous a-t-elle largué ou était-ce l'inverse ?

— Ça s'est plutôt fait d'un commun accord.

— Et c'est pour cette raison que vous êtes restés amis ? supposa Siobhan. Quelle a été votre première idée quand vous avez appris qu'elle avait fugué ?

Il changea de position sur sa chaise, qui grinça.

— Son père et sa mère sont venus chez moi, m'ont demandé si je l'avais vue. Franchement...

— Oui ?

— J'ai pensé que c'était peut-être leur faute. Ils ne se sont jamais vraiment remis du suicide de Tracy. Ils parlaient sans cesse d'elle, racontaient des histoires qui s'étaient passées autrefois.

— Et Ishbel ? Voulez-vous dire qu'elle s'en était remise ?

— C'est l'impression qu'elle donnait.

— Dans ce cas, pourquoi se teignait-elle les cheveux, pourquoi les coiffait-elle de manière à ressembler davantage à Tracy ?

— Écoutez, je ne veux pas dire que ce sont de mauvaises personnes...

Il serra ses mains l'une dans l'autre.

— Qui ? John et Alice ?

— Oui. C'est seulement qu'Ishbel s'imaginait... croyait qu'ils voulaient Tracy. Enfin, Tracy plutôt qu'elle.

— Et c'est pour cette raison qu'elle tentait de ressembler à sa sœur ?

Il acquiesça.

— C'est lourd à porter, n'est-ce pas ? C'est peut-être pour cette raison qu'elle est partie...

Il baissa tristement la tête. Siobhan regarda Les Young, dont les lèvres formaient une moue songeuse. Le silence dura presque une minute et fut rompu par Siobhan.

— Savez-vous où est Ishbel, Roy ?

— Non.

— Avez-vous tué Donny Cruikshank ?

— Quelque chose en moi souhaiterait l'avoir fait.

— À votre avis, qui l'a fait ? Le père d'Ishbel vous a-t-il traversé l'esprit ?

Brinkley leva la tête.

— Oui, j'ai pensé à lui... Mais seulement pendant quelques instants.

Elle acquiesça, comme si elle était d'accord.

Les Young avait une question à poser.

— Roy, avez-vous vu Cruikshank après sa sortie de prison ?

— Je l'ai vu.

— Vous avez parlé avec lui ?

— Non. Mais je l'ai vu deux fois en compagnie d'un type.

— Quel type ?

— Ce devait être un de ses potes.

— Mais vous ne le connaissez pas ?

— Non.

— Donc, il n'habite probablement pas le coin.

— Peut-être que si... je ne connais pas tous les habitants de Banehall. Comme vous l'avez dit, j'ai trop souvent le nez dans un livre.

— Pouvez-vous décrire cet homme ?

— Si vous le voyez, vous saurez que c'est lui, répondit Brinkley en esquissant un sourire.

— Pourquoi ?

— Il a un tatouage au cou, répondit-il en posant un doigt sur sa gorge afin d'indiquer l'endroit. Une toile d'araignée...

Comme ils ne voulaient pas que Roy Brinkley surprenne leur conversation, ils parlèrent dans la voiture de Siobhan.

— Un tatouage représentant une toile d'araignée, commenta-t-elle.

— Ce n'est pas la première fois qu'il apparaît, indiqua Young. Un client du Bane l'a mentionné. Le barman a admis qu'il l'avait servi une fois, qu'il ne lui avait pas plu.

— Pas de nom ?

— Pas encore, mais on en obtiendra un.

— Quelqu'un qu'il a rencontré en prison ?

Young garda le silence ; il avait une question à poser à Siobhan.

— Et l'Albatros ?

— Ne me dites pas que vous connaissez l'endroit, vous aussi ?

— Lorsque j'étais adolescent, à Livingston, quand on n'allait pas prendre son pied dans Lothian Road, on pouvait toujours espérer pouvoir le faire à l'Albatros.

— Donc, la boîte avait une réputation.

— Mauvaise sono, eau dans la bière et piste de danse poisseuse.

— Mais les gens y allaient tout de même ?

— Il n'y avait pas d'autre distraction... Certains soirs, il y avait davantage de femmes que d'hommes... des femmes d'âge mûr qui n'y avaient pas vraiment leur place.

— Donc c'était une boîte à entraîneuses ?

Il haussa les épaules.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de le confirmer.

— Vous étiez trop occupé à jouer au bridge, blagua-t-elle.

Il ne releva pas.

— Mais je me demande pourquoi vous connaissez cet établissement.

— Avez-vous lu ce que le journal a publié sur les squelettes ?

Il sourit.

— Je n'ai pas eu besoin de le faire : tout le personnel du poste en parlait. Ce n'est pas souvent que le docteur Curt se plante.

— Il ne s'est pas planté.

Elle demeura quelques instants silencieuse, puis ajouta :

— Et, même s'il l'a fait, je me suis laissé prendre, moi aussi.

— Comment ça ?

— J'ai posé ma veste sur le bébé.

— Le bébé en plastique ?

— Partiellement couvert de terre et de béton...

Il leva les mains en signe de capitulation.

— Je ne vois toujours pas le lien.

— Il est ténu, reconnut-elle. Le patron du pub est l'ancien propriétaire de l'Albatros.

— Coïncidence ?

— Je suppose.

— Mais vous allez le revoir, au cas où il connaîtrait Ishbel.

— Peut-être.

Young soupira.

— Ce qui nous laisse le tatoué et pas grand-chose d'autre.

— C'est plus qu'il y a une heure.

— Je suppose.

Il fixa le parking, puis demanda :

— Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de café convenable à Bane-hall ?

— On pourrait prendre la M8 jusqu'à Harthill.

— Pourquoi ? Qu'y a-t-il à Harthill ?

— Une aire de services.

— J'ai dit convenable, n'est-ce pas ?

— Ce n'était qu'une idée...

Siobhan décida de regarder, elle aussi, par le pare-brise.

— Très bien, céda finalement Young. Vous conduisez et je paie les consommations.

— Marché conclu, répondit-elle en lançant le moteur.

Rebus était de retour à George Square, devant la porte du bureau du docteur Maybury. Il entendit des voix à l'intérieur, mais cela ne l'empêcha pas de frapper.

— Entrez !

Il ouvrit et passa la tête dans la pièce. C'était une séance de tutorat, huit visages ensommeillés autour de la table. Il sourit à Maybury.

— Pourrais-je vous voir une minute ?

Ses lunettes glissèrent sur son nez, restèrent suspendues à un cordon juste au-dessus de sa poitrine. Elle se leva sans un mot, parvint à se glisser entre les dossiers des chaises et le mur. Elle ferma la porte derrière elle et chassa bruyamment l'air contenu dans ses poumons.

— Je suis vraiment désolé de vous déranger à nouveau, s'excusa Rebus.

— Ce n'est pas ça.

Elle se pinça l'arête du nez.

— Un groupe un peu bouché ?

— Je ne comprendrai jamais pourquoi on prend la peine d'organiser des séances de tutorat le lundi en début de matinée.

Elle inclina la tête à droite puis à gauche, reprit :

— Désolée... ce n'est pas votre problème. Êtes-vous parvenu à identifier la femme originaire du Sénégal ?

— C'est pour cette raison que je suis ici...

— Oui ?

— Selon notre dernière théorie, il se pourrait qu'elle connaisse des étudiants.

Rebus demeura quelques instants silencieux, ajouta :

— En réalité, il pourrait même s'agir d'une étudiante.

— Ah ?

— La question que je me pose est : comment s'en assurer ? Je sais

que ce n'est pas votre domaine, mais si vous pouviez me mettre sur la voie...

Maybury réfléchit.

— Le service des inscriptions serait peut-être la solution.

— Ça se trouve où ?

— À Old College.

— En face de la librairie Thin ?

Elle sourit.

— Il y a longtemps que vous n'avez pas acheté de livres, inspecteur ? Thin a fait faillite ; c'est Blackwell maintenant.

— Mais c'est là que se trouve Old College ?

— Oui. Désolée de m'être montrée pédante.

— On me fournira des informations, selon vous ?

— Ils ne voient que des étudiants qui ont perdu leur carte. Vous leur ferez l'effet d'une espèce exotique nouvelle. Traversez Bistro Square et prenez le passage souterrain. On peut accéder à Old College depuis West College Street.

— Je crois que j'étais au courant, mais merci tout de même.

— Vous savez ce que je fais ? parut-elle constater. Je jacasse pour retarder l'inévitable.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre et ajouta :

— Encore quarante minutes...

Rebus approcha ostensiblement l'oreille de la porte.

— On dirait qu'ils se sont endormis. Il serait dommage de les réveiller.

— La linguistique n'attend pas, inspecteur, répondit-elle en gonflant la poitrine. Il faut que je retourne au combat.

Elle prit une profonde inspiration et ouvrit la porte.

Disparut à l'intérieur.

En chemin, Rebus appela Whitemire et demanda à parler à Traynor.

— Je regrette, M. Traynor est occupé.

— C'est vous, Janet ?

Il y eut un silence.

— C'est moi, dit Janet Eylot.

— Janet, c'est l'inspecteur Rebus. Je suis désolé que mes collègues vous aient interrogée. Si je peux faire quelque chose, avertissez-moi.

— Merci, inspecteur.

— Qu'est-ce qui arrive à votre patron ? Ne me dites pas qu'il est en congé à cause du stress.

— Il veut simplement ne pas être dérangé ce matin.

— Très bien, mais pouvez-vous essayer ? Dites-lui que j'insiste.

Elle prit le temps de la réflexion.

— Parfait, dit-elle finalement.

Quelques instants plus tard, Traynor décrocha.

— Écoutez, je suis débordé par...

— Ne le sommes-nous pas tous ? compatit Rebus. Je me demandais simplement si vous aviez effectué les vérifications que je vous ai demandées.

— Lesquelles ?

— Les Kurdes et les francophones sortis de Whitemire sous caution. Traynor soupira.

— Il n'y en a pas.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument. Était-ce tout ce que vous vouliez ?

— Pour le moment, répondit Rebus.

La communication fut coupée au milieu du dernier mot. Rebus fixa son mobile, décida qu'il n'avait pas de raison de harceler Traynor. Il avait sa réponse, après tout.

Il n'était simplement pas sûr d'y croire.

— Tout à fait exceptionnel, dit la femme du bureau des inscriptions, pas pour la première fois.

Elle avait précédé Rebus dans la cour, jusqu'à un autre ensemble de bureaux faisant partie d'Old College. Rebus se souvenait que c'était l'ancienne faculté de médecine, où les profanateurs de sépultures vendaient leur marchandise aux chirurgiens curieux. Et William Burke, le tueur en série, n'y avait-il pas été disséqué après sa pendaison ? Il commit l'erreur de poser la question à sa guide. Elle le dévisagea par-dessus ses lunettes en demi-lune. Si elle le trouva exotique, elle le cacha bien.

— Je ne suis pas au courant, dit-elle d'une voix aiguë.

Elle marchait d'un pas vif, à petites enjambées. Rebus lui donnait à peu près le même âge que lui, mais il était difficile d'imaginer qu'elle avait été jeune.

— Tout à fait irrégulier, dit-elle, comme pour elle-même, élargissant son vocabulaire.

— Je vous serai reconnaissant de l'aide que vous m'apporterez.

C'était la formule qu'il avait utilisée pendant leur conversation initiale. Elle avait écouté avec attention, puis téléphoné à un responsable administratif. L'autorisation avait été accordée, mais à une condition : les informations personnelles restaient confidentielles. Seuls une demande écrite, un exposé des faits et une raison valable permettraient de fournir ces renseignements.

Rebus avait accepté et ajouté que ce serait inutile s'il s'avérait qu'il n'y avait pas d'étudiants sénégalais à l'université.

En conséquence, M^{me} Scrimgour allait effectuer une recherche dans la banque de données.

— Vous auriez pu attendre dans mon bureau, vous savez, dit-elle.

Rebus se contenta de hocher la tête alors qu'ils franchissaient une porte. Une jeune femme était penchée sur un ordinateur.

— J'ai besoin de votre poste, Nancy, dit M^{me} Scrimgour sur un ton qui évoqua davantage un avertissement qu'une demande.

Dans sa hâte d'obéir, Nancy faillit renverser sa chaise. De la tête, M^{me} Scrimgour indiqua à Rebus le côté opposé de la table de travail, d'où il lui serait impossible de voir l'écran. Il obéit jusqu'à un certain point, se pencha et posa les coudes sur le bureau, les yeux à la hauteur de ceux de M^{me} Scrimgour. Elle plissa le front, mais Rebus sourit.

— Vous trouvez quelque chose ? demanda-t-il.

Elle tapait.

— L'Afrique est divisée en cinq zones, constata-t-elle.

— Le Sénégal est au nord-ouest.

Elle le dévisagea.

— Au nord ou à l'ouest ?

— L'un ou l'autre, répondit-il en haussant les épaules.

Elle eut un petit ricanement et continua de taper, s'immobilisa finalement, la main sur la souris.

— Bon, dit-elle, nous avons effectivement une étudiante originaire du Sénégal... voilà.

— Mais je ne suis pas autorisé à connaître son nom et son adresse ?

— Pas sans satisfaire aux procédures que nous avons évoquées.

— Ce qui prendra simplement davantage de temps.

— Les procédures, dit-elle, à supposer qu'il me faille vous le rappeler, sont établies par la loi.

Rebus hocha lentement la tête. Il approcha légèrement le visage du sien. Elle s'appuya contre le dossier de son fauteuil.

— Bien, dit-elle, je crois que nous ne pouvons rien faire de plus aujourd'hui.

— Et il est peu probable que vous laissiez par inadvertance l'écran en l'état quand vous ressortirez... ?

— Je crois que vous connaissez la réponse à cette question, inspecteur.

Elle double-cliqua. Rebus comprit que l'information avait disparu, mais c'était sans importance. Il avait vu ce dont il avait besoin dans les lunettes de M^{me} Scrimgour. Le portrait d'une jeune femme souriante, aux cheveux sombres et ondulés. Il était pratiquement sûr qu'elle s'appelait Kawate et habitait la cité universitaire de Dalkeith Road.

— Vous m'avez été d'un grand secours, madame Scrimgour.

Elle s'efforça de ne pas montrer que cette constatation la décevait.

Pollock Halls se trouve au pied d'Arthur's Seat, à la lisière de Holyrood Park. Un vaste ensemble labyrinthique où se mêlent les architectures ancienne et contemporaine, les pignons à degrés et les tourelles à la modernité géométrique. Rebus s'arrêta devant le portail, descendit de voiture et alla à la rencontre du vigile en uniforme.

— Salut, John, dit l'homme.

— Tu as l'air en forme, Andy, répondit Rebus en serrant la main tendue.

Andy Edmunds, entré dans la police à dix-huit ans, avait pu prendre sa retraite bien avant son cinquantième anniversaire. L'emploi de vigile était à temps partiel, simple moyen d'occuper quelques heures chaque jour. Les deux hommes s'étaient déjà rendu des services : Andy fournissait à Rebus des infos sur les dealers tentant de vendre de la drogue aux étudiants et avait de ce fait la sensation de toujours appartenir à la police.

— Qu'est-ce qui t'amène ? demanda-t-il.

— Un petit service. J'ai le nom d'une jeune femme, mais c'est peut-être un prénom, et je sais que cette cité universitaire est son adresse la plus récente.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

Rebus regarda autour de lui, comme pour souligner l'importance de ce qu'il était sur le point de dévoiler. Edmunds mordit à l'appât, avança d'un pas.

— Le meurtre de Knoxland, souffla Rebus. Il y a peut-être un lien.

Il posa un doigt sur les lèvres, et Edmunds hocha la tête avec gravité.

— Je garde ce qu'on me dit pour moi, John, tu le sais.

— Je sais, Andy. Alors... nous serait-il possible de l'identifier ?

Le « nous » parut galvaniser Edmunds. Il regagna sa guérite vitrée, téléphona, rejoignit ensuite Rebus.

— On va aller voir Maureen, dit-il.

Puis il cligna de l'œil et ajouta :

— Il y a un petit quelque chose entre nous, mais elle est mariée...

Il posa, à son tour, un doigt sur ses lèvres.

Rebus se contenta d'acquiescer. Il avait mis Edmunds dans la confidence et était, en échange, mis dans la confidence. Ils parcoururent les dix mètres qui les séparaient du bâtiment administratif principal. C'était la structure la plus ancienne de l'ensemble, de style seigneurial écossais, à l'intérieur dominé par un imposant escalier en bois, aux murs lambrissés de bois foncé. Le bureau de Maureen, situé au rez-de-chaussée, comportait une cheminée sculptée en marbre vert en un plafond à caissons. Rebus trouva la femme décevante : petite et grassouillette, elle évoquait une souris. Difficile d'imaginer qu'elle entretenait une liaison illicite avec un homme en uniforme. Edmunds fixait Rebus, comme s'il attendait une opinion. Rebus leva un sourcil et hocha légèrement la tête, ce qui parut satisfaire l'ancien flic.

Après avoir serré la main de Maureen, Rebus épela le nom.

— Toutes les lettres ne sont peut-être pas à leur place, indiqua-t-il.

— Kawame Mana, rectifia Maureen. Elle est ici.

Son écran affichait les mêmes informations que celui de M^{me} Scrimgour.

— Sa chambre est à Ferguson Hall... elle étudie la psychologie.

Rebus ouvrit son carnet.

— Date de naissance ?

Maureen tapota l'écran et Rebus nota ce qui y était indiqué. Kawame était en deuxième année et avait vingt ans.

— Elle se fait appeler Kate, ajouta Maureen. Chambre 210.

Rebus se tourna vers Andy Edmunds, qui hochait déjà la tête.

— Je t'y conduis, dit-il.

Le couloir étroit, aux murs crème, était étonnamment silencieux.

— Personne ne passe du hip-hop à fond ? s'enquit-il.

Edmunds eut un bref rire ironique.

— Ils ont tous des écouteurs, par les temps qui courent, John ; ça les coupe complètement du monde.

— Donc, ils n'entendront pas quand on frappera ?

— On va voir.

Ils s'arrêtèrent devant la porte 210. Elle s'ornait d'autocollants de fleurs et de visages souriants ; *Kate* y était écrit à l'aide d'étoiles argentées minuscules. Rebus ferma le poing et frappa énergiquement à trois reprises. La porte d'en face s'entrouvrit, des yeux d'homme les regardèrent. Le battant se referma et Edmunds huma ostensiblement l'air.

— Cent pour cent herbe, dit-il.

Rebus grimaça.

Comme sa deuxième tentative était restée vaine, il donna un coup de pied dans l'autre porte, qui vibra. Quand elle s'ouvrit, il avait sa carte à la main. Il tendit le bras et tira sur les écouteurs minuscules, les ôta. L'étudiant avait un peu moins de vingt ans, portait un pantalon militaire vert trop large et un T-shirt gris trop étroit. Le vent entra par la fenêtre récemment ouverte.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda l'adolescent d'une voix traînante.

— Comme si tu ne le savais pas.

Rebus gagna la fenêtre et sortit la tête. Un mince filet de fumée s'élevait du buisson qui se trouvait dessous.

— J'espère qu'il n'en restait pas trop.

— Trop de quoi ?

La voix était cultivée, de la région de Londres.

— Peu importe le nom que tu lui donnes... Herbe, foin, shit, thé...

Rebus sourit, reprit :

— Mais je n'ai pas la moindre envie de descendre, de récupérer le pétard, de rechercher l'ADN de la salive déposée sur le papier et de revenir ici pour t'arrêter.

— Vous n'êtes pas au courant ? L'herbe est dépénalisée.

Rebus secoua la tête.

— Tolérée... ce n'est pas la même chose. Cependant, tu auras le droit de téléphoner à tes parents... c'est une loi qu'ils n'ont pas encore bricolée.

Il regarda autour de lui : lit à une place, duvet froissé à côté ; étagères chargées de livres ; un ordinateur portable sur un bureau. Des affiches de pièces de théâtre.

— Tu aimes le théâtre ? demanda Rebus.

— J'ai un peu joué la comédie... dans des spectacles d'étudiants.

Rebus acquiesça.

— Tu connais Kate ?

— Ouais.

L'étudiant éteignit l'appareil relié aux écouteurs. Rebus estima que Siobhan saurait ce que c'était. Il comprit seulement qu'il était trop petit pour lire les CD.

— Tu sais où je peux la trouver ?

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle n'a rien fait ; on a seulement besoin de lui parler.

— Elle n'est pas souvent ici... probablement à la bibliothèque.

— John..., dit Edmunds, qui maintenait la porte ouverte et voyait le couloir.

Une jeune femme à la peau sombre, les cheveux tirés et attachés sur la nuque, ouvrait la porte 210, jetait un coup d'œil par-dessus l'épaule, intriguée par ce qui se passait chez son voisin.

— Kate ? demanda Rebus.

— Oui. Qu'y a-t-il ?

Elle accentua uniformément toutes les syllabes.

— Je suis policier, Kate.

Rebus était sorti dans le couloir. Edmunds laissa la porte de l'étudiant se refermer, le congédiant.

— Pourrais-je vous parler quelques instants ? ajouta-t-il.

— Mon Dieu, c'est à propos de ma famille ?

Ses grands yeux se dilatèrent et elle demanda :

— Il est arrivé quelque chose ?

La serviette qu'elle portait en bandoulière tomba sur le plancher.

— Ça n'a rien à voir avec votre famille, affirma Rebus.

— Dans ce cas, qu'est-ce... ? Je ne comprends pas.

Rebus fouilla dans sa poche et en sortit la cassette dans son petit boîtier transparent.

— Vous avez un lecteur ? demanda-t-il.

À la fin de la bande, elle regarda Rebus.

— Pourquoi m'avez-vous fait écouter ça ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Rebus se tenait près de l'armoire, les mains dans le dos. Il avait demandé à Andy Edmunds d'attendre dehors, ce qui n'avait pas plu au vigile. D'une part, Rebus ne voulait pas qu'il entende... il s'agissait d'une enquête de police et Edmunds n'était plus flic, quoi qu'il en pense. D'autre part – et c'était l'argument qu'il donnerait à Edmunds –, il n'y avait pas assez de place pour trois personnes. Rebus ne voulait pas que Kate se sente plus mal à l'aise encore. Le radiocassette était sur son bureau. Rebus se pencha, appuya sur stop, puis rembobina la bande.

— Vous voulez l'écouter à nouveau ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez que je fasse.

— Nous croyons que la femme de la bande est originaire du Sénégal.

— Du Sénégal ?

Kate eut une moue, puis ajouta :

— Je suppose que c'est possible... Qui vous a dit cela ?

— Un linguiste de la faculté, répondit Rebus en éjectant la cassette. Y a-t-il beaucoup de Sénégalais à Édimbourg ?

— À ma connaissance, je suis la seule.

Kate garda les yeux fixés sur la cassette et demanda :

— Qu'est-ce que cette femme a fait ?

Rebus regardait ostensiblement la collection de CD. Il y en avait une étagère entière et des piles instables sur la tablette de la fenêtre.

— Vous aimez la musique, Kate ?

— J'aime danser.

Rebus acquiesça.

— Je vois ça.

En réalité, il voyait surtout des noms de groupes et d'artistes qui lui étaient totalement inconnus. Il se redressa.

— Vous ne connaissez pas d'autres Sénégalais ?

— Je sais qu'il y en a quelques-uns à Glasgow... Qu'a-t-elle fait ?

— Seulement ce que vous avez entendu sur la bande... un appel au numéro d'urgence de la police. Quelqu'un qu'elle connaissait a été tué et il faut maintenant que nous la voyions.

— Parce que vous croyez que c'est elle ?

— C'est vous la psychologue... Qu'en pensez-vous ?

— Si elle l'avait tué, pourquoi aurait-elle appelé la police ?

Rebus hocha la tête.

— C'est ce que nous croyons. Néanmoins, elle a peut-être des informations.

Rebus avait tout remarqué : les bijoux de Kate et sa serviette en cuir qui sentait le neuf. Il chercha du regard les photos des parents qui payaient tout cela.

— Vous avez de la famille au Sénégal, Kate ?

— Oui, à Dakar.

— C'est là que se termine le rallye, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Et votre famille... vous entretenez des relations avec elle ?

— Non.

— Ah ? Donc vous gagnez votre vie ?

Elle le foudroya du regard.

— Désolé... la curiosité déplacée est un des risques du métier. Vous vous plaisez en Écosse ?

— C'est beaucoup plus froid que le Sénégal.

— J' imagine.

— Je ne parle pas seulement du climat.

Rebus hocha la tête.

— Donc, Kate, vous ne pouvez pas m'aider.

— Je suis sincèrement désolée.

— Ce n'est pas votre faute.

Il posa sa carte de visite sur le bureau, ajouta :

— Mais si une compatriote inconnue croisait soudain votre chemin...

— Je vous avertirai.

Elle s'était levée, apparemment pressée qu'il s'en aille.

— Merci encore.

Rebus lui tendit la main. Celle de la jeune femme était froide et moite. Quand la porte se ferma derrière lui, Rebus s'interrogea sur l'expression de ses yeux, une expression de soulagement.

Edmunds était assis sur la dernière marche de l'escalier, les bras autour des genoux. Rebus s'excusa, donna son explication. Edmunds garda le silence jusqu'au moment où ils furent sortis, se dirigèrent vers le portail et la voiture de Rebus. Finalement, il se tourna vers l'inspecteur.

— C'est vrai qu'on peut extraire l'ADN du papier à cigarette ?

— Bon sang, Andy, comment le saurais-je ? Mais ça a flanqué la frousse de sa vie à ce petit crétin et c'est tout ce qui compte.

Le porno était allé au Q.G. de Livingston. Il y avait trois policières dans la salle de visionnage et Siobhan constata que cela mettait la douzaine d'hommes mal à l'aise. L'écran du seul téléviseur disponible mesurait quarante centimètres et ils devaient tous s'entasser devant. Les hommes, dans l'ensemble, serraient les lèvres ou mordillaient leur stylo et réduisaient les blagues au minimum. Les Young passait le plus clair de son temps à faire les cent pas derrière eux, les bras croisés et les yeux fixés sur ses chaussures, comme pour se tenir à l'écart de l'entreprise.

Certains films étaient des produits commerciaux importés d'Amérique ou du continent. L'un d'entre eux était allemand, un autre japonais, ce dernier présentant des uniformes d'écolières et des jeunes filles qui ne semblaient pas avoir plus de quinze ou seize ans.

— Pédophilie, commenta un homme.

Il demandait de temps en temps un arrêt sur image, photographiait un visage avec un appareil numérique.

Un des DVD était mal filmé et monté. On y voyait un living de banlieue. Un couple sur le canapé en cuir vert, un autre sur la moquette en laine. Une autre femme, à la peau plus foncée, était accroupie, les seins nus, près du radiateur électrique et semblait se

masturber en regardant. La caméra bougeait beaucoup. À un moment donné, la main de l'opérateur entra dans le champ et saisit le sein d'une femme. Une question émergea de la bande-son, jusque-là composée de marmonnements, de grognements et de halètements.

— Ça va, mon grand ?

— Il semble être de la région, commenta un homme.

— Une caméra numérique, quelques programmes, ajouta un autre, et tout le monde peut tourner son film porno.

— Heureusement, tout le monde n'en a pas envie, affirma une femme.

— Une minute, coupa Siobhan. Revenez un peu en arrière.

Le policier qui tenait la télécommande obéit, arrêta l'image et repassa le film en sens inverse.

— Vous cherchez des tuyaux, Siobhan ? demanda un homme, qui obtint quelques ricanements.

— Suffit, Rod, cria Young.

Le voisin de Siobhan se pencha vers l'homme assis près de lui :

— C'est exactement ce que vient de dire la femme qui est sur la moquette, souffla-t-il.

Cela provoqua un nouveau ricanement, mais Siobhan était concentrée sur l'écran.

— Arrêtez ici, dit-elle. Qu'est-ce que c'est, sur le dos de la main du caméraman ?

— Une tache de vin ? proposa un homme, qui inclina la tête afin de voir plus clairement.

— Un tatouage, dit une femme.

Siobhan acquiesça. Elle se leva, approcha de l'écran.

— À mon avis, c'est une araignée.

Elle se tourna vers Les Young.

— Un tatouage représentant une araignée, souffla-t-il.

— Et peut-être la toile est-elle sur son cou.

— Ce qui signifie que l'ami de la victime fait des films porno.

— Il faut que nous sachions qui c'est.

Young jeta un regard circulaire dans la pièce.

— Qui est chargé d'établir la liste des relations de Cruikshank ?

Les membres de l'équipe échangèrent des regards et des

haussements d'épaule jusqu'au moment où une femme s'éclaircit la gorge et répondit.

— Maxton, inspecteur.

— Où est-il ?

— Je crois qu'il a dit qu'il retournait à Barlinnie.

Il cherchait à identifier les détenus qui avaient été proches de Cruikshank.

— Téléphonez-lui et mettez-le au courant des tatouages, ordonna Young.

La femme gagna un bureau et décrocha le téléphone. Siobhan, pendant ce temps, avait sorti son mobile et s'était approchée de la fenêtre au rideau tiré.

— Pourrais-je parler à Roy Brinkley, s'il vous plaît ?

Elle surprit le regard de Young, qui hocha la tête, comprenant ce qu'elle faisait.

— Roy ? Ici le sergent Clarke... Écoutez, l'ami de Donny Cruikshank, celui qui a une toile d'araignée... vous n'avez pas remarqué d'autres tatouages ?

Elle écouta, sourit.

— Sur le dos de la main ? Très bien, merci. Je vous laisse retourner à vos livres.

Elle coupa la communication.

— Une araignée sur le dos de la main.

— Bon travail, Siobhan.

Cela suscita quelques regards hostiles. Siobhan n'en tint pas compte.

— Ça ne nous fait pas avancer tant que nous ne savons pas qui c'est.

Young fut apparemment du même avis. Le responsable de la télécommande passait à nouveau le film.

— On aura peut-être de la chance, dit-il. Si ce type aime vraiment tripoter, il passera peut-être la caméra à quelqu'un d'autre.

Ils se rassirent et regardèrent. Quelque chose turlupinait Siobhan, mais elle ne pouvait déterminer ce que c'était. Puis la caméra exécuta un panoramique du canapé jusqu'à la femme accroupie, qui ne l'était plus. Elle s'était redressée. Il y avait de la musique. Elle n'était pas sur la bande-son, mais passait dans la pièce pendant le tournage. La femme dansait en mesure, semblait s'abandonner, se désintéresser

complètement des chorégraphies qui se déroulaient autour d'elle.

— Je l'ai vue, souffla Siobhan.

Du coin de l'œil, elle aperçut un membre de l'équipe qui, incrédule, levait les yeux au ciel.

Et voilà, elle était à nouveau le sous-fifre de Captain Underpants et les enfonçait tous.

Prenez-en votre parti, eut-elle envie de leur dire. Mais elle se tourna vers Young, qui semblait lui aussi incrédule.

— Je crois que je l'ai déjà vue danser.

— Où ?

Siobhan regarda l'équipe, puis se tourna à nouveau vers Young.

— Dans une boîte qui s'appelle The Nook.

— Le club de danseuses nues ? dit un homme, qui fut aussitôt la cible d'éclats de rire et de doigts tendus. C'était une soirée entre hommes, tenta-t-il d'expliquer.

— Vous avez réussi l'audition ? demanda un autre à Siobhan, provoquant des éclats de rire plus forts encore.

— Vous vous conduisez comme des gamins, dit sèchement Young. Grandissez ou barrez-vous.

Il montra la porte du pouce. Puis, s'adressant à Siobhan :

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a quelques jours. Quand je recherchais Ishbel Jardine.

Toutes les personnes présentes l'écoutaient, maintenant.

— Selon certaines informations, elle y travaillait peut-être.

— Et ?

— Il n'y avait pas trace d'elle. Mais...

Elle montra le téléviseur et poursuivit :

— Je suis pratiquement sûre qu'elle y était et faisait ce qu'elle est en train de faire.

Sur l'écran : un homme, seulement vêtu de ses chaussettes, se dirigeait vers la danseuse. Il posa les mains sur ses épaules, tenta de la forcer à s'agenouiller, mais elle se dégagea et continua de danser, les yeux fermés. L'homme se tourna vers la caméra et haussa les épaules. La caméra s'abaissa brutalement et l'image devint floue. Quand elle remonta, un nouveau venu était entré dans le champ.

Le crâne rasé, les cicatrices du visage plus visibles à l'écran que

dans la réalité.

Donny Cruikshank.

Il était habillé et souriait largement, une cannette de bière à la main.

— Donne-moi la caméra, dit-il en tendant sa main libre.

— Tu sais t'en servir ?

— Fais pas chier, Mark. Si tu peux le faire, je peux le faire.

— Merci, Donny, dit un homme en notant « Mark » sur son bloc.

La conversation continua puis la caméra changea finalement de mains. Et Donny Cruikshank la fit pivoter afin de filmer son ami. La main monta trop lentement pour cacher le visage. De sa propre initiative, le responsable de la télécommande figea l'image. Son collègue leva son appareil numérique.

Sur l'écran : une tête rasée énorme, le sommet du crâne luisant de sueur. Clous dans les deux oreilles et le nez, cicatrice dans un des épais sourcils noirs, une incisive manquante dans la bouche qui protestait...

Et le tatouage représentant une toile d'araignée, bien entendu, qui couvrait la totalité du cou.

Pollock Halls n'était pas éloigné de Gayfield Square. Il n'y avait qu'une personne, dans le bureau du CID, Phyllida Hawes, dont le visage rougit quand Rebus entra.

— Tu as cafardé des collègues ces derniers temps, Hawes ?

— Écoutez, John...

Rebus rit.

— Ne t'inquiète pas, Phyl, tu as fait ce que tu croyais devoir faire.

Rebus s'appuya contre le bord de son bureau, ajouta :

— Quand Storey est venu me voir, il a dit qu'il croyait que j'étais réglo parce qu'il connaissait ma réputation... je suppose que c'est toi que je dois remercier.

— J'aurais tout de même dû vous avertir.

Elle semblait soulagée et Rebus comprit qu'elle avait redouté cette entrevue.

— Je ne t'en veux pas.

Rebus se redressa et s'approcha de la bouilloire.

— Tu en veux un ?

— S'il vous plaît... merci.

Rebus mit du café en poudre dans les deux tasses propres restantes.

— Alors, demanda-t-il sur le ton de la conversation, qui t'a présentée à Storey ?

— C'est arrivé par la voie hiérarchique : de Fettes, le siège, à l'inspecteur MacRae.

— Et MacRae a décidé que tu étais la femme de la situation ?

Rebus hocha la tête, comme s'il approuvait ce choix.

— Je ne devais en parler à personne, ajouta Hawes.

Rebus braqua la cuillère sur elle.

— Je ne me souviens pas si tu prends du lait et du sucre ?

Elle esquissa un pâle sourire.

— Ce n'est pas parce que vous avez oublié.

— Ah bon ?

— C'est la première fois que vous m'en proposez.

Rebus leva un sourcil.

— Tu as probablement raison. Il y a une première fois pour tout, hein ?

Elle s'était levée et avait parcouru la moitié de la distance qui les séparait.

— Je ne prends que du lait, en fait.

— C'est noté.

Rebus renifla le contenu d'un carton d'un demi-litre de lait, ajouta :

— J'en ferais bien un pour le petit Colin, mais je suppose qu'il est à Waverley, où il traque les voleurs itinérants.

— En réalité, il a été envoyé en opération.

Hawes montra la fenêtre de la tête. Des agents en tenue montaient dans les voitures de patrouille disponibles, quatre ou cinq par véhicule.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Des renforts sont nécessaires à Cramond.

— Cramond ?

Les yeux de Rebus se dilatèrent. Ce quartier, situé entre le parcours de golf et l'Almond, était un des plus huppés de la ville et on y trouvait quelques-unes des propriétés les plus luxueuses.

— Est-ce que les paysans se révoltent ?

Hawes l'avait rejoint près de la fenêtre.

— Un problème avec des immigrants sans papiers, dit-elle.

Rebus la dévisagea.

— Quoi au juste ?

Elle haussa les épaules. Rebus la prit par le bras, l'entraîna jusqu'à sa table de travail, décrocha le combiné du téléphone et le lui tendit.

— Appelle ton ami Félix, dit-il sur un ton impérieux.

— Pourquoi ?

Rebus se contenta de secouer la tête et la regarda composer le numéro.

— Son mobile ? supposa-t-il.

Elle acquiesça et il reprit le combiné. On décrocha à la septième sonnerie.

— Oui ? dit une voix impatiente.

— Félix ? demanda Rebus, les yeux fixés sur Phyllida Hawes. Rebus à l'appareil.

— Je suis un peu sous pression.

Il était apparemment dans une voiture roulant à grande vitesse.

— Je me demandais simplement si mes recherches avançaient.

— Vos recherches... ?

— Les Sénégalais vivant en Écosse. Ne me dites pas que vous avez oublié ?

Storey s'efforça de paraître vexé.

— J'ai eu d'autres choses en tête, John. Je verrai ça plus tard.

— De quoi vous êtes-vous occupé ? Êtes-vous sur le chemin de Cramond, Félix ?

Il y eut un silence et un sourire éclaira le visage de Rebus.

— D'accord, soupira Storey. À ma connaissance, je ne vous ai pas donné ce numéro... par conséquent, c'est sûrement la constable Hawes qui vous l'a communiqué, ce qui signifie que vous appelez sûrement de Gayfield Square...

— Et la cavalerie est en train de partir. Que se passe-t-il à Cramond, Félix ?

Nouveau silence, puis les mots que Rebus attendait :

— Vous devriez peut-être venir voir par vous-même.

Le parking n'était pas à Cramond proprement dit, mais un peu plus loin, sur la côte. Les gens s'y arrêtaient, puis prenaient un chemin serpentant entre les hautes herbes et les orties pour gagner la plage. C'était un endroit isolé et venteux, qui n'avait vraisemblablement jamais vu une telle foule : une douzaine de voitures de patrouille, quatre camionnettes et les berlines puissantes caractéristiques des services de l'Immigration. Félix Storey gesticulait en donnant des ordres à ses troupes.

— Le rivage n'est qu'à cinquante mètres, mais attention... ils prendront la fuite dès qu'ils nous verront. L'avantage est qu'ils ne peuvent se réfugier nulle part, sauf s'ils ont l'intention de traverser le Fife à la nage.

Cela suscita quelques sourires, mais Storey leva une main et poursuivit :

— Je suis sérieux. C'est arrivé. C'est pourquoi les garde-côtes sont en stand-by.

Un talkie-walkie crachota. Il le porta à son oreille.

— Allez-y.

Il écouta ce qui fit à Rebus l'effet d'une succession de parasites, ajouta :

— Terminé.

Il baissa l'appareil, reprit :

— Les équipes des deux flancs sont en position. Elles démarreront dans une trentaine de secondes, donc on y va.

Il se mit en marche, sans manifester l'intention de s'arrêter près de Rebus, qui avait renoncé à allumer une cigarette.

— Une autre information anonyme ? supputa Rebus.

— De la même source.

Storey poursuivit son chemin, ses hommes – dont le constable Colin Tibbet – derrière lui. Rebus se mit également en marche, au côté de Storey.

— Qu'est-ce qui se passe ? Des bateaux débarquent des clandestins ?

Storey lui adressa un bref regard.

— Les coques.

— Pardon ?

— Le ramassage de coques. Les bandes qui le pratiquent utilisent des immigrés et des demandeurs d'asile, les paient une misère. Les deux Land Rover qui sont là-bas...

Rebus tourna la tête, vit les véhicules en question, qui étaient garés dans un coin du parking. Il y avait une petite remorque à l'arrière de chacun d'eux. Quatre agents en tenue étaient postés près d'eux.

— C'est comme ça qu'ils les amènent. Ils vendent les coques aux restaurants ; il y en a probablement qui partent à l'étranger...

Ils passèrent à cet instant près d'une pancarte indiquant que les coquillages ramassés sur le rivage étaient vraisemblablement contaminés et impropres à la consommation. Storey adressa un nouveau regard à Rebus, conclut :

— Les restaurants ne doivent pas savoir ce qu'ils achètent.

— Je ne regarderai plus les paellas du même œil.

Rebus était sur le point de demander quel rôle jouaient les remorques, mais il entendit la plainte de moteurs de faible cylindrée et, quand ils arrivèrent au sommet de la crête, il vit deux quads chargés de sacs et, au bord de l'eau, des silhouettes penchées, armées de pelles, réfléchies par le miroitement du sable mouillé.

— Maintenant ! cria Storey, qui se mit à courir.

Les autres suivirent comme ils purent sur la surface poudreuse de la pente. Rebus resta immobile et regarda. Il vit les ramasseurs de coques lever la tête, lâcher pelles et sacs. Certains restèrent immobiles, d'autres prirent la fuite. Des policiers avançaient de part et d'autre. Comme Storey et ses hommes descendaient le flanc de la dune, la seule possibilité de fuite était le Firth of Forth. Deux ou trois s'y engagèrent, mais eurent l'intelligence de renoncer quand l'eau glacée engourdit leurs jambes et leur taille.

Plusieurs envahisseurs criaient et hurlaient ; d'autres perdirent l'équilibre et tombèrent à quatre pattes, couverts de sable. Rebus avait enfin réussi à s'abriter du vent de façon à pouvoir allumer une cigarette. Il inhala profondément, retint la fumée et profita du spectacle. Les quads décrivaient des cercles, leurs chauffeurs s'interpellant. L'un d'eux prit l'initiative et s'engagea sur la pente, imaginant peut-être qu'il parviendrait à s'enfuir s'il arrivait jusqu'aux voitures. Mais il allait trop vite, compte tenu du chargement placé à l'arrière du véhicule. Les roues avant se soulevèrent, la moto se retourna et projeta son pilote sur le sol, où quatre agents se jetèrent sur lui. Le deuxième motard renonça à l'imiter. Il leva les mains, le moteur tournant au ralenti jusqu'au moment où un fonctionnaire de l'Immigration le coupa. Cela rappela quelque chose à Rebus... oui, c'était ça : la fin de *Help*, le film des Beatles. Il ne manquait plus qu'Eleanor Bron.

Quand il descendit sur la plage, il s'aperçut que plusieurs jeunes femmes y travaillaient. Quelques-unes sanglotaient. Tous les clandestins semblaient chinois, y compris les pilotes des quads. Un des hommes de Storey parlait apparemment la langue concernée. Les mains en porte-voix, il donnait des instructions. Ses propos ne parurent pas apaiser les femmes, qui gémirent de plus belle.

— Qu'est-ce qu'elles disent ? lui demanda Rebus.

— Qu'elles ne veulent pas qu'on les renvoie chez elles.

Rebus regarda autour de lui.

— Ça ne peut pas être pire qu'ici, n'est-ce pas ?

L'homme crispa les lèvres.

— Des sacs de quarante kilos... Chacun leur rapporte peut-être trois livres et ils ne peuvent guère se plaindre aux prud'hommes, n'est-ce pas ?

— Je suppose que non.

— Au fond, c'est de l'esclavage... transformer des êtres humains en objets qu'on peut acheter et vendre. Dans le nord-est, c'est le conditionnement du poisson. Ailleurs, c'est la récolte des fruits et des légumes. Les chefs de bande peuvent répondre à toutes les demandes imaginables.

Il aboya de nouvelles instructions aux travailleurs, qui semblaient presque tous épuisés et heureux d'avoir une bonne raison de poser leurs outils. Les agents chargés de couvrir les flancs arrivèrent avec les quelques fuyards qu'ils avaient capturés.

— Un coup de téléphone ! cracha un des motards. Il faut que je donne un coup de téléphone !

— Quand on sera arrivés au poste de police, indiqua un agent. Si nous sommes gentils.

Storey s'était immobilisé devant le motard.

— Qui veux-tu appeler ? Tu as un mobile ?

L'homme voulut glisser une de ses mains menottées dans la poche de son pantalon. Storey en sortit le téléphone, le plaça devant son visage.

— Donne-moi le numéro, je te le composerai.

L'homme le fixa puis sourit et secoua la tête afin de bien montrer qu'il ne marchait pas.

— Tu veux rester dans notre pays ? insista Storey. Tu as intérêt à collaborer.

— J'ai des papiers... permis de travail et tout.

— Tant mieux... on s'assurera que ce ne sont pas des faux et qu'ils sont encore en vigueur.

Le sourire s'effondra comme un château de sable à l'arrivée de la marée.

— Je suis toujours ouvert à la négociation, affirma Storey. Quand tu auras envie de parler, avertis-moi.

De la tête, il indiqua que le prisonnier devait rejoindre les autres au sommet de la dune. Puis il s'aperçut que Rebus se tenait près de lui.

— L'emmerdement, dit-il, c'est qu'il n'est pas obligé de nous dire quoi que ce soit si ses papiers sont en règle. Ramasser des coques n'est

pas illégal.

— Et eux ?

Rebus montra les attardés. C'étaient les travailleurs les plus âgés, qui semblaient être perpétuellement voûtés.

— S'ils n'ont pas de papiers, ils seront placés en détention jusqu'à ce que nous puissions les renvoyer chez eux.

Storey se redressa, fourra les mains dans son trois-quarts en poil de chameau, ajouta :

— Il y en a des tas qui sont prêts à prendre leur place.

Rebus s'aperçut que le fonctionnaire de l'Immigration fixait le ressac gris.

— Knud et la marée, hasarda-t-il à titre de comparaison.

Storey sortit un énorme mouchoir blanc, se moucha avec bruit et entreprit l'ascension de la dune, laissant Rebus terminer sa cigarette.

Quand ils arrivèrent sur le parking, les camionnettes étaient parties. Mais une nouvelle silhouette menottée avait fait son apparition. Un agent expliquait à Storey ce qui s'était passé.

— Il roulait sur la route... il a vu les voitures de patrouille et a fait demi-tour. On a réussi à le coincer...

— Je vous ai dit, aboya l'homme, que ça avait rien à voir avec vous !

Il avait l'accent irlandais. Une barbe de plusieurs jours sur un menton carré, la mâchoire inférieure avancée en une expression de défi. On avait amené sa voiture sur le parking. C'était une vieille BMW série 7 à la peinture rouge passée, au sous-bassement rouillé. Rebus l'avait déjà vue. Il en fit le tour. Il y avait un bloc, sur le siège du passager, ouvert sur une liste de noms qui semblaient chinois. Storey surprit le regard de Rebus et hocha la tête : il était au courant.

— Votre nom, s'il vous plaît ? demanda-t-il au chauffeur.

— Montrez-moi d'abord votre carte, répliqua l'homme.

Il portait une parka vert olive, peut-être celle qu'il avait le jour où Rebus l'avait vu pour la première fois, la semaine précédente.

— Qu'est-ce que vous regardez, bordel ? demanda l'homme à Rebus en le toisant.

Rebus se contenta de sourire, sortit son mobile, appela.

— Shug ? dit-il quand on eut décroché. Ici Rebus... tu te souviens de la manif ? Tu devais retrouver le nom de cet Irlandais...

Rebus écouta, les yeux fixés sur l'homme debout devant lui.

— Peter Hill ? répéta-t-il en hochant la tête. Devine : si je ne me trompe pas, il est juste devant moi.

L'homme le foudroya du regard, mais ne tenta pas de nier.

Rebus avait proposé de conduire Peter Hill au poste de police de Torphichen, où Shug Davidson attendait dans la pièce réservée à l'enquête sur la mort de Stef Yurgii. Rebus présenta Davidson à Félix Storey et les deux hommes se serrèrent la main. Plusieurs policiers ne purent s'empêcher de dévisager le fonctionnaire de l'Immigration. Ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient un Noir, mais c'était la première fois qu'ils en recevaient un dans ce coin précis de la ville.

Rebus se contenta d'écouter tandis que Davidson exposait le lien entre Peter Hill et Knoxland.

— Vous pouvez prouver qu'il vendait de la drogue ? demanda finalement Storey.

— Pas assez solidement pour qu'il soit possible de l'arrêter... mais nous avons mis quatre de ses amis hors circuit.

— Soit c'était un trop petit poisson, soit...

— Il était trop malin pour se faire prendre, reconnut Davidson.

— Et le lien avec les paramilitaires ?

— Difficile à établir, mais la drogue venait forcément de quelque part et des renseignements en provenance d'Irlande du Nord indiquaient cette source. Les terroristes ont besoin de se procurer de l'argent par tous les moyens...

— Même en faisant travailler des immigrés clandestins ?

Davidson haussa les épaules.

— Il y a un commencement à tout, supputa-t-il.

Songeur, Storey se frotta le menton.

— Sa voiture...

— BMW série 7, précisa Rebus.

Storey hocha la tête.

— Elle n'est pas immatriculée en Irlande, n'est-ce pas ? Les plaques d'Irlande du Nord ont généralement trois lettres et quatre chiffres.

Rebus se tourna vers lui.

— Vous êtes bien informé.

— J'ai travaillé aux douanes. Quand on contrôle les passagers des ferries, on apprend à identifier les plaques...

— Je ne vois pas bien où vous voulez en venir, fut contraint de reconnaître Shug Davidson.

Storey se tourna vers lui.

— Je me demande simplement comment il s'est procuré la voiture. S'il n'est pas venu avec, il l'a achetée ici ou...

— Ou elle appartient à quelqu'un.

Davidson hocha la tête.

— Il est peu probable qu'il travaille seul, compte tenu de la dimension de l'entreprise.

— Nous pouvons également lui poser la question, dit Davidson.

Storey sourit, puis se tourna vers Rebus comme en quête d'un assentiment supplémentaire. Mais Rebus plissait les paupières. Il s'interrogeait toujours sur la voiture...

L'Irlandais était dans la salle d'interrogatoire n° 2. Il resta indifférent à l'arrivée des trois hommes venus relever l'agent en tenue chargé de le surveiller. Storey et Davidson s'assirent en face de lui, du côté opposé de la table, et Rebus s'adossa à un mur. On entendait le marteau-piqueur des travaux qui se déroulaient dehors. Il ponctuerait la conversation, aboutirait sur les deux cassettes que Davidson déballa. Il les glissa dans le magnétophone et s'assura que le compteur était à zéro. Puis il fit de même avec deux cassettes vidéo vierges. La caméra, braquée sur la table, se trouvait au-dessus de la porte. Si un suspect prétendait avoir été intimidé, les images démentiraient l'accusation.

Les trois policiers s'identifièrent à l'intention du magnéto, puis Davidson demanda à l'Irlandais de donner son nom complet. Il parut apprécier que le silence se prolonge, ôta des fils sur son pantalon, puis croisa les mains et les posa sur le bord de la table.

Hill fixa le mur entre Davidson et Storey. Il finit par prendre la parole :

— Je boirais bien une tasse de thé. Lait, trois sucres.

Il lui manquait plusieurs dents au fond de la bouche, et ses joues creuses mettaient en relief le crâne sous sa peau terne. Ses cheveux étaient courts et argentés, ses yeux bleu pâle, son cou maigre. Probablement pas plus d'un mètre soixante-dix et de soixante-dix kilos.

Le tout hostile.

— Le moment venu, répondit calmement Davidson.

— Il me faudrait aussi un avocat... et un téléphone...

— Même réponse. En attendant...

Davidson ouvrit une chemise, en sortit une grande photo en noir et blanc.

— C'est vous, n'est-ce pas ?

Seule la moitié du visage était visible, le reste étant caché par la capuche de la parka. Elle avait été prise à Knoxland, le jour de la manifestation, le jour où Howie Slowther avait tenté d'agresser Mo Dirwan avec une pierre.

— Je ne crois pas.

— Et celle-ci ?

Le photographe, cette fois, avait eu son visage.

— Elle a été prise il y a quelques mois, également à Knoxland.

— Et vous voulez en venir où... ?

— À ceci : il y a longtemps que j'attends une raison de vous coffrer.

Davidson sourit et se tourna vers Félix Storey.

— Monsieur Hill, commença Storey en croisant les jambes, je suis fonctionnaire de l'Immigration. Nous allons vérifier les papiers de tous ces travailleurs, afin de déterminer combien sont clandestins.

— Je ne vois pas du tout de quoi vous parlez. Je faisais une balade en voiture le long de la côte... ce n'est pas interdit, n'est-ce pas ?

— Non, mais le jury pourrait s'interroger sur la liste de noms du siège du passager, s'il s'avère qu'elle correspond aux noms des personnes que nous avons placées en détention.

— Quelle liste ?

Hill regarda enfin ses interrogateurs dans les yeux.

— Si on a trouvé une liste dans ma voiture, quelqu'un l'y a déposée.

— Donc nous n'y trouverons pas vos empreintes digitales ?

— Et les travailleurs ne pourront pas vous identifier ? ajouta Davidson, retournant le couteau dans la plaie.

— C'est pas interdit, hein ?

— En réalité, confia Storey, il me semble que l'esclavage a cessé d'être licite il y a plusieurs siècles.

— C'est pour ça qu'on autorise un négro comme vous à porter un costume ? cracha l'Irlandais.

Storey eut un sourire sans joie, comme s'il était heureux que les

choses en soient si rapidement arrivées à ce point.

— J'ai entendu dire qu'on surnommait les Irlandais les Noirs d'Europe... Cela ne fait-il pas de nous des frères sous la peau ?

— Ça veut dire que vous pouvez aller vous faire foutre.

Storey rejeta la tête en arrière et eut un rire venu du plus profond de la poitrine. Davidson avait fermé le dossier, laissant les deux clichés face à Peter Hill. Il tapotait la chemise du doigt, comme pour attirer l'attention de Hill sur son épaisseur, sur la quantité d'informations qu'elle contenait.

— Depuis combien de temps travaillez-vous dans le trafic d'esclaves ? demanda Rebus à l'Irlandais.

— Je dirai rien tant que j'aurai pas eu une tasse de thé.

Hill s'appuya contre le dossier de sa chaise, croisa les bras, ajouta :

— Et faut que ce soit mon avocat qui me l'apporte.

— Vous avez un avocat ? Cela sous-entend que vous estimiez en avoir besoin.

Hill se tourna vers Rebus, mais sa question fut destinée au côté opposé de la table.

— Vous croyez que vous pourrez me garder combien de temps ici ?

— Ça dépend, répondit Davidson. Voyez-vous, vos liens avec les paramilitaires...

Il tapotait toujours le dossier, poursuivit :

— Grâce à la législation sur le terrorisme, nous pouvons vous détenir plus longtemps que vous ne l'imaginez.

— Alors je suis un terroriste maintenant ? ironisa Hill.

— Vous avez toujours été un terroriste, Peter. La seule chose qui ait changé c'est que, désormais, vous financez les organisations. Le mois dernier vous étiez dealer ; aujourd'hui, vous vous livrez à l'esclavage...

On frappa à la porte. La tête d'un constable apparut.

— Vous l'avez ? demanda Davidson.

La tête acquiesça.

— Dans ce cas, vous pouvez entrer et tenir compagnie au suspect.

Davidson se leva, indiqua à l'intention des diverses machines que l'interrogatoire était suspendu, vérifia sa montre afin de donner l'heure exacte. Les machines furent arrêtées. Davidson céda sa chaise au constable, prit le morceau de papier que celui-ci lui donna. Dans le

couloir, quand la porte fut fermée, il déplia la feuille, la regarda, puis la tendit à Storey, qui eut un large sourire.

Le morceau de papier arriva enfin jusqu'à Rebus. Il indiquait le signalement de la BMW rouge ainsi que son numéro d'immatriculation. L'identité de son propriétaire était notée dessous en capitales.

Le propriétaire s'appelait Stuart Bullen.

Storey arracha le morceau de papier des mains de Rebus et l'embrassa. Puis il exécuta quelques pas de danse.

Sa joie fut apparemment contagieuse. Davidson sourit également. Il donna une claque dans le dos de Storey.

— Ce n'est pas tous les jours qu'une surveillance donne un résultat, dit-il en cherchant l'approbation de Rebus du regard.

Mais ce n'est pas la surveillance, ne put s'empêcher de penser Rebus. C'est un nouveau tuyau mystérieux.

Et l'intuition de Storey à propos de la BMW.

S'il s'agissait bien seulement d'une intuition...

Quand ils arrivèrent au Nook, ils y trouvèrent une autre équipe : Siobhan et Les Young. Les bureaux se vidaient et quelques hommes en costume passaient entre les portiers. Rebus demandait à Siobhan ce qu'elle faisait là quand il vit un portier poser une main sur le micro de son casque radio. L'homme avait tourné la tête, mais Rebus comprit qu'ils avaient été repérés.

— Il avertit Bullen ! cria-t-il aux autres.

Ils réagirent rapidement, écartèrent les employés de bureau et entrèrent. La musique était forte, l'établissement plus animé que lors de la première visite de Rebus. Il y avait également davantage de danseuses : quatre sur la scène. Siobhan resta en retrait et examina les visages tandis que Rebus précédait ses compagnons en direction du bureau de Bullen. La porte équipée du pavé numérique était fermée à clé. Rebus regarda autour de lui, vit le barman... se souvint de son nom : Barney Grant.

— Barney, cria-t-il. Amène-toi !

Barney posa le verre qu'il remplissait, sortit de derrière le bar. Il tapa les chiffres. Rebus poussa la porte de l'épaule et sentit aussitôt que le sol se déroba sous ses pieds. Il était dans le petit couloir aboutissant au bureau de Bullen, mais une trappe avait été levée et c'était dans cette ouverture qu'il était tombé. Il atterrit lourdement sur des marches en bois qui disparaissaient dans le noir.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? s'écria Storey.

— Une sorte de tunnel, répondit le barman.

— Où conduit-il ?

Il se contenta de secouer la tête. Rebus descendit les marches comme il put. Il avait l'impression de s'être écorché la jambe droite jusqu'au genou et s'était, en plus, tordu la cheville gauche. Il fixa les visages qui se trouvaient au-dessus de lui.

— Sortez, voyez si vous pouvez déterminer où il aboutit.

— Ça peut être n'importe où, marmonna Davidson.

Rebus scruta le tunnel.

— Je crois qu'il va vers Grassmarket.

Il ferma les yeux, dans l'espoir de les accommoder à l'obscurité, puis il avança, les mains contre les parois afin d'assurer son équilibre. Au bout d'un moment, il ouvrit les yeux et battit des paupières à plusieurs reprises. Il distingua la terre humide du sol, les murs inclinés et le plafond voûté. Probablement construit de nombreux siècles auparavant : la vieille ville était un labyrinthe de tunnels et de catacombes, pour l'essentiel inexplorés. Il avait protégé les habitants des invasions, facilité les réunions secrètes et les complots. Plus récemment, on avait tenté d'y faire pousser toutes sortes de choses, des champignons au cannabis. Une partie avait été transformée en attraction touristique, mais la majorité était ainsi : étroit, à l'abandon et sentant le renfermé.

Le tunnel tournait à gauche. Rebus sortit son mobile, mais il n'y avait pas de signal, aucun moyen d'avertir les autres. Il entendait des mouvements devant lui, mais ne voyait rien.

— Stuart ? appela-t-il, et l'écho de sa voix lui revint. C'est totalement idiot, Stuart !

Et il poursuivit son chemin, aperçut une faible lueur au loin, un corps qui disparut. Puis le noir reprit ses droits. C'était une autre porte, dans un mur cette fois, et Bullen l'avait fermée derrière lui. Rebus posa les mains sur la paroi de droite, craignant de manquer l'ouverture. Ses doigts touchèrent quelque chose de dur. Une poignée. Il la tourna et tira, mais la porte s'ouvrait dans l'autre sens. Il fit une nouvelle tentative, cependant on avait placé un objet lourd contre le battant. Rebus appela à l'aide, poussa de l'épaule. Du bruit de l'autre côté ; quelqu'un tentait de faire glisser une caisse.

Puis la porte s'ouvrit, ne laissant un espace que de quelques dizaines de centimètres. Rebus s'y glissa. La porte était au niveau du sol. Quand il se redressa, il constata qu'une caisse de livres avait tenu lieu de barricade. Un vieil homme le regardait fixement.

— Il est sorti par la porte, dit-il simplement.

Rebus acquiesça et partit en boitant. Une fois dehors, il sut exactement où il se trouvait : à West Port. Il émergeait d'une librairie d'occasions située à moins de cent mètres du Nook. Il avait son mobile à la main. Il recevait à nouveau un signal. Il regarda le feu tricolore de Lady Lawson Street puis, à droite, Grassmarket. Il vit ce qu'il avait espéré voir.

Stuart Bullen, au milieu de la chaussée, poussé dans sa direction. Félix Storey lui tordait le bras droit dans le dos. Les vêtements de Bullen étaient déchirés et sales. Rebus regarda les siens. Ils ne valaient

guère mieux. Il releva la jambe de son pantalon, constata avec satisfaction qu'il n'y avait pas de sang, seulement des éraflures. Shug Davidson sortit au trot de Lady Dawson Street, le visage rouge d'avoir couru. Rebus se pencha, les mains sur les genoux. Il avait envie d'une cigarette mais comprit qu'il ne pourrait en fumer une. Il se redressa et se retrouva face à Bullen.

— Je gagnais du terrain, dit-il au jeune homme. Franchement.

Ils le ramenèrent au Nook. La nouvelle s'était répandue et il n'y avait plus de gogos. Siobhan interrogeait des danseuses alignées devant le bar ; Barney Grant leur servait du soda.

Un client sortit de derrière le rideau des VIP, troublé par l'absence de musique et de conversations. Il parut prendre la mesure de la situation, redressa le nœud de sa cravate en se dirigeant vers la sortie. Rebus, qui boitait, heurta son épaule.

— Désolé, marmonna l'homme.

— C'est ma faute, monsieur le conseiller municipal, dit Rebus en le regardant sortir.

Puis il se dirigea vers Siobhan, salua Les Young de la tête.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Ce fut Young qui répondit :

— Il faut que nous posions quelques questions à Stuart Bullen.

— À quel sujet ?

Rebus n'avait pas quitté Siobhan des yeux.

— En relation avec le meurtre de Cruikshank.

Rebus se tourna vers Young.

— Bon, ça vous paraîtra peut-être bizarre, mais il faudra que vous attendiez votre tour. Vous allez vous rendre compte que nous étions les premiers.

— *Nous* étant... ?

Rebus montra Félix Storey, qui lâchait Bullen, désormais menotté, à contrecœur.

— Cet homme appartient au service de l'Immigration. Il surveille Bullen depuis plusieurs semaines... introduction de clandestins sur le territoire, traite des blanches, toutes sortes de trucs.

— Il faudra que nous puissions l'interroger.

— Allez plaider votre cause.

Du bras, Rebus montra Storey et Shug Davidson. Young lui adressa

un coup d'œil hostile et s'éloigna dans leur direction. Siobhan foudroya Rebus du regard.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il d'un air innocent.

— C'est contre moi que tu es en colère, tu te souviens ? Ne t'en prends pas à Les.

— Les est un grand garçon, il peut se défendre.

— Mais, dans un conflit, il respecterait les règles... contrairement à d'autres.

— Des paroles dures, Siobhan.

— Tu as parfois besoin de les entendre.

Rebus haussa simplement les épaules.

— Quel est le lien entre Bullen et Cruikshank ?

— Un film porno amateur tourné chez Cruikshank. Au moins une danseuse de cette boîte y jouait.

— C'est tout ?

— Il faut simplement qu'on parle avec lui.

— Je suis prêt à parier qu'il y a des membres de l'équipe qui se demandent pourquoi. Ils se disent que ce n'est pas la peine de se fouler pour identifier le meurtrier d'un violeur. Je n'ai pas raison ?

— Tu sais sûrement ça mieux que moi.

Rebus se tourna vers Young et Davidson, qui discutaient.

— Tu essaies peut-être d'impressionner le petit Les...

Elle tira sur l'épaule de Rebus, l'obligeant à se tourner vers elle.

— C'est un meurtre, John. Tu ferais tout ce que je fais.

Il esquissa un sourire.

— Je te taquinais, Siobhan.

Il se tourna vers la porte ouverte conduisant au bureau de Bullen, ajouta :

— Quand nous sommes venus, est-ce que tu avais vu une trappe ?

— J'ai simplement pensé que c'était la cave. Tu ne l'as pas repérée ?

— J'ai oublié son existence, c'est tout, mentit-il en se frottant la jambe droite.

— Ça a l'air douloureux, mon pote.

Barney Grant examina l'éraflure, ajouta :

— C'est comme des coups de crampon. J'ai un peu joué au foot et je sais de quoi je parle.

— Tu aurais pu me parler de la trappe.

Le barman haussa les épaules. Félix Storey poussait Stuart Bullen en direction du couloir. Rebus le suivit, Siobhan derrière lui. Storey ferma brutalement la trappe.

— Pratique pour cacher des clandestins, dit-il.

Bullen se borna à ricaner. La porte du bureau était entrouverte. Storey la poussa du pied. La pièce était telle que dans le souvenir de Rebus : minuscule et bourrée de saloperies. Storey plissa le nez.

— Il va nous falloir un moment pour mettre tout ça dans des sacs.

— Nom de Dieu, marmonna Bullen à titre de protestation.

La porte du coffre était, elle aussi, légèrement entrouverte et Storey la fit pivoter du bout d'une chaussure cirée.

— Eh bien, dit-il, je crois qu'on a vraiment besoin de ces sacs.

— C'est une machination ! cria Bullen. C'est vous qui avez mis ça là !

Il voulut se dégager, mais Storey faisait dix centimètres et probablement dix kilos de plus que lui. Tout le monde se pressa dans l'encadrement de la porte dans l'espoir de mieux voir. Davidson et Young étaient arrivés, ainsi que quelques danseuses.

Rebus se tourna vers Siobhan, qui gonfla les lèvres. Elle avait vu la même chose que lui à l'intérieur du coffre ouvert : une pile de passeports entourés d'un élastique, des cartes de crédit vierges, des tampons officiels et des machines à affranchir. Et d'autres documents pliés, peut-être des extraits de naissance ou des actes de mariage.

Tout ce qu'il faut pour créer une nouvelle identité.

Ou même quelques centaines.

Ils emmenèrent Stuart Bullen dans la salle d'interrogatoire n° 1 de Torphichen.

— Votre pote est à côté, dit Félix Storey.

Il avait ôté sa veste et déboutonnait les poignets de sa chemise afin de pouvoir rouler les manches.

— De qui s'agit-il ?

Bullen n'était plus menotté et frottait ses poignets rougis.

— Je crois qu'il s'appelle Peter Hill.

— Jamais entendu parler...

— Un Irlandais... Il a une très haute opinion de vous.

Bullen regarda Storey dans les yeux.

— Je sais que c'est une machination.

— Pourquoi ? Parce que vous êtes sûr que Hill ne parlera pas ?

— Je vous ai dit que je ne le connaissais pas.

— Nous l'avons photographié alors qu'il entrait dans votre boîte et en ressortait.

Bullen dévisagea Storey, comme pour tenter de déterminer si c'était vrai. Rebus lui-même l'ignorait. Il était possible que la surveillance ait repéré Hill ; mais peut-être Storey bluffait-il. Il n'avait rien apporté, ni dossier ni chemises. Bullen se tourna vers Rebus.

— Vous êtes sûr de vouloir qu'il reste ? demanda-t-il à Storey.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Il paraît qu'il bosse pour Cafferty.

— Pour qui ?

— Cafferty... il tient toute la ville.

— Et pourquoi cela vous inquiéterait-il, monsieur Bullen ?

— Parce que Cafferty hait ma famille.

Il laissa à ses interlocuteurs le temps d'assimiler, ajouta :

— Et que *quelqu'un* a mis chez moi ce que vous y avez saisi.

— Il faudra que vous trouviez mieux, dit Storey, presque tristement. Que vous tentiez d'expliquer de façon convaincante ce qui vous lie à Peter Hill.

— Je vous l'ai dit et je vous le répète, répondit Bullen, les dents serrées, il n'y a rien.

— Et c'est pour cette raison qu'il était au volant de votre voiture.

Le silence s'installa dans la pièce. Shug Davidson faisait les cent pas, les bras croisés. Rebus se tenait à sa place préférée, contre le mur. Stuart Bullen examinait ses ongles.

— Une BMW série 7 rouge, poursuivit Storey, immatriculée à votre nom.

— J'ai perdu cette voiture il y a des mois.

— L'avez-vous signalé ?

— Ça n'en valait pas la peine.

— Et vous vous en tiendrez là ? Des preuves déposées chez vous et une BMW égarée ? J'espère que vous avez un bon avocat, monsieur Bullen.

— Je vais peut-être essayer ce Mo Dirwan... Apparemment, il lui arrive de gagner.

Bullen se tourna vers Rebus et ajouta :

— Il paraît que vous êtes potes.

— Bizarre que vous parliez de ça, coupa Shug Davidson en s'immobilisant devant la table, parce qu'on a vu votre ami Hill à Knoxland. Nous avons des photos de lui pendant la manif, le jour où M. Dirwan a été agressé.

— Vous passez vos journées à photographier les gens à leur insu ?

Bullen jeta un regard circulaire dans la pièce et ajouta :

— En général, on dit que ceux qui font ça sont des pervers.

— À ce propos, intervint Rebus, d'autres enquêteurs voudraient vous interroger dans le cadre d'une autre affaire.

Bullen écarta les bras.

— Je suis populaire.

— C'est pourquoi vous allez rester un bon moment avec nous, monsieur Bullen, dit Storey. Mettez-vous donc à l'aise...

Quarante minutes plus tard, ils firent une pause. Les ramasseurs de coques étaient détenus à St Leonard's, seul endroit disposant d'un nombre suffisant de cellules. Storey se renseigna par téléphone sur la progression des interrogatoires. Rebus et Davidson venaient de mettre la main sur du thé quand Siobhan et Young les rejoignirent.

— Est-ce qu'on peut l'entendre maintenant ? demanda Siobhan.

— On ne va pas tarder à y retourner, répondit Davidson.

— Mais tout ce qu'il fait, en ce moment, c'est se tourner les pouces, insista Young.

Davidson soupira et Rebus comprit ce qu'il pensait : je donnerais n'importe quoi pour une existence tranquille.

— De combien de temps avez-vous besoin ? demanda-t-il.

— Nous ferons avec ce que vous pourrez nous accorder.

— Bon, allez-y...

Young tourna les talons, mais Rebus lui toucha le coude.

— Ça vous ennue si je vous accompagne, juste par curiosité ?

Siobhan avertit Young du regard, mais il hocha la tête. Siobhan se détourna et se dirigea à grands pas vers la salle d'interrogatoire, afin que les deux hommes ne puissent pas voir son visage.

Bullen avait croisé les mains sur sa nuque. Quand il vit le thé de Rebus, il demanda où était le sien.

— Dans la bouilloire, répondit Rebus tandis que Siobhan et Young se présentaient.

— Vous vous y mettez chacun votre tour ? gronda Bullen en baissant les bras.

— Il est bon ce thé, constata Rebus.

Le regard que Siobhan lui indiqua qu'elle ne trouvait pas son intervention particulièrement pertinente.

— Nous voulons vous interroger sur un film pornographique amateur, commença Les Young.

Bullen rit.

— Du sublime au ridicule.

— On l'a trouvé chez la victime d'un meurtre, ajouta froidement Siobhan. Il est possible que vous connaissiez certains participants.

— Comment ça ?

La curiosité de Bullen semblait réelle.

— J'en ai reconnu au moins une, dit Siobhan, qui avait croisé les bras. Elle dansait sur la scène le jour où je me suis rendue dans votre établissement en compagnie de l'inspecteur Rebus.

— Je ne suis pas au courant, dit Bullen en haussant les épaules. Mais les filles vont et viennent... je ne suis pas leur grand-mère et elles sont libres de faire ce qu'elles veulent.

Il se pencha sur la table et demanda à Siobhan :

— Vous avez trouvé celle qui a disparu ?

— Non, admit-elle.

— Mais le type s'est fait buter, hein, celui qui a violé sa sœur ? Comme elle ne répondit pas, il haussa une nouvelle fois les épaules, ajouta :

— Je lis le journal, comme tout le monde.

— C'est chez lui que nous avons trouvé le film, indiqua Les Young.

— Je ne vois toujours pas en quoi je peux vous être utile.

Bullen se tourna vers Rebus, comme pour lui demander conseil.

— Connaissiez-vous Donny Cruikshank ? demanda Siobhan. Bullen se tourna à nouveau vers elle.

— J'ai appris son existence quand j'ai lu les articles sur le meurtre.

— Il n'est pas venu dans votre boîte ?

— C'est possible... je n'y suis pas toujours... Il faut poser la question à Barney.

— Le barman ? demanda Siobhan.

— Oui. Mais vous pourriez aussi poser la question aux gens de l'Immigration... ils la surveillaient apparemment de très près.

Il eut un sourire peu convaincant, ajouta :

— J'espère qu'ils ont veillé à prendre mon bon profil.

— Parce que vous en avez un ? demanda Siobhan.

Le sourire de Bullen disparut. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Elle semblait luxueuse : grosse et en or.

— On a fini ?

— En aucun cas, répondit Les Young.

Mais la porte s'ouvrit et Félix Storey entra, suivi de Shug Davidson.

— Toute la bande est là, s'écria Bullen. S'il y avait autant de monde au Nook, je prendrais ma retraite aux Canaries...

— Terminé, dit Storey à Young. Nous avons à nouveau besoin de lui.

Les Young se tourna vers Siobhan. Elle sortit des Polaroid de sa poche, les disposa sur la table face à Bullen.

— Vous connaissez celle-ci, dit-elle en tapotant une photo du bout du doigt. Et les autres ?

— Les visages ne signifient souvent pas grand-chose pour moi, dit-il en la regardant de la tête aux pieds. Je me souviens plutôt des corps.

— C'est une de vos danseuses.

— Oui, reconnut-il finalement. Effectivement. Et alors ?

— Je voudrais lui parler.

— Elle passe ce soir, en fait...

Il jeta un nouveau coup d'œil à sa montre, ajouta :

— À supposer que Barney puisse ouvrir.

Storey secoua la tête.

— Pas tant que nous n'aurons pas perquisitionné.

Bullen soupira.

— Dans ce cas, indiqua-t-il à Siobhan, je ne sais pas quoi dire.

— Vous devez bien avoir une adresse... un numéro de téléphone.

— Les filles aiment la discrétion... j'ai peut-être un numéro de mobile quelque part.

Il montra Storey de la tête et ajouta :

— Si vous le lui demandez gentiment, il le trouvera peut-être quand il mettra l'établissement sens dessus dessous.

— Ça ne sera pas nécessaire, intervint Rebus.

Il s'était approché de la table et avait examiné les photos. Il prit celle de la danseuse.

— Je la connais, dit-il, et je sais aussi où elle habite.

Siobhan lui adressa un regard incrédule.

— Elle s'appelle Kate.

Il se tourna vers Bullen, qu'il dominait de toute sa taille, et demanda :

— N'est-ce pas ?

— Ouais, Kate, reconnut Bullen à contrecœur. Elle aime beaucoup danser, Kate, ajouta-t-il presque à regret.

— Tu t'en es bien tirée, dit Rebus.

Il était sur le siège du passager et Siobhan conduisait.

Les Young les avait laissés faire parce qu'il fallait qu'il retourne à Banehall. Rebus regardait à nouveau les Polaroid.

— Comment ça ? demanda-t-elle finalement.

— Avec les types comme Bullen, il faut aller droit au but. Sinon, ils se ferment comme une huître.

— Il ne nous a pas donné grand-chose.

— Il aurait donné moins encore à Leslie.

— Peut-être.

— Bon sang, Shiv, accepte les compliments, pour une fois !

— Je cherche la motivation cachée.

— Il n'y en a pas.

— Ça serait bien la première fois...

Ils se rendaient à Pollock Halls. Sur le chemin de la voiture, Rebus

avait expliqué comment il avait fait la connaissance de Kate.

— J'aurais dû la reconnaître, avait-il ajouté en secouant la tête. Toute cette musique dans sa chambre.

— Et tu te prétends détective, blagua Siobhan, qui ajouta : ça aurait peut-être été plus facile si elle n'avait porté qu'un string.

Ils étaient dans Dalkeith Road, tout près de St Leonard's, aux cellules pleines de ramasseurs de coques. Les interrogatoires n'avaient rien donné... en tout cas rien que Félix Storey fût prêt à partager. Siobhan prit Holyrood Park Road à gauche puis Pollock à droite. Andy Edmunds était toujours de faction au portail. Il s'accroupit près de la vitre ouverte.

— Déjà de retour ? demanda-t-il.

— Quelques questions supplémentaires à poser à Kate, expliqua Rebus.

— Vous arrivez trop tard... je l'ai vue sortir à bicyclette.

— Il y a combien de temps ?

— Pas plus de cinq minutes.

Rebus se tourna vers Siobhan.

— Elle va au boulot.

Siobhan acquiesça. Il était impossible que Kate soit au courant de l'arrestation de Stuart Bullen. Rebus salua Edmunds de la main tandis que Siobhan faisait demi-tour. Elle ne tint pas compte du feu de Dalkeith Road et déclencha un concert de klaxons.

— Il faut que je fasse installer une sirène sur cette voiture, marmonna-t-elle. Tu crois qu'on va arriver au Nook avant elle ?

— Non, mais ça ne signifie pas qu'on ne la coïncera pas... elle va vouloir une explication.

— Les hommes de Storey y sont-ils ?

— Aucune idée, répondit Rebus.

Ils avaient dépassé St Leonard's, se dirigeaient vers Cowgate et Grassmarket. Rebus ne réalisa pas immédiatement ce que Siobhan savait déjà : c'était l'itinéraire le plus court.

Mais c'était aussi le plus fréquenté. De nouveaux coups de klaxon retentirent, des appels de phares les avertirent de plusieurs manœuvres illicites et inacceptables.

— Comment était-ce, dans ce tunnel ? demanda Siobhan.

— Lugubre.

— Mais pas trace d’immigrants ?

— Non, admit Rebus.

— Tu vois, si j’étais chargée de la surveillance, ce n’est pas à eux que je m’intéresserais.

Rebus était plutôt d’accord.

— Et si Bullen n’était jamais en contact avec eux ? Il n’a pas besoin de le faire, après tout... l’Irlandais sert d’intermédiaire.

— L’Irlandais que tu as vu à Knoxland ?

Rebus acquiesça. Puis il comprit où elle voulait en venir.

— C’est là qu’ils sont, n’est-ce pas ? Il n’y a pas de meilleur endroit pour les cacher.

— Je croyais que la cité avait été fouillée de fond en comble, dit Siobhan, jouant l’avocat du Diable.

— Mais on cherchait un meurtrier, des témoins...

Il se tut.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Siobhan.

— Mo Dirwan s’est fait tabasser quand il est allé fouiner... tabasser à Stevenson House.

Il sortit son mobile, composa le numéro de Caro Quinn.

— Caro ? C’est John. J’ai une question à vous poser. Où étiez-vous exactement quand on vous a chassée de Knoxland ?

Il écouta sans quitter Siobhan des yeux.

— Vous en êtes sûre ? Non, pas de raison particulière... je vous expliquerai plus tard. Au revoir.

Il coupa la communication.

— Elle venait d’arriver à Stevenson House, indiqua-t-il à Siobhan.

— Quelle coïncidence !

Rebus fixait son mobile.

— Il faut que j’avertisse Storey.

Mais il se contenta de tourner et retourner l’appareil entre ses mains.

— Tu ne l’appelles pas, constata-t-elle.

— Je ne suis pas certain d’avoir confiance en lui, reconnut Rebus. Il a des tas de bons tuyaux anonymes. Ce sont eux qui l’ont mis sur la piste de Bullen, du Nook, des ramasseurs de coques...

— Et ?

— Et il a soudain cette intuition à propos de la BMW... exactement ce qu'il fallait pour impliquer Bullen.

— Encore un tuyau ? supputa Siobhan.

— Donc, qui lui téléphone ?

— Forcément un proche de Bullen.

— Mais c'est peut-être simplement quelqu'un de très bien renseigné sur lui. Cependant si Storey reçoit toutes ces infos... il doit bien se poser des questions.

— Du genre « Pourquoi me refille-t-on tous ces renseignements formidables ? » Il n'est peut-être pas homme à regarder les dents quand on lui offre un cheval.

Rebus réfléchit pendant quelques instants.

— Un cheval qu'on lui offre ou un cheval de Troie ?

— C'est elle ? demanda soudain Siobhan.

Elle montrait une cycliste venant en sens inverse. La bicyclette les croisa, descendant la pente qui aboutissait à Grassmarket.

— Je ne l'ai pas bien vue, reconnut Rebus.

Siobhan se mordit la lèvre.

— Cramponne-toi, dit-elle avant de freiner brutalement et d'exécuter un nouveau demi-tour, bloquant cette fois la circulation dans les deux sens.

Rebus fit signe de la main et haussa les épaules à titre d'excuses puis, quand un automobiliste se mit à crier, recourut à des gestes moins conciliants. Siobhan avait repris la direction de Grassmarket, l'automobiliste furieux derrière elle, pleins phares et klaxon en continu.

Rebus se retourna et le foudroya du regard, mais l'autre continua de crier et de brandir le poing.

— Il cherche à nous emmerder, dit Siobhan.

— Pas de gros mots, s'il te plaît, dit Rebus.

Puis il se pencha par la vitre.

— On est policiers, connard ! cria-t-il de toutes ses forces, conscient du fait que l'homme ne pouvait l'entendre.

Siobhan éclata de rire et tourna brusquement le volant.

— Elle s'est arrêtée, dit-elle.

La cycliste descendait de sa machine, s'apprêtait à l'attacher à un lampadaire. Ils étaient au cœur de Fleshmarket, parmi les bistrots élégants et les pubs pour touristes. Siobhan se gara en stationnement interdit et descendit de voiture. Rebus reconnut Kate. Elle portait un blouson en denim effiloché, un jean coupé, des bottes et une écharpe rose soyeuse. Elle parut troublée quand Siobhan se présenta. Rebus détacha sa ceinture et était sur le point d'ouvrir la portière quand un bras entra par la vitre et coinça sa tête comme dans un étau.

— À quoi tu joues, mec ? rugit une voix. Tu crois que la putain de chaussée t'appartient, c'est ça ?

La manche capitonnée de la veste huileuse de l'homme couvrait la bouche et le nez de Rebus. Il trouva à tâtons la poignée de la portière et poussa de toutes ses forces, tomba sur les genoux et se fit une nouvelle fois mal aux jambes. L'homme était toujours cramponné et ne manifestait aucune intention de lâcher sa proie. La portière tenait lieu de bouclier, le protégeait des coups de coude et de poing de Rebus.

— Tu te prends pour un caïd, hein ? Me montrer un doigt...

— C'est un caïd, dit Siobhan. Il est de la police et moi aussi. Lâchez-le.

— Il est de quoi ?

— Je vous ai dit de le lâcher !

L'étreinte se desserra et Rebus dégagea sa tête puis se redressa, entendit le sang chanter dans ses oreilles, vit le monde tourner autour de lui. Siobhan avait tordu le bras libre de l'homme dans son dos, le forçait à s'agenouiller, la tête baissée. Rebus sortit sa carte et la plaça devant le nez de l'homme.

— Tu recommences, je te fais ton affaire, hoqueta-t-il.

Siobhan lâcha prise et recula. Elle avait également sa carte à la main quand l'homme se redressa.

— Comment je pouvais savoir ? dit-il simplement.

Mais Siobhan ne s'intéressait plus à lui. Elle se dirigeait vers Kate qui avait assisté, les yeux dilatés, à l'incident. Rebus nota ostensiblement le numéro d'immatriculation tandis que l'homme regagnait sa voiture. Puis il rejoignit Siobhan et Kate.

— Kate s'arrêtait simplement pour boire un verre, expliqua Siobhan. Je lui ai demandé si on pouvait se joindre à elle.

Cela convenait parfaitement à Rebus.

— J'ai un rendez-vous dans une demi-heure, avertit Kate.

— Nous n'avons pas besoin de plus d'une demi-heure, affirma

Rebus.

Ils gagnèrent l'établissement le plus proche, trouvèrent une table. La musique était forte, et Rebus demanda au barman de la baisser. Une pinte pour lui, du soda pour les femmes.

— Je disais à Kate, expliqua Siobhan, qu'elle dansait très bien.

Rebus acquiesça, eut un élanement dans la nuque.

— C'est ce que j'ai pensé le soir où je vous ai vue au Nook, poursuivit Siobhan, qui prononça le nom de la boîte comme s'il s'agissait d'une discothèque à la mode.

Elle est futée, pensa Rebus : elle ne moralise pas, n'inquiète pas le témoin et ne le met pas dans l'embarras. Il but une gorgée de bière.

— Ce n'est que ça, vous savez... danser.

Le regard de Kate passa de Siobhan à Rebus.

— Et tout ce qu'on raconte sur Stuart – qu'il fait entrer des gens clandestinement –, je n'étais pas au courant.

Elle se tut, comme si elle était sur le point d'ajouter quelque chose, mais but simplement une gorgée de soda.

— Vous financez vos études, supputa Rebus.

Elle acquiesça.

— J'ai vu une annonce dans le journal : « On demande des danseuses ».

Elle sourit, poursuivit :

— Je ne suis pas stupide, j'ai compris tout de suite ce que serait le Nook, mais les filles sont formidables... et je ne fais que danser.

— Quoique nue.

La phrase sortit presque d'elle-même. Siobhan foudroya Rebus du regard, trop tard.

L'expression de Kate se durcit.

— Vous n'écoutez donc pas ? J'ai dit que je ne faisais pas les autres choses.

— Nous le savons, Kate, dit Siobhan. Nous avons vu le film.

Kate se tourna vers elle.

— Quel film ?

— Celui où vous dansez devant la cheminée.

Siobhan posa le Polaroid sur la table. Kate s'en empara, de peur que quelqu'un le voie.

— C'est arrivé une fois, dit-elle, refusant de les regarder dans les yeux. Une des filles m'a dit que c'était de l'argent facilement gagné. J'ai répondu que je ne ferais rien...

— Et vous ne l'avez pas fait, reconnut Siobhan. J'ai vu le film, donc nous savons que c'est vrai. Vous mettiez de la musique et vous dansiez.

— Ouais, et ils ont refusé de me payer. Alberta m'a proposé une partie de ce qu'elle a touché, mais je n'en ai pas voulu. Elle avait gagné cet argent.

Elle but une gorgée de soda et Siobhan fit de même. Les deux femmes posèrent leur verre en même temps.

— Le type qui tenait la caméra, dit Siobhan, vous le connaissiez ?

— J'ai fait sa connaissance quand on est arrivés dans la maison.

— Et où se trouvait cette maison ?

Kate haussa les épaules.

— En dehors d'Édimbourg. On a pris la voiture d'Alberta... je n'ai pas fait attention.

Elle regarda Siobhan, demanda :

— Qui d'autre a vu le film ?

— Seulement moi, mentit Siobhan.

Kate se tourna vers Rebus, qui secoua la tête afin d'indiquer qu'il ne l'avait pas vu.

— J'enquête sur un meurtre, poursuivit Siobhan.

— Je sais... l'immigré de Knoxland.

— En fait, c'est l'inspecteur Rebus qui travaille sur cette affaire. Celle qui me concerne s'est produite dans une ville nommée Banehall. L'homme qui tenait la caméra...

Elle demeura quelques instants silencieuse, reprit :

— Vous souviendriez-vous de son nom, par hasard ?

Kate réfléchit.

— Mark ? hasarda-t-elle finalement.

Siobhan hocha lentement la tête.

— Pas de nom de famille ?

— Il avait un grand tatouage sur le cou...

— Une toile d'araignée, confirma Siobhan. À un moment donné, un autre homme est entré et Mark lui a donné la caméra.

Siobhan sortit un autre Polaroid, une image floue de Donny Cruikshank.

— Vous souvenez-vous de lui ?

— Franchement, j'ai presque continuellement gardé les yeux fermés. Je m'efforçais de me concentrer sur la musique... C'est comme ça que je parviens à faire ce travail... en ne pensant qu'à la musique.

Siobhan acquiesça une nouvelle fois, afin de montrer qu'elle comprenait.

— C'est lui qui a été assassiné, Kate. Pouvez-vous me fournir des informations à son sujet ?

— Non, j'ai simplement eu l'impression qu'ils s'amusaient. Comme des écoliers, vous savez ? Ils avaient quelque chose de fiévreux.

— Fiévreux.

— Presque comme s'ils tremblaient. Dans la même pièce que trois femmes nues... il m'a semblé que c'était nouveau pour eux, et excitant...

— Vous n'avez pas eu peur ?

Elle secoua la tête. Rebus comprit qu'elle revivait la scène et s'en souvenait sans plaisir. Il s'éclaircit la gorge.

— Vous dites qu'une autre danseuse vous a emmenée sur ce tournage.

— Oui.

— Stuart Bullen était-il au courant ?

— Je ne crois pas.

— Mais vous n'en êtes pas certaine ?

Elle haussa les épaules.

— Stuart s'est toujours montré réglo avec les filles. Il sait que les autres boîtes cherchent des danseuses... si nous ne nous plaisons pas chez lui, nous pouvons toujours aller ailleurs.

— Alberta devait connaître l'homme tatoué, dit Siobhan.

— J'imagine.

— Savez-vous comment elle a fait sa connaissance ?

— Il était peut-être venu à la boîte... c'est ainsi qu'Alberta rencontrait des hommes, en général.

Elle fit tourner les glaçons contenus dans son verre.

— Vous en voulez un autre ? demanda Rebus.

Elle regarda sa montre et secoua la tête.

— Barney ne va pas tarder.

— Barney Grant ? supputa Siobhan.

— Oui. Il essaie de retenir les filles. Barney sait qu'il nous perdra si nous restons un jour ou deux sans travailler.

— Il a donc l'intention d'ouvrir le Nook ? demanda Rebus.

— En attendant le retour de Stuart.

Elle resta quelques instants silencieuse, puis demanda :

— Il reviendra, n'est-ce pas ?

En guise de réponse, Rebus vida sa pinte.

— Il vaudrait mieux que nous vous laissions, dit Siobhan à Kate.
Merci d'avoir accepté de nous parler.

Elle se leva.

— Je regrette de ne pas pouvoir vous aider davantage.

— Si vous vous souvenez de quelque chose sur ces deux hommes...

Kate hocha la tête.

— Je vous avertirai.

Elle garda le silence quelques instants, puis demanda :

— Le film dans lequel je suis...

— Oui ?

— Combien de copies y a-t-il, d'après vous ?

— Impossible à dire. Votre amie Alberta... danse-t-elle toujours au Nook ?

— Non, elle est partie peu après.

— Vous voulez dire après le tournage du film ?

— Oui.

— Et cela s'est passé il y a combien de temps ?

— Deux ou trois semaines.

Ils remercièrent à nouveau Kate et se dirigèrent vers la porte.
Dehors, ils se firent face. Siobhan prit la parole :

— Donny Cruikshank devait être tout juste sorti de prison.

— Pas étonnant qu'il ait eu l'air fiévreux. Tu vas essayer de localiser Alberta ?

Siobhan soupira.

- Je ne sais pas... la journée a été longue.
- Tu as envie de boire un autre verre ailleurs ?
- Non, merci.
- Tu as rendez-vous avec Les Young ?
- Pourquoi ? Tu dois voir Caro Quinn ?
- Ce n'était qu'une question.

Rebus sortit ses cigarettes.

- Tu veux que je te dépose ? proposa Siobhan.
- Je crois que je vais marcher, merci tout de même.
- Très bien...

Elle hésita, le regarda allumer une cigarette. Puis, comme il ne disait rien, elle se dirigea vers sa voiture. Il la regarda s'éloigner. Il fuma tranquillement pendant un moment, puis traversa la rue. Il y avait un hôtel et il passa lentement devant l'entrée. Il venait de finir sa cigarette quand il vit Barney Grant, qui venait apparemment du Nook. Il avait les mains dans les poches et sifflait : rien n'indiquait qu'il se faisait du souci pour son boulot ou son patron. Il entra dans le pub et, sans réfléchir, Rebus regarda sa montre, puis il nota l'heure.

Et il resta devant l'hôtel. À travers les vitrines, il voyait le restaurant. Un décor blanc et stérile, le genre d'endroit où la taille des assiettes est inversement proportionnelle à la quantité de nourriture servie. Seules quelques tables étaient occupées et les membres du personnel étaient plus nombreux que les clients. Un serveur le foudroya du regard, lui fit signe de s'éloigner, mais Rebus se contenta de lui adresser un clin d'œil. Finalement, au moment où Rebus en avait assez et décidait de s'en aller, une voiture s'arrêta devant le pub, le moteur rugissant au ralenti parce que le conducteur jouait avec l'accélérateur. Le passager parlait dans un téléphone mobile. La porte du pub s'ouvrit et Barney Grant sortit, glissa son mobile dans sa poche alors que le passager fermait le sien. Grant monta à l'arrière de la voiture, qui redémarra alors qu'il n'avait pas fermé la portière. Rebus regarda le véhicule s'engager dans la côte, puis suivit à pied.

Il lui fallut quelques minutes pour atteindre le Nook, et il arriva au moment où la voiture repartait. Il fixa la porte fermée à clé, puis la boutique désaffectée qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Plus de surveillance, plus de camionnette. Il poussa la porte du Nook, mais elle était verrouillée. Cependant Barney Grant n'y était pas passé sans raison et la voiture l'avait attendu. Rebus n'avait pas identifié le chauffeur, mais il connaissait le visage du passager, le connaissait depuis l'instant où il l'avait injurié tandis qu'il le jetait à terre, les

caméras immortalisant l'instant à l'intention des tabloïds.

Howie Slowther... le gamin de Knoxland, caractérisé par le tatouage paramilitaire et la haine raciale.

Ami du barman du Nook...

Ou du propriétaire de la boîte.

Neuvième jour

Mardi

Descentes à l'aube à Knoxland. L'équipe qui avait arrêté les ramasseurs de coques sur la plage de Cramond. Stevenson House... le bâtiment sans graffitis. Pourquoi ? La peur ou le respect. Rebus comprit qu'il aurait dû s'en apercevoir dès le début. Stevenson House n'avait pas le même aspect et n'était pas traité de la même façon que les autres unités.

Les équipes chargées de l'enquête de voisinage y avaient rencontré de nombreuses portes closes... presque un étage entier. Y étaient-elles retournées ? Non. Pourquoi ? Parce que l'enquête ne disposait pas d'un personnel suffisant... et peut-être parce que les policiers ne se donnaient pas énormément de mal, la victime étant, de leur point de vue, une statistique, rien de plus.

Félix Storey était plus rigoureux. Cette fois, on frapperait à coups de poing, on regarderait par la fente des boîtes aux lettres. Cette fois, on n'accepterait pas les refus. Le service de l'Immigration – comme les Douanes et les Fraudes – disposait de davantage de pouvoir que la police. Les portes seraient défoncées sans qu'un mandat de perquisition soit nécessaire. « Forte probabilité » était l'expression que Rebus avait entendue et Storey était clairement convaincu que, quoi qu'il y ait d'autre, la forte probabilité était amplement établie.

Caro Quinn : menacée quand elle avait tenté de prendre des photos à Stevenson House et alentour.

Mo Dirwan : agressé quand son enquête de voisinage l'avait conduit à Stevenson House.

Rebus s'était levé à quatre heures, avait assisté au briefing de Storey à cinq... parmi les yeux larmoyants, les odeurs de bain de bouche et de café.

Dans sa voiture, peu après, il avait pris le chemin de Knoxland, y avait conduit quatre hommes. Ils n'avaient guère parlé, vitres de la Saab baissées pour éviter que la buée ne s'y dépose. Ils étaient passés devant des boutiques fermées, des pavillons où les lumières s'allumaient dans les chambres. Un convoi de voitures, pas toutes banalisées. Les chauffeurs de taxi les avaient regardés passer, avaient

compris que quelque chose se préparait. Les oiseaux étaient sûrement réveillés, mais on ne les entendait pas quand les véhicules s'arrêtèrent à Knoxland.

On n'entendit que les portières des voitures qui s'ouvrirent et se fermèrent doucement.

Murmures et gestes, quelques toux étouffées. Quelqu'un cracha sur le sol. Un chien curieux fut chassé avant de pouvoir se mettre à aboyer.

Le bruit des chaussures dans l'escalier semblable à celui du papier de verre.

Nouveaux gestes et murmures. Les hommes prirent position au troisième étage.

L'étage où de si rares portes s'étaient ouvertes lors de la première visite de la police.

Ils attendirent, immobiles, trois devant chaque porte. On regarda les montres. À six heures moins le quart, ils frapperaient et crieraient.

Dans trente secondes.

Puis la porte de l'escalier s'était ouverte : un adolescent étranger, vêtu d'une longue tunique sur son pantalon, un sac de courses à la main. Le sac tomba, le lait se renversa. Un agent posait un doigt sur les lèvres quand le jeune garçon gonfla les poumons.

Hurla de toutes ses forces.

Coups de poing contre les portes, claquements des volets des boîtes aux lettres. L'adolescent fut soulevé de terre et emporté vers le rez-de-chaussée. Le flic qui le tenait laissa des empreintes de pas laiteuses.

Des portes s'ouvrirent ; d'autres furent enfoncées à coups d'épaule. Dévoilèrent...

Des scènes de la vie quotidienne : familles à table, prenant le petit déjeuner.

Des séjours où des gens dormaient dans des sacs de couchage ou sous des couvertures. Sept ou huit par pièce et même parfois dans le couloir.

Des enfants hurlèrent de terreur, les yeux dilatés. Des mères les prirent dans leurs bras. De jeunes hommes enfilèrent leurs vêtements ou, effrayés, serrèrent le bord de leur sac de couchage.

Des hommes d'âge mur protestèrent dans un mélange de langues, agitant les mains comme des mimes. Des vieillards, insensibles à cette nouvelle humiliation, à demi aveugles sans leurs lunettes, restèrent déterminés à se montrer aussi dignes que possible compte tenu de la

situation.

Storey alla d'une pièce à l'autre, d'un appartement à l'autre. Il y avait trois interprètes, mais c'était largement insuffisant. Un agent lui donna une feuille de papier arrachée sur un mur. Storey la passa à Rebus. C'était apparemment une liste d'équipes... adresses d'usines de transformation de produits alimentaires. Une succession de noms au sein de chaque équipe. Rebus rendit la feuille. Dans une entrée, de gros sacs en plastique, pleins de serre-tête et de minces baguettes, attirèrent son attention. Il alluma un des serre-tête et ses deux sphères rouges clignotèrent. Il regarda autour de lui mais ne vit pas le jeune garçon de Lothian Road, celui qui vendait le même genre de marchandise. Dans la cuisine, des roses en décomposition, aux boutons à jamais fermés, dans l'évier.

Les interprètes montraient des photos de Bullen et de Hill, prises pendant l'opération de surveillance, et demandaient aux gens de les identifier. Plusieurs personnes secouèrent la tête et se les montrèrent mutuellement du doigt, mais quelques-unes acquiescèrent. Un homme – qui parut chinois à Rebus – cria :

— On paie argent pour venir... beaucoup argent. Travailler dur... envoyer argent. Nous vouloir travailler ! Nous vouloir travailler !

Un ami lui adressa sèchement quelques mots dans leur langue maternelle. Le regard de cet homme croisa celui de Rebus, qui hocha lentement la tête parce qu'il avait saisi la teneur du message.

Pas la peine.

Ça ne les intéresse pas.

On ne les intéresse pas... pas ce que nous sommes vraiment.

Cet homme se dirigea vers Rebus, mais Rebus secoua la tête, montra Félix Storey. Le seul moyen d'attirer l'attention du fonctionnaire de l'Immigration consista à tirer sur la manche de sa veste, geste que l'homme n'avait vraisemblablement pas accompli depuis l'enfance.

Storey le foudroya du regard, mais cela ne le découragea pas.

— Stuart Bullen, dit-il. Peter Hill.

Il comprit qu'il avait persuadé Storey de l'écouter, ajouta :

— C'est les hommes que vous voulez.

— Ils sont en détention, répondit le fonctionnaire de l'Immigration.

— C'est bien, souffla l'homme. Et vous avez trouvé ceux qu'ils ont tués ?

Storey se tourna vers Rebus, puis à nouveau vers l'homme.

— Vous pouvez répéter ça ? demanda-t-il.

Il s'appelait Min Tan et venait d'un village du centre de la Chine. Il était assis sur la banquette arrière de la voiture de Rebus, Storey près de lui, et Rebus au volant.

Ils étaient garés devant une boulangerie de Georgie Road. Min Tan buvait bruyamment du thé noir sucré. Rebus s'était débarrassé de sa boisson. À l'instant où il avait porté le gobelet de café gris et dilué à ses lèvres, le souvenir lui était revenu : c'était l'endroit où il avait acheté un café imbuvable, l'après-midi où le corps de Stef Yurgii avait été découvert. Pourtant la boulangerie faisait de bonnes affaires : les gens qui attendaient l'autobus à proximité portaient apparemment tous un gobelet à leurs lèvres. D'autres mastiquaient des sandwichs aux œufs brouillés et à la saucisse.

Storey avait interrompu son interrogatoire et parlait avec la personne qui l'avait appelé sur son téléphone mobile.

Storey avait un problème : les postes de police d'Édimbourg ne pouvaient accueillir les immigrés de Knoxland. Ils étaient trop nombreux et il n'y avait pas assez de cellules. Il s'était adressé aux tribunaux, mais ils manquaient également de place. Provisoirement, les immigrés étaient détenus dans leurs appartements et le troisième étage de Stevenson Ho use avait été isolé. Mais, désormais, le personnel posait un problème : les agents réquisitionnés par Storey devaient reprendre leurs tâches quotidiennes. Ils ne pouvaient se transformer en gardiens de luxe. En même temps, Storey était convaincu que, faute de mesures adaptées, rien n'empêcherait les sans-papiers de Stevenson House de déborder un personnel trop peu nombreux et de prendre la fuite.

Il avait appelé ses supérieurs à Londres et ailleurs, demandé l'aide des Douanes et des Fraudes.

— Ne me dites pas qu'il n'y a pas des inspecteurs des contributions indirectes qui se tournent les pouces, l'avait entendu dire Rebus.

Cela signifiait que Storey se démenait en vain. Rebus eut envie de demander pourquoi ils ne pouvaient pas laisser partir les malheureux. Il avait vu l'épuisement sur leurs visages. Ils avaient travaillé si dur que la fatigue s'était insinuée jusque dans la moelle de leurs os. Storey affirmait qu'ils étaient presque tous – peut-être tous – entrés illégalement sur le territoire ou que leurs visas étaient périmés. C'étaient des délinquants, mais il semblait évident à Rebus que c'étaient aussi des victimes. Min Tan avait parlé de la pauvreté effroyable de la province qu'il avait quittée, de son « devoir »

d'envoyer de l'argent chez lui.

Devoir... un mot que Rebus ne rencontrait pas souvent.

Devant la boulangerie, Rebus avait proposé quelque chose à manger à l'homme, mais il avait froncé le nez, pas assez affamé pour adopter la cuisine locale. Storey avait également refusé et Rebus avait acheté un *bridie*⁽⁷⁾ réchauffé qui gisait maintenant, presque intact, dans le caniveau, près du gobelet de café.

Storey ferma son mobile et grogna. Min Tan feignit d'être concentré sur son thé, mais Rebus n'avait pas ces scrupules.

— Vous pourriez toujours admettre la défaite, proposa-t-il.

Les paupières plissées de Storey emplirent le rétroviseur. Puis il se tourna vers l'homme assis près de lui.

— Il y a donc plus d'une victime ? demanda-t-il.

Min Tan acquiesça et leva deux doigts.

— Deux ? insista Storey.

— Au moins deux, répondit Min Tan.

Il parut frissonner et but une nouvelle gorgée de thé. Rebus songea que les vêtements du Chinois n'étaient pas vraiment en mesure de le protéger de la fraîcheur de la matinée. Il lança le moteur et régla le chauffage.

— On va quelque part ? demanda sèchement Storey.

— On ne peut pas passer la journée dans la voiture, répondit Rebus. Pas sans attraper la mort.

— Deux morts, rectifia Min Tan, qui avait mal compris les propos de Rebus.

— L'un d'eux était kurde ? demanda Rebus. Stef Yurgii.

Le Chinois plissa le front.

— Qui ?

— L'homme qui a été poignardé. C'était un des vôtres, n'est-ce pas ?

Rebus s'était retourné sur son siège, mais Min Tan secouait la tête.

— Je ne connais pas cette personne.

Cela apprendrait à Rebus à conclure hâtivement.

— Peter Hill et Stuart Bullen n'ont pas tué Stef Yurgii ?

— Je vous ai dit que je ne connaissais pas cet homme !

La voix de Min Tan s'était faite plus forte.

— Vous les avez vus tuer deux personnes, intervint Storey.

Le Chinois secoua une nouvelle fois la tête.

— Mais vous avez dit que...

— Tout le monde est au courant... on nous le dit.

— Au courant de quoi ? insista Rebus.

— Des deux...

Min Tan parut incapable de trouver les mots :

— Deux corps... vous savez, après la mort.

Il pinça la peau du bras qui tenait son gobelet, ajouta :

— Tout s'en va, rien ne reste.

— Plus de peau ? supputa Rebus. Des corps sans peau. Vous voulez parler de squelettes ?

Min Tan agita triomphalement un doigt.

— Et les gens connaissent leur existence ? s'enquit Rebus.

— Un jour... un homme ne veut pas travailler pour salaire si bas. Il crie. Il dit aux gens de ne pas aller au travail, de partir...

— Et il a été tué ? coupa Storey.

— Pas tué ! s'écria Min Tan sous l'effet de la frustration. Écoutez, s'il vous plaît ! On l'a emmené dans un endroit et on lui a montré les corps sans peau. On lui a dit que ça lui arriverait, que ça arriverait à tout le monde, sauf s'il obéissait, faisait du bon travail.

— Deux squelettes, souffla Rebus pour lui-même.

Mais Min Tan avait entendu.

— Une mère et son bébé, dit-il, les yeux dilatés par l'horreur de ce souvenir. S'ils peuvent tuer une mère et son enfant – pas arrêtés, rien – ils peuvent tout faire, tuer n'importe qui... tous ceux qui désobéissent.

Rebus acquiesça.

Deux squelettes.

Une mère et son enfant.

— Vous avez vu ces squelettes ?

— Non, répondit Min Tan. D'autres les ont vus. Un bébé, enveloppé dans un journal. Ils l'ont montré à Knoxland, ont montré la tête et les mains. Puis ils ont enterré la mère et le bébé dans...

Il chercha les mots :

— Un endroit souterrain.

— Une cave ? suggéra Rebus.

Min Tan hocha énergiquement la tête.

— Ils les ont enterrés là et un de nous regardait. Il nous a raconté l'histoire.

Rebus fixa le pare-brise. C'était logique : utiliser les squelettes pour terrifier les immigrants, les maintenir dans la terreur. Ôter les fils de fer et les vis pour qu'ils paraissent authentiques. Et, pour couronner le tout, déverser du béton sur eux devant un témoin, l'homme retournant à Knoxland, racontant l'histoire.

Ils peuvent tout faire, tuer n'importe qui... tous ceux qui désobéissent.

Il frappa à la porte du Warlock une demi-heure avant l'ouverture.

Siobhan était avec lui. Il lui avait téléphoné depuis sa voiture, après avoir déposé Storey et Min Tan à Torphichen, le fonctionnaire de l'Immigration armé de nouvelles questions à l'intention de Bullen et de l'Irlandais. Siobhan n'était pas tout à fait réveillée et Rebus avait dû répéter plusieurs fois l'histoire. Son élément central : combien de paires de squelettes étaient apparues ces derniers mois.

La réponse de Siobhan : seulement celle-ci, à sa connaissance.

— Il faut que je voie Mangold de toute façon, dit-elle tandis que Rebus donnait un coup de pied dans la porte du Warlock, personne n'ayant ouvert quand il avait frappé poliment.

— Une raison précise ? demanda-t-il.

— Tu verras quand je l'interrogerai.

— Merci de partager les informations.

Il flanqua un dernier coup de pied et recula.

— Il n'y a personne, constata-t-il.

Elle consulta sa montre.

— Il économise sur le personnel.

— On dirait.

Normalement, il devait y avoir quelqu'un peu de temps avant l'ouverture... ne serait-ce que pour amorcer les pompes à bière et préparer la caisse. La personne chargée du ménage était peut-être partie, mais le responsable du bar aurait dû être là.

— Qu'est-ce que tu as fait hier soir ? demanda Siobhan en s'efforçant de garder un ton neutre.

— Pas grand-chose.

— Tu n'as pas l'habitude de refuser qu'on te raccompagne.

— J'avais envie de marcher.

— C'est ce que tu as dit.

Elle croisa les bras et demanda :

— Tu t'es arrêté dans des bars en chemin ?

— Malgré ce que tu crois, je peux rester des heures sans boire.

Il alluma une cigarette, reprit :

— Et toi ? Tu avais un autre rendez-vous avec le major Underpants ?

Elle le fixa et sourit.

— Les surnoms ont tendance à se répandre, expliqua-t-il.

— Peut-être, mais tu te trompes... c'est Captain, pas major.

Rebus secoua la tête.

— C'était peut-être ça à l'origine, mais je peux t'assurer que c'est major maintenant. Bizarre comme les surnoms...

Il gagna l'entrée de Fleshmarket Close, souffla de la fumée dans la ruelle, puis remarqua quelque chose. Il alla jusqu'à la porte de la cave.

Le battant était entrouvert.

Il le poussa du poing et entra. Siobhan le suivit.

Ray Mangold fixait un des murs intérieurs, les mains dans les poches, perdu dans ses pensées. Il était seul, entouré de travaux en cours. La chape de béton du sol avait complètement disparu. Les gravats avaient été emportés, mais il y avait encore beaucoup de poussière en suspension dans l'air.

— Monsieur Mangold ? dit Rebus.

Le charme fut rompu et Mangold tourna la tête.

— Ah, c'est vous, dit-il sans le moindre enthousiasme.

— Jolis hématomes, constata Rebus.

— Ils guérissent, répondit Mangold en touchant sa joue.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Comme je l'ai expliqué à votre collègue, dit Mangold en montrant Siobhan de la tête, je me suis bagarré avec un client.

— Qui a gagné ?

— Il ne viendra plus boire au Warlock, c'est une certitude.

— Nous sommes désolés de vous interrompre, dit Siobhan.

Mangold secoua la tête.

— J'essaie simplement de me représenter comment ce sera, une fois terminé.

— Les touristes vont adorer, dit Rebus.

Mangold sourit.

— Je l'espère.

Il sortit les mains de ses poches, les frappa l'une contre l'autre.

— Alors, que puis-je faire pour vous aujourd'hui ?

— Les squelettes...

Rebus montra l'endroit où ils avaient été découverts.

— Je n'arrive pas à croire que vous perdiez encore votre temps...

— Ce n'est pas le cas, coupa Rebus.

Il se tenait près d'une brouette qui appartenait vraisemblablement à Joe Evans, le maçon. À l'intérieur, une boîte à outils ouverte où se trouvaient en particulier un marteau et un burin. Rebus prit le burin, impressionné par son poids.

— Connaissez-vous un individu nommé Stuart Bullen ?

Mangold réfléchit.

— J'ai entendu parler de lui. C'est le fils de Rab Bullen.

— Exact.

— Je crois qu'il a une boîte de strip-tease...

— The Nook.

Mangold hocha lentement la tête.

— C'est ça...

Rebus lâcha le burin, qui tomba avec bruit dans la brouette.

— Il se consacre aussi à l'esclavage, monsieur Mangold.

— À l'esclavage ?

— Des immigrants sans papiers. Il les fait travailler, conserve probablement une bonne part de ce qu'ils gagnent. Il semblerait aussi qu'il leur fournisse de nouvelles identités.

— Bon sang !

Mangold regarda alternativement Rebus et Siobhan, puis reprit :

— Une minute... quel rapport avec moi ?

— Quand un immigré s'est rebellé, Bullen a décidé de lui faire peur. Il l'a fait assister à l'enterrement de deux squelettes dans une cave.

Les yeux de Mangold se dilatèrent.

— Ceux qu'Evans a déterrés ?

Pour toute réponse, Rebus haussa les épaules, les yeux rivés sur Mangold.

— La porte de la cave est toujours fermée à clé, monsieur ?

— Écoutez, je vous l'ai dit dès le départ, cette chape a été coulée avant mon arrivée.

Rebus haussa encore les épaules.

— Nous n'avons que votre parole, puisque vous n'avez pas pu produire de facture.

— Il faudrait peut-être que je regarde à nouveau.

— Vous devriez effectivement. Mais soyez prudent : les grosses têtes du labo de la police savent ce qu'elles font... Elles sont capables de déterminer quand quelque chose a été écrit ou tapé... vous vous rendez compte ?

Mangold l'admit d'un hochement de tête.

— Je n'ai pas dit que je *trouverais* quelque chose...

— Mais vous allez jeter un nouveau coup d'œil et nous vous en remercions.

Rebus prit à nouveau le burin, demanda :

— Et vous ne connaissez pas Stuart Bullen... vous ne l'avez jamais rencontré ?

Mangold secoua vigoureusement la tête.

Rebus laissa le silence se prolonger, puis se tourna vers Siobhan afin de lui indiquer que c'était son tour de monter sur le ring.

— Monsieur Mangold, dit-elle, puis-je vous interroger à propos d'Ishbel Jardine ?

Mangold parut stupéfait.

— Que voulez-vous savoir ?

— Cela répond plus ou moins à une de mes questions... Donc vous la connaissez ?

— Je la connais ? Non... enfin... elle fréquentait ma boîte de nuit.

— L'Albatros ?

— C'est exact.

— Et vous la connaissiez ?

— Pas vraiment.

— Voulez-vous dire que vous vous souvenez du nom de tous les clients de l'Albatros ?

Rebus eut un ricanement ironique qui accentua l'embarras de Mangold.

— Je connais le nom, tenta-t-il d'expliquer, à cause de sa sœur. Celle qui s'est suicidée. Écoutez...

Il regarda sa montre en or, reprit :

— Il faudrait que je monte... on doit ouvrir dans une minute.

— Seulement quelques questions supplémentaires, dit Rebus, qui tenait toujours le burin dans la main, avec détermination.

— Je ne comprends pas ce qui se passe. D'abord ce sont les squelettes, puis c'est Ishbel Jardine... quel rapport avec moi ?

— Ishbel a disparu, monsieur Mangold, indiqua Siobhan. Elle fréquentait votre boîte de nuit et, maintenant, elle a disparu.

— Des tas de gens venaient chaque semaine à l'Albatros, protesta Mangold.

— Mais tous n'ont pas disparu, n'est-ce pas ?

— Nous connaissons les squelettes de votre cave, ajouta Rebus en lâchant le burin, qui tomba dans la brouette avec un bruit assourdissant, mais ceux de votre placard ? Y a-t-il quelque chose que vous voulez nous confier, monsieur Mangold ?

— Je n'ai rien à vous dire.

— Stuart Bullen est en détention. Il voudra négocier, nous dira beaucoup plus que ce que nous avons besoin de savoir. À votre avis, que va-t-il nous dire sur les squelettes ?

Mangold se dirigea vers la porte ouverte, passa entre les deux détectives comme s'il manquait d'oxygène. Il sortit dans Fleshmarket Close et se tourna vers eux, le souffle court.

— Il faut que j'ouvre.

— Nous vous écoutons.

— Il faut absolument que j'ouvre le bar.

Rebus et Siobhan sortirent au soleil et Mangold ferma le cadenas derrière eux. Ils le regardèrent gagner l'extrémité de la ruelle et disparaître au carrefour.

— Qu'est-ce que tu penses ? demanda Siobhan.

— Je pense qu'on forme toujours une bonne équipe.

Elle acquiesça.

— Il ne dit pas tout ce qu'il sait.

— Comme tout le monde.

Rebus secoua son paquet de cigarettes, décida de garder la dernière pour plus tard.

— Et maintenant ?

— Peux-tu me déposer chez moi ? Il faut que je prenne ma voiture.

— De chez toi, tu peux aller à Gayfield Square à pied.

— Mais je ne vais pas à Gayfield Square.

— Où vas-tu ?

Elle tapota une narine.

— J'ai des secrets, John... comme tout le monde.

Rebus était de retour à Torphichen, où Félix Storey était engagé dans une discussion plus qu'animée avec l'inspecteur Shug Davidson : il lui fallait un bureau, une table de travail et un fauteuil.

— Et une ligne de téléphone, ajouta Storey. J'ai mon ordinateur portable.

— Nous ne disposons pas de tables supplémentaires, moins encore de bureaux, répondit Davidson.

— La mienne, à Gayfield Square, est libre, proposa Rebus.

— Il faut que je sois ici, insista Storey en pointant l'index sur le plancher.

— En ce qui me concerne, vous pouvez parfaitement rester ! cracha Davidson en s'éloignant.

— Jolie réplique, fit Rebus.

— Qu'est devenue la collaboration ? demanda Storey, qui parut soudain résigné à son sort.

— Il est peut-être jaloux, supputa Rebus, parce que vous avez obtenu beaucoup de bons résultats, et facilement.

Storey le dévisagea.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Rebus haussa les épaules.

— Rien, sinon que vous devez une ou deux caisses de pur malt à votre correspondant mystérieux, qui vous a bien aidé dans cette affaire.

Storey le fixait toujours.

— Ça ne vous regarde pas.

— N'est-ce pas ce que les méchants nous disent en général quand ils veulent nous cacher quelque chose ?

— Et qu'est-ce que je cherche à vous cacher, d'après vous ?

La voix de Storey s'était durcie.

— Peut-être le saurai-je lorsque vous me l'aurez dit.

— Et pourquoi le ferais-je ?

Rebus eut un large sourire.

— Parce que je fais partie des bons ? suggéra-t-il.

— Je n'en suis toujours pas convaincu, inspecteur.

— Alors que j'ai sauté dans ce terrier de lapin et poussé Bullen vers la sortie ?

Storey eut un sourire crispé.

— Et je suis censé vous en remercier ?

— Grâce à moi, votre beau costume, qui a dû vous coûter fort cher, n'a pas été déchiré...

— Pas si cher que ça.

— Et je n'ai rien dit sur vous et Phyllida Hawes...

Storey plissa le front.

— La constable Hawes faisait partie de mon équipe.

— Et c'est pour cette raison que vous étiez tous les deux à l'arrière de la camionnette un dimanche matin ?

— Si vous commencez à lancer des allégations...

Mais Rebus sourit et tapota le bras de Storey du dos de la main.

— Je vous taquine, Félix, c'est tout.

Storey mit quelques instants à se calmer et Rebus en profita pour lui rapporter sa conversation avec Ray Mangold. Storey réfléchit.

— Vous croyez qu'il y a un lien entre eux ?

Rebus haussa derechef les épaules.

— Je ne suis pas sûr que ce soit important. Mais il faut tenir compte d'autre chose.

— Quoi ?

— Les appartements de Stevenson House appartiennent à la municipalité.

— Et alors ?

— Quels noms figurent sur les contrats de location ?

Storey le fixa.

— Continuez.

— Plus nous connaissons de noms, plus il nous sera facile de déstabiliser Bullen.

— Cela implique de prendre contact avec la municipalité.

— Et vous savez quoi ? Je connais justement quelqu'un qui peut nous aider...

Les deux hommes, assis dans le bureau de M^{me} Mackenzie, l'écoutaient exposer les circonvolutions illicites de l'empire de Bob Baird, lequel incluait apparemment au moins trois des appartements ayant fait au matin l'objet d'une descente.

— Et peut-être davantage, affirma M^{me} Mackenzie. Jusqu'ici, nous avons trouvé onze identités d'emprunt. Il utilisait les noms de membres de sa famille, des noms trouvés dans l'annuaire et d'autres appartenant à des personnes récemment décédées.

— Vous allez transmettre tout cela à la police ? demanda Storey, émerveillé par le travail de recherche qu'avait effectué M^{me} Mackenzie.

C'était un immense arbre généalogique composé de photocopies réunies par du ruban adhésif, qui couvrait presque toute sa table. L'origine de chaque nom était indiquée.

— La machine est en marche, dit-elle. Je veux seulement m'assurer que j'ai fait tout ce que je pouvais de mon côté.

Rebus la félicita d'un hochement de tête approbateur et ses joues rougirent.

— Pouvons-nous considérer, dit Storey, que l'essentiel des appartements du troisième étage de Stevenson House était sous-loué par Baird ?

— Je crois que nous pouvons, répondit Rebus.

— Pouvons-nous également considérer qu'il savait que Stuart Bullen lui fournissait ses locataires ?

— Ça semblerait logique. À mon avis, la moitié de la cité savait ce qui se passait... c'était pour cette raison que les jeunes du quartier n'osaient même pas taguer les murs.

— Ce Stuart Bullen, dit M^{me} Mackenzie, c'est un homme que les gens ont des raisons de redouter ?

— Ne vous inquiétez pas, madame, dit Storey, Bullen est en garde à vue.

— Et il ne saura rien de ce que vous avez fait, renchérit Rebus en tapotant le tableau.

Storey, qui était penché sur le bureau, se redressa.

— Il serait peut-être temps d'avoir une petite conversation avec Baird.

Rebus acquiesça.

Deux agents avaient conduit Baird au poste de police de Portobello. Ils avaient fait le trajet à pied, Baird passant l'essentiel du temps à hurler, offusqué d'avoir à subir pareille humiliation.

— Ça n'a fait qu'attirer davantage l'attention des passants, raconta un des agents avec une certaine satisfaction.

— Il y a des chances pour qu'il soit de très mauvaise humeur, ajouta son collègue.

Rebus et Storey se regardèrent.

— Parfait, dirent-ils en chœur.

Baird tournait en rond dans la salle d'interrogatoire exigüe. Quand les deux hommes entrèrent, il ouvrit la bouche pour exprimer une nouvelle liste de griefs.

— Fermez-la, cracha Storey. Dans la situation où vous êtes, vous avez intérêt à vous contenter de répondre aux questions que nous jugerons utiles de vous poser. Pigé ?

Baird le fixa, eut un sourire ironique.

— Un conseil, mon vieux... allez-y mollo sur la lampe à bronzer.

Storey répondit par un sourire.

— Je présume, monsieur Baird, que c'est une allusion à la couleur de ma peau ? Je suppose que le racisme est un atout, dans votre branche.

— De quelle branche s'agit-il ?

Storey avait sorti sa carte de la poche intérieure de sa veste.

— J'appartiens au service de l'Immigration, monsieur.

— Vous allez m'inculper en vertu de la loi relative aux Relations raciales ?

Baird eut un nouveau ricanement ironique qui évoqua, dans l'esprit de Rebus, un cochon privé de son repas.

— Tout ça parce que je loue des appartements à vos congénères ? ajouta-t-il.

Storey se tourna vers Rebus.

— Vous m'aviez dit qu'il serait distrayant.

Rebus croisa les bras.

— Il doit s'imaginer qu'il est là pour avoir escroqué la municipalité.

Storey se tourna à nouveau vers Baird et ses yeux se dilatèrent légèrement.

— Est-ce vraiment ce que vous croyez, monsieur Baird ? Je regrette d'avoir à vous annoncer de mauvaises nouvelles.

— C'est une de ces émissions avec une caméra cachée ? demanda Baird. Un comédien va débarquer et m'annoncer que c'est une blague ?

— Ce n'est pas une blague, dit calmement Storey en secouant la tête. Vous avez autorisé Stuart Bullen à utiliser vos appartements. Il y entassait des immigrés sans papiers quand il ne les faisait pas travailler comme des esclaves. Je suis convaincu que vous avez rencontré son complice à plusieurs reprises... un chic type nommé Peter Hill. Des liens savoureux avec les paramilitaires de Belfast.

Storey leva deux doigts, reprit :

— Esclavage et terrorisme, quelle association, hein ? Et je n'en suis pas encore arrivé à l'introduction d'immigrés clandestins sur le territoire... nous avons trouvé de faux passeports et de fausses cartes de sécurité sociale en possession de Bullen.

Storey leva un troisième doigt sous le nez de Baird, ajouta :

— Donc, nous vous inculpons d'association de malfaiteurs... pas seulement d'avoir escroqué la municipalité et les contribuables honnêtes, mais aussi de contrebande, d'esclavage, d'usurpation d'identité... Pour commencer. Les procureurs de la Couronne adorent les associations de malfaiteurs bien ficelées. Aussi, à votre place, je m'efforcerais de conserver ce sens de l'humour... vous en aurez besoin en prison.

Storey baissa la main et conclut :

— Mais dans... dix, douze ans, la blague sera peut-être moins drôle.

Le silence se fit, si complet que Rebus entendit le tic-tac d'une montre. Il supposa que c'était celle de Storey, un joli modèle, élégant mais pas ostentatoire. Elle remplissait sûrement sa fonction et avec précision.

Un peu, fut contraint de reconnaître Rebus, comme son propriétaire.

Le visage de Baird avait perdu toutes ses couleurs. Il semblait calme, en surface, mais Rebus savait que des dégâts stratégiques avaient été causés. La mâchoire serrée, les lèvres gonflées, il

réfléchissait. Il s'était déjà trouvé dans de fâcheuses situations ; il savait que les décisions qu'il allait prendre seraient peut-être les plus importantes de sa vie.

Dix, douze ans, avait dit Storey. Il était impossible que Baird purge une peine aussi longue, même après avoir été reconnu coupable. Mais Storey avait trouvé la bonne mesure : s'il avait dit entre quinze et vingt ans, Baird aurait sans doute compris qu'il mentait et aurait deviné qu'il bluffait. Ou bien il aurait décidé d'accepter son sort et de ne rien dire.

Un homme n'ayant rien à perdre.

Mais entre dix et douze ans... Baird allait calculer. En supposant que Storey exagérait en vue de lui faire peur, il ne serait en réalité condamné qu'à une peine de cinq à neuf ans. Il faudrait tout de même qu'il en purge quatre ou cinq, peut-être davantage. Les années devenaient précieuses, à l'âge de Baird. On avait un jour expliqué cela à Rebus : vieillir est le traitement souverain des récidivistes. On n'a pas envie de mourir en prison, on a envie d'être parmi ses enfants et ses petits-enfants, de faire ce qu'on a toujours voulu faire...

Rebus eut l'impression de lire tout cela sur le visage fortement ridé de Baird.

Finalement, l'homme battit plusieurs fois des paupières, regarda le plafond et soupira.

— Posez vos questions, dit-il.

Ce qu'ils firent.

— Soyons clairs, dit Rebus. Vous autorisiez Stuart Bullen à utiliser certains de vos appartements ?

— Exact.

— Saviez-vous ce qu'il y faisait ?

— J'en avais une petite idée.

— Comment cela a-t-il commencé ?

— Il est venu me voir. Il savait que je sous-louais aux minorités dans le besoin.

En prononçant ces mots, Baird regarda Félix Storey.

— Comment l'a-t-il appris ?

Baird haussa les épaules.

— Peut-être que Peter Hill le lui a dit. Hill traînait à Knoxland, magouillait et dealait... dealait surtout. Il a sûrement appris des

choses.

— Et vous avez accepté.

Baird eut un sourire amer.

— Je connaissais le vieux de Stu. Je l'avais déjà rencontré à plusieurs reprises... Des enterrements, ce genre de trucs. Ce n'est pas un type à qui on peut dire non.

Baird porta sa tasse à ses lèvres, les fit claquer comme s'il en savourait le contenu. Rebus avait fait du thé, braconnant dans la kitchenette minuscule du poste de police. Il ne restait que deux sachets dans la boîte : il en avait extrait la quintessence pour remplir trois mugs.

— Connaissiez-vous bien Rab Bullen ? demanda Rebus.

— Pas tant que ça. Je magouillais un peu, moi-même, à l'époque. J'ai cru que Glasgow avait quelque chose à m'offrir... Rab m'a vite mis les points sur les i. Il n'a pas été désagréable... il s'est comporté en homme d'affaires. Il m'a juste expliqué comment la ville était organisée et qu'il n'y avait pas de place pour un nouveau.

Baird se tut, puis demanda :

— Vous ne devriez pas enregistrer ça ?

Storey se pencha sur sa chaise, les mains jointes.

— C'est plus ou moins un interrogatoire préliminaire.

— Donc il y en aura d'autres ?

— Effectivement. Et ils seront enregistrés, filmés. Pour le moment, disons que nous tâtons le terrain.

Rebus, qui avait ouvert un paquet de cigarettes neuf, en offrit. Storey secoua la tête, mais Baird accepta. Il y avait, sur chaque mur, une pancarte mentionnant l'interdiction de fumer. Baird souffla sa fumée en direction de l'une d'elles.

— Ça nous arrive à tous de ne pas respecter les règles, hein ?

Rebus ignora la remarque, posa sa question :

— Saviez-vous que Stuart Bullen appartenait à une organisation qui introduisait des clandestins sur le territoire ?

Baird secoua énergiquement la tête.

— J'ai du mal à le croire, dit Storey.

— Ça ne change rien à la réalité.

— Donc, d'après vous, d'où venaient ces immigrés ?

Baird haussa les épaules.

— Des réfugiés... des demandeurs d'asile... je n'avais pas de raison de poser la question.

— Ça n'a pas éveillé votre curiosité ?

— N'est-ce pas un vilain défaut ?

— N'empêche...

Baird haussa une nouvelle fois les épaules, examina l'extrémité de sa cigarette. Rebus rompit le silence.

— Saviez-vous qu'il faisait travailler tous ces sans-papiers ?

— Comment pouvais-je savoir s'ils avaient ou non des papiers ?

— Ils travaillaient pour lui jusqu'à épuisement.

— Dans ce cas, pourquoi ils sont restés ?

— Vous l'avez dit vous-même... vous aviez peur de lui... qu'est-ce qui vous fait croire qu'il n'en était pas de même pour eux ?

— C'est un argument.

— Nous avons des preuves d'intimidation.

— Il est peut-être simplement le produit de ses gènes.

Baird fit tomber sa cendre sur le plancher.

— Tel père, tel fils, ajouta Félix Storey.

Rebus se leva et contourna la chaise de Baird, s'arrêta et se pencha de telle sorte que son visage se trouva près de l'épaule de l'homme.

— Vous affirmez que vous ignoriez qu'il faisait entrer des gens clandestinement.

— Oui.

— Maintenant que nous vous avons éclairé, qu'en pensez-vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Êtes-vous étonné ?

Baird réfléchit quelques instants.

— Je suppose.

— Et pourquoi ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce que Stu n'a jamais laissé entendre qu'il pouvait être derrière une opération de cette ampleur.

— C'est surtout un petit délinquant ? suggéra Rebus.

Baird acquiesça.

— Faire entrer clandestinement des gens... les enjeux sont élevés, n'est-ce pas ?

— Exact, confirma Félix Storey. Et c'est peut-être pour cette raison que Bullen s'y livrait... pour prouver qu'il était l'égal de son père.

Cela fit réfléchir Baird et Rebus comprit qu'il pensait à son fils, Gareth : des pères et des fils attachés à prouver quelque chose...

— Soyons clairs, dit Rebus, qui contourna la chaise afin de pouvoir regarder Baird dans les yeux. Vous n'étiez pas au courant de l'existence des fausses identités et vous êtes étonné d'apprendre que Bullen est impliqué dans une affaire aussi importante ?

— Exactement, répondit Baird sans cesser de regarder Rebus dans les yeux.

Félix Storey se leva.

— Il l'était, que ça nous plaise ou non...

Il tendit la main, ce qui força Baird à se lever pour la serrer.

— Vous me relâchez ? demanda Baird.

— Du moment que vous promettez de ne pas filer. Nous vous appellerons... Sans doute dans quelques jours. Il y aura un nouvel interrogatoire, enregistré.

Baird se contenta d'acquiescer, lâcha la main de Storey. Il se tourna vers Rebus, qui avait gardé les siennes dans ses poches... pas d'offre de poignée de main, là.

— Vous trouverez la sortie ? demanda Storey.

Baird hocha la tête et tourna la poignée de la porte, n'en revenant pas de sa chance. Rebus attendit que le battant soit à nouveau fermé.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il ne va pas prendre la fuite ? souffla-t-il afin que Baird ne puisse pas entendre.

— Une intuition.

— Et si vous vous trompiez ?

— Nous savions déjà tout ce qu'il nous a donné.

— C'est une pièce du puzzle.

— Peut-être, John, mais dans ce cas, c'est un morceau de ciel ou de nuage... Je vois très clairement la situation sans lui.

— L'ensemble de la situation ?

L'expression de Storey se durcit.

— Vous trouvez que je n'ai pas rempli assez de cellules à Édimbourg ?

Il alluma son mobile dans l'intention de consulter ses messages.

— Écoutez, insista Rebus, vous travaillez sur cette affaire depuis un bon bout de temps, exact ?

— Exact, répondit Storey, les yeux fixés sur l'écran minuscule de son téléphone.

— Et jusqu'où pouvez-vous remonter ? Qui connaissez-vous, hormis Bullen ?

Storey leva brièvement la tête.

— Nous avons quelques noms : un transporteur de l'Essex, une bande turque de Rotterdam...

— Et il y a effectivement un lien entre eux et Bullen ?

— Il y en a un.

— Et tout cela grâce à un correspondant anonyme ? Ne me dites pas que cela ne vous amène pas à vous interroger...

Storey leva un doigt, lui demandant de se taire pendant qu'il écoutait un message. Rebus tourna les talons, gagna le mur opposé et alluma également son mobile. Il se mit aussitôt à sonner : pas un message, un appel.

— Salut Caro, dit-il, ayant identifié le numéro.

— Je viens de l'entendre aux informations.

— D'entendre quoi ?

— Tous ces gens qui ont été arrêtés à Knoxland... tous ces malheureux.

— Si cela peut vous consoler, nous avons également arrêté les méchants... et ils resteront derrière les barreaux longtemps après que les autres auront été renvoyés.

— Mais renvoyés où ?

Rebus adressa un bref regard à Félix Storey ; il n'y avait pas de réponse facile à la question.

— John...

Il sut quelle serait sa question suivante, une fraction de seconde avant qu'elle ne la pose.

— Vous étiez présent ? Quand ils ont enfoncé les portes et embarqué les gens, vous regardiez ?

Il eut envie de mentir, mais elle méritait mieux.

— J'y étais, dit-il. C'est ma profession, Caro.

Il baissa la voix, comprenant que la conversation de Storey arrivait à son terme, demanda :

— M'avez-vous entendu vous dire que nous avons aussi arrêté les coupables ?

— Il y a d'autres professions possibles, John.

— Je suis ce que je suis, Caro... c'est à prendre ou à laisser.

— Vous semblez tellement en colère.

Il regarda Storey, qui remettait son téléphone dans sa poche. Et se rendit compte que Storey lui posait un problème, pas Caro.

— Il faut que je vous laisse... pouvons-nous parler plus tard ?

— L'expression de leurs visages ? Les pleurs des enfants ? Pouvons-nous parler de ça ?

Rebus appuya sur la touche rouge, ferma le téléphone.

— Tout va bien ? demanda Storey avec sollicitude.

— Au poil, Félix.

— Les boulots comme le nôtre font parfois des dégâts... Le soir où je suis allé chez vous, je n'ai pas perçu la présence d'une M^{me} Rebus.

— On fera de vous un détective.

Storey sourit.

— Ma femme... bon, on reste ensemble à cause des enfants.

— Mais vous ne portez pas d'alliance.

Storey leva la main gauche.

— C'est exact.

— Phyllida Hawes sait-elle que vous êtes marié ?

Le sourire disparut et les paupières se plissèrent.

— Ça ne vous regarde pas, John.

— Exact... parlons plutôt de votre « Gorge profonde ».

— Qu'est-ce qui vous intéresse ?

— Il sait apparemment des tas de choses.

— Et ?

— Vous ne vous êtes pas demandé quelle était sa motivation ?

— Pas vraiment.

— Et vous ne lui avez pas posé la question ?

— Vous voudriez que je lui fasse peur et qu'il cesse d'appeler ? Pourquoi le ferais-je ? ajouta Storey en croisant les bras.

— Cessez de retourner les questions.

— Vous voulez que je vous dise une chose, John ? Après que Stuart Bullen a mentionné Cafferty, j'ai consulté quelques dossiers. Vous vous connaissez depuis très longtemps, Cafferty et vous.

Ce fut au tour de Rebus de grimacer.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Storey leva les mains afin de s'excuser.

— Je n'aurais pas dû. Écoutez, dit-il en regardant sa montre, je crois que nous méritons un bon déjeuner... je vous invite. Vous avez un endroit à recommander dans le coin ?

Rebus secoua lentement la tête, sans quitter Storey des yeux.

— Allons à Leith en voiture, nous trouverons quelque chose sur la plage.

— Dommage que vous conduisiez, dit Storey. Ça signifie qu'il faudra que je boive pour deux.

— Je suis sûr que je pourrai boire un verre, affirma Rebus.

Storey ouvrit la porte et lui fit signe de passer devant. Rebus s'exécuta, le regard fixe, les pensées en ébullition. Storey avait été secoué, avait utilisé le nom de Cafferty pour reprendre l'avantage. De quoi avait-il peur ?

— Votre correspondant anonyme, reprit Rebus presque sur le ton de la conversation, vous n'enregistrez jamais ses appels ?

— Non.

— Savez-vous comment il a obtenu votre numéro ?

— Non.

— Vous n'avez aucun moyen de le rappeler ?

— Non.

Rebus regarda brièvement, par-dessus son épaule, le visage furieux du fonctionnaire de l'Immigration.

— C'est à peine s'il est réel, hein, Félix ?

— Parfaitement réel, gronda Storey. Sans ça, on ne serait pas ici.

Rebus haussa les épaules.

— On le tient, annonça Les Young à Siobhan quand elle arriva à la bibliothèque de Banehall.

Roy Brinkley était à la réception et elle lui avait souri en entrant. La salle des enquêteurs bourdonnait d'activité et maintenant elle savait pourquoi.

Ils avaient arrêté Spiderman.

— Racontez, dit-elle.

— Vous savez que j'avais chargé Maxton d'aller à Barlinnie et de demander si Cruikshank s'y était fait des amis ? Un nom a fait son apparition : Mark Saunders.

— Le tatouage en forme de toile d'araignée ?

Young acquiesça.

— Il a purgé trois ans pour agression sexuelle. Il est sorti un mois avant Cruikshank. Il est retourné dans sa ville d'origine.

— Ce n'est pas Banehall ?

Young secoua la tête.

— Bo'ness. Quinze kilomètres au nord.

— C'est là que vous l'avez localisé ?

Elle regarda Young acquiescer et ne put s'empêcher de penser aux chiens qu'on voyait autrefois sur la lunette arrière des voitures.

— Et il a avoué le meurtre de Cruikshank ?

La tête s'immobilisa brusquement.

— Je suppose que c'était trop demander, admit-elle.

— Cependant, indiqua Young, il ne s'est pas présenté quand la presse a parlé de l'affaire.

— Et il aurait donc quelque chose à cacher ? Ce n'est pas plutôt qu'il a craint qu'on tente de lui faire porter le chapeau... ?

Young fronça les sourcils.

— C'est pratiquement la raison qu'il a donnée.

— Donc, vous avez parlé avec lui.

— Oui.

— Vous l'avez interrogé sur le film ?

— Pour demander quoi ?

— Pourquoi il l'a tourné.

Young croisa les bras.

— Il s'imagine qu'il va devenir plus ou moins un roi du porno, qu'il va vendre sur Internet.

— De toute évidence, il a beaucoup réfléchi en prison.

— Il y a étudié l'informatique, la réalisation de sites...

— C'est gentil de notre part de dispenser ces compétences aux

délinquants sexuels.

Les épaules de Young s'affaissèrent un peu.

— Vous ne croyez pas que c'est lui.

— Donnez-moi une bonne raison et reposez-moi la question.

— Ces types... ils s'engueulent continuellement.

— Je m'engueule avec ma mère chaque fois que je l'ai au téléphone... Je ne crois pas que je l'attaquerais à coups de marteau...

Young remarqua l'expression que prit soudain son visage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Rien, mentit-elle. Où Saunders est-il détenu ?

— À Livingston. Je l'interrogerai à nouveau dans environ une heure, si vous voulez y assister...

Mais Siobhan secoua la tête.

— J'ai deux ou trois choses à faire.

Young fixait ses chaussures.

— On pourrait peut-être se retrouver plus tard ?

— Peut-être, répondit-elle.

Il s'éloigna, mais parut penser à quelque chose.

— Nous interrogeons aussi les Jardine.

— Quand ?

— Dans l'après-midi. C'est inévitable, Siobhan.

— Je sais... vous faites votre travail. Mais ne les brusquez pas.

— Ne vous inquiétez pas, il y a longtemps que je ne tabasse plus. Le sourire de Siobhan parut lui faire plaisir et il ajouta :

— Et les noms que vous nous avez donnés – les amies de Tracy Jardine –, nous allons enfin pouvoir nous occuper d'elles.

À savoir Susie...

Angie...

Janet Eylot...

Janine Harrison...

— Vous croyez qu'il y a une conspiration du silence ? demanda-t-elle.

— Disons simplement que Banehall ne coopère pas vraiment.

— On nous permet d'utiliser la bibliothèque.

Ce fut au tour de Young de sourire.

— C'est juste.

— Bizarre, dit Siobhan. Donny Cruikshank est mort dans une ville pleine d'ennemis et notre unique suspect est pratiquement son seul ami.

— Vous l'avez vu vous-même, Siobhan... quand des amis s'opposent, ça peut être pire qu'une vendetta.

— C'est exact, admit-elle en hochant la tête d'un air songeur.

Les Young tripotait sa montre.

— Il faut que j'y aille, annonça-t-il.

— Moi aussi, Les. Bonne chance avec Spiderman. J'espère qu'il se mettra à table.

Il se tenait devant elle.

— Cependant vous ne parieriez pas là-dessus ?

Elle sourit et secoua la tête.

— Mais ça ne signifie pas que ça n'arrivera pas.

Apaisé, il lui adressa un clin d'œil et se dirigea vers la porte. Elle attendit que le moteur ait démarré dehors pour aller au bureau d'accueil, où Roy Brinkley vérifiait sur l'écran de son ordinateur, à l'intention d'une cliente, si un livre était disponible. La femme était petite et frêle, ses mains serraient son déambulateur et sa tête était agitée de faibles soubresauts. Elle se tourna vers Siobhan et lui adressa un large sourire.

— *Cop Hater*⁽⁸⁾, dit Brinkley, c'est celui qu'il vous faut, madame Shields. Je peux demander à une autre bibliothèque de me l'envoyer.

M^{me} Shields indiqua d'un hochement de tête que cela lui convenait. Puis elle s'éloigna d'un pas traînant.

— Je vous appellerai quand il sera arrivé, cria Brinkley, qui se tourna ensuite vers Siobhan et expliqua : une habituée.

— Et elle hait les flics ?

— C'est un roman d'Ed McBain... M^{me} Shields aime le *hard-boiled*.

Il termina de taper la demande, appuya avec ostentation sur la dernière touche.

— Vous avez besoin de quelque chose ? demanda-t-il en se levant.

— J'ai remarqué que vous avez les journaux, dit Siobhan en montrant de la tête une table ronde où quatre retraités échangeaient des tabloïds.

— Nous avons presque tous les quotidiens et quelques hebdomadaires.

— Qu'en faites-vous quand ils sont périmés ?

— On les jette.

Il vit l'expression du visage de Siobhan, ajouta :

— Les grandes bibliothèques ont la place de les conserver.

— Mais pas la vôtre ?

— Non. Vous cherchez quelque chose ?

— Un *Evening News* de la semaine dernière.

— Dans ce cas, vous avez de la chance, dit-il en sortant de derrière son bureau. Suivez-moi.

Il la précéda jusqu'à une porte fermée à clé. La pancarte indiquait : « Réservé au personnel ». Brinkley tapa des chiffres sur un pavé numérique et entra dans une petite salle de repos comportant un évier, une bouilloire et un micro-ondes. Il s'approcha d'une autre porte près des toilettes et tourna la poignée.

— Le débarras, indiqua-t-il.

C'était le cimetière des vieux livres... Ils emplissaient des étagères, certains privés de couverture ou d'une partie de leurs pages.

— De temps en temps, on tente de les vendre, expliqua-t-il. Quand ça ne marche pas, on les donne à des associations caritatives. Mais parfois elles n'en veulent même pas.

Il en ouvrit un, montra à Siobhan que les dernières pages avaient été arrachées, reprit :

— Nous recyclons ceux-ci, ainsi que les journaux et les revues.

Du pied, il tapota un sac en plastique plein. Il y en avait d'autres, à côté, qui regorgeaient de journaux.

— On a de la chance, l'entreprise de recyclage passe demain.

— Vous êtes sûr que chance est le mot qui convient ? demanda Siobhan, sceptique. J'imagine que vous ignorez dans quel sac se trouvent les journaux de la semaine dernière.

— C'est vous le détective.

Puis le bruit étouffé d'une sonnerie retentit dehors : un client à l'accueil.

— Je vous laisse, dit Brinkley avec un sourire.

— Merci.

Siobhan resta immobile, les mains sur les hanches, et prit une profonde inspiration. L'air sentait le moisi et elle envisagea les autres solutions. Toutes nécessitaient d'aller à Édimbourg puis de revenir à Banehall.

Sa décision prise, elle s'accroupit et sortit un journal du premier sac en plastique, regarda la date. Elle le laissa dehors et en piocha un autre dans le fond. Elle procéda de même avec le deuxième et le troisième sac. Dans ce dernier, elle trouva des journaux datant d'une dizaine de jours, fit de la place, sortit tout le contenu du sac et tria les journaux. En général, elle rapportait l'*Evening News* chez elle le soir, le feuilletait parfois le lendemain matin en prenant le petit déjeuner. C'était un bon moyen de se tenir au courant de ce que trafiquaient les conseillers municipaux et les politiciens. Mais maintenant les gros titres lui semblaient évanescents. Pour la plupart, elle ne s'en souvenait même pas. Elle finit par trouver ce qu'elle cherchait, déchira la page, la plia et la glissa dans sa poche. Les journaux, quand elle les remit, ne tenaient plus dans le sac, mais elle fit de son mieux. Puis elle s'arrêta devant l'évier et but une tasse d'eau froide. Elle leva un pouce à l'intention de Brinkley en sortant, gagna sa voiture.

En réalité, elle aurait pu aller à pied au Salon, mais elle était pressée. Elle se gara en double file, persuadée de ne pas en avoir pour longtemps. Elle poussa la porte, qui refusa de bouger. Elle regarda à travers la vitre : personne. Les horaires d'ouverture figuraient sur une pancarte placée derrière la vitrine. Fermeture le mercredi et le dimanche. Mais on était mardi. Elle vit alors une autre pancarte, griffonnée à la hâte sur un sac en papier. On l'avait collée sur la vitrine, mais elle s'était détachée et gisait sur le plancher : « Fermeture ». Le mot suivant semblait être « exceptionnelle » mais l'orthographe avait posé un problème à l'auteur, qui l'avait barré et avait laissé le message inachevé.

Siobhan s'adressa des reproches. Les Young ne le lui avait-il pas dit lui-même ? On les interrogeait. Officiellement. Il avait donc fallu qu'elles aillent à Livingston. Elle remonta en voiture et prit cette direction.

La circulation était fluide et le trajet ne dura pas longtemps. Elle trouva facilement une place de stationnement devant le siège de la Division F. Elle entra, demanda au sergent de permanence où étaient entendus les témoins de l'affaire Cruikshank. Il le lui indiqua. Elle frappa à la porte de la salle d'interrogatoire, la poussa. Les Young et un autre membre du CID s'y trouvaient. Face à eux, derrière une table, un homme couvert de tatouages était assis.

— Désolée, s'excusa Siobhan, qui s'adressa une nouvelle fois des

reproches à voix basse.

Elle attendit quelques instants dans le couloir, au cas où Les Young viendrait lui demander ce qu'elle mijotait. Il ne le fit pas. Elle souffla l'air qu'elle avait gardé dans ses poumons, ouvrit la porte suivante. Deux autres détectives se tournèrent vers elle, les sourcils froncés parce qu'elle les dérangeait.

— Désolé de vous interrompre, dit Siobhan en entrant.

Angie la dévisagea. Elle ajouta :

— Je me demandais simplement où je pourrais trouver Susie.

— Dans la salle d'attente, répondit un détective.

Siobhan adressa un regard rassurant à Susie et sortit. La troisième porte sera la bonne, se dit-elle.

Effectivement. Assise les jambes croisées, Susie se limait les ongles et mâchait du chewing-gum. Janet Eylot venait de lui dire quelque chose et elle acquiesçait. Les deux femmes étaient seules ; pas trace de Janine Harrison. Siobhan comprit le raisonnement de Les Young : les amener ensemble, les laisser bavarder, peut-être s'inquiéter. Personne n'est entièrement à l'aise dans un poste de police. Janet Eylot semblait particulièrement tendue. Siobhan se souvint des bouteilles de vin dans son frigidaire. Janet, à cet instant, ne refuserait probablement pas un verre, histoire de calmer sa nervosité...

— Bonjour, dit Siobhan. Susie, pourrions-nous parler ?

Le visage d'Eylot se crispa. Peut-être se demanda-t-elle pourquoi elle était seule exclue, alors que toutes les autres s'entretenaient avec la police.

— J'en ai pour une minute, affirma Siobhan.

Mais Susie n'était pas pressée de sortir. Il lui fallut d'abord ouvrir son sac à main à motif léopard, sortir sa trousse à maquillage et glisser sa lime à ongles sous la petite bande élastique prévue à cet effet. Alors seulement elle se leva et suivit Siobhan dans le couloir.

— Mon tour de subir l'inquisition ? demanda-t-elle.

— Pas tout à fait.

Siobhan déplia la page du journal. Elle la montra à Susie.

— Vous le reconnaissez ? demanda-t-elle.

C'était la photo accompagnant l'article consacré à Fleshmarket Close : Ray Mangold devant son pub, les bras croisés et souriant avec affabilité, Judith Lennox près de lui.

— On dirait...

Susie avait cessé de mâcher son chewing-gum.

— Oui ?

— L'homme qui venait chercher Ishbel.

— Savez-vous qui c'est ?

Susie secoua la tête.

— Il tenait l'Albatros, insista Siobhan.

— On y est allées plusieurs fois.

Susie examina plus attentivement le cliché.

— Oui, maintenant que vous le mentionnez...

— Le petit ami mystérieux d'Ishbel ?

Susie hocha la tête.

— Possible.

— Seulement possible ?

— Je vous l'ai dit, je ne l'ai jamais vu de près. Mais ça lui ressemble... ça pourrait bien être lui.

Elle hocha la tête, songeuse, ajouta :

— Et vous savez ce qui est bizarre ?

— Quoi ?

— J'ai vu cet article quand il a été publié, mais ça ne m'a pas traversé l'esprit. Enfin, ce n'est qu'une photo, n'est-ce pas. On ne pense jamais...

— Non, Susie, jamais, dit Siobhan en pliant la page. On n'y pense jamais.

— L'interrogatoire et tout, dit Susie en baissant légèrement le ton, vous croyez qu'on va avoir des ennuis ?

— Pour quelle raison ? Vous ne vous êtes pas rassemblées pour tuer Donny Cruikshank, n'est-ce pas ?

En guise de réponse, Susie grimaça.

— Mais ce qu'on a écrit dans les toilettes... c'est du vandalisme, hein ?

— D'après ce que j'ai vu du Bane, Susie, un avocat moyennement compétent démontrerait qu'ils faisaient partie de la décoration.

Siobhan attendit que Susie sourie, ajouta :

— Ne vous inquiétez pas... ni vous ni les autres, d'accord ?

— D'accord.

— Et n'oubliez pas de le dire à Janet.

Susie dévisagea Siobhan.

— Alors vous vous en êtes rendu compte ?

— J'ai l'impression qu'elle a besoin de ses amies en ce moment.

— Ça a toujours été comme ça, dit Susie d'une voix teintée de regret.

— Faites de votre mieux, dans ce cas, hein ?

Siobhan posa une main sur le bras de Susie, et quand elle eut acquiescé, elle s'éloigna.

— Quand vous aurez besoin de changer de coiffure, cria Susie, ce sera aux frais de la maison.

— C'est le genre de pot-de-vin que je peux accepter, répondit Siobhan avec un petit signe de la main.

Elle trouva à se garer dans Cockburn Street, monta Fleshmarket Close, tourna à gauche dans High Street, puis encore à gauche et entra au Warlock. La clientèle était mélangée : ouvriers faisant une pause, hommes d'affaires lisant le journal, touristes penchés sur leurs guides.

— Il n'est pas là, indiqua le barman. Il sera sans doute de retour dans une vingtaine de minutes.

Elle acquiesça, commanda un soda. Quand elle voulut payer, il secoua la tête. Elle paya néanmoins... il y avait des gens à qui elle ne voulait pas devoir le moindre service. Il haussa les épaules et glissa les pièces dans la boîte d'une association caritative.

Elle s'installa sur un des tabourets du bar, but une gorgée fraîche.

— Savez-vous où il est ?

— Il est simplement sorti.

Siobhan but une nouvelle gorgée.

— Il a une voiture, n'est-ce pas ?

Le barman la dévisagea.

— Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas à la pêche. Mais le stationnement est un cauchemar, dans ce quartier. Je me demandais comment il se débrouillait.

— Vous connaissez les box de Market Street ?

Elle commença par secouer la tête, puis acquiesça.

— Les portes en arcade dans un mur ?

— Ce sont des garages. Il en a un. Dieu sait combien ça lui coûte.

— Sa voiture y est ?

— Il la gare là et il vient à pied... c'est le seul exercice qu'il fasse...

Siobhan se dirigeait déjà vers la porte.

Market Street donnait sur la voie ferrée qui part de Waverley Station en direction du sud. Derrière, Jeffrey Street décrivait une courbe serrée en direction de Canongate. Les garages étaient alignés au niveau du trottoir, leur taille proportionnelle à l'inclinaison de

Jeffrey Street. Certains étaient trop petits pour qu'il soit possible d'y garer une voiture, mais tous étaient fermés par un cadenas. Siobhan arriva à l'instant où Ray Mangold tirait les portes du sien.

— Jolie, dit-elle.

Il ne la reconnut pas immédiatement, mais il suivit son regard jusqu'à la Jaguar décapotable rouge.

— Je l'aime bien, dit-il.

— Je me suis toujours interrogée sur ces endroits, reprit Siobhan en regardant le toit voûté en brique. Ils sont formidables, n'est-ce pas ?

Mangold la fixait.

— Qui vous a dit que j'en avais un ?

Elle lui sourit.

— Je suis détective, monsieur.

Elle faisait le tour de la voiture.

— Vous ne trouverez rien, dit-il sèchement.

— Qu'est-ce que je cherche, d'après vous ?

Il avait raison, évidemment : elle regardait attentivement l'intérieur.

— Qui sait... d'autres conneries de squelettes, peut-être.

— Il ne s'agit pas de squelettes, monsieur.

— Non ?

Elle secoua la tête.

— C'est à propos d'Ishbel que je m'interroge.

Elle s'immobilisa devant lui et ajouta :

— Je me demande ce que vous avez fait d'elle.

— Je ne comprends pas.

— D'où proviennent vos ecchymoses ?

— Je vous ai déjà dit...

— Des témoins ? Si mes souvenirs sont bons, j'ai interrogé votre barman, qui a répondu qu'il n'était pas impliqué. Une ou deux heures dans une salle d'interrogatoire l'aideraient peut-être à dire la vérité.

— Écoutez...

— Non, c'est à vous d'écouter !

Elle s'était redressée et mesurait de ce fait deux ou trois

centimètres de moins que lui. Les portes étaient restées entrouvertes et un passant s'arrêta quelques secondes afin d'assister à la dispute. Siobhan l'ignore.

— Vous avez rencontré Ishbel à l'Albatros, dit-elle à Mangold. Vous l'avez fréquentée, vous êtes venu plusieurs fois la chercher à la sortie de son travail. J'ai des témoins qui vous ont vu. Je suis convaincue que des souvenirs remonteront à la surface si je fais circuler votre photo et celle de votre voiture à Banehall. Ishbel a disparu et vous avez des ecchymoses sur le visage.

— Vous croyez que je lui ai fait du mal ?

Il avait tendu les mains vers les portes dans l'intention de les fermer. Mais Siobhan ne pouvait l'accepter. Elle donna un coup de pied dans un battant qui s'ouvrit complètement. Un car de touristes passa dans un grondement et ses passagers les fixèrent. Siobhan leur adressa un signe de la main, puis se tourna vers Mangold.

— Des tas de témoins, dit-elle.

Les yeux de Mangold se dilatèrent davantage encore.

— Bon sang... écoutez...

— J'écoute.

— Je n'ai rien fait à Ishbel !

— Prouvez-le.

Siobhan croisa les bras, demanda :

— Dites-moi ce qui lui est arrivé.

— Il ne lui est rien arrivé !

— Vous savez où elle est ?

Mangold la dévisagea, les lèvres serrées, la mâchoire crispée. Quand il prit finalement la parole, ce fut comme une explosion :

— Ouais, d'accord, je sais où elle est.

— Où ?

— Elle va bien... elle est vivante et en bonne santé.

— Et elle ne décroche pas son mobile.

— Parce que ça ne pourrait être que son père ou sa mère.

Maintenant qu'il avait parlé, il donnait l'impression d'être soulagé d'un poids énorme. Il s'appuya contre l'aile avant de la Jaguar.

— C'est à cause d'eux qu'elle est partie.

— Prouvez-le... dites-moi où elle est.

Il regarda sa montre.

— Elle est probablement dans le train.

— Le train ?

— Sur le chemin d'Édimbourg. Elle est allée faire des courses à Newcastle.

— À Newcastle ?

— Les boutiques sont mieux, apparemment, et plus nombreuses.

— À quelle heure l'attendez-vous ?

Il secoua la tête.

— Dans l'après-midi. Je ne sais pas à quelle heure le train arrive.

Siobhan le dévisagea.

— Non, mais moi je le sais.

Elle sortit son téléphone et appela le CID de Gayfield. Phyllida Hawes décrocha.

— Phyl, c'est Siobhan. Col est là ? Passe-le-moi s'il te plaît.

Elle attendit un instant, les yeux fixés sur Mangold. Puis :

— Col ? C'est Siobhan. Écoute, c'est toi le spécialiste des horaires... À quelle heure arrivent les trains en provenance de Newcastle ?...

Au CID de Torphichen, Rebus regarda une fois de plus les feuilles posées sur le bureau derrière lequel il était assis.

C'était du bon travail. Les noms des listes trouvées dans la voiture de Hill avaient été confrontés à ceux des personnes arrêtées sur la plage de Cramond, puis à ceux des occupants du troisième étage de Stevenson House. La salle était silencieuse. Les interrogatoires étant terminés, des camionnettes avaient pris le chemin de Whitemire avec leurs cargaisons de nouveaux détenus. À la connaissance de Rebus, Whitemire n'avait pratiquement plus de place. Il ne pouvait qu'imaginer comment l'établissement gérerait ces nouveaux arrivants. Ainsi que l'avait dit Storey :

— C'est une société privée. Si elle peut gagner de l'argent, elle se débrouillera.

Félix Storey n'avait pas compilé la liste qui se trouvait sur le bureau de Rebus. Félix Storey ne s'y était guère intéressé, quand on la lui avait présentée. Il parlait déjà de regagner Londres. D'autres affaires l'appelaient. Il reviendrait de temps en temps, bien entendu, afin de superviser les poursuites engagées contre Stuart Bullen.

Selon son expression, il « resterait dans le circuit ».

Le commentaire de Rebus :

— Comme un écureuil dans sa roue.

Il leva la tête et vit que Cul de Rat entraînait dans la pièce, regardait autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un. Il tenait un sac en papier marron et semblait très satisfait de lui-même.

— Je peux faire quelque chose pour toi, Charlie ? demanda Rebus.

Reynolds sourit.

— J'ai un cadeau d'adieu à l'intention de ton pote.

Il sortit des bananes du sac, ajouta :

— Je me demandais où il serait préférable que je les laisse.

— Parce que tu n'as pas le courage de les lui remettre en personne ?

Rebus s'était levé lentement.

— Ce n'est qu'une blague, John.

— Pour toi peut-être. Mais je soupçonne qu'elle ne plaira pas beaucoup à Félix Storey.

— Effectivement, dit une voix derrière eux.

C'était Storey. En entrant dans la salle, il remontait le nœud de sa cravate, lissait celle-ci sur sa chemise.

Reynolds remit les bananes dans le sac, qu'il serra contre sa poitrine.

— Elles sont pour moi ? demanda Storey.

— Non, répondit Reynolds.

Storey s'immobilisa devant lui :

— Je suis noir, donc je suis un singe... c'est ça votre logique ?

— Non.

Storey ouvrit le sac.

— En fait, j'aime les bananes... mais celles-ci ont fait leur temps. Un peu comme vous, Reynolds : elles pourrissent.

Il referma le sac et ajouta :

— Maintenant, filez et essayez de vous comporter en détective, pour une fois. Voici votre mission : découvrir comment on vous surnomme quand vous avez le dos tourné.

Storey tapota la joue de Reynolds, puis croisa les bras pour lui

signifier qu'il était congédié.

Après son départ, Storey se tourna vers Rebus et lui adressa un clin d'œil.

— Je vais vous dire un autre truc drôle, fit Rebus.

— Je suis toujours prêt à rire.

— C'est plus bizarre que drôle, en fait.

— De quoi s'agit-il ?

Rebus tapota les feuilles posées sur son bureau.

— Il y a des noms qui ne correspondent à personne.

— Ils nous ont peut-être entendu arriver et auront pris la fuite.

— Possible.

Storey appuya les fesses contre le bord de la table.

— Ou alors ils travaillaient ailleurs au moment de la descente. S'ils en ont eu vent, il est peu probable qu'ils soient retournés à Knoxland, n'est-ce pas ?

— Non, reconnut Rebus. Des noms chinois, pour l'essentiel... En un nom africain : Chantal Rendille.

— Rendille ? Ça vous semble africain ?

Storey plissa le front, tendit le cou pour examiner les documents.

— Chantal est un prénom français, n'est-ce pas ?

— On parle français au Sénégal, expliqua Rebus.

— Notre témoin insaisissable ?

— C'est ce que je me demande. Je vais peut-être le montrer à Kate.

— Qui est Kate ?

— Une étudiante sénégalaise. De toute façon, il faut que je lui demande quelque chose.

Storey se redressa.

— Eh bien, bonne chance !

— Une minute, dit Rebus, ce n'est pas tout.

Storey soupira.

— Quoi encore ?

Rebus tapota une autre feuille.

— Celui qui a établi ces listes s'est montré très rigoureux.

— Ah bon ?

— Oui. Nous avons demandé à tous ceux que nous avons interrogés où ils habitaient avant d'arriver à Knoxland.

Rebus leva la tête, mais, pour tout commentaire, Storey haussa les épaules.

— Plusieurs ont indiqué Whitemire.

Storey fut soudain attentif.

— Quoi ?

— Ils ont apparemment été libérés sous caution.

— Par qui ?

— Des noms divers, sans doute faux. Les adresses sont également fausses.

— Bullen ? supputa Storey.

— C'est ce que je crois. C'est parfait... Il les fait libérer sous caution, les met au travail. S'ils se plaignent, Whitemire est suspendu au-dessus d'eux comme un nœud coulant. Si ça ne marche pas, il lui reste les squelettes.

Storey hocha lentement la tête.

— C'est logique.

— Je crois qu'il faut que nous voyions quelqu'un à Whitemire.

— Dans quel but ?

— Il est beaucoup plus facile de monter ce type de combine avec un ami qui soit... comment dire ?

Rebus feignit de chercher l'expression, finit par suggérer :

— Dans le circuit ?

Storey le foudroya du regard.

— Vous avez peut-être raison, concéda-t-il. Qui faut-il voir ?

— Un nommé Alan Traynor. Mais avant de s'y mettre...

— Ce n'est pas fini ?

— Encore un petit quelque chose.

Rebus fixait toujours les feuilles. Avec un stylo, il relia des noms, des nationalités et des endroits, reprit :

— Les gens que nous avons trouvés à Stevenson House... et ceux de la plage, en fait...

— Eh bien ?

— Quelques-uns venaient de Whitemire. D'autres avaient un visa

périmé ou le mauvais type de visa...

— Oui ?

— Et certains n'avaient aucun papier... ce qui n'en laisse qu'une petite poignée qui soit arrivés à l'arrière d'un camion. Une petite poignée, Félix, et ni faux passeports ni fausses pièces d'identité.

— Donc ?

— Donc, que devient cette énorme entreprise d'importation de main-d'œuvre clandestine ? Bullen est le cerveau d'une entreprise criminelle, il a un coffre plein de faux documents. Comment se fait-il qu'on n'ait rien trouvé hors de son bureau ?

— Il venait peut-être de recevoir une livraison de ses amis de Londres.

— Londres ? fit Rebus, le front plissé. Vous ne m'avez pas dit qu'il avait des amis à Londres.

— J'ai dit l'Essex, n'est-ce pas ? C'est plus ou moins la même chose.

— Je vous crois sur parole.

— On va à Whitemire, oui ou non ?

— Une dernière chose, dit Rebus en levant un doigt.

— Entre nous, me cachez-vous quelque chose sur Stuart Bullen ?

— À savoir ?

— Je ne le saurai que lorsque vous me l'aurez dit.

— John... l'affaire est bouclée. Nous avons obtenu un résultat. Que voulez-vous de plus ?

— Je veux peut-être simplement m'assurer que je suis...

Storey avait levé la main, mais trop tard.

— ... dans le circuit, termina Rebus.

En allant à Whitemire, ils passèrent près de Caro, debout au bord de la route. Elle parlait dans son mobile et ce fut à peine si elle leur jeta un coup d'œil.

Contrôles de sécurité habituels, portes déverrouillées et refermées derrière eux. Le gardien les accompagna du parking jusqu'au bâtiment principal. Il y avait une demi-douzaine de camionnettes vides sur le parking... les réfugiés étaient arrivés. Storey paraissait s'intéresser à tout ce qui l'entourait.

— Je présume que vous n'êtes jamais venu, dit Rebus.

— Non. Mais je suis allé plusieurs fois à Belmarsh... vous en avez

entendu parler ?

Rebus secoua à la tête.

— C'est dans Londres... une véritable prison... haute sécurité. C'est là que les demandeurs d'asile sont détenus.

— Chouette.

— À côté, cet endroit ressemble au Club Med.

Allan Traynor les attendait à la porte. Il ne prenait pas la peine de cacher son irritation.

— Écoutez, quoi que ce soit, est-ce que ça ne peut pas attendre ? Nous nous efforçons de gérer des dizaines de nouveaux arrivants.

— Je sais, répondit Félix Storey. C'est moi qui vous les envoie.

Traynor ne parut pas entendre : il était trop préoccupé par ses problèmes.

— Nous avons dû réquisitionner la cantine... mais ça va tout de même prendre des heures.

— Dans ce cas, plus vite vous vous débarrasserez de nous, mieux ce sera, suggéra Storey.

Traynor poussa un soupir théâtral.

— Très bien. Suivez-moi.

Au secrétariat, ils passèrent devant Janet Eylot. Elle leva la tête, fixa Rebus. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Rebus parla le premier :

— Monsieur Traynor ? Je vous prie de m'excuser, mais il faudrait que j'aille...

Rebus avait vu les toilettes dans le couloir, qu'il désigna du pouce.

— Je vous rejoindrai, dit-il à Storey.

Storey ne l'avait pas quitté des yeux, comprenant qu'il mijotait quelque chose, mais il ne savait pas quoi. Rebus lui fit un clin d'œil et tourna les talons. Il traversa le secrétariat et sortit dans le couloir.

Quand il eut entendu la porte de Traynor se fermer, il passa la tête dans l'embrasure et siffla doucement. Janet Eylot se leva et le rejoignit.

— Vous, les flics ! cracha-t-elle.

Rebus posa un doigt sur les lèvres et elle baissa la voix, qui vibrait toujours de fureur.

— Je n'ai pas eu une minute de tranquille depuis que je vous ai téléphoné. La police est venue chez moi... dans ma cuisine...

Maintenant, je rentre à peine du poste de police de Livingston et vous revoilà ! Et on a tous ces nouveaux arrivants... comment sommes-nous censés nous en sortir ?

— Du calme, Janet, du calme.

Elle tremblait, les yeux rouges et pleins de larmes. Sa paupière gauche tressautait.

— Ce sera bientôt terminé, vous n'avez pas de raison de vous inquiéter.

— Même si je suis soupçonnée de meurtre ?

— Je suis sûr qu'on ne vous soupçonne pas ; c'est simplement quelque chose qui doit être fait.

— Et vous n'êtes pas venu parler de moi à M. Traynor ? Déjà que j'ai dû lui mentir ce matin ! Je lui ai dit que j'avais une urgence familiale.

— Pourquoi ne pas lui avoir simplement dit la vérité ?

Elle secoua violemment la tête. Rebus se pencha et regarda à l'intérieur du secrétariat. La porte de Traynor était toujours fermée.

— Écoutez, ils vont commencer à se demander...

— Je veux savoir pourquoi tout ça arrive. Tout ça m'arrive !

Rebus la prit par les épaules.

— Tenez bon, Janet. Il n'y en a plus pour longtemps.

— Je ne sais pas comment je vais faire...

Sa voix se brisa, son regard vacilla.

— Jour après jour, Janet, c'est le meilleur moyen, suggéra Rebus, écartant les mains.

Il la regarda un moment dans les yeux et répéta :

— Prenez simplement les choses jour après jour.

Il passa devant elle sans se retourner, frappa à la porte de Traynor, entra et ferma derrière lui.

Les deux hommes étaient assis. Rebus s'installa dans le fauteuil libre.

— Je viens d'expliquer à M. Traynor comment fonctionnait le réseau de M. Bullen, dit Storey.

— Et je suis incrédule, dit Traynor en levant les mains.

Rebus ignora sa remarque et regarda Storey dans les yeux.

— Vous ne lui avez rien dit ?

— J’attendais votre retour.

— Me dire quoi ? demanda Traynor en se forçant à sourire. Rebus se tourna vers lui.

— Monsieur Traynor, parmi les personnes que nous avons placées en détention, un certain nombre venait de Whitemire. Stuart Bullen les avait fait libérer sous caution.

— Impossible !

Le sourire avait disparu. Traynor regarda les deux hommes, ajouta :

— Nous n’aurions pas accepté.

Storey haussa les épaules.

— Il y avait de faux noms, de fausses adresses...

— Mais nous rencontrons les postulants.

— Vous les interrogez personnellement, monsieur ?

— Non, pas toujours.

— Il avait sûrement des hommes de paille, des personnes respectables en apparence.

Storey sortit une feuille de papier de sa poche, reprit :

— J’ai la liste concernant Whitemire... Il est facile de vérifier. Traynor prit la feuille et l’étudia.

— Ces noms vous disent-ils quelque chose ? demanda Rebus. Traynor hocha lentement la tête, songeur. Son téléphone sonna et il décrocha.

— Ah oui, bonjour, dit-il. Non, mais ça prendra un peu de temps. Il faudra peut-être augmenter la charge de travail du personnel... Oui, je suis sûr de pouvoir établir un récapitulatif, mais ça demandera quelques jours...

Il écouta sans quitter ses visiteurs des yeux, reprit :

— Oui, bien entendu. Et si nous pouvions engager du personnel ou bien en emprunter aux autres établissements... ? Jusqu’à ce que les nouveaux soient installés, c’est-à-dire...

La conversation dura encore une minute et Traynor griffonna quelque chose sur une feuille de papier tout en raccrochant.

— Vous voyez ce que c’est, dit-il à Rebus et Storey.

— Le chaos organisé ? supputa Storey.

— C’est pourquoi je dois absolument abréger notre entretien.

— Vraiment ? dit Rebus.

— Oui, vraiment.

— Ne serait-ce pas parce que vous redoutez ce que nous allons dire maintenant ?

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, inspecteur.

— Vous voulez un récapitulatif ?

Rebus eut un sourire glacial, poursuivit :

— Il est beaucoup plus facile d'organiser ce genre d'opération quand il y a quelqu'un à l'intérieur.

— Quoi ?

— De l'argent qui change de mains, en plus de la caution.

— Écoutez, votre ton ne me plaît pas du tout.

— Jetez un nouveau coup d'œil sur la liste, monsieur. Plusieurs noms kurdes... des Kurdes de Turquie, comme les Yurgii.

— Et alors ?

— Quand je vous ai posé la question, vous m'avez répondu qu'aucun Kurde n'avait été libéré de Whitemire sous caution.

— Eh bien, je me suis trompé.

— Il y a un autre nom sur la liste... Il est indiqué que la femme vient de la Côte d'ivoire.

Traynor regarda la feuille.

— Il semblerait.

— La Côte d'ivoire, langue officielle : français. Mais quand je vous ai interrogé sur les Africains de Whitemire, vous m'avez répondu la même chose : aucun n'avait été libéré sous caution.

— Écoutez, j'étais débordé... je ne me souviens pas d'avoir dit ça.

— Je crois que si, et, à mon avis, vous n'aviez qu'une seule raison de mentir : vous aviez quelque chose à cacher. Il ne fallait pas que je connaisse l'existence de ces personnes, parce que j'aurais pu les rechercher et découvrir les faux noms et adresses de leurs garants. Mais peut-être pouvez-vous me fournir une autre raison.

Traynor abattit les deux mains sur son bureau et se leva, le visage rouge.

— Vous n'avez pas le droit de lancer de telles accusations !

— Persuadez-moi.

— Je ne crois pas avoir besoin de le faire.

— Je crois que si, monsieur, dit calmement Félix Storey. Parce que les allégations sont graves et qu'elles feront l'objet d'une enquête, ce qui signifie que mes hommes étudieront très attentivement vos dossiers. Ils envahiront cet établissement. Et nous nous intéresserons également à votre vie personnelle... dépôts en banque, achats récents... peut-être une nouvelle voiture ou des vacances de luxe. Sachez que nous ne négligerons rien.

Traynor baissa la tête. Quand le téléphone se remit à sonner, il le poussa brutalement, envoya également valser une photo encadrée. Le verre se cassa et le portrait sortit : une femme souriante, tenant sa fille par les épaules. La porte s'ouvrit et la tête de Janet Eylot apparut.

— Dehors ! rugit Traynor.

Eylot poussa un cri étouffé et battit en retraite.

Silence, dans la pièce, auquel Rebus finit par mettre un terme.

— Encore une chose, dit-il avec calme. Bullen tombe, il n'y a aucun doute. Croyez-vous qu'il ne parlera pas des autres personnes impliquées ? Il donnera tous ceux qu'il pourra donner. Il y a peut-être quelques individus dont il aura peur, mais il n'aura pas peur de vous, Traynor. Quand on négociera avec lui, votre nom sera à mon avis le premier de la liste.

— Je ne peux pas m'occuper de ça... pas maintenant, dit Traynor d'une voix brisée. Il faut que je m'occupe de tous ces nouveaux arrivants.

Il regarda Rebus, parut retenir ses larmes et ajouta :

— Ils ont besoin de moi.

Rebus haussa les épaules.

— Et vous parlerez ensuite ?

— Il faudra que j'y réfléchisse.

— Si vous parlez effectivement, confia Storey, nous aurons d'autant moins de raison d'envahir votre petit domaine.

Traynor grimaça un sourire.

— Mon « domaine » ? À l'instant où cette allégation deviendra publique, je perdrai ma place.

— Vous auriez peut-être dû y penser avant.

Traynor garda le silence. Il se leva, ramassa son téléphone, remit le combiné à sa place. L'appareil sonna aussitôt. Traynor n'en tint pas compte, se baissa et prit le cadre de la photo.

— Voulez-vous partir, maintenant, s'il vous plaît ? Nous parlerons

plus tard.

— Mais pas beaucoup plus tard, dit Storey.

— Il faut que je m'occupe des nouveaux arrivants.

— Demain matin ? insista Storey. À la première heure !

— D'accord. Assurez-vous auprès de Janet que je serai libre.

Storey sembla se contenter de cette réponse. Il se leva, boutonna sa veste.

— Nous allons vous laisser. Mais n'oubliez pas, monsieur Traynor... ça ne disparaîtra pas. Il vaudrait mieux que vous nous parliez avant que Bullen le fasse.

Il tendit la main, mais Traynor l'ignora. Storey ouvrit la porte et sortit, Rebus resta quelques instant dans le bureau, puis le rejoignit. Janet Eylot feuilletait un agenda. Elle trouva la page.

— Il a une réunion à dix heures quinze.

— Annulez-la, ordonna Storey. À quelle heure commence-t-il ?

— Vers huit heures et demie.

— Notez-nous à cette heure. On en aura au minimum pour deux heures.

— La réunion suivante est à midi... Dois-je l'annuler aussi ?

Storey acquiesça. Rebus fixait la porte fermée.

— John, dit Storey, vous viendrez avec moi demain, hein ?

— Je croyais que vous étiez pressé de retourner à Londres.

Storey haussa les épaules.

— Cela mettra définitivement un terme à l'affaire.

— Dans ce cas, je viendrai.

Le gardien qui les avait introduits attendait de pouvoir les raccompagner jusqu'au parking. Rebus posa brièvement la main sur le bras de Storey.

— Pouvez-vous m'attendre dans la voiture ?

Storey le fixa.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il faudrait que je voie quelqu'un... j'en ai pour une minute.

— Vous me tenez à l'écart, affirma Storey.

— Peut-être. Mais le ferez-vous tout de même ?

Storey prit son temps, finit par accepter.

Rebus demanda au gardien de le conduire à la cantine. Ce ne fut que lorsque Storey fut hors de portée de sa voix qu'il affina sa demande.

— En fait, je veux aller dans le bâtiment des familles.

Une fois arrivé, il vit ce qu'il souhaitait : les enfants de Stef Yurgii jouant avec les jouets qu'il avait apportés. Ils ne firent pas attention à lui ; ils étaient complètement plongés dans leur univers, comme tous les enfants. La veuve de Yurgii n'était pas là, mais Rebus décida qu'il n'avait pas besoin de la voir. Il adressa un signe de tête au gardien, qui l'accompagna jusqu'à la cour.

Rebus était à mi-chemin de la voiture quand il entendit le hurlement. Il provenait de l'intérieur du bâtiment principal et se rapprochait. Les portes s'ouvrirent à la volée et une femme se précipita dehors, tomba à genoux. C'était Janet Eylot et elle hurlait toujours.

Rebus courut jusqu'à elle, conscient que Storey en faisait autant.

— Qu'est-ce qui se passe, Janet ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il... Il...

Mais, au lieu de répondre, elle se laissa tomber sur le sol et se mit à gémir, leva les genoux et s'immobilisa sur le flanc, les bras autour des jambes.

— Mon Dieu, sanglota-t-elle, mon Dieu, ayez pitié...

Ils coururent à l'intérieur, suivirent le couloir, traversèrent le secrétariat. La porte du bureau de Traynor était ouverte et des membres du personnel bloquaient le passage. Rebus et Storey se frayèrent un chemin parmi eux. Une gardienne en uniforme était à genoux près du corps allongé sur le sol. Il y avait du sang partout, sur la moquette et sur la chemise d'Alan Traynor. La gardienne appuyait la paume de sa main sur la plaie du poignet gauche de Traynor. Un gardien faisait de même sur le poignet droit entaillé. Traynor était conscient, les yeux fixes et dilatés, sa poitrine montant et descendant. Il y avait du sang sur son visage.

— Appelez un médecin...

— Une ambulance...

— Continue d'appuyer...

— Des serviettes...

— Des pansements...

— Ne relâche pas la pression ! cria la gardienne à son collègue.

Ne relâche pas la pression, effectivement, pensa Rebus.

N'est-ce pas exactement ce qu'on a fait, Storey et moi ?

Il y avait des éclats de verre sur la chemise de Traynor. Des éclats provenant du cadre brisé. Il s'en était servi pour s'ouvrir les veines. Rebus s'aperçut que Storey le fixait. Il lui rendit son regard.

Vous saviez, n'est-ce pas ? semblaient dire les yeux de Storey. *Vous saviez que ça irait jusque-là... pourtant vous n'avez rien fait.*

Rien.

Rien.

Et le regard que Rebus lui rendit n'exprima rien.

Quand l'ambulance arriva, Rebus terminait une cigarette près de la clôture. Lorsque la barrière fut ouverte, il sortit, passa près du poste de garde, descendit la pente jusqu'à l'endroit où Caro Quinn regardait l'ambulance disparaître dans l'enceinte du centre de rétention.

— Un nouveau suicide ? demanda-t-elle, consternée.

— En tout cas une tentative, répondit Rebus. Mais ce n'est pas un détenu.

— Qui est-ce ?

— Alan Traynor.

— Quoi ?

La question parut crispier son visage tout entier.

— Il s'est tailladé les poignets.

— Comment va-t-il ?

— Je n'en sais rien. Mais c'est une bonne nouvelle pour vous.

— Comment ça ?

— Dans les jours qui viennent, Caro, des tas de saloperies vont apparaître au grand jour. Et elles entraîneront peut-être la fermeture de ce centre.

— Et vous trouvez que c'est une bonne nouvelle ?

Rebus plissa le front.

— C'est ce que vous vouliez.

— Pas comme ça ! Pas au prix d'une autre vie !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protesta Rebus.

— Je crois que si.

— Dans ce cas vous êtes paranoïaque.

Elle recula d'un pas.

— C'est ce que vous croyez ?

— Écoutez, je pensais simplement...

— Vous ne me connaissez pas, John. Vous ne me connaissez pas du tout...

Rebus resta un instant silencieux, comme s'il réfléchissait à sa réponse.

— Tant pis, dit-il finalement avant de lui tourner le dos et de reprendre le chemin du portail.

Storey l'attendait près de la voiture. Son seul commentaire :

— Vous avez l'air de connaître beaucoup de monde dans le coin.

Rebus eut un ricanement ironique. Les deux hommes regardèrent un infirmier venir chercher au trot un objet qu'il avait oublié dans l'ambulance.

— Je crois qu'il aurait fallu appeler deux ambulances, dit Storey.

— Janet Eylot ? supputa Rebus.

Storey acquiesça.

— Le personnel est inquiet à son sujet. Elle est dans un bureau, allongée par terre, enroulée dans une couverture, et elle tremble comme une feuille.

— Je lui ai dit que tout s'arrangerait, souffla Rebus comme pour lui-même.

— Quand j'aurai besoin d'une opinion éclairée, je ne compterai pas sur vous.

— Non, dit Rebus, il ne faut pas...

Le train avait un quart d'heure de retard.

Siobhan et Mangold, à l'extrémité du quai, regardèrent les portes s'ouvrir, les passagers descendre. Il y avait des touristes chargés de valises, fatigués et désorientés. Des hommes d'affaires, qui sortirent des compartiments de première classe et se dirigèrent d'un pas vif vers les taxis. Des mères avec enfants et poussettes, des couples âgés, des jeunes hommes à la démarche chancelante, la tête embrumée parce qu'ils avaient bu depuis des heures.

Pas trace d'Ishbel.

Le quai était long et les sorties nombreuses. Siobhan tendit le cou, espérant qu'elle ne la manquerait pas, consciente des protestations et des regards des gens qui devaient la contourner.

Puis Mangold posa une main sur son bras.

— La voilà, dit-il.

Siobhan ne s'était pas rendu compte qu'elle était aussi près. Elle portait de nombreux sacs en plastique. Quand elle aperçut Mangold, elle les leva et ouvrit la bouche, enthousiasmée par sa journée. Elle n'avait pas vu Siobhan. D'ailleurs, si Mangold ne l'avait pas avertie, Siobhan ne l'aurait sans doute pas reconnue.

Parce qu'elle était redevenue l'Ishbel d'autrefois : nouvelle coiffure et cheveux ayant retrouvé leur couleur naturelle. Ce n'était plus la copie de sa sœur disparue.

Ishbel Jardine, en chair et en os, qui prit Mangold dans ses bras et lui planta un long baiser sur les lèvres. Elle avait fermé les yeux mais ceux de Mangold demeurèrent ouverts et fixés, par-dessus l'épaule d'Ishbel, sur Siobhan. Finalement, Ishbel recula et Mangold la prit par les épaules, la fit à demi pivoter face à Siobhan.

Qu'elle reconnut.

— Mon Dieu, c'est vous.

— Bonjour, Ishbel.

— Je n'y retourne pas. Il faudra que vous le leur disiez.

— Pourquoi ne le leur diriez-vous pas vous-même ?

Ishbel secoua la tête.

— Ils me feraient... ils me persuaderaient. Vous ne savez pas comme ils sont. Je les laisse me contrôler depuis trop longtemps !

— Il y a une salle d'attente, dit Siobhan en montrant le hall.

La foule était plus clairsemée, les taxis gravissaient lentement la rampe aboutissant à Waverley Bridge.

— Nous pourrions parler, ajouta-t-elle.

— Il n'y a rien à dire.

— Même pas à propos de Donny Cruikshank ?

— Comment ça ?

— Vous savez qu'il est mort ?

— Bon débarras !

Son attitude – sa voix, sa façon de se tenir – était plus dure que dans le souvenir de Siobhan. L'expérience l'avait caparaçonnée, endurcie. Elle n'avait pas peur de laisser transparaître sa colère.

Elle était sans doute aussi capable de violence.

Siobhan se tourna vers Mangold. Mangold et son visage tuméfié.

— On va parler dans la salle d'attente, dit-elle d'un ton impérieux.

Mais la salle d'attente étant fermée à clé, ils allèrent au buffet de la gare.

— On serait mieux au Warlock, dit Mangold en regardant le décor fatigué et la clientèle plus fatiguée encore. Il faut que j'y retourne de toute façon.

Siobhan ne l'écouta pas et passa la commande. Mangold sortit une liasse de billets, dit qu'il ne pouvait la laisser payer. Elle ne protesta pas. Il n'y avait pas de conversations, mais le bruit ambiant suffisait pour couvrir ce qu'ils diraient : télé branchée sur une chaîne de sport, musique diffusée par les haut-parleurs du plafond, ventilateur, machines à sous. Ils prirent une table dans un coin, Ishbel disposant ses sacs autour d'elle.

— Une belle récolte, apprécia Siobhan.

— Seulement quelques trucs.

— Ishbel, dit Siobhan sur un ton neutre, vos parents se sont beaucoup inquiétés et, par conséquent, la police aussi.

— Je n'y suis pour rien, n'est-ce pas ? Je ne vous ai pas demandé de fourrer votre nez là-dedans.

— Le sergent Clarke fait simplement son travail, dit Mangold, conciliant.

— Et j'affirme qu'elle n'avait pas besoin de s'en mêler... Point final.

— En réalité, indiqua Siobhan, ce n'est pas tout à fait vrai. Dans une affaire de meurtre, il faut que nous entendions tous les suspects.

Ses propos eurent l'effet prévu. Ishbel la fixa par-dessus le bord de son verre, qu'elle posa sans avoir bu.

— Je suis soupçonnée ?

Siobhan haussa les épaules.

— Voyez-vous quelqu'un qui aurait eu une meilleure raison de tuer Donny Cruikshank ?

— Mais c'est pour ça que j'ai quitté Banehall ! J'avais peur de lui...

— Je croyais que vous étiez partie à cause de vos parents ?

— Je l'ai aussi fait à cause d'eux... Ils voulaient me transformer en Tracy.

— Je sais, j'ai vu les photos. J'ai pensé que c'était peut-être votre idée, mais M. Mangold m'a expliqué.

Ishbel serra le bras de Mangold.

— Je n'ai pas de meilleur ami au monde que Ray.

— Et vos autres amies... Susie, Janet et le reste ? Vous ne pensiez pas qu'elles s'inquiéteraient ?

— J'avais l'intention de leur téléphoner plus tard.

Le ton d'Ishbel devenait maussade et Siobhan se rappela qu'en dépit de son armure de façade, c'était encore une adolescente. Elle n'avait que dix-huit ans, la moitié de l'âge de Mangold.

— Et, en attendant, vous dépensez l'argent de Ray ?

— J'ai envie qu'elle le fasse, intervint Mangold. Sa vie n'a pas été facile... il est temps qu'elle s'amuse un peu.

— Ishbel, dit Siobhan, vous dites que Cruikshank vous faisait peur ?

— C'est exact.

— De quoi aviez-vous peur au juste ?

Ishbel baissa la tête.

— De ce qu'il verrait quand il me regarderait.

— Parce que vous lui rappelleriez Tracy ?

Ishbel acquiesça.

— Et que je saurais ce qu'il penserait... qu'il se souviendrait de ce qu'il lui avait fait...

Elle enfouit le visage dans ses mains et Mangold la prit par les épaules.

— Pourtant vous lui avez écrit pendant qu'il était en prison, dit Siobhan. Vous lui avez écrit qu'il avait pris votre vie, comme celle de Tracy.

— Parce que ma mère et mon père me transformaient en Tracy.

Sa voix se brisa.

— Tout va bien, petite, souffla Mangold, qui se tourna ensuite vers Siobhan : Vous voyez ce que je veux dire ? Ça n'a pas été facile pour elle.

— Je n'en doute pas. Néanmoins il faut que les enquêteurs l'entendent.

— Il faut surtout la laisser tranquille.

— La laisser avec vous, vous voulez dire ?

Derrière les verres teintés de ses lunettes, Mangold plissa les paupières.

— Où voulez-vous en venir ?

Siobhan haussa les épaules, feignit de concentrer son attention sur son verre.

— C'est ce que je t'expliquais, Ray, dit Ishbel. Je ne serai jamais libérée de Banehall.

Elle secoua lentement la tête, ajouta :

— Le bout du monde ne serait pas assez loin.

Elle se cramponnait maintenant à son bras.

— Tu as dit que tout s'arrangerait, mais ça ne marche pas, ajouta-t-elle.

— Tu as besoin de vacances, jeune fille. Des cocktails au bord de la piscine, le room service et une jolie plage de sable.

— À quoi pensiez-vous, Ishbel, coupa Siobhan, quand vous avez dit que ça ne marchait pas ?

— Elle ne pensait à rien, fit sèchement Mangold, qui serra plus étroitement les épaules d'Ishbel. Si vous voulez poser davantage de questions, faites-le officiellement, hein ?

Il se leva, prit plusieurs sacs, ajouta :

— Viens, Ishbel.

Elle rassembla le reste de ses courses, jeta un dernier regard autour d'elle afin de s'assurer qu'elle avait tout.

— Ce sera fait officiellement, monsieur Mangold, affirma Siobhan. Des squelettes dans une cave sont une chose, mais un meurtre en est une autre.

Mangold fit comme si elle n'existait pas.

— Viens, Ishbel. On va aller au pub en taxi... il serait ridicule de marcher avec tout ça.

— Téléphonez à vos parents, Ishbel, dit Siobhan. Ils sont venus me voir parce qu'ils se faisaient du souci pour vous... rien à voir avec Tracy.

Ishbel ne répondit pas, mais Siobhan l'appela, plus fort et, cette fois, elle se retourna.

— Je suis heureuse que vous alliez bien, lui dit Siobhan avec un sourire. Vraiment.

— Dans ce cas, dites-le-leur.

— Je le ferai si vous voulez que je le fasse.

Ishbel hésita. Mangold tenait la porte à son intention. Ishbel fixa Siobhan puis hocha presque imperceptiblement la tête. Et elle s'en alla.

Siobhan les regarda, à travers la vitre, gagner la file de taxis. Elle agita son verre, appréciant le bruit des glaçons. Il lui semblait que Mangold aimait vraiment Ishbel, mais cela ne faisait pas de lui un type bien. *Tu as dit que ça s'arrangerait, mais ça ne marche pas...* Ces mots avaient amené Mangold à se lever. Siobhan estima qu'elle savait pourquoi. L'amour est parfois plus destructeur que la haine. Elle avait vu ça des dizaines de fois : jalousie, méfiance, vengeance. Elle réfléchit aux trois en secouant à nouveau son verre. À un moment donné, cela dut finir par agacer le barman.

Il monta le son de la télé alors qu'il ne restait plus qu'un mobile sur trois.

Vengeance.

John Evans n'était pas chez lui. Ce fut sa femme qui ouvrit la porte de leur pavillon de Liberton Brae. Il n'y avait pas de jardin devant, seulement une place de parking dallée et une remorque vide.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ? demanda la femme quand Siobhan se fut présentée.

— Rien, répondit Siobhan. Vous a-t-il raconté ce qui s'est passé au

Warlock ?

— Seulement une vingtaine de fois.

— J'ai juste quelques questions complémentaires, dit Siobhan, qui marqua une pause avant de demander : A-t-il déjà eu des ennuis ?

— J'ai dit ça ?

— Pratiquement, répondit Siobhan avec un sourire, indiquant ainsi à la femme que ça n'avait de toute façon aucune importance.

— Eh bien, deux ou trois bagarres au pub... ivresse publique... mais il est sage comme une image depuis un an.

— Tant mieux. Savez-vous où je pourrais le trouver ?

— Il est sûrement au gymnase, ma chère. Je ne peux pas l'empêcher d'y aller.

Elle vit l'expression de Siobhan, eut un ricanement ironique, reprit :

— Je vous fais marcher... Il est là où il va tous les mardis... à la soirée quiz du pub. En haut de la rue, sur le trottoir d'en face.

Elle indiqua la direction du pouce. Siobhan la remercia et s'éloigna.

— Et s'il n'y est pas, cria la femme, revenez m'avertir... Ça voudra dire qu'il planque une pin-up quelque part !

Le rire saccadé suivit Siobhan jusqu'au trottoir.

Le parking minuscule du pub était plein. Siobhan se gara dans la rue et entra dans l'établissement. Les clients semblaient habitués et à l'aise, indices d'un bon pub de quartier. Les équipes occupaient toutes les tables, un responsable notant les réponses. On répétait une question à l'instant où Siobhan entra. Le meneur de jeu était apparemment le patron. Il se tenait derrière le bar, un micro dans une main et la liste des questions dans l'autre.

— Je vous pose une nouvelle fois la dernière : quelle starlette de Hollywood relie un acteur écossais à la chanson *Yellow* ? Moira va ramasser vos réponses. Nous ferons une petite pause, puis nous désignerons l'équipe gagnante. Les sandwiches sont sur le billard, servez-vous.

Les joueurs se levèrent, certains donnant leur feuille à la patronne. Il y eut soudain un bourdonnement de conversations, les gens se demandant mutuellement comment ils s'en étaient tirés.

— Ce sont ces fichues questions d'arithmétique qui m'ont mis dedans...

— Et tu es comptable !

— Dans la dernière, est-ce qu'il voulait dire *Yellow Submarine* ?

— Bon sang, Peter, on a écrit des chansons depuis les Beatles, tu sais.

— Mais rien qui soit à leur hauteur et je suis prêt à me battre avec tous ceux qui diront le contraire.

— Comment s'appelait le partenaire de Humphrey Bogart dans *Le Faucon maltais* ?

Siobhan connaissait la réponse.

— Miles Archer, dit-elle à l'homme.

Il la dévisagea.

— Je vous connais, dit-il.

Il avait une pinte pratiquement vide dans une main, braqua l'index de l'autre sur elle.

— Nous avons fait connaissance au Warlock, lui rappela Siobhan. Vous buviez du cognac.

Elle montra son verre et demanda :

— En voulez-vous une deuxième ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

Les autres se tenaient à l'écart de Siobhan et de Joe Evans, comme si un champ magnétique venait d'être soudain activé.

— Ce n'est pas encore ces saletés de squelettes ?

— Non, pas vraiment... Franchement, j'aurais besoin d'un service.

— Quel genre ?

— Le genre qui commence par une question.

Il réfléchit, puis regarda son verre vide.

— Dans ce cas, vous devriez le faire remplir, dit-il.

Siobhan accepta avec joie. Au bar, un déluge de questions s'abattit sur elle... aucun lien avec le jeu, mais les clients voulaient connaître son identité, savoir comment elle avait fait la connaissance d'Evans, si elle était la garante de sa liberté conditionnelle ou son assistante sociale. Siobhan répondit avec adresse, sourit quand des éclats de rire jaillirent, donna à Evans une pinte de la meilleure bière. Il la porta à ses lèvres, en but trois ou quatre longues gorgées, reprit finalement son souffle.

— Allez-y, posez vos questions, dit-il.

— Travaillez-vous toujours au Warlock ?

Il acquiesça.

— C'est tout ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je me demande si vous avez la clé de l'endroit.

— Du pub ? fit-il en ricanant. Ray Mangold ne serait pas idiot à ce point.

Siobhan secoua de nouveau la tête.

— Je pensais à la cave, dit-elle. Pouvez-vous accéder à la cave ?

Evans lui adressa un regard interrogateur, but quelques gorgées de bière et s'essuya la lèvre supérieure.

— Vous voulez peut-être consulter vos coéquipiers ? proposa Siobhan.

L'homme eut un bref sourire.

— La réponse est oui, fit-il.

— Vous avez la clé ?

— Oui, j'ai la clé.

Siobhan prit une profonde inspiration.

— C'est la bonne réponse, dit-elle. Voulez-vous maintenant tenter le banco ?

— Ce n'est pas la peine.

Les yeux d'Evans brillaient.

— Pourquoi ?

— Parce que je connais la question. Vous voulez que je vous prête ma clé.

— Et ?

— Et je me demande dans quelle mesure cela me mettra dans le pétrin vis-à-vis de mon employeur.

— Et ?

— Je me demande aussi pourquoi vous la voulez. Vous croyez qu'il y a d'autres squelettes ?

— D'une certaine façon, reconnut Siobhan. Les réponses seront fournies à une date ultérieure.

— Si je vous donne la clé ?

— Si vous ne le faites pas, je dirai à votre femme que vous n'étiez pas au pub.

— Dans ce cas, je ne peux pas refuser, dit Joe Evans.

En fin de soirée dans Arden Street, Rebus la fit monter. Il l'attendait sur le palier quand elle arriva à son étage.

— Je passais par là, dit-elle. J'ai vu de la lumière.

— Menteuse, répondit-il ; puis il demanda : Tu as soif ?

Elle leva un sac en plastique.

— Les grands esprits et tout ça.

Il lui fit signe d'entrer. Le séjour n'était pas plus en désordre que de coutume. Son fauteuil était près de la fenêtre ; le téléphone, le cendrier et le verre sur le plancher, près de lui. Il y avait de la musique : Van Morrison, *Hard Nose Highway*.

— Ça doit aller mal, dit-elle.

— Quand en est-il autrement ? C'est pratiquement le message de Van au monde.

Il baissa légèrement le volume. Elle sortit une bouteille de vin rouge du sac.

— Tire-bouchon ?

— Je vais en chercher un.

Il prit la direction de la cuisine, demanda :

— Je suppose que tu voudras aussi un verre ?

— Désolée d'être exigeante.

Elle ôta sa veste, et quand il revint elle était appuyée contre le bras du canapé.

— Une soirée tranquille, hein ? dit-elle en saisissant le tire-bouchon.

Il tint le verre tandis qu'elle l'emplissait.

— Tu en prends ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

— J'ai bu trois whiskies et tu sais ce qu'on dit à propos des mélanges.

Elle prit le verre, s'installa confortablement sur le canapé.

— Et toi, tu passes aussi une soirée tranquille ? demanda-t-il.

— Au contraire... Il y a quarante minutes, j'étais encore en plein boum.

— Ah bon ?

— J'ai réussi à convaincre Ray Duff de laisser sa chandelle allumée.

Rebus hocha la tête. Il savait que Ray Duff travaillait au laboratoire de police scientifique de Howdenhall. Ils lui devaient désormais des tas de services.

— Un résultat que je devrais connaître ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas... comment s'est passée ta journée ?

— Tu sais ce qui est arrivé à Alan Traynor ?

— Non.

Rebus laissa le silence s'installer entre eux ; il but deux gorgées d'alcool. Prit le temps de savourer l'arôme, l'arrière-goût.

— C'est agréable de bavarder, dit-il finalement.

— Très bien, je cède... Raconte et je raconterai.

Rebus sourit, gagna la table sur laquelle se trouvait la bouteille de Bowmore. Il remplit son verre et retourna s'asseoir dans son fauteuil.

Il se mit à parler.

Siobhan raconta ensuite son histoire. Van Morrison fut remplacé par Hobotalk et Hobotalk par James Yorkston. Il était plus de minuit. Des toasts avaient été grillés, beurrés et consommés. La bouteille de vin était aux trois quarts vide, il ne restait que deux centimètres de whisky. Quand Rebus s'assura qu'elle n'avait pas l'intention de rentrer chez elle en voiture, Siobhan reconnut qu'elle était venue en taxi.

— Donc tu présumas qu'on ferait ça ? la taquina Rebus.

— Je suppose.

— Et si Caro Quinn avait été là ?

Siobhan haussa les épaules.

— Ça ne risque pas d'arriver, dit Rebus, et il la regarda dans les yeux, ajoutant : Je ne suis plus dans les bonnes grâces de la Dame qui veille.

— La quoi ?

Il secoua la tête.

— C'est Mo Dirwan qui l'appelle comme ça.

Siobhan fixa son verre. Rebus eut l'impression qu'elle avait une douzaine de questions à poser, une douzaine de choses à dire. Mais, au bout du compte, elle constata simplement :

— Je crois que j'en ai assez.

— De ma compagnie ?

Elle secoua la tête.

— De vin. Est-il possible d'avoir un café ?

— Il est toujours dans la cuisine.

— L'hôte parfait.

Elle se leva.

— J'en prendrai aussi un, si tu l'offres.

— Pas question.

Mais elle lui apporta tout de même une tasse.

— Le lait de ton frigo est encore utilisable, annonça-t-elle.

— Et alors ?

— C'est une première, n'est-ce pas ?

— Quelle ingratitude !

Rebus posa sa tasse sur le plancher. Siobhan retourna sur le canapé, serra la sienne entre ses mains. Pendant son absence, il avait entrouvert la fenêtre, afin qu'elle ne se plaigne pas de la fumée. Il vit qu'elle l'avait remarqué, et avait décidé de ne faire aucun commentaire.

— Tu sais ce que je me demande, Shiv ? Je me demande comment ces squelettes se sont retrouvés entre les mains de Stuart Bullen. Était-il le compagnon de Pippa Greenlaw ce soir-là ?

— J'en doute. Elle a dit qu'il s'appelait Barry ou Gary et qu'il jouait au football... je crois que c'est de cette façon qu'ils ont fait connaissance...

Elle s'interrompit tandis qu'un sourire éclairait le visage de Rebus.

— Tu te souviens que je me suis éraflé la jambe, au Nook ? dit-il. Le barman australien m'a dit qu'il compatissait.

Siobhan acquiesça.

— Une blessure typique du football.

— Et il s'appelle Barney, n'est-ce pas ? Pas tout à fait Barry, mais presque.

Siobhan hochait toujours la tête. Elle avait sorti son mobile et son carnet de son sac, feuilletait ce dernier.

— Il est une heure du matin, dit Rebus.

Elle n'en tint aucun compte. Elle pianota un numéro, écouta, se mit

à parler.

— Pippa ? C'est le sergent Clarke, vous vous souvenez de moi ? Vous êtes en boîte, c'est ça ?

Elle garda les yeux fixés sur Rebus en lui répétant les réponses.

— Vous attendez un taxi...

Elle acquiesça.

— Vous étiez à l'Opal Lounge, quelque chose comme ça ? Je suis désolée de vous déranger à cette heure.

Rebus gagna le canapé, se pencha afin de pouvoir entendre. Il perçut le bruit de la circulation, des voix avinées. Quelqu'un cria « Taxi » d'une voix stridente, puis jura.

— Je l'ai manqué, dit Pippa Greenlaw.

Elle semblait plus essoufflée qu'ivre.

— Pippa, dit Siobhan, c'est à propos de votre compagnon le soir de la fête de Lex...

— Lex est ici ! Vous voulez lui parler ?

— C'est à vous que je veux parler.

La voix de Pippa s'assourdit, comme si elle ne voulait pas que quelqu'un entende.

— Je crois que nous commençons peut-être quelque chose.

— Vous et Lex ? C'est formidable, Pippa.

Siobhan leva les yeux au ciel, démentant ses propos, reprit :

— Au sujet de la soirée où les squelettes ont disparu...

— Vous savez que j'en ai embrassé un ?

— Vous me l'avez dit.

— Aujourd'hui encore, ça me donne envie de gerber... *Taxi !*

Siobhan éloigna le téléphone de son oreille.

— Pippa, j'ai simplement besoin de savoir une chose... Le type avec qui vous étiez ce soir-là... est-ce qu'il pourrait s'agir d'un Australien nommé Barney ?

— Quoi ?

— Un Australien, Pippa. Le type avec qui vous étiez à la fête de Lex.

— Vous savez... maintenant que vous en parlez...

— Et vous n'avez pas jugé utile de me le dire... ?

— Ça ne m'a pas frappé, sur le moment. Ça a dû me sortir de l'esprit...

Elle donna des explications à Lex Cater. Le téléphone changea de main.

— C'est la petite entremetteuse ? demanda la voix de Lex. Pippa m'a raconté que vous nous avez réunis, ce soir-là... Ce devait être nous deux, mais c'est elle qui est venue. Solidarité féminine et tout ça, hein ?

— Vous ne m'avez pas dit que le compagnon de Pippa à votre fête était australien.

— Il l'était ? Je n'ai pas fait attention... je vous repasse Pippa.

Mais Siobhan avait raccroché.

— « Je n'ai pas fait attention », répéta-t-elle.

Rebus regagnait son fauteuil.

— Il est rare que ces gens-là remarquent quelque chose. Ils croient que le monde tourne autour d'eux.

Rebus réfléchit, puis demanda :

— Je me demande qui a eu cette idée.

— Laquelle ?

— Les squelettes n'ont pas été volés à dessein. Donc, soit Barney Grant a eu l'idée de les utiliser pour faire peur aux immigrants récalcitrants...

— Soit c'est Stuart Bullen.

— Mais si c'est notre ami Barney, cela signifie qu'il savait ce qui se passait... qu'il n'est pas seulement le barman, mais le lieutenant de Bullen.

— Ce qui pourrait expliquer pourquoi il était en compagnie de Howie Slowther. Slowther travaillait lui aussi pour Bullen.

— Ou plus vraisemblablement pour Peter Hill, mais tu as raison... au bout du compte, c'est la même chose.

— Donc Barney Grant devrait être derrière les barreaux, lui aussi, affirma Siobhan. Sinon, tout risque de recommencer.

— Un élément de preuve serait bien utile. Tout ce qu'on a, c'est Barney Grant dans une voiture en compagnie de Slowther...

— Et les squelettes.

— Pas de quoi convaincre le procureur.

Siobhan souffla sur la surface de son café. La stéréo s'était tue ;

peut-être depuis un moment.

— On verra ça un autre jour, hein, Siobhan ? céda finalement Rebus.

— Est-ce mon ordre de marche ?

— Je suis plus âgé que toi... j'ai besoin de mes heures de sommeil.

— Je croyais qu'on avait moins besoin de dormir en vieillissant.
Rebus secoua la tête.

— On n'a pas besoin de moins de sommeil ; on dort davantage, c'est tout.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— L'approche de la mort, peut-être.

— Et on peut dormir tant qu'on veut quand on est mort ?

— C'est exact.

— Je regrette de te faire veiller aussi tard, vieillard.

Rebus sourit.

— Dans peu de temps, un flic plus jeune sera assis en face de toi.

— Exactement l'idée qu'il faut pour mettre un terme à une soirée...

— J'appelle un taxi... sauf si tu veux roupiller ici, il y a une chambre d'amis.

Elle enfila sa veste.

— Il ne faudrait pas que les gens se mettent à jaser, n'est-ce pas ?
Mais je vais descendre jusqu'aux Meadows, j'en trouverai forcément un.

— Seule au milieu de la nuit ?

Siobhan mit son sac en bandoulière.

— Je suis une grande fille, John, je crois que je me débrouillerai.

Il haussa les épaules et la raccompagna jusqu'à la porte, puis vint se poster à la fenêtre du séjour et la regarda s'éloigner sur le trottoir.

Je suis une grande fille...

Une grande fille qui avait peur des racontars.

Dixième jour

Mercredi

— J'ai un cours, dit Kate.

Rebus l'attendait devant son immeuble. Elle lui avait adressé un bref regard puis avait poursuivi son chemin en direction des bicyclettes.

— Je vais vous conduire, dit-il.

Elle ne réagit pas, déverrouilla l'antivol de son vélo.

— Il faut qu'on parle, insista Rebus.

— Nous n'avons pas de sujet de conversation.

— C'est peut-être exact...

Elle se tourna vers lui et il ajouta :

— Mais seulement si nous décidons de ne pas tenir compte de Barney Grant et de Howie Slowther.

— Je n'ai rien à dire sur Barney.

— Il vous a menacée, hein ?

— Je n'ai rien à dire.

— Vous vous répétez. Et Howie Slowther ?

— Je ne sais pas qui c'est.

— Non ?

Elle secoua la tête d'un air de défi, les mains crispées sur le guidon.

— S'il vous plaît... je vais être en retard.

— Très bien, encore un nom, dit Rebus.

Il leva l'index, interpréta son soupir comme une autorisation et ajouta :

— Chantal Rendille... je prononce probablement mal.

— Je ne connais pas ce nom.

Rebus sourit.

— Vous mentez très mal, Kate... vous battez des paupières. Je l'ai remarqué quand je vous ai interrogée sur Chantal. Bien entendu, je ne

connaissais pas son nom, alors, mais je le connais maintenant. Comme Stuart Bullen est en détention, elle n'a plus besoin de se cacher.

— Stuart n'a pas tué cet homme.

Rebus se contenta de hausser les épaules.

— J'aimerais néanmoins l'entendre de sa bouche.

Il glissa les mains dans ses poches et poursuivit :

— Trop de gens vivent dans la terreur, depuis quelque temps, Kate. Il faut que ça cesse, vous ne trouvez pas ?

— Ce n'est pas à moi de décider, souffla-t-elle.

— Vous voulez dire que c'est à Chantal de le faire ? Dans ce cas, voyez-la, dites-lui qu'elle n'a pas de raison d'avoir peur. La fin approche.

— Je voudrais être aussi confiante que vous, inspecteur.

— Je sais peut-être des choses que vous ignorez... des choses dont Chantal devrait être informée.

Kate regarda autour d'elle. Les étudiants portaient pour leurs cours, certains avec les yeux fixes de qui vient de se réveiller, d'autres intrigués par l'homme avec qui elle s'entretenait... de toute évidence ni un étudiant ni un ami.

— Kate, insista-t-il.

— Il faut d'abord que je la voie seule.

— D'accord. Avons-nous besoin de la voiture ou pouvons-nous y aller à pied ?

— Il faudrait que vous aimiez vraiment marcher.

— Est-ce que j'en ai l'air ?

— Pas vraiment.

Elle esquissa un sourire, mais resta nerveuse.

— Dans ce cas, on prendra la voiture.

Quand il l'eut persuadée de prendre place sur le siège du passager, Kate ne ferma pas tout de suite la portière, mit plus longtemps encore à boucler sa ceinture de sécurité, Rebus craignant sans cesse qu'elle ne s'échappe.

— Où allons-nous ? demanda-t-il sur un ton qu'il s'efforça de rendre neutre.

— À Bedlam, répondit-elle d'une voix à peine audible.

Rebus ne fut pas certain d'avoir bien entendu.

— Bedlam Theatre, expliqua-t-elle. C'est une église désaffectée.

— En face de Greyfriars Kirk ? demanda Rebus.

Elle acquiesça et il démarra. En route, elle raconta que Marcus, l'étudiant dont la chambre se trouvait en face de la sienne, jouait un rôle actif au sein du groupe de théâtre de l'université, basé à Bedlam. Rebus dit qu'il avait vu des affiches sur les murs de Marcus, puis demanda comment elle avait fait la connaissance de Chantal.

— La ville fait parfois l'effet d'un village, répondit-elle. J'allais à sa rencontre dans la rue, un jour, et j'ai simplement compris quand je l'ai vue.

— Qu'avez-vous compris ?

— D'où elle venait, qui elle était... C'est difficile à expliquer. Deux Sénégalaises en plein Édimbourg.

Elle haussa les épaules et ajouta :

— On a éclaté de rire et on a parlé.

— Et quand elle vous a demandé votre aide ?

Elle se tourna vers lui comme si elle ne comprenait pas.

— Qu'avez-vous pensé ? Vous a-t-elle raconté ce qui était arrivé ?

— Un peu, répondit Kate, qui regardait par la fenêtre. C'est à elle de vous le dire, si elle décide de le faire.

— Vous comprenez que je suis de son côté ? Du vôtre aussi, en cas de nécessité.

— Je sais.

Bedlam Théâtre se trouvait à la jonction de deux diagonales – Forrest Road et Bristo Place – face à l'espace plus large de George IV Bridge. Ce quartier, avec ses librairies bizarres et son marché de disques d'occasion, avait autrefois été le préféré de Rebus. Aujourd'hui, Subway et Starbuck's s'y étaient installés et le marché de disques était devenu un bar à thème. S'y garer était toujours un cauchemar et Rebus dut laisser sa voiture en stationnement interdit, espérant être de retour avant qu'elle ne soit enlevée.

Le portail principal était fermé au verrou, mais Kate le précéda sur le flanc du bâtiment et sortit une clé de sa poche.

— Marcus ? devina-t-il.

Elle acquiesça, ouvrit une porte latérale puis se tourna vers lui.

— Vous voulez que j'attende ici ? proposa-t-il.

Mais elle le regarda droit dans les yeux, soupira et prit sa décision.

— Non. Vous feriez aussi bien de monter.

L'intérieur était obscur. Ils gravirent un escalier grinçant, entrèrent dans un auditorium qui dominait une scène bricolée. Il y avait des rangées de prie-Dieu, occupés par des cartons vides, des accessoires et des projecteurs.

— Chantal ? appela Kate. *C'est moi**. Tu es là ?

Un visage apparut au-dessus d'une rangée de sièges. Elle était allongée dans un sac de couchage, battait des paupières et se frottait les yeux pour se réveiller. Quand elle s'aperçut que Kate n'était pas seule, ses yeux se dilatèrent et elle ouvrit la bouche.

— *Calme-toi*, Chantal. *Il est policier**.

— Pourquoi tu l'amènes ?

La voix de Chantal était stridente, hystérique. Quand elle se leva et sortit du sac de couchage, Rebus constata qu'elle était habillée.

— J'appartiens à la police, Chantal, dit-il lentement. Je voudrais vous parler.

— Non ! Je ne dois pas !

Elle agita les mains devant elle, comme pour dissiper un nuage de fumée. Ses bras étaient maigres, ses cheveux très courts. Sa tête semblait disproportionnée au sommet du cou mince qui la soutenait.

— Vous savez que nous avons arrêté les hommes ? demanda Rebus. Les hommes qui ont probablement poignardé Stef. Ils sont en prison.

— Ils me tueront.

Rebus secoua la tête sans la quitter des yeux.

— Ils vont rester très longtemps en prison, Chantal. Ils ont fait beaucoup de mauvaises choses. Mais si nous voulons les punir pour ce qu'ils ont fait à Stef... bon, je ne suis pas sûr que nous puissions y parvenir sans votre aide.

— Stef était un homme bon.

La douleur crispa son visage.

— Oui, reconnut Rebus. Et il faut que celui ou ceux qui l'ont tué paient.

Il s'était progressivement approché d'elle. Ils se trouvaient maintenant à une soixantaine de centimètres l'un de l'autre.

— Stef a besoin de vous, ajouta Rebus, une dernière fois.

— Non, répondit-elle.

Mais ses yeux démentaient son propos.

— Il faut que je l'entende de votre bouche, dit Rebus. Il faut que je sache ce que vous avez vu.

— Non, répéta-t-elle en suppliant Kate du regard.

— *Si, Chantal**, dit Kate. Le moment est venu.

Seule Kate avait pris le petit déjeuner et ils se rendirent à l'Elephant House en voiture, Rebus trouvant une place de stationnement dans Chambers Street. Chantal prit un chocolat, Kate une tisane. Rebus commanda des croissants et des gâteaux très sucrés ainsi qu'un grand café noir. Également des bouteilles d'eau et de jus d'orange... si personne ne les buvait, il le ferait. Et peut-être deux aspirines, en plus des trois qu'il avait prises avant de sortir.

Ils occupaient une table située tout au fond du café, près d'une fenêtre donnant sur le cimetière, où des ivrognes débutaient la journée en partageant une cannette de bière extraforte. Quelques semaines auparavant, des adolescents avaient profané une tombe, joué au football avec le crâne. Les haut-parleurs du café passaient *Mad World* et Rebus ne pouvait qu'être d'accord.

Il prit son temps, attendit que Chantal ait englouti son petit déjeuner. Elle trouva les gâteaux trop sucrés, mais mangea deux croissants qu'elle fit passer avec une bouteille de jus d'orange.

— Les fruits frais sont plus sains, dit Kate, et Rebus se demanda à qui elle s'adressait tandis qu'elle finissait une part de tarte à l'abricot.

Puis le moment de reprendre du café arriva et Chantal dit qu'elle boirait bien encore un peu de chocolat chaud. Kate se resservit de la tisane couleur de mûre. Tandis qu'il attendait son tour au comptoir, Rebus regarda les deux femmes. Elles bavardaient tranquillement. Chantal semblait très calme. C'était pour cette raison qu'il avait choisi l'Elephant House : un poste de police n'aurait pas fait le même effet. Quand il apporta les consommations, elle lui sourit et le remercia.

— Alors, dit-il en prenant sa tasse, je finis enfin par faire votre connaissance, Chantal.

— Vous êtes très obstiné.

— C'est peut-être ma seule force. Voulez-vous me raconter ce qui est arrivé ce jour-là ? Je crois le savoir en partie. Stef était journaliste, capable de flairer un article. Je suppose que c'est vous qui lui avez parlé de Stevenson House.

— Il savait déjà un peu, répondit Chantal d'une voix hésitante.

— Comment avez-vous fait sa connaissance ?

— À Knoxland. Il...

Elle se tourna vers Kate, lança une salve en français, que Kate traduisit.

— Il avait interrogé des immigrants rencontrés en ville. Cela l'a amené à comprendre qu'il se passait quelque chose de mal.

— Et Chantal a fourni les éléments manquants ? devina Rebus. Puis, à cette occasion, ils sont devenus amis ?

Chantal comprit, acquiesça du regard.

— Ensuite, Stuart Bullen l'a surpris à fouiner...

— Ce n'était pas Bullen, dit-elle.

— Peter Hill, alors.

Rebus décrivit l'Irlandais et Chantal s'appuya contre le dossier de sa chaise, comme si ses mots l'obligeaient à reculer.

— Oui, c'est lui. Il a poursuivi... poignardé...

Elle baissa la tête, posa les mains sur ses genoux. Kate tendit la main, prit celle de Chantal.

— Vous vous êtes enfuie, dit Rebus.

Chantal se remit à parler français.

— Elle était obligée, traduisit Kate. Ils l'auraient enterrée dans la cave avec les autres.

— Il n'y avait pas d'autres, dit Rebus. C'était une mise en scène.

— Elle était terrifiée, dit Kate.

— Mais elle est retournée sur les lieux... pour y déposer des fleurs.

Kate traduisit et Chantal acquiesça.

— Elle a traversé un continent à la recherche d'un endroit où elle se sentirait en sécurité, expliqua Kate. Elle est ici depuis presque un an et ne comprend toujours pas ce pays.

— Dites-lui qu'elle n'est pas la seule. J'essaie depuis plus d'un demi-siècle.

Quand Kate eut traduit, Chantal esquissa un sourire. Rebus s'interrogeait sur elle, sur sa relation avec Stef. Était-elle plus qu'une source, pour lui, ou l'avait-il simplement utilisée, comme font les journalistes ?

— D'autres personnes étaient-elles impliquées, Chantal ? demanda Rebus. Y avait-il quelqu'un, ce jour-là ?

— Un jeune homme... mauvaise peau... et sa dent...

Elle tapota ses incisives immaculées, ajouta :

— Pas là.

Rebus estima qu'elle parlait de Howie Slowther, qu'elle l'identifierait peut-être lors d'un tapissage.

— Chantal, comment ont-ils appris ce que faisait Stef, à votre avis ? Comment savaient-ils qu'il était sur le point de proposer son sujet aux journaux ?

Elle le dévisagea.

— Parce qu'il leur a dit.

Rebus plissa les paupières.

— Il le leur a dit ?

— Oui. Il veut que sa famille revienne. Il sait qu'ils peuvent le faire.

— La faire sortir de Whitemire sous caution ?

Hochement de tête. Rebus se pencha sur la table.

— Il essayait de les faire chanter ?

— Il ne dirait pas ce qu'il sait... mais seulement en échange de sa famille.

Rebus s'appuya contre le dossier de sa chaise et fixa la fenêtre. La bière extraforte lui parut très désirable. Un monde complètement fou. Stef Yurgii aurait aussi bien pu écrire une dernière lettre avant de se suicider. Il n'avait pas vu le journaliste du *Scotsman* parce que c'était un bluff, qu'il avertissait simplement Bullen de quoi il était capable. Tout cela pour sa famille... Chantal, une simple amie, au mieux. Un homme – un mari, un père – au pied du mur, risquant la mort.

Tué à cause de son insolence.

Tué parce qu'il constituait une menace. Des squelettes ne le conduiraient pas à renoncer.

— Vous étiez là ? demanda Rebus. Vous avez assisté à la mort de Stef ?

— Je ne pouvais rien faire.

— Vous avez téléphoné... vous avez fait votre possible.

— Ce n'était pas assez... pas assez...

Elle pleurait et Kate la réconfortait. Deux femmes âgées, à une table d'angle, les regardaient. Visages poudrés, manteaux boutonnés presque jusqu'au menton. Des bourgeoises d'Édimbourg, qui n'avaient vraisemblablement connu que cette existence : le thé et les racontars.

Rebus les fixa jusqu'à ce qu'elles baissent la tête et se remettent à beurrer leurs scones.

— Kate, dit-il, il faudra qu'elle raconte encore son histoire, officiellement.

— Au poste de police ? demanda Kate.

— Oui. Il serait utile que vous l'accompagniez.

— Oui, bien sûr.

— L'homme que vous verrez est également inspecteur. Il s'appelle Shug Davidson. C'est un chic type, il sait se montrer beaucoup plus compatissant que moi.

— Vous ne serez pas là ?

— Je ne crois pas. Shug dirige l'enquête.

Rebus savoura une gorgée de café, reprit :

— Je n'aurais même pas dû être sur les lieux, dit-il, presque pour lui-même, en se tournant vers la fenêtre.

Il appela Davidson de son mobile, exposa la situation, annonça qu'il conduirait les deux femmes à Torphichen.

Dans la voiture, Chantal ne dit rien, regarda passer le monde. Mais Rebus avait quelques questions supplémentaires à poser à sa compagne, assise à l'arrière.

— Comment s'est déroulée votre conversation avec Barney Grant ?

— Pas mal.

— Vous croyez qu'il va faire tourner le Nook ?

— Jusqu'au retour de Stuart, oui. Pourquoi souriez-vous ?

— Parce que je ne suis pas certain que ce soit ce que veut Barney... ou ce qu'il espère.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Peu importe. Le signalement que j'ai donné à Chantal... l'homme s'appelle Peter Hill. Il est irlandais, probablement lié aux paramilitaires. Nous pensons qu'il aidait Bullen pour s'assurer son soutien quand il entreprendrait de vendre de la drogue dans la cité.

— Quel rapport avec moi ?

— Peut-être aucun. L'autre homme, le jeune, celui à qui il manque une dent... Il s'appelle Howie Slowther.

— Vous avez prononcé son nom ce matin.

— C'est exact. Parce que, après votre petite conversation avec Barney Grant, au pub, Barney est monté dans une voiture. Howie Slowther s'y trouvait.

Dans le rétroviseur, il la regarda dans les yeux, ajouta :

— Barney est impliqué dans cette affaire jusqu'au cou, Kate... peut-être même un peu plus. Donc, si vous aviez l'intention de compter sur lui...

— Vous n'avez pas besoin de vous faire du souci pour moi.

— Tant mieux.

Chantal dit quelque chose en français. Kate répondit dans la même langue, Rebus ne saisissant que quelques mots.

— Elle demande si elle sera expulsée ? devina-t-il, et il vit Kate, dans le rétroviseur, acquiescer. Dites-lui que je tirerai toutes les ficelles possibles. Dites-lui que c'est gravé dans le marbre.

Une main lui toucha l'épaule. Il tourna la tête, constata que c'était celle de Chantal.

— Je vous crois, dit-elle simplement.

Siobhan et Les Young regardèrent Ray Mangold descendre de sa Jag.

Ils étaient dans la voiture de Young, garée en face du garage de Market Street. Mangold déverrouilla les portes et les ouvrit. Sur le siège du passager, Ishbel Jardine se maquillait en s'aidant du rétroviseur. Elle approcha le rouge à lèvres de sa bouche, hésita une fraction de seconde de trop.

— Elle nous a repérés, dit Siobhan.

— Vous en êtes sûre ?

— Pas à cent pour cent.

— Attendons.

Young voulait que la voiture entre dans le garage. Il pourrait alors s'arrêter devant, l'empêchant de sortir. Ils étaient là depuis pratiquement quarante minutes, Young expliquant les rudiments du bridge avec trop de détails. Le moteur était arrêté mais la main de Young était sur la clé de contact, prête à agir.

Ayant ouvert les portes du garage, Mangold regagna la Jag, qui tournait au ralenti. Siobhan le regarda s'asseoir mais ne put déterminer si Ishbel avait dit quelque chose. Quand le regard de Mangold croisa le sien dans le rétroviseur, elle eut sa réponse.

— Il faut qu'on bouge, dit-elle à Young en ouvrant sa portière... pas de temps à perdre.

Mais les feux arrière de la Jag étaient déjà allumés, et la voiture passa près d'elle à toute vitesse, en direction de New Street, moteur vrombissant. Siobhan regagna son siège, la portière se refermant d'elle-même quand la voiture de Young démarra. La Jag, pendant ce temps, avait atteint le croisement de New Street et faisait demi-tour en dérapage contrôlé, le capot dirigé vers Canongate.

— La radio ! cria Young. Donnez son signalement !

Siobhan obtempéra. La circulation était arrêtée dans Canongate et la Jag tourna à gauche, descendit vers Holyrood.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-elle à Young.

— Vous connaissez mieux la ville que moi, reconnut-il.

— Je crois qu'il va prendre la direction du parc. S'il reste dans les rues, il tombera tôt ou tard sur un embouteillage. Dans le parc, il a une chance de pouvoir appuyer sur le champignon et de nous semer.

— Dénigrez-vous ma voiture ?

— À ma connaissance, les Daewoo n'ont pas un moteur de quatre litres.

La Jag avait déboîté pour doubler un bus de touristes à impériale découverte. C'était la partie la plus étroite de la rue et Mangold toucha le rétroviseur latéral d'une camionnette de livraison en stationnement. Le chauffeur sortit de la boutique et l'injuria. Les véhicules arrivant d'en face empêchèrent Young de doubler le bus, qui poursuivit sa lente descente.

— Essayez l'avertisseur, suggéra Siobhan.

Il le fit, mais le bus n'en tint aucun compte jusqu'au moment où il s'arrêta devant le Tolbooth. Les automobilistes roulant en sens inverse protestèrent quand Young emprunta leur voie afin de contourner l'obstacle. La voiture de Mangold était loin devant. En arrivant au giratoire situé devant Holyrood Palace, elle prit à droite, en direction de Horse Wynd.

— Vous aviez raison, admit Young tandis que Siobhan transmettait cette nouvelle information.

Holyrood Park appartenait à la Couronne, et disposait de ce fait de sa force de police propre, mais Siobhan savait que le protocole pouvait attendre. Pour le moment, la Jag filait, contournait les Salisbury Crags.

— Et ensuite ? demanda Young.

— Soit il fait le tour du parc pendant toute la journée, soit il en sort. Cela signifie Dalkeith Road ou Duddingston Road. Je parie sur Duddingston. Quand il en sera sorti, il sera à un changement de vitesse de l'A1... et il nous sèmera, ira jusqu'à Newcastle s'il le faut.

Cependant, il fallait d'abord négocier deux ronds-points. Mangold perdit presque le contrôle de son véhicule dans le deuxième, la Jaguar montant sur le trottoir. Il longea l'arrière de Pollock Halls dans un rugissement de moteur.

— Duddingston, constata Siobhan, qui transmit la nouvelle indication.

La route était très sinueuse à cet endroit, et ils perdirent

complètement la Jaguar de vue. Puis, au-delà d'un monticule rocheux, Siobhan aperçut un nuage de poussière.

— Oh, merde ! dit-elle.

Dans le virage, ils virent des traces de pneus en zigzag sur la chaussée. Il y avait une glissière métallique du côté droit de la route et la Jaguar l'avait défoncée, dévalait maintenant la pente en direction de Duddingston Loch. Les canards et les oies s'enfuyaient en battant des ailes tandis que les cygnes glissaient, apparemment sereins, à la surface de l'eau. La Jaguar projetait des pierres et de vieilles plumes. Les feux stop étaient allumés, mais la voiture ne paraissait pas en tenir compte. Finalement elle glissa de biais, puis à quatre-vingt-dix degrés, la moitié arrière plongea dans l'eau et elle s'immobilisa, les roues avant au-dessus du sol et tournant lentement.

Il y avait des promeneurs, un peu plus loin, au bord de l'eau : des parents et leurs enfants, qui donnaient du pain aux oiseaux. Quelques personnes se précipitèrent en direction de la voiture. Young s'était arrêté sur le bas-côté étroit, afin de ne pas gêner la circulation. Siobhan s'élança sur la pente. Les portières de la Jaguar étaient ouvertes et des silhouettes en sortaient. Puis la voiture recula et s'enfonça. Mangold était dehors, de l'eau jusqu'à la poitrine, mais Ishbel avait été plaquée sur son siège, la pression fermant la portière et l'habitable s'emplissant d'eau. Mangold comprit ce qui se passait, se pencha à l'intérieur, la tira vers le siège du conducteur. Mais elle était coincée et, désormais, seuls le pare-brise et le toit restaient visibles. Siobhan entra dans l'eau nauséabonde. De la vapeur s'élevait au-dessus du moteur submergé et brûlant.

— Aidez-moi ! cria Mangold.

Il tenait les deux bras d'Ishbel. Siobhan prit une profonde inspiration et plongea. L'eau était boueuse et pleine de bulles, mais elle identifia le problème : le pied d'Ishbel était coincé entre le frein à main et le siège du passager. Et plus Mangold tirait, plus il était solidement maintenu. Elle remonta à la surface.

— Lâchez-la ! ordonna-t-elle. Lâchez-la, sinon elle se noiera !

Puis elle prit une nouvelle inspiration et plongea à nouveau, se trouva face à Ishbel, dont les traits exprimaient un calme inattendu dans l'eau sale du loch. Des bulles minuscules s'échappaient de ses narines et des coins de sa bouche. Siobhan tendit la main afin de libérer son pied, sentit que des bras se refermaient sur elle. Ishbel l'attirait contre elle, comme résolue à ce qu'elles restent là toutes les deux. Siobhan tenta de se dégager tout en s'efforçant de libérer le pied coincé.

Mais il ne l'était plus. Et pourtant, Ishbel ne bougeait pas. Et elle l'immobilisait.

Siobhan voulut lui agripper les mains, mais c'était difficile : elles étaient croisées dans son dos. Ses poumons se vidaient de l'air qu'ils contenaient encore. Bouger devint presque impossible et Ishbel l'entraînait dans l'habitacle de la voiture.

Siobhan la frappa au plexus solaire et l'étreinte se desserra. Cette fois, elle parvint à se dégager. Elle saisit Ishbel par les cheveux et remonta, des mains la saisissant aussitôt... pas celles d'Ishbel, cette fois, mais celles de Mangold. La tête au-dessus de la surface, Siobhan ouvrit la bouche et aspira de l'air. Puis elle cracha de l'eau, s'essuya les yeux et le nez. Elle écarta les cheveux qui couvraient son visage.

— Espèce de pauvre conne ! hurla-t-elle tandis que Ray Mangold aidait Ishbel, qui hoquetait et toussait, à gagner la rive.

Puis se tournant vers Les Young, qui écarquillait les yeux, elle ajouta :

— Elle voulait m'entraîner avec elle !

Il l'aida à sortir de l'eau. Ishbel était allongée quelques mètres plus loin, des curieux faisant cercle autour d'elle. L'un d'eux, qui avait une caméra vidéo, enregistrait l'événement pour la postérité. Quand il la braqua sur Siobhan, elle l'écarta brutalement, fonça sur la silhouette allongée, trempée.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

Mangold, à genoux, tentait de serrer Ishbel dans ses bras.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, dit-il.

— Pas vous, elle !

Elle poussa Ishbel du bout du pied. Les Young avait saisi un de ses bras et tentait de l'éloigner, prononçait des mots qu'elle n'entendait pas. Ses oreilles bourdonnaient, ses poumons étaient en feu.

Ishbel tourna enfin la tête vers elle. Ses cheveux étaient collés sur son visage.

— Je suis sûr qu'elle est reconnaissante, dit Mangold, tandis que Young ajoutait que c'était un réflexe... qu'il en avait entendu parler.

Ishbel Jardine, cependant, garda le silence. Elle baissa la tête et cracha un mélange de bile et d'eau sur la terre mouillée parsemée de duvet blanc.

— J'en avais plus que marre de vous, si vous tenez à le savoir.

— Et c'est la raison que vous donnez, monsieur Mangold ? demanda Les Young. C'est ainsi que vous vous expliquez ?

Ils étaient dans la salle d'interrogatoire n° 1 du poste de police de St Leonard's... tout proche de Holyrood Park. Plusieurs agents en tenue s'étaient étonnés du retour de Siobhan sur son ancien terrain de chasse et un appel de l'inspecteur MacRae, sur son mobile, lui demandant ce qu'elle foutait, n'avait pas amélioré son humeur. Quand elle le lui avait dit, il s'était lancé dans une longue tirade sur le comportement, le travail d'équipe, le peu d'enthousiasme que mettaient apparemment les anciens de St Leonard's à manifester autre chose que du mépris pour leur nouvelle affectation.

Pendant ce discours, on posa une couverture sur les épaules de Siobhan, on glissa une tasse de soupe instantanée entre ses mains, on lui ôta ses chaussures, qu'on mit à sécher sur un radiateur...

— Je m'excuse, monsieur l'inspecteur, je n'ai pas tout saisi, fut-elle contrainte de reconnaître quand MacRae se fut tu.

— Vous trouvez ça drôle, sergent Clarke ?

— Non, monsieur l'inspecteur.

Mais ça l'était... d'une certaine façon. Cependant, elle ne croyait pas que MacRae partagerait son sens de l'absurde.

Elle était donc là, assise, sans soutien-gorge, vêtue d'un T-shirt emprunté et d'un pantalon d'uniforme noir beaucoup trop grand. Aux pieds : des chaussettes de sport blanches et les chaussons en plastique utilisées sur les scènes de crime. Sur les épaules : une couverture de laine grise comme celles qu'on trouve dans les cellules. Elle n'avait pas eu l'occasion de se laver les cheveux. Ils étaient humides, poisseux et sentaient le loch.

Mangold était également enroulé dans une couverture, un gobelet de thé entre les mains. Il avait perdu ses lunettes teintées et ses yeux n'étaient que des fentes dans la forte lumière des néons. Siobhan ne put s'empêcher de remarquer que sa couverture était exactement de la même couleur que son thé. Une table les séparait. Les Young était assis près d'elle, son stylo au-dessus d'un bloc A4.

Ishbel était dans une cellule. Elle serait entendue plus tard.

Pour le moment, ils s'intéressaient à Mangold. Mangold qui n'avait rien dit depuis deux minutes.

— Vous vous en tenez à cette version, constata Young.

Il s'était mis à dessiner sur le bloc. Siobhan se tourna vers lui.

— Il peut nous raconter n'importe quel baratin ; ça ne change rien aux faits.

— Quels faits ? demanda Mangold, feignant un minimum d'intérêt.

— La cave, indiqua Young.

— Bon sang, on en revient encore là !

Ce fut Siobhan qui répondit :

— Malgré ce que vous m'avez dit la dernière fois, monsieur Mangold, je crois que vous connaissez Stuart Bullen. Je crois que vous le connaissez depuis longtemps. Il a eu l'idée de ces fausses funérailles... de feindre d'enterrer des squelettes pour montrer aux immigrés ce qui leur arriverait s'ils ne marchaient pas droit.

Mangold avait basculé en arrière, de telle façon que les pieds antérieurs de sa chaise ne touchaient plus le sol. Son visage était tourné vers le plafond et ses yeux fermés. Siobhan poursuivit d'une voix calme et égale.

— Quand la chape a été coulée sur les squelettes, cela aurait dû s'arrêter là. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Votre pub se trouve sur le Royal Mile, vous voyez quotidiennement des touristes. Ils adorent le pittoresque... c'est pour cette raison que les circuits de fantômes sont si populaires. Vous vouliez que le Warlock en profite.

— Ce n'est pas un secret, dit Mangold. C'est pour ça que je faisais rénover la cave.

— C'est exact... mais imaginez le coup de pouce, si on trouvait soudain deux squelettes sous la chape. Plein de publicité gratuite, surtout si une historienne locale attisait le feu...

— Je ne vois toujours pas où vous voulez en venir.

— Le problème, Ray, est que vous n'aviez pas une vue d'ensemble. Stuart Bullen ne tenait absolument pas à ce que ces squelettes revoient le jour. Les gens poseraient nécessairement des questions, qui risquaient de conduire jusqu'à lui et à son petit empire fondé sur l'esclavage. Est-ce pour cette raison qu'il vous a un peu tabassé ? Peut-être en a-t-il chargé l'Irlandais.

— Je vous ai dit d'où provenaient ces ecchymoses.

— Je préfère ne pas vous croire.

Mangold rit, le visage toujours tourné vers le plafond.

— Des faits, avez-vous dit. Il n'y a là rien que vous puissiez démontrer.

— Ce que je me demande, c'est...

— Quoi ?

— Regardez-moi et je vous le dirai.

Lentement, les pieds de la chaise regagnèrent le sol. Mangold fixa ses yeux aux paupières plissées sur Siobhan.

— Ce que je ne parviens pas à déterminer, dit-elle, c'est si vous l'avez fait sous le coup de la colère... Bullen vous avait engueulé, frappé, et il fallait que vous lâchiez la vapeur sur quelqu'un...

Elle s'interrompt, reprit :

— Ou si c'était plutôt un cadeau destiné à Ishbel... sans ruban, cette fois, mais un cadeau tout de même... quelque chose qui lui faciliterait un peu la vie.

Mangold se tourna vers Young.

— Aidez-moi ! Savez-vous où elle veut en venir ?

— Je sais exactement où elle veut en venir, répondit Young.

— Voyez-vous, ajouta Siobhan, qui changea légèrement de position sur sa chaise, la dernière fois que nous vous avons rendu visite, l'inspecteur Rebus et moi, nous vous avons trouvé dans la cave...

— Oui ?

— L'inspecteur Rebus s'est mis à tripoter un burin, vous vous en souvenez ?

— Pas vraiment.

— Il se trouvait dans la boîte à outils de Joe Evans.

— Ça va faire la une !

Le sarcasme fit sourire Siobhan, qui savait qu'elle pouvait se le permettre.

— Elle contenait aussi un marteau, Ray.

— Un marteau dans une boîte à outils, qu'est-ce qu'ils vont trouver ensuite ?

— Hier soir, je suis allée dans votre cave et j'ai pris le marteau. J'ai dit aux techniciens que c'était une tâche urgente. Ils ont travaillé toute la nuit. Le résultat de l'analyse ADN n'est pas encore connu, mais ils ont trouvé des traces de sang sur le marteau, Ray. Du même groupe que celui de Donny Cruikshank. Voilà pour les faits.

Elle attendit que Mangold réponde, mais sa bouche resta obstinément fermée.

— Bon, très bien... Si ce marteau a servi à tuer Donny Cruikshank, il y a à mon avis trois possibilités. Evans, Ishbel et vous, dit-elle en levant successivement trois doigts. C'est forcément l'un de vous. Et je crois qu'on peut éliminer Evans.

Elle baissa un doigt et conclut :

— Donc il ne reste que vous et Ishbel, Ray. Lequel est-ce ?

Le stylo de Les Young était à nouveau en suspens au-dessus du bloc.

— Il faut que je la voie, dit Ray Mangold d'une voix soudain étranglée et hésitante. En tête à tête... Je n'ai besoin que de cinq minutes.

— Impossible, Ray, dit Young avec fermeté.

— Je ne dirai rien tant que vous ne m'aurez pas autorisé à la voir.

Mais Les Young secoua la tête. Mangold se tourna vers Siobhan.

— L'inspecteur Young est responsable, dit-elle. C'est lui qui décide.

Mangold se pencha, les coudes sur la table, la tête entre les mains. Quand il prit la parole, ses paumes étouffèrent ses paroles.

— Nous n'avons pas saisi, Ray, dit Young.

— Non ? Saisissez donc ça !

Et Mangold plongea sur la table, lança un poing en avant. Young recula vivement. Siobhan se leva, saisit le bras de Mangold et le tordit. Young lâcha son stylo, contourna la table, immobilisa Mangold d'une prise à la tête.

— Salauds ! cracha Mangold. Vous êtes tous des salauds, tous autant que vous êtes !

Puis, une minute plus tard, alors que les renforts arrivaient et que les menottes étaient prêtes.

— D'accord, d'accord... c'est moi. Vous êtes contents, maintenant, bande de connards ? Je l'ai frappé à la tête avec un marteau. Et alors ? J'ai rendu un foutu service au monde, voilà ce que j'ai fait.

— Il faut que vous le répétiez, siffla Siobhan à son oreille.

— Quoi ?

— Quand on vous lâchera, il faudra que vous le répétiez.

Elle le lâcha alors que les agents entraient.

— Sinon, expliqua-t-elle, on croira que je vous ai forcé la main.

Ils firent enfin une pause café, Siobhan les yeux fermés, appuyée contre le distributeur. Les Young avait opté pour la soupe, malgré son avertissement. Il huma le contenu de son gobelet et grimaça.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-il.

Siobhan ouvrit les yeux.

— Je pense que vous avez fait le mauvais choix.

— À propos de Mangold.

— Il veut plonger, dit Siobhan.

— Oui, mais est-ce lui ?

— Lui ou Ishbel.

— Il l'aime, n'est-ce pas ?

— Il me semble.

— Est-il possible qu'il la protège ?

Elle haussa les épaules.

— Je me demande s'il se retrouvera dans le même bâtiment que Stuart Bullen, dit-elle. Ce serait une sorte de justice, n'est-ce pas ?

— Je suppose.

Young paraissait sceptique.

— Souriez, Les, dit Siobhan. Nous avons obtenu un résultat.

Il regarda ostensiblement la façade du distributeur.

— Il y a une chose que vous ne savez pas, Siobhan...

— Quoi donc ?

— C'est la première fois que je dirige une enquête sur un meurtre. Je veux que ce soit bien.

— Ce n'est pas toujours comme ça dans le monde réel, Les.

Elle lui tapota l'épaule, ajouta :

— Mais, maintenant, vous pouvez au moins dire que vous avez trempé un orteil dans l'eau.

Il sourit.

— Alors que vous êtes allée dans les profondeurs.

— Oui, fit-elle, songeuse, et j'ai bien failli ne pas en remonter.

L'hôpital royal d'Édimbourg se trouvait à la sortie de la ville, dans une zone appelée Little France.

De nuit, Rebus lui trouva une ressemblance avec Whitemire : parking éclairé mais alentours dans le noir. L'architecture avait quelque chose de dépouillé et l'établissement dans son ensemble semblait se suffire à lui-même. L'air, quand il descendit de la Saab, lui parut différent de celui du centre : moins de poison, mais aussi plus froid. Il ne mit pas longtemps à trouver la chambre d'Alan Traynor. Rebus avait été soigné dans cet établissement il n'y avait pas si longtemps, mais en hôpital de jour. Il se demanda si quelqu'un finançait l'intimité de Traynor : ses employeurs américains, peut-être.

Ou le service de l'Immigration du Royaume-Uni.

Félix Storey somnolait près du lit. Il avait lu un magazine féminin. Compte tenu de ses pages cornées, Rebus supposa qu'il provenait d'une salle d'attente de l'hôpital. Storey avait ôté sa veste et l'avait drapée sur le dossier de sa chaise. Il portait toujours sa cravate, mais le col de sa chemise était déboutonné. Il ronflait légèrement quand Rebus entra. Traynor, en revanche, était réveillé mais semblait vaseux. Ses poignets étaient pansés et il avait une perfusion dans un bras. Ce fut à peine si ses yeux s'arrêtèrent sur Rebus quand il entra. Rebus lui adressa tout de même un petit signe de la main, puis frappa un des pieds de la chaise de sa chaussure droite. Storey sursauta et leva brusquement la tête.

— Debout, dit Rebus.

— Quelle heure est-il ?

Storey passa une main sur son visage.

— Neuf heures et quart. Vous n'êtes pas un bon gardien.

— Je voulais seulement être présent quand il se réveillerait.

— J'ai l'impression qu'il l'est depuis un moment, dit Rebus en montrant Traynor de la tête. Il est sous analgésique ?

— Une grosse dose, d'après le médecin. Il doit voir un psy demain.

— Vous avez tiré quelque chose de lui aujourd'hui ?

Storey secoua la tête.

— Hé, dit-il, vous m'avez laissé tomber.

— Comment ça ? demanda Rebus.

— Vous avez promis d'aller à Whitemire avec moi.

— Je tiens rarement mes promesses, répondit Rebus en haussant les épaules. En outre, il fallait que je réfléchisse.

— À quoi ?

Rebus le dévisagea.

— Ce sera plus facile si je vous montre.

— Je ne...

Storey se tourna vers Traynor.

— Il n'est pas en état de répondre aux questions, Félix. Le tribunal rejettera tout ce qu'il pourrait vous dire...

— Oui, mais je ne devrais pas...

— Je crois que vous devriez.

— Il faut qu'il soit surveillé.

— Au cas où il tenterait à nouveau de se fiche en l'air ? Regardez-le, Félix, il est ailleurs.

Storey se tourna vers Traynor et parut admettre que tel était le cas.

— Il n'y en a pas pour longtemps, affirma Rebus.

— Que voulez-vous me montrer ?

— Ça gâcherait l'effet de surprise. Vous êtes en voiture ?

Rebus regarda Storey acquiescer.

— Dans ce cas vous pourrez me suivre.

— Vous suivre où ?

— Vous avez un maillot de bain ?

— Un maillot de bain ?

Storey plissa le front.

— Peu importe, dit Rebus, on improvisera.

Rebus roula prudemment, un œil sur les phares qu'il voyait dans son rétroviseur. L'improvisation, ne put-il s'empêcher de penser, est au cœur de tout ce que je suis sur le point de faire. À mi-chemin, il appela Storey sur son mobile, lui dit qu'ils étaient presque arrivés.

— Ça a intérêt à valoir le coup, fut la réponse sèche qu'il obtint.

— Je vous le promets, dit Rebus.

D'abord les faubourgs de la ville : pavillons au bord de la chaussée, cités cachées derrière eux. Ce sont les pavillons que voient les visiteurs, constata soudain Rebus, et ils se disent qu'Édimbourg est jolie, propre. La réalité est tapie ailleurs, invisible.

Prête à bondir.

Il n'y avait pas beaucoup de circulation : ils longeaient la limite sud de la ville. Morningside était le premier indice véritable de l'existence d'une vie nocturne à Édimbourg : bars, magasins de plats à emporter, supermarchés et étudiants. Rebus actionna son clignotant gauche, s'assura que Storey faisait de même. Quand son mobile sonna, il comprit que c'était Storey : plus irrité et se demandant si c'était encore loin.

— On y est, marmonna Rebus.

Il se gara contre le trottoir et Storey l'imita. Le fonctionnaire de l'Immigration descendit le premier de voiture.

— Il est temps que ce petit jeu cesse, dit-il.

— Je suis absolument d'accord, répondit Rebus en lui tournant le dos.

Ils étaient dans une rue de banlieue verdoyante, où de grosses villas se découpaient sur le ciel. Rebus poussa une barrière, certain que Storey le suivrait. Au lieu de sonner, il se dirigea vers le chemin privé d'un pas désormais décidé.

Le jacuzzi était toujours là, sans sa bâche, un nuage de vapeur d'eau planant au-dessus.

Big Ger Cafferty était dans l'eau, les bras posés sur le bord.

— Tu passes la journée dans ce truc ? demanda Rebus.

— Rebus, fit Cafferty d'une voix traînante. Et tu as amené ton petit ami, comme c'est touchant.

Il passa une main dans la toison broussailleuse de sa poitrine.

— J'oubliais, dit Rebus, que vous ne vous êtes jamais rencontrés en chair et en os, n'est-ce pas ? Félix Storey, je vous présente Morris Gerald Cafferty.

Rebus épiait la réaction de Storey. Le Londonien glissa ses mains dans ses poches.

— Bon, dit-il, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, répondit Rebus. J'ai simplement pensé que vous auriez

peut-être envie de mettre un visage sur une voix.

— Quoi ?

Rebus ne prit pas la peine de répondre immédiatement. Il fixait la pièce située au-dessus du garage.

— Joe n'est pas là ce soir, Cafferty ?

— Il sort de temps en temps, quand j'estime que je n'ai pas besoin de lui.

— Compte tenu de tes très nombreux ennemis, je croyais que tu ne te sentais jamais en sécurité.

— Il faut parfois prendre des risques.

Grâce au tableau de commandes, Cafferty avait coupé les jets d'eau et la musique. Mais la lumière était toujours allumée, changeant de couleur toutes les dix ou quinze secondes.

— Est-ce que vous vous fichez de moi ? demanda Storey.

Rebus l'ignora. Son regard resta rivé sur Cafferty.

— Tu es très rancunier, je dois le reconnaître. De quand date le conflit qui t'a opposé à Rab Bullen ? Quinze ans... vingt ? Mais la rancune franchit les générations, hein, Cafferty ?

— Je n'ai rien contre Stu, gronda Cafferty.

— Mais si la perspective d'un peu d'action se présente, tu es toujours partant, hein ?

Rebus prit le temps d'allumer une cigarette, ajouta :

— C'était bien joué, en plus.

Il souffla la fumée dans le ciel nocturne, où elle se mélangea à la vapeur d'eau.

— Tout ça ne me concerne pas, dit Félix Storey.

Il pivota sur lui-même dans l'intention de s'en aller. Rebus le laissa faire, convaincu qu'il n'irait pas jusqu'au bout. Après trois mètres, Storey s'arrêta, fit demi-tour et revint sur ses pas.

— Dites ce que vous avez à dire, lança-t-il d'un ton de défi.

Rebus examina l'extrémité de sa cigarette.

— Cafferty est votre « Gorge profonde », Félix. Cafferty savait ce qui se passait parce qu'il avait quelqu'un à l'intérieur... Barney Grant, le lieutenant de Bullen. Barney transmettait des infos à Cafferty, Cafferty vous les communiquait. En échange, Grant recevrait l'empire de Bullen sur un plateau.

— Quelle importance ? demanda Storey, le front plissé. Même si

c'était votre ami Cafferty...

— Ce n'est pas mon ami, Félix, c'est le vôtre. Mais l'essentiel est que Cafferty ne s'est pas contenté de transmettre des informations... Il a fourni les passeports... Barney Grant les a placés dans le coffre, probablement pendant qu'on poursuivait Bullen dans le tunnel. Bullen plongerait et tout irait bien. Mais il y a un problème : comment Cafferty s'est-il procuré les passeports ?

Rebus regarda successivement les deux hommes.

— Très facile, reprit-il, si c'est Cafferty qui fait entrer des immigrés au Royaume-Uni.

Son regard s'était posé sur Cafferty, dont les yeux semblaient plus petits et plus noirs que jamais. Dont le visage rond luisait de malice. Il ajouta :

— Cafferty, pas Bullen. Cafferty vous a livré Bullen pour rester seul sur le marché...

— Et le plus beau, dit Cafferty d'une voix traînante, est qu'il n'y a pas de preuve et que tu n'y peux absolument rien.

— Je sais, admit Rebus.

— Alors pourquoi le dire ? ironisa Storey.

— Écoutez et vous comprendrez, répondit Rebus.

Cafferty sourit.

— Avec Rebus, il y a toujours quelque chose, reconnut-il.

Rebus fit tomber sa cendre dans le bassin et le sourire disparut aussitôt.

— Cafferty connaît Londres... il y a des contacts. Pas Stuart Bullen. Tu te souviens de cette photo de toi, Ger ? Tu y figurais en compagnie de tes « associés » londoniens. Félix lui-même reconnaît qu'il y a un lien avec Londres dans cette affaire. Bullen n'a pas les épaules – ni quoi que ce soit – qui lui permettraient de monter une affaire aussi méticuleuse que l'importation d'immigrés sur le territoire. Il porte le chapeau pour que les choses se calment pendant un moment. Mais il est beaucoup plus facile de piéger Bullen quand il y a quelqu'un d'autre dans le circuit... quelqu'un comme vous, Félix. Un fonctionnaire de l'Immigration qui veut marquer des points facilement. Vous résolvez l'affaire, c'est un gros coup de pouce. Seul Bullen plonge. De toute façon, de votre point de vue, c'est une ordure. Vous ne vous demandez pas qui est derrière ce plongeur, ni ce que ça lui rapporte. Mais ce qui compte... c'est que toute la gloire que vous en tirerez équivaut au carré de que dalle, parce que vous avez simplement fait la courte échelle à Cafferty. C'est lui qui dirigera

désormais, lui qui non seulement fera entrer des étrangers sur le territoire, mais les fera aussi travailler jusqu'à la mort.

Rebus marqua une pause et ajouta :

— Donc merci de votre coopération.

— Ce sont des conneries, cracha Storey.

— Je ne crois pas, répondit Rebus. De mon point de vue, c'est parfaitement logique... c'est la seule explication logique.

— Mais comme tu l'as dit, intervint Cafferty, tu ne peux rien démontrer.

— C'est vrai. Je voulais simplement que Félix sache pour qui il avait travaillé.

Il lança son mégot sur la pelouse.

Storey se jeta sur lui, les dents découvertes. Rebus esquiva, lui fit une clé, plongea sa tête dans l'eau. Storey mesurait peut-être trois centimètres de plus que lui, il était plus jeune et en meilleure forme. Mais il n'avait pas la masse de Rebus ; il battit des bras, se demandant s'il devait tenter de prendre appui sur le bord du bassin ou tenter de desserrer l'étreinte de Rebus.

Cafferty, dans son coin du jacuzzi, assistait à l'empoignade comme s'il était assis au pied d'un ring.

— Tu n'as pas gagné, cracha Rebus.

— De mon point de vue, je dirais que tu te trompes.

Rebus s'aperçut que la résistance de Storey faiblissait. Il lâcha prise et recula de plusieurs pas, hors d'atteinte. Storey tomba à genoux, toussa. Mais il ne tarda pas à se redresser, avança sur Rebus.

— Suffit ! aboya Cafferty.

Storey se tourna vers lui, prêt à diriger sa colère ailleurs. Mais il y avait quelque chose chez Cafferty... même s'il était vieux, gras et nu dans l'eau...

Il aurait fallu que Storey soit plus courageux – ou plus stupide – pour s'opposer à lui.

Storey comprit cela immédiatement. Il prit la bonne décision, ses épaules s'affaissèrent, ses poings s'ouvrirent et il s'efforça de contrôler sa toux.

— Eh bien, les enfants, poursuivit Cafferty, il me semble que vous devriez être couchés, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas terminé, dit Rebus.

— J'étais persuadé du contraire, dit Cafferty.

Le ton était impérieux, mais Rebus l'ignora avec un sourire ironique.

— Voici ce que je veux, commença-t-il en se tournant vers Storey. J'ai dit que je ne pouvais rien prouver, mais ça ne m'empêchera pas de tenter de le faire... et la merde pue, même quand on ne la voit pas.

— Je vous ai dit que je ne savais pas qui était « Gorge profonde ».

— Et vous ne vous êtes même pas un tout petit peu méfié quand il vous a appris à qui appartenait la BMW rouge ?

Rebus attendit une réponse, n'en obtint pas, poursuivit :

— Voyez-vous, Félix, la plupart des gens penseront que vous êtes mouillé ou incroyablement stupide. Aucun des deux ne fait bon effet sur un CV.

— Je n'étais pas au courant, insista Storey.

— Mais je parie que vous aviez une intuition. Vous n'en avez pas tenu compte et vous avez concentré votre attention sur tous les points que vous marquiez.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Storey d'une voix étranglée.

— Je veux que les Yurgii – la mère et les enfants – sortent de Whitemire. Je veux qu'ils soient logés dans un endroit où vous accepteriez de vivre. Demain.

— Vous croyez que je peux faire ça ?

— Vous avez démantelé un réseau d'immigration clandestine, Félix... vous êtes en position de force.

— Et c'est tout ?

Rebus secoua la tête.

— Pas tout à fait. Chantal Rendille... je ne veux pas qu'elle soit expulsée.

Storey parut attendre la suite, mais Rebus avait terminé.

— Je suis sûr que M. Storey verra ce qu'il peut faire, dit Cafferty sur un ton neutre... comme s'il était systématiquement la voix de la raison.

— Si un de tes clandestins apparaît à Édimbourg, Cafferty..., commença Rebus, convaincu toutefois que la menace était sans fondement.

Cafferty le savait aussi, mais il sourit et baissa la tête. Rebus se tourna vers Storey.

— Si ça peut vous consoler, je crois que vous avez simplement été

trop gourmand. Vous avez vu une occasion en or et vous ne l'avez pas mise en question, moins encore refusée. Mais vous avez maintenant l'occasion de vous racheter.

Il montra Cafferty du doigt et conclut :

— En braquant vos fusils sur lui.

Storey hocha lentement la tête et les deux hommes – qui se battaient quelques minutes auparavant – fixèrent la silhouette assise dans l'eau. Cafferty s'était partiellement tourné, comme s'il les avait déjà chassés de ses pensées et de sa vie. Il manœuvra les commandes et les jets d'eau jaillirent soudain à nouveau.

— Tu apporteras un maillot de bain la prochaine fois ? cria-t-il tandis que Rebus s'éloignait.

— Et une rallonge électrique, répondit Rebus sur le même ton. Pour le radiateur à deux résistances. On verra comment la lumière changera quand il touchera l'eau...

Épilogue

L'Oxford.

Harry servit une pinte d'IPA à Rebus, puis lui annonça qu'il y avait un « pisse-copie » dans la salle du fond.

— Je t'avertis, dit Harry.

Rebus acquiesça et prit sa bière. C'était Steve Holly. Il était penché sur ce qui était apparemment le journal du lendemain, le ferma à l'arrivée de Rebus.

— Le tam-tam est déchaîné, dit-il.

— Je ne l'écoute jamais, répondit Rebus. Je m'efforce aussi de ne jamais lire les tabloïds.

— Whitemire est proche du point de fusion, un patron de boîte de strip-tease est en garde à vue et il paraît que les paramilitaires ont tenté de mettre le grappin sur Knoxland.

Holly leva les mains et reprit :

— Je ne sais pas par où commencer.

Il rit, leva son verre et ajouta :

— En réalité, ce n'est pas tout à fait vrai... vous voulez savoir pourquoi ?

— Pourquoi ?

Il essuya la mousse déposée sur ses lèvres.

— Parce que je tombe partout sur vos empreintes.

— Ah bon ?

Holly hocha lentement la tête.

— Si j'avais des tuyaux, je pourrais faire de vous le héros du papier. Vous ne traîneriez pas longtemps à Gayfield Square.

— Mon sauveur, fit Rebus, concentré sur sa bière. Mais dites-moi... Vous vous souvenez de l'article que vous avez écrit sur Knoxland ? Ou vous avez présenté la situation de telle façon que les réfugiés semblaient être le problème ?

— Ils sont le problème.

Rebus ne releva pas.

— Vous l'avez fait parce que Stuart Bullen vous l'a demandé.

C'était une affirmation, et quand Rebus regarda le journaliste dans les yeux, il constata que c'était aussi la vérité.

— Qu'est-ce qu'il a fait... Il vous a téléphoné ? Demandé un service ? Vous vous grattez mutuellement le dos, comme à l'époque où il vous avertissait quand des célébrités sortaient de sa boîte ?...

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

Rebus se pencha en avant.

— Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi il le faisait ?

— Il a dit que c'était un problème d'équilibre, qu'il fallait donner la parole aux habitants.

— Mais pourquoi ?

Holly haussa les épaules.

— Je me suis simplement dit que c'était un raciste ordinaire. J'ignorais totalement qu'il avait quelque chose à cacher.

— Mais vous le savez maintenant, n'est-ce pas ? Il voulait qu'on considère le meurtre de Stef Yurgii comme un crime raciste. Mais c'était lui et ses hommes... avec des ordures comme vous à leur service.

Rebus fixait Holly, mais il pensait à Cafferty et à Félix Storey, aux nombreuses façons d'utiliser et de tromper les gens, de les abuser et de les manipuler. Il comprit qu'il pouvait tout déverser sur Holly et peut-être même le journaliste en ferait-il quelque chose. Mais où était la preuve ? Rebus n'avait qu'une sensation d'écœurement. Et quelques braises de fureur.

— Je ne fais qu'écrire ce qui se passe, Rebus, je ne fabrique pas les événements.

Rebus hocha la tête, songeur.

— Et les gens tels que moi s'efforcent de nettoyer ensuite.

Les narines de Holly frémirent.

— À propos, vous n'êtes pas allé nager, n'est-ce pas ?

— Est-ce que ça a l'air d'être mon genre ?

— Apparemment non. Mais vous sentez le chlore...

Siobhan était garée devant chez lui. Quand elle descendit de voiture, des bouteilles tintèrent dans son sac en plastique.

— On ne te fait sûrement pas travailler assez dur, dit Rebus. Il paraît que tu as eu le temps de faire trempette dans Duddingston Loch.

Elle eut un sourire forcé.

— Mais ça va ?

— Ça ira après deux ou trois verres... à supposer que tu n'attendes pas quelqu'un.

— Tu penses à Caro ?

Rebus glissa les mains dans ses poches et haussa les épaules.

— Est-ce ma faute ? demanda Siobhan parce que le silence se prolongeait.

— Non... mais il ne faudrait pas que ça t'empêche de te sentir coupable. Comment va le major Underpants ?

— Il va bien.

Rebus sortit sa clé de sa poche.

— J'espère que ce sac ne contient pas de la piquette, dit-il.

— Les meilleures promotions de la ville, affirma-t-elle.

Ils gravirent les deux étages, apprécèrent le silence. Mais, sur le palier, Rebus s'arrêta brusquement et jura. Sa porte était entrouverte et l'encadrement brisé.

— Nom de Dieu, dit Siobhan en le suivant à l'intérieur.

Ils gagnèrent directement le séjour.

— La télé a disparu, constata-t-elle.

— Et la stéréo.

— Tu veux que je téléphone ?

— Pour que ça devienne la blague de la semaine à Gayfield ? Pas question.

— Je présume que tu es assuré !

— Il faut que je vérifie si j'ai payé...

Rebus remarqua quelque chose et se tut. Un morceau de papier sur son fauteuil, devant la fenêtre. Il s'accroupit et le scruta. Un numéro à sept chiffres. Il prit son téléphone et le composa, resta accroupi pendant qu'il écoutait. Un répondeur lui indiqua tout ce qu'il avait besoin de savoir. Il raccrocha, se redressa.

— Alors ? demanda Siobhan.

— Un prêteur sur gages de Queen Street.

Elle parut troublée, plus encore quand il sourit.

— Cette saloperie de brigade des stupéfiants, expliqua-t-il. Ils ont mis mes affaires au clou pour le prix de leur putain de torche.

Il ne put s'empêcher de rire, se pinça l'arête du nez.

— Va chercher le tire-bouchon, s'il te plaît. Il est dans le tiroir de la cuisine...

Il prit le morceau de papier et se laissa tomber dans son fauteuil, le fixa, le rire s'estompant progressivement. Puis Siobhan s'immobilisa dans l'encadrement de la porte, un deuxième mot à la main.

— Pas le tire-bouchon ? demanda-t-il, inquiet.

— Le tire-bouchon, confirma-t-elle.

— Ça, c'est vicieux. Ça dépasse les bornes.

— Tu pourrais peut-être en emprunter un aux voisins ?

— Je ne connais pas les voisins.

— C'est l'occasion de faire connaissance. C'est ça ou pas d'alcool.

Siobhan haussa les épaules et conclut :

— C'est à toi de décider.

— Et il ne faut pas le faire à la légère, fit Rebus d'une voix traînante. Tu devrais t'asseoir... ça risque de prendre un moment.

{1} « Knox le Dur », allusion à John Knox, réformateur religieux calviniste à la doctrine particulièrement rigoureuse. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

{2} Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

{3} Nous sommes le Fléau.

{4} Enfants Attention ; Enfants Une Guerre.

{5} Groupe paramilitaire protestant d'Irlande du Nord.

{6} British National Party.

{7} Petit pâté à la viande.

{8} En français : *Du balai*.